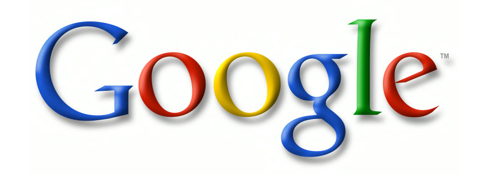



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES CONVERSATIONS

DE M. DE

CHATEAUBRIAND

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

LES CONVERSATIONS

DE M. DE

CHATEAUBRIAND

SES AGRESSEURS

PAR

JULIEN DANIELO

SON SECRÉTAIRE

Il faudra venir me voir sur le Grand Bé
et être fidèle à ma mémoire.

(Dernière entrevue.)



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1864

In officinam fabri venit vipera
Limamque momordit. — (PHÈDRE.)

Ce que le bon Jean de La Fontaine traduit ainsi.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique et cherchant à manger
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
« Pauvre ignorant! Hé! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi,
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

Qui ne hait pas Bavius, qu'il aime le Veuillot,
Le Nisard, le Broglie et tout le saint tripot;
De renards mis au joug se fasse un équipage,
Et que des flancs du bouc il tire du laitage.

CONVERSATIONS

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

I

AVANT-PROPOS.

Ce que doivent être les Conversations de M. de Chateaubriand. — On ne s'arrêtera pas à répondre en détail à toutes les critiques, mais on en dira quelques mots: on répondra aux principales.—La critique du jour.—État actuel des lettres.—Pensée de Napoléon III.—La littérature du premier Empire, d'après M. Nisard et les autres critiques modernes.—Pensées de Joubert sur l'ignorance.—Sur la critique du premier Empire.

Quand je publiai, il y a plus de douze ans, dans le dernier volume des *Mémoires d'outre-tombe,* les premiers fragments de ces Conversations de Chateaubriand, chacun faisait tout simplement son article littéraire dans les journaux, sous la forme habituelle, et personne ne « causait » ni le lundi, ni le dimanche. Depuis ce temps-là, chacun s'est mis à causer : on cause partout et tous les jours : la conversation a même envahi les ouvrages sérieux. Ce m'est beaucoup d'honneur, mais, tout en m'imitant, nul n'en sonnera mot. Est-ce que l'on rend justice à quelqu'un de si peu que moi?

Les Conversations que je vais publier maintenant sont faites, comme leurs aînées, non-seulement pour rappeler un grand exemple de courage et de générosité politiques avec un grand modèle littéraire, mais pour

continuer autant que possible l'essor du génie de Chateaubriand, pour en faire connaître des pensées nouvelles.

C'est assez dire que je ne m'arrêterai pas à réfuter en détail les inventions de la calomnie, du servilisme et de l'envie. Nous laisserons aux bas lieux de l'herpétologie littéraire la plupart de ces maladies et de ces misères humaines.

Nous essayerons de nous élever à la hauteur du sujet, et de suivre, comme dit Eschyle, la voie pure des oiseaux. A d'autres le fiel, à d'autres la bile, à d'autres le venin, à d'autres les ténèbres; à nous la lumière, à nous l'idée, le progrès, la bienveillance et la sympathie universelles.

L'esprit humain s'hébète et se perd, la pensée périt dans tant de chicanes, et tout progrès s'en trouve paralysé, pour ne pas dire anéanti et converti même en réaction : c'est une épidémie, c'est un fléau intellectuel.

Aussi ne se fait-il plus de ces grandes compositions qui jadis occupaient tout un peuple, qui relevaient, qui changeaient, qui renouvelaient toutes les idées. Vous ne trouverez même plus que des taquineries injustes, que de mesquines attaques contre ces grandes compositions que nous devrions au moins respecter, lire et imiter, n'en pouvant plus produire.

Mais non, c'est l'époque incapable qui est l'époque difficile : ne pouvant rien de bien, elle ne trouve rien de bon. Loin d'en donner de semblables, nous ne savons donc plus comprendre les chefs-d'œuvre de nos pères; et ne les pouvant comprendre, ne les voulant même reconnaître, nous affectons de les déchirer, de les mépriser ; c'est la logique du néant.

Cependant, comme on ne peut jamais détruire ou per-

vertir entièrement la pensée, en ce pays, et les critiques sensés qui nous restent s'en aperçoivent eux-mêmes, ils gémissent du triste phénomène que nous signalons.

Tous les ouvrages qui paraissent désormais, nous disent-ils, ne sont guère que des recueils d'articles de critique, déjà publiés et oubliés dans les journaux.

C'est ainsi que chacun passe son inutile vie à critiquer, à mordre son voisin, et ne sait rien faire de plus. La négation d'autrui, l'affirmation de soi-même, et sous cette hautaine et vaine affirmation, le vide, tel est à peu près l'état actuel et le dernier mot de notre littérature purement littéraire ; car je mets bien à part et au-dessus, la littérature érudite et savante. Malgré les infirmités dont elle n'est pas non plus exempte, celle-ci, du moins, dit quelque chose : elle a un but, un noble but, et elle y marche vaillamment.

En littérature, et surtout en critique, la marche est en arrière, la pente est à la décadence. Tout y est vieux, usé, suranné, *rococo*, selon l'argot du genre. De pensée neuve, pas une ; pas une idée de progrès. Cette méchante critique fait rétrograder l'esprit littéraire sur le cadran du siècle, tandis que toutes les autres branches des connaissances humaines sont en progrès et que la littérature devrait présider à ce grand mouvement qu'elle ne connaît même pas. Elle devrait en être la magnifique expression, la chaudière motrice, et elle n'est guère plus que l'écho grinçant des vues étroites et caduques, des petites passions et de l'ignorance prétentieuse.

Cette critique dégradante et délétère, que l'on voudrait mettre au-dessus de tout maintenant, n'était, jadis et lorsqu'elle était saine, honnête et juste, qu'une très-

minime partie de la littérature : c'était la cinquième roue du char des Muses : elle était tournée, en avant et non en arrière, par un petit nombre d'hommes sérieux, instruits et moraux. On regardait même leur métier comme peu littéraire et pouvant être fait par ceux qui ne pouvaient pas faire mieux, par le premier venu à peu près, pourvu qu'il fût équitable et instruit.

La critique est *aisée*, dit le poëte.

Aujourd'hui la critique n'est ni plus difficile ni plus forte, mais elle est plus nombreuse. C'est toute la littérature, littérature de haine, de stérilité, de misère; la destruction de toute littérature. Ne sachant rien, dépourvue de pensées, elle n'enseigne, ne défend ni les bons principes ni les règles du goût qu'elle ne connaît même pas. Attaquant au hasard, selon l'inspiration de ses appétits, elle attaque toujours; elle n'examine, elle ne juge pas : elle condamne par malveillance préméditée, par système préconçu, et quand elle croit avoir renversé ou diminué une réputation, elle bat des mains comme à une conquête. C'est la vieille harpie de la fable qui voudrait tout souiller; c'est la muse des démolitions qui ne sait faire que de la poussière et le vide. C'est en même temps la *vendetta* des nullités :—je n'ai pu élever un monument digne d'attirer les regards, je cours sus aux monu ments, je démolis les monuments, je fais table rase sur le sol intellectuel, afin que ma taupinière paraisse et devienne une pyramide en ce désert.

Oui, un beau jour, un incapable irrité se sera dit : Je n'ai pu réussir à être un auteur qui vaille; j'ai voulu *doter* le public et la langue française de maints chefs-d'œuvre, que la langue française réprouve et que le public a rejetés; eh bien, je vais me faire critique; je n'ai

pu créer, je vais détruire , c'est plus commode, c'est plus tôt fait; je n'ai pu exciter l'admiration du public, je vais tâcher d'exciter, d'intéresser cette envie, cette malice qui dort ou veille toujours au fond des cœurs humains. Je n'ai pas su bien faire, eh bien, il faut que personne n'ait bien fait; attaquons les meilleurs et disons-leur comment ils auraient dû faire. J'ai été méchant ouvrier; je vas me passer maître pour former les autres.

Malgré ces infirmités d'un grand nombre, il est cependant encore de bons, de loyaux, de savants critiques; mais que de jeunes gens pourraient mieux faire avec un peu d'étude, et qui s'égarent en ce sentier ingrat, inglorieux de la nation perdue, *perduta gente.*

L'empereur Napoléon III avait bien raison de dire (décembre 1848), dans une lettre que vient de publier un recueil intitulé *l'Autographe :* « L'état des sciences, des arts et des lettres révèle toujours le caractère d'une époque. Lorsqu'une société est travaillée dans un sens opposé au progrès, ces trois branches des connaissances humaines languissent au lieu d'avancer ; mais lorsque la société est dans l'enfantement de grandes vérités, alors tout se développe pour aider à cet enfantement, et l'éclat de la politique va de concert avec l'éclat des sciences, des arts et des lettres, qui sont l'âme du corps social. »

Voilà de grandes vérités ; voilà la pensée qui, malgré nous, nous chagrine et nous obsède en écrivant ces pages. Ceux contre qui je suis obligé de m'élever n'ont pas eu assez de mal à dire de la littérature du premier Empire, et entre autres M. Sainte-Beuve et son école ;— c'est-à-dire l'école qu'il a suivie, car il n'en a pas à lui, et malgré tous ses efforts et tous ses appels, il en est réduit à marcher seul dans sa petite voie si peu viable.

Que n'ont-ils pas dit surtout des vers charmants de Delille, dont les pires valent mieux que les plus beaux qu'ils aient faits? A les entendre, sans M. de Chateaubriand il n'y aurait pas eu de littérature alors, et l'esprit humain et tout progrès étaient perdus dans ce temps du silence imposé. Or c'est justement de ses efforts et de ses succès contre le scellé mis sur la parole et l'intelligence, qu'ils blâment aujourd'hui le grand écrivain!

M. Nisard, qui est toujours l'un des plus sensés du parti, quand il ne s'aplatit pas trop et n'oublie pas trop l'ancien Nisard, dit, à propos de cette époque, dans ses *Mélanges littéraires* (t. II, p. 464, 1838) : « Ce qu'il y avait alors de littérature en France, ou se traînait stérilement dans l'imitation du XVIIIe siècle, ou se casait déjà dans la flatterie sous un homme qui paraissait promettre de l'emploi aux adulateurs et de l'enthousiasme aux poëtes officiels. Ce fut donc à la fois une grande marque d'originalité et d'indépendance que d'aller s'inspirer dans le christianisme et de mettre la chose restaurée au-dessus du restaurateur, au moment où celui-ci croyait, en relevant le culte, ne rétablir qu'un moyen d'ordre et de discipline matérielle au profit de ses plans de despotisme. »

« Sans m'arrêter, dit ailleurs M. Nisard, à la littérature de l'Empire, dont les seuls bons ouvrages, ceux de madame de Staël et de Benjamin Constant, furent inspirés par la liberté, je vais droit à la littérature contemporaine.... »

Ainsi, l'on voit que pour ces messieurs la littérature de l'Empire était si nulle qu'elle ne comptait pas et qu'on ne devait pas s'y arrêter. M. Sainte-Beuve et bien d'autres vont encore beaucoup plus loin.

Mais ce qui les dépasse tous, c'est un curieux jugement de Joubert, courtisan de Fontanes, faux ami de Chateaubriand, son observateur secret, esprit faux, rétrograde, et, pour cela peut-être, inspecteur de l'université impériale dès le temps de sa réorganisation.

Le jugement est d'autant plus digne de remarque qu'il n'avait pas une intention critique comme celui que portait M. Nisard en 1838, mais uniquement le but d'approuver, de louer. Au lieu d'être critique, en effet, Joubert n'était qu'un de ces flatteurs et adulateurs attentifs dont parle M. Nisard ; il gardait la critique et la calomnie pour ses amis et ne parlait du gouvernement, que pour l'adorer, dans l'intérêt de son avancement et de celui des siens. En plusieurs endroits de ses *Pensées*, il se rend néanmoins à faire voir la pauvreté de cette littérature et l'insuffisance de l'université impériale, du conseil de laquelle il était l'un des membres les plus antiprogressifs, ce qui est beaucoup dire. — Enfin il termine par ce bouquet digne d'être offert à Sa Majesté Pluton, le dieu des lieux maudits, des ténèbres éternelles,

Quand il craint que Neptune, en son affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour :

« Sans l'ignorance qui s'approche, nous dit donc M. l'inspecteur de l'université, nous deviendrions un peuple ingouvernable. »

Ainsi, c'est un inspecteur, un conseiller de l'université qui salue l'ignorance qui *s'approche*, comme quelque chose de salutaire, et qui rend un peuple plus gouvernable ! Oh ! qu'un tel homme devait bien remplir ses devoirs de haut fonctionnaire de l'université ! qu'il de-

vait tenir à répandre les bienfaits de la science et qu'il comprenait bien les résultats de l'instruction publique! comme si la civilisation rendait un peuple moins gouvernable que la barbarie! Nommer de tels penseurs fonctionnaires de l'université, c'était nommer des fonctionnaires pour fonctionner contre les fins de l'université; c'était payer des agents de ténèbres sous le costume d'agents de lumière. — C'est quelque chose de bien triste qu'un esprit faux; et celui qui trahissait ainsi sa mission pouvait bien trahir aussi l'amitié. Aussi Fontanes l'avait-il en estime médiocre quoique rétrograde lui-même.

Joubert, comme nous le verrons, est plein de pensées de cette force ou plutôt de cette funeste ineptie.

Est-ce donc pour cela qu'on aurait voulu le porter aux nues dans ces derniers temps?

Il a des idées tout aussi absurdes, tout aussi néfastes sur la politique que sur l'instruction publique. Partisan de la vie fainéante et couchée, adorateur du despotisme, peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête, et il disait partout que la France était folle, quand il la vit accepter avec reconnaissance la Charte bienfaisante octroyée par l'intelligent Louis XVIII.

C'est le même homme qui a dit que la liberté « c'est un tyran; que Montesquieu fut une belle tête sans prudence, et qu'on apprend plus à être roi dans une page du *Prince* de Machiavel, que dans les quatre volumes de *l'Esprit des Lois.* »

Voilà encore une fois, voilà l'homme qu'on nous donne comme un penseur modèle. Penseur modèle qui ne comprend même pas Montesquieu; moraliste qui propose le livre infâme et scélérat d'un pervers diplo-

mate pour apprendre à être roi; c'est-à-dire à conspirer contre ses sujets, à être tendeur de piéges et coupeur de gorges. Tels sont, en effet, les enseignements du livre de Machiavel. C'étaient la conduite et les exemples d'un tyran italien, d'un Borgia, qu'il citait comme modèle á un autre tyran italien, au Médicis destructeur de la liberté de Florence, pour s'insinuer dans ses bonnes grâces et rentrer dans la diplomatie.

Aussi, lorsque le tyran tomba et que la liberté florentine reprit son cours, le coupable auteur sentit qu'ayant manqué à ce point au devoir et à l'honneur, il n'y avait plus de carrière ni de vie possibles pour lui, et il se tua. La misère fut l'excuse de Machiavel. Joubert n'avait pas cette excuse, et cependant voilà l'homme dont il voudrait faire le maître et le Mentor des rois ! — Plus moral que l'inspecteur Joubert, l'athée Frédéric comprenait si bien l'indignité de ce livre, que, pour ne pas se compromettre, il le répudiait et le réfutait dans ses écrits, tout en le suivant dans sa politique.

Oui, encore une fois, voilà le Joubert qu'une certaine critique et Sainte-Beuve en tête nous donnent comme la fine fleur de la morale, de la délicatesse et de l'honnêteté. Voilà l'homme dont on s'arme contre Chateaubriand, le défenseur de tous les sentiments généreux et de toutes les libertés utiles. Cela devait être, mais ce n'en est pas moins scandaleux.

Joubert n'a donc nulle portée dans l'intelligence : elle est nulle ou perverse; mais il est souvent très-fin dans les petites choses de goût. Va-t-il rendre à la critique le culte de lâtrie qu'elle a pour lui ?

Pas le moins du monde : il la connaissait bien et il l'estime en conséquence. Sainte-Beuve, Veuillot,

Peyrat, de Broglie, etc., écoutez bien : « Sans quelque aménité, vous dit-il, la critique n'est point littéraire; on ne voit plus dans nos journaux qu'une controverse hideuse. Où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a point de littérature. La critique trouble le goût, elle empoisonne les saveurs. »

C'est là que Joubert est un maître; c'est dans l'appréciation des choses usuelles. Vivant dans une société d'élite, celle de Chateaubriand et de ses amis, après avoir vécu dans celle de Diderot, il avait fini par se former le goût et par l'avoir très-fin quoique toujours bizarre.

Il est remarquable que c'est précisément les critiques de Chateaubriand qu'il veut désigner. On voit qu'ils ont été les mêmes dans tous les temps, et que ceux du nôtre, avec quelques charges de plus, ne font que répéter les anciens. C'est le troupeau de Panurge trottant toujours sur la même ligne, bêlant toujours sur le même ton, et finissant par tomber dans l'eau.

Si leurs devanciers, par leur *controverse hideuse*, ont fait une si belle littérature au premier Empire, ceux-ci dont la controverse est pire encore, quelle littérature feront-ils au second? On le voit déjà, et leur tant admiré Joubert va leur en dire encore la raison : « Ce qui fait le mal de la littérature, c'est que nos savants ont peu d'esprit, et que nos hommes d'esprit ne sont pas savants. »

Je ne sais pas si nos littérateurs sont spirituels, mais il est certain qu'ils ne sont ni savants, ni créateurs, ni féconds. Ce sont des rongeurs, c'est-à dire à peu près les êtres les plus destructeurs et les plus malfaisants qui existent.

Si le retour de l'ignorance peut rendre les peuples plus gouvernables, comme le dit Joubert, nous serons bientôt le plus gouvernable des peuples; car, grâce à

nos critiques, à de sinistres influences, l'ignorance, le vide et la stérilité reviennent à grand train.

Mais où Joubert se trompe, c'est quand il dit que nos savants ont peu d'esprit : j'en connais plusieurs qui ont plus d'esprit et sont même plus littéraires que nos simples littérateurs : notre Académie des inscriptions est, aujourd'hui, la première du monde.

C'est même dans les savants qu'est l'espoir et l'avenir du progrès. Ceux-là vivent et pensent. Ils écrivent même souvent mieux, je le répète, que nos littérateurs.

Généralement ceux-ci ne manient que des mots, ne retournent que des phrases; ceux-là remuent des idées, ils disent des choses, souvent des choses neuves et inconnues jusqu'ici.

Aussi, en se précipitant avec une noble ardeur vers ces lectures publiques, que le gouvernement et un ministre éclairé semblaient avoir autorisées, à demi, ce n'est pas de la mauvaise critique, mais des connaissances historiques, scientifiques et littéraires, des connaissances positives que le peuple cherchait et qu'il n'y trouve pas toujours : trop souvent ces lectures sont mesquines.

Ainsi donc, critique méchante et aveugle, qui n'avez fait que du mal, qui avez voulu souiller nos gloires et renverser nos grands monuments, ce sera vous qui tomberez ; vous tomberez dans le mépris, au-dessous même du mépris et dans un oubli si entier qu'il ne sera même plus parlé ni de vous ni de vos méfaits.

Votre seul tourment, au fond de l'abîme de boue que vous vous êtes creusé à plaisir, sera de voir les arts libéraux que vous avez voulu détruire continuer leur course lumineuse au haut des cieux, et votre pays s'avancer, malgré vous, vers la lumière et vers ses grandes destinées.

Nous ne suivrons donc pas la critique dans ses limbes.

Si cependant nous devons justement dédaigner, comme nous l'avons dit, d'entrer dans le détail des querelles indignes et déjà décréditées que l'on a voulu susciter à un vénérable et illustre mort, il nous est impossible aussi de n'en pas dire quelque chose. Nous craignons même d'être entraîné trop loin, car ces querelles sont de tout genre et portent sur toutes choses. Il faudrait nous livrer à d'assez longs développements pour répondre même aux principales.

Si nous nous y arrêtons quelques instants, le sujet en vaut la peine ; car ce n'est pas ici d'un homme seulement qu'il s'agit, c'est d'une cause, de la plus noble des causes, la cause pure et saine de la liberté.

D'ailleurs, des conversations de Chateaubriand se trouveront intercalées dans la discussion, de sorte qu'en défendant le grand homme et la grande cause, nous ne sortirons pas absolument de notre spécialité.

Je n'aurais jamais cru que tant d'esprits eussent si rapidement changé, que l'opinion eût été si promptement abusée, ni que de tant d'admirateurs pussent sortir tant de détracteurs.

Et comme il est visible que c'est ici le servilisme bénévole et le zoïlisme qui jouent le principal rôle, nous devons dire brièvement ce que c'était que Zoïle, et comment l'a jugé et traité cette antiquité profane qui, à nous entendre, avait si peu de vertu à côté de nous.

La biographie de ce type de certains critiques modernes ne sera ni soignée ni complète : ce ne sont que quelques notes indiquant ses principaux faits et gestes, que quelques-unes des sources où pourront s'adresser ceux que le sujet intéresse.

II

ZOÏLE.

Ses œuvres, ses pérégrinations et émigrations. Sa fin.

Natif d'Amphipolis, en Macédoine, ou d'Éphèse, selon d'autres, Zoïle fut l'élève ou le valet d'un certain Polycrate (qui peut beaucoup).

Il attaqua, dit Gallien, Homère et Platon, mais surtout Homère. Rien de grand ni d'honnête n'échappait à ses traits : il avait aussi composé une harangue calomnieuse contre Socrate; s'il eût été là, il n'eût pas manqué de l'accuser au tribunal d'Anitus.

A tout cela, il avait gagné d'être surnommé le *chien rhéteur* et l'*Homero-mastix*, c'est-à-dire le *fléau* ou le *fouetteur* d'Homère.

Le *chien fouetteur* deviendra aussi le *chien fouetté,* et rudement fouetté, mais pas de sitôt; il saura le mériter de plus en plus auparavant.

En effet, tout son plaisir était de calomnier ou de médire.

— Pourquoi t'obstiner, lui dit un sage, à dire du mal de tout ce qu'il y a de grand?

— Je dis du mal parce que je ne puis en faire, répondit l'ingénieux critique.

Cependant il faisait du mal de tout son petit pouvoir; à défaut de mieux, il s'amusait à fouetter les statues d'Homère, comme le schah Xerxès fouetta jadis les flots de l'Hellespont.

Minerve attendait le bon roi à Salamine, de même que Ptolémée Philadelphe, un roi absolu cependant, attendra Zoïle en Égypte.

On avait déjà voulu lui ôter son fouet et mettre la main sur son intéressante personne. Suidas raconte que les habitants de la ville des grands et immortels jeux de la Grèce, les citoyens d'Olympie,—où les rhapsodes chantaient Homère, où le père et l'Homère de l'histoire, Hérodote, lisait ses livres à tout le peuple assemblé aux pieds de la brillante statue dû Jupiter olympien de Phidias,—voulurent, pour punir maître Zoïle de ses blasphèmes et iniquités littéraires, le précipiter du haut des roches Sicyoniennes.

Il paraît cependant qu'il ne s'y cassa pas le cou, puisque nous allons le voir reparaître et fuir sa patrie pour trouver un destin qui ne sera pas plus riant.

En effet, l'architecte Vitruve nous dit que ce Zoïle, qui se faisait surnommer le fléau d'Homère, vint de la Grèce à Alexandrie et lut au roi Ptolémée Philadelphe le livre qu'il avait composé ou compilé contre l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Le pharaon, quoiqu'il fût aussi quelque peu d'origine macédonienne, s'abstint de répondre, indigné de voir outrager ainsi le père des poëtes, qui n'était plus

là pour se défendre, mais qui était encore l'admiration de tous les hommes intelligents, de toutes les nations civilisées, des héros, et surtout d'Alexandre à qui Philadelphe devait sa couronne.

Zoïle, toujours d'après le même Vitruve, ne laissa pas que de rester en Égypte, malgré cet échec si bien mérité.

L'envie et la calomnie ne trouvant pas alors les mêmes ressources ni les mêmes appuis qu'en d'autres temps, Zoïle, réduit à ses œuvres et à ses mérites, tomba de la pauvreté dans la misère, et, risquant tout, osa implorer de nouveau la bonté du prince.

Le pharaon, cette fois, daigna répondre; mais ne croyant pas que la méchanceté basse et réfléchie dût être encouragée, il lui dit : « Quoi! Homère qui est mort depuis plus de mille ans a fait vivre, depuis cette époque, des milliers de rhapsodes, de copistes, d'interprètes, et un écrivain qui se prétend plus habile qu'Homère ne saurait pourvoir aux besoins de personne, pas même aux siens? »

La mort de Zoïle, condamné comme parricide, ajoute Vitruve, est diversement racontée : les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix; les autres, que les Grecs le lapidèrent; les autres, qu'il fut brûlé vif à Smyrne, ce qui indiquerait que cette ville fut véritablement la patrie d'Homère.

« Enfin, dit Vitruve en terminant, quel qu'ait été son supplice, il l'avait bien mérité, car il n'en est pas de trop cruel pour l'accusateur d'un écrivain qui ne peut plus comparaître devant ses juges ni rendre raison de ses sentiments. »

Voilà le jugement de l'antiquité profane sur Zoïle,

sur ses œuvres et sa fin : il est trop sévère peut-être ; mais enfin, il est tel, il est unanime, et le poëte épigrammatique Martial le sanctionne par ce vers :

Pendentem volo Zoïlum videre.

Je ne suis pas comme Martial, je ne désire voir pendre aucun de nos zoïles ; mais, en vérité, ils en font trop, ils triomphent trop entre eux, et ce ne serait pas un mal de troubler un peu leurs ébats.

S'ils en étaient réduits, comme le chacal ou le vautour, à mordre et à déchirer pour vivre, on pourrait, non le leur pardonner, mais en avoir quelque pitié. Il n'en est plus ainsi ; Zoïle est misérable toujours, mais il n'est plus malheureux ; il n'est plus pauvre, il est riche, il est puissant, il a la presse, il se répond et se félicite de ses coups de dent d'un journal à l'autre. Il fait ce qu'il veut : il mord pour le plaisir de mordre et de déchirer. Quelquefois il marche en meute et semblerait vouloir faire croire qu'il est conduit en laisse, qu'il chasse pour le bon plaisir d'autrui, pour avoir la pitance plus forte et la curée plus grasse.

Mais comme il a déjà curée suffisante, je crois qu'il se flatte. Je crois qu'on ne le lance ni sur les vivants ni sur les morts, et qu'il va de lui-même. Le zoïlisme nous déborde, le zoïlisme nous dévore. Il est partout ; il donne des éditions d'Homère, afin de le poignarder de plus près, et d'outrager le dieu jusqu'en son sanctuaire.

Quoiqu'il soit fort, quoiqu'il s'appelle légion (je ne dis pas légion d'honneur) il faut donc faire face au zoïlisme, d'autant plus que la question Chateaubriand n'est plus seulement, je le répète, une question lit-

téraire ; c'est une cause, la plus grande, la plus sainte des causes : c'est la cause de la liberté et de la bonne religion.

Chateaubriand a traité des questions bien plus importantes et bien plus hautes que le vieil Homère; le zoïlisme qui s'attache à lui en doit être d'autant plus acharné ; d'autant plus forte et plus vive aussi doit être la répression. Il faut retourner le fouet contre le « fléau » et tâcher de briser un peu la dent du serpent sur la lime.

III

LE GAROU.

Il est de tradition, dans ma vieille Bretagne, que quiconque voit des malfaiteurs, truands, mignons de la route, bohémiens ou sorciers, voler, tuer un homme, violer une tombe pendant la nuit, et ne porte pas secours, ne crie pas ou n'avertit pas, est, par le fait même, condamné à porter le Garou.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce que le Garou?

Ce n'est ni plus ni moins que l'auteur des maux, que le diable lui-même dans un pot noir, lequel pot noir est dans un panier. Le coupable est forcé de porter tout cela sur sa tête, le long des chemins, pendant les nuits.

Dans les chemins droits, tout va bien, tout est calme: le diable reste coi dans son pot comme un petit lapin; mais il ne dort pas, pas plus que son triste porteur contraint, hélas! comme le Juif errant, de marcher toujours.

En marchant ainsi, il peut causer avec un voisin,

avec un voyageur, s'il en rencontre, et avec un ami, si dans son malheur, il en a.

Il peut lui raconter ses peines et recevoir des consolations.

Mais s'il est honnête encore, s'il lui reste un bon cœur, s'il ne veut pas causer la perte du bon samaritain qui veut bien l'entretenir un instant et lui tenir compagnie, il doit avoir soin de l'avertir et de lui dire : « Sauvez-vous ! » dès qu'il arrive à une croix ou à un embranchement de chemins.

Comme c'est là, généralement, que se sont faits ou se font les vols ou les meurtres, le diable s'y relève, comme sur son théâtre. Sortant de son pot ou de sa chaudière druidique, il s'allume à grand bruit, éclate en mille éclairs dans le carrefour et autour de la tête de son infortuné porteur : il cherche qui dévorer.

Cette sortie faite, le diable rentre au pot, et le patient continue sa marche dans la nuit en poussant sur les bruyères et sous les bois son cri sinistre : *Gare !-hou !*

On dit même que souvent il prolonge sa *huchée* celtique et crie plusieurs fois: hou ! hou !... l'écho répond d'au loin et attriste le bruit.

Et moi aussi, je vois des méchants sur la route; la route n'est pas sûre; le gendarme n'y passe pas, et les méchants sont en bandes. Ce n'est point qu'ils soient sorciers, tant s'en faut, mais ce sont de vieux routiers, connaissant plus d'un tour.

En effet, tous ces étourdis qu'on dirait jeunes aux folies qu'ils font, sont à peu près de la même jeunesse que moi. Malgré leurs fausses gambades, ils s'en vont tous, clopin-clopant, de la cinquantaine à la soixantaine et même au delà.

Par leurs indignités envers la tombe, quel exemple donnent ces pauvres vieux à la jeunesse qui nous regarde et nous pousse, comme si elle était déjà si disposée à respecter ce qui est ancien?

Ce que nous faisons à nos prédécesseurs nous sera rendu, et comme nous n'aurons pour nous défendre que de misérables œuvres et un renom de jalousie, de méchanceté, que sera-ce de nous?

Mais nous nous occupons bien de cela! Nous nous croyons admirables, tout en étant nuls, et irréprochables, tout en ne cherchant qu'à mal faire.

Ainsi, les méchants sont nombreux sur le *trimar*, comme dirait Hugo; la voie pas sûre. Ils la barrent en se donnant le mot d'ordre et la main.

Il y en a de toutes les espèces, de toutes les couleurs. J'y vois des abbés plus ou moins défroqués, des professeurs manqués plus ou moins, des hommes de tous les serments, de toutes fidélités, de tous les dévouements.

J'y vois des dévots, et, ô surprise! l'exterminateur des mécréants, le chevalier, le saint Michel de l'Immaculée Conception, le parangon de toute bonne doctrine, l'ultramontain, l'ultrapapiste, le pissime Veuillot! Vous feriez mieux de dire votre chapelet que d'être là, ô Veuillot.

Et moi, qui suis-je? où suis-je? Je suis seul et sans force au milieu de ces forts : c'est bien Daniel dans la fosse aux lions.

Oui, je les vois tous qui s'acharnent sur un mort et sur une tombe. Ils hurlent de concert; ils essayent à l'envi de l'outrager et de la souiller.

Il ne fera pas bon de venir déranger ces enfants de la nuit dans leurs coupables opérations; mais, comme je ne veux pas porter le *garou* pour leurs méfaits, je

crierai ; quoique seul et au risque d'être traité comme l'illustre mort, je crierai.

Chose étrange ! le plus pacifique et le plus bonasse des humains, me voici obligé d'attaquer bien des gens. Ça m'est pénible, mais il le faut. Ce que je n'ai pas fait pour moi-même, quoique bien des impurs m'aient jeté leur boue, je dois le faire pour un mort qui n'est plus qu'un souvenir, et qui m'a demandé souvent d'être fidèle à sa mémoire.

Souvent aussi, il m'a blâmé d'être trop indulgent, comme on le verra plus tard, et de n'avoir jamais dans mon débonnaire optimisme que du bien à dire de tout le monde.

Si, à l'heure des fantômes, il se levait pour lire ceci à la clarté des astres et de nos phares armoricains, il ne parlerait peut-être plus ainsi ; mais il trouverait encore que je rends assez largement justice à ses ennemis. Je n'ai même jamais relu ces pages, sans adoucir et atténuer le blâme le plus possible ; avec plus de temps devant moi, je serais encore allé plus loin à cet égard. Plus j'y regarde, et plus je vois que la force des choses n'est pas dans la violence du langage. On ne m'en tiendra pas compte, mais n'importe ; j'ai fait ce que j'ai pu faire, je n'ai pu tout effacer.

Plusieurs de ces ennemis actuels de M. de Chateaubriand me sont connus et m'ont été chers ; je ne les aurais crus ni si injustes ni si méchants.

Ils n'ont pas toujours agi et parlé comme ils font. Ceux qui s'acharnent le plus ignoblement sur sa bière, je les ai vus faire chorus de louanges, prosternés en humble adoration devant lui.

Pourquoi leur langage et leurs actes ont-ils changé? C'est, hélas! que leurs intérêts ont changé.

Alors ils attendaient quelque chose du grand homme; ils n'en attendent plus rien aujourd'hui, et ils brisent leur ancienne idole pour porter leur culte à des divinités qu'ils croient plus puissantes et plus utiles.

Ce sont d'habiles apostats et de savants adorateurs. Le tout dépend des conditions. Ils croient faire honneur aux astres nouveaux en insultant les vieux astres et surtout le soleil couché.

Plus d'une fois ils m'ont fait entendre, quoique dans un moins beau langage, ce que nous chante Virgile :

Berger candide, pourquoi t'obstiner au culte des vieux astres? Voici que celui de César, fils de Vénus, s'avance : c'est l'astre qui rend les moissons fécondes, et qui dore le raisin sur le flanc des collines.

Daphni quid antiquos signorum suspices ortus,
Ecce Dionei processit Cæsaris astrum,
Astrum quo segetes gauderent frugibus et quo
Ducerent apricis in collibus uva colorem.

Je respecte ce que peut avoir de bon l'astre de César; mais, ne l'ayant pas insulté quand tout le monde le pouvait faire impunément, et quand beaucoup de ses flatteurs actuels s'en acquittaient passablement bien, je ne lui ferai pas l'injure de venir lui immoler aujourd'hui les vieux astres qu'il a lui-même admirés et qu'il n'insulta jamais.

Il n'en est pas ainsi de la bande dont je parle : c'est la même qui, dans ses premiers élans, présages de tout le reste, allait, à propos d'un drame absurde et au nom d'une école stupide, menant des danses en silènes

et en satyres hébétés, autour de la statue de notre grand tragique, dans le foyer même du Théâtre-Français et criant : « Enfoncé, ce polisson de Racine ! »

En vieillissant, la bande n'a changé qu'en pire ; il a toujours fallu qu'elle allât porter à quelqu'un, aux dépens de quelque autre, ou ses aboiements ou ses louanges, ou son encens ou son venin.

Et c'est toujours le cas de dire avec Lefranc de Pompignan, dans cette belle strophe que Voltaire son ennemi ne pouvait s'empêcher d'admirer et de citer, que, de même que le foyer de notre Théâtre-Français et notre littérature actuelle,

Le Nil a vu sur ses rivages,
De noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers...
Cris impuissants, fureurs bizarres ;
Tandis que ces monstres barbares
Poussent d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Et c'est là précisément ce que veulent les blasphémateurs. Soit qu'ils blasphèment, soit qu'ils adorent, ils calculent, et c'est toujours pour mettre leur obscurité en lumière, pour attirer les regards de la foule et les distributions de ceux qui tiennent le *balcon* ou le *balustre* des encouragements et récompenses, comme le dit naïvement le plus ingénieux et le plus avide d'entre eux.

Ces attaques, pis que sauvages, ont jeté une sorte d'effroi dans le monde honnête ; et tandis que M. Odilon Barrot disait, avec tant de raison, qu'il faudrait

nommer un tuteur pour les morts, M. Alfred de Vigny écrivait ceci dans son testament, faisant visiblement allusion à l'édition qu'un certain critique n'a pas craint de donner de Chateaubriand, afin de pouvoir l'attaquer dans le sanctuaire même de sa pensée : — « L'expérience a démontré, dit le testateur, que, pour renouveler la curiosité publique, les éditeurs souillent, par des préfaces et des annotations douteuses quand elles ne sont pas hostiles, les éditions posthumes des œuvres célèbres. C'est pour mettre à tout jamais mon nom à l'abri de ce danger, que mon ami Louis Ratisbonne voudra bien accepter ce modeste legs. »

Quels temps littéraires que ceux où des mourants croient avoir besoin de prendre de telles précautions !

Je serais donc digne de tout reproche, je mériterais de porter le garou, sur toutes nos landes, et sur le tour de France tout entier, si je ne signalais ce jeu lucratif peut-être, mais peu innocent.

CE QU'ÉTAIT M. DE CHATEAUBRIAND.— NOS PREMIÈRES RELATIONS.

Oui, je serais coupable si, en voyant le mensonge et l'envie calomnier le mérite et la gloire, je restais plus longtemps dans le silence qui écoute et qui note, si je ne déclarais hautement qu'ayant eu l'honneur de voir, de fréquenter, d'étudier M. de Chateaubriand pendant plus de vingt années, et l'ayant peut-être mieux connu que personne, je ne l'ai jamais vu tel que ses adulateurs renégats voudraient le représenter, à présent qu'il n'est plus et qu'ils n'en ont plus besoin. Ils croient se recommander en le dénigrant ; ils se trompent, et, s'ils gagnent à cela, ce ne sera pas du moins l'estime publique : ils doivent en savoir quelque chose.

Quant à mon témoignage, il sera d'autant moins suspect que rien ne m'y pousse, si ce n'est ma conscience.

Si l'on considère, en effet, les avantages matériels dont, malheureusement pour moi, je n'ai jamais su tenir assez compte, je n'ai pas lieu d'être grandement reconnaissant envers M. de Chateaubriand.

Il m'a fait honneur, sans doute, en m'appelant plusieurs fois auprès de lui, mais, comme on le verra plus loin, il n'a rien fait pour le bonheur de ma vie. Il m'en a pris, au contraire, les plus beaux jours, sans penser au repos de mon vieil âge.

C'est pour cela sans doute que l'un des maires les plus intelligents et les plus distingués de Paris, qui vit encore, qui est juge maintenant, qui lira ceci et ne me démentira pas, me disait un jour : « Vous avez passé votre vie à rendre service aux hommes les plus distingués de votre temps, et au lieu de vous être utile, cela n'a fait que tourner contre vous.

« —Si telle est l'opinion des honnêtes gens, répondis-je, elle est juste, et je suis récompensé de mes peines, et de la perte de mon temps. »

Parfois M. de Chateaubriand le sentait lui-même, et plus d'une fois, quand je présentais ses lettres à sa signature, il m'a dit d'un ton visiblement très-sincère : « Vous êtes véritablement un homme bon, et pour vous dédommager de tout le temps que je vous prends, je voudrais pouvoir vous signer le brevet d'une pension de deux mille francs comme je signe cette lettre ; c'est ce qu'il vous faudrait. »

« —Je vous en remercie fort, monsieur le vicomte, lui répondais-je : la bonne volonté est réputée pour le fait. »

Et je ne lui en parlais plus.

Alors, en effet, mon temps avait quelque prix, et mes études un grand attrait pour moi. Elles portaient sur les objets les plus neufs, sur les questions les plus intéressantes, sur les idées les plus brillantes et les plus hautes, sur les littératures orientales commençant enfin, après tant de siècles, à se révéler à l'Europe qui les avait ignorées jusque-là.

Je fus, j'ose le dire, le premier parmi nous qui les mît en œuvre et les fît entrer dans notre littérature si pauvre, si monotone, et déjà si usée, quoique d'hier.

J'en fis, d'après les plus récents travaux scientifiques, un exposé substantiel et même détaillé dans mon *Histoire et Tableau de l'univers*, qui devait remplacer le *Spectacle de la nature*, si célèbre en son temps, mais tombé de vétusté.

Ainsi que j'avais lieu de m'y attendre, les esprits étroits et méchants du parti soi-disant religieux, poussèrent quelques cris injustes, comme devant toute lumière nouvelle ; mais les esprits sérieux et sensés du même monde, esprits plus raisonnables et plus nombreux qu'on ne pense, approuvèrent.

Mon travail, m'assure-t-on, est même dans tous les établissements de haute instruction religieuse, et je ne crois pas me flatter en disant qu'il a été la base et la source de tout ce qui s'est fait depuis, dans ce monde-là, sur l'Orient. Quelques-uns m'ont cité comme des hommes d'honneur ; d'autres ont préféré me copier sans me nommer, et non sans me donner parfois quelques coups de leur grosse patte, en guise de remerciement.

C'est tout ce que ces gens-là osent donner. Ils croient par là déguiser mieux le larcin et s'approprier plus sûrement le bien d'autrui.

Je sais que nous sommes dans le siècle et dans le pays des petits livres, des compilations et mutilations. Cela ne m'empêchera pas de dire que rien n'est improbe comme ces industriels du ciseau. Ils ne vivent que de plagiats et n'enseignent que l'absurde. C'est quelque chose de prodigieux que l'ineptie de certains livres soi-disant religieux. Ils ne tendent qu'à abrutir l'esprit humain ; et c'est là que l'*Index* devrait frapper.

Pour un écrivain qui produit et qui crée, il est vingt parasites qui copient et qui pillent. Ils font tranquillement, à l'aide de quelques altérations, la monnaie du lingot, et sans peine aucune ils gagnent beaucoup et font de meilleures affaires que l'ouvrier dévoué qui travaille dans la mine pour éclairer les hommes que ceux-là ne font qu'aveugler.

Ils ont une manière de s'acquitter envers lui. Après l'avoir pillé et même dépouillé s'ils le peuvent, ils le décrient soigneusement, afin qu'on s'en rapporte à eux et qu'on n'aille rien vérifier. Ce sont les ennemis de l'intelligence et les vampires des lettres.

Malgré les intrigues malveillantes de l'ignorance pratique et systématique, malgré le travail de l'envie chaudement fécondé par une critique déloyale et faussaire, je réussis néanmoins. Et, comme je le dirai plus tard, je faisais même à peu près ce que je voulais dans les lettres.

Ce fut alors, et pour mon malheur cette fois, ainsi que je le ferai voir, que M. de Chateaubriand me rappela de nouveau.

Ce n'était plus seulement pour être son chercheur et son aide littéraire, comme je l'étais depuis longtemps, mais pour être son secrétaire particulier et son collaborateur quotidien, sa béquille littéraire, comme il

le disait quelquefois jusque dans sa correspondance.

C'était toute ma journée prise, c'était tout mon temps que j'avais désormais à passer auprès de lui et pour lui, loin de chez moi, loin de mes propres études, si neuves, si vastes, si absorbantes et si chères.

Je n'ai nulle amertume et ne dis rien de tout ceci pour me plaindre, mais pour faire voir que j'ai lieu de me croire en meilleure position pour parler de M. de Chateaubriand et d'être cru en ce que j'en dirai, que ceux qui, ne l'ayant vu que du dehors et ne l'ayant jamais fréquenté ni connu intimement, en parlent à tort et à travers : ils en parlent avec un aplomb qui n'a d'égal que leur ignorance. Après l'avoir follement ou bassement adulé par calcul durant sa vie et sa vogue, ils essayent par d'autres visées, d'autres calculs et d'autres bassesses, de le flétrir et de le déchirer après sa mort.

Quoiqu'elle ait beaucoup donné, l'idole, paraît-il, n'a pas donné tout ce qu'on lui demandait et n'a fait à certains qu'*une part maussade :* donc c'est une fausse divinité; il faut l'abattre du piédestal qu'on lui avait érigé, il faut tâcher de la briser et de la fouler aux pieds.

Je n'ai pas eu cette ferveur, je n'aurai point cette impiété. On vient de voir que je n'ai pas lieu d'avoir une grande ardeur de reconnaissance pour M. de Chateaubriand; mais je ne suis pas de ceux qui croient qu'un grand homme n'existe que pour les servir et qui voient toujours leur propre personne, leurs propres intérêts, en premier lieu.

Je l'ai toujours fidèlement et affectueusement secondé, mais non flatté pendant sa vie. Je lui ai même dit plus d'une fois des vérités : c'est une raison de plus

pour moi de lui rendre justice et de le défendre après sa mort contre cette espèce d'émeute de la malveillance et du crétinisme conjurés qui le poursuivent et le voudraient immoler aux ennemis de la liberté, précisément parce qu'il aimait et faisait aimer la liberté comme il avait fait aimer la religion.

Ajoutez-y l'envie de l'impuissance, et ne cherchez pas d'autre cause réelle à tout ce bruit de mauvaises langues, de mauvais lieux, de tous ces commérages et compérages impudents et impurs.

Aux renégats toujours empressés, toujours officieux, obséquieux, qui s'y distinguent, et qui ont tour à tour encensé, conspué tous les pouvoirs et tous les gouvernements, selon ce qu'ils donnent ou ne donnent pas, on peut juger, on peut être sûr qu'il est question, comme ils le disent dans leur noble idiome, de *percer à jour*, d'*exécuter*, de démolir un écrivain noble et généreux, un penseur honnête et indépendant, tout en tâchant de satisfaire en même temps les appétits de la bouche et les soifs de l'envie.

Si M. de Chateaubriand avait été, comme tant d'autres, un caméléon à toutes couleurs, à tout langage, un avocat à toute cause; s'il avait commencé par *faire rayonner le sentiment* du saint-simonisme et de la restauration de la chair; s'il avait attaqué et exalté tour à tour le juste-milieu, puis l'Empire; s'il avait servi et trahi toutes les causes, essayé de tous les cultes, et fini par s'en passer comme ses détracteurs, il serait mort riche, il serait resté un fort grand homme, un modèle, un monument. On n'aurait pas eu assez d'admiration pour lui. Mais moins souple que tous ces prestidigitateurs, il n'a su rien être de tout cela, et on l'exécute

sur le front de la ligne des porte-couteaux de la critique.

Ces exécuteurs bénévoles, pour se faire craindre et pour mieux assurer leurs coups, sembleraient se faire croire enrégimentés et travaillant pour la politique; mais je crois qu'ils se trompent; la politique n'a pas besoin de tels secours : il faudrait qu'elle fût bien malade; par là elle n'améliorerait pas son sort, et le sacrifice de toutes les gloires du pays lui fût-il, comme on se l'imagine et comme je ne le crois pas, un sacrifice de bonne odeur, il ne lui serait pas de bon augure, il ne la sauverait pas.

Et c'est pour cela cependant, semblerait-il, que cette nouvelle secte de *hatschischins* s'est tant occupée d'en offrir à ses idoles successives.

Le dénigrement et la calomnie, l'éloge même jeté à point pour faire ressortir et passer tout le reste, ne sont que les préludes et les apprêts du sacrifice; c'est l'eau lustrale, c'est le boa qui bave sur sa proie avant de la dévorer.

Jamais on ne vit tant de cérémonies de ce genre; c'est une industrie littéraire, lucrative peut-être, mais qui n'a pas eu en définitive tout le succès qu'on pouvait attendre de tant de frais et de tant d'efforts.

De tous ces attentats contre l'honneur et la dignité des personnes, il ne reste même guère que l'odieux de la tentative. Le public est plus fin et moins dupe qu'on ne pense, et tout indifférent et si peu secourable qu'il paraisse, il n'aime pas ces meutes toujours prêtes à mordre dès qu'on leur dit : Tayaut! et même sans qu'on leur dise.

Parfois néanmoins, le public va jusqu'à faire remonter plus haut qu'il ne devrait la responsabilité de leurs

morsures. Il ne conçoit pas que d'eux-mêmes et de gaieté de cœur des hommes, des hommes de lettres, puissent faire ce triste métier. C'est une erreur de sa part sans doute, mais il serait peut-être difficile de l'en guérir, si les exécuteurs continuaient le scandale de leurs exécutions et de leurs vendettas.

Nous avons dit que presque tous les détracteurs actuels de M. de Chateaubriand furent ses zélés thuriféraires durant sa vie. Et ces zélés se retrouvent surtout parmi ces écrivains tacticiens qui, des rangs de l'extrême opposition, ont su, tout en leur faisant la guerre, parvenir aux faveurs, aux emplois des gouvernements divers et s'y maintenir bravement sous tous les régimes, sous toutes les couleurs.

Oui, c'est surtout parmi ces adorateurs à double face, à double but, que se trouvent les anciens enthousiastes de M. de Chateaubriand, et ses détracteurs, ses ennemis d'aujourd'hui.

Autrefois, ils ne formaient tous qu'un chœur, qu'un concert de louanges en son honneur et gloire.

Aujourd'hui qu'il est mort et ne peut plus rien pour l'avancement et la vanité des troubadours, ce n'est plus que calomnies, injures et malédictions.

Ils semblent avoir reçu ou plutôt s'être donné le mot pour le mettre sous les pieds, après l'avoir élevé jusqu'aux cieux.

Ils ont sans doute oublié leurs anciens cantiques d'apothéose; ce n'est pas à eux que je tiens à les rappeler; ils s'en moqueraient bien, ces grands maîtres des voltes-faces et des palinodies!

Mais c'est à l'honnête public qui l'ignore et qui ne

s'en douterait pas, que je veux faire connaître ce qu'ils disaient autrefois de l'idole, qu'ils s'efforcent de renverser maintenant.

Alors, dans le premier élan de la jeunesse, dans la première ferveur de leur libéralisme et dans la virginité de leur indépendance, peut-être étaient-ils sincères. Ils parlaient peut-être d'après leurs convictions, si tant est qu'ils aient jamais eu quelque chose de si simple que des convictions, et si, mieux inspirés, ils n'ont pas toujours pensé et parlé selon le temps, et comme le dit M. Nisard, selon de sordides *intérêts de boire et de manger*.

Plusieurs d'entre eux, y compris et en tête l'hypercatholique M. Veuillot, ont même eu la naïveté de l'avouer, de l'écrire, de le publier, et d'y voir la marque d'un esprit supérieur entièrement dégagé des préjugés vulgaires.

Ils croyaient, en ce temps-là, avoir intérêt à louer et célébrer celui dont le nom seul était un charme, dont le sourire était un brevet de capacité et marquait son homme du signe des élus dans les lettres et des fameux dans le monde.

Aujourd'hui qu'il n'est plus, au lieu de continuer de s'appuyer sur lui, de se recommander de lui, on lui pose hardiment le pied sur la tête pour se grandir, et, croyant avoir le même intérêt à l'attaquer qu'on avait eu à le louer, on s'y est mis avec le même entrain, le même zèle et la même *jeunesse*.

Cependant il faut le dire à l'honneur des lettrés et des lettres, ces industriels de la plume, quoique nombreux, n'y forment néanmoins qu'une infime minorité; la saine majorité reste fidèle à sa dignité et à la

gloire. La truanderie seule, de toutes les exagérations, de toutes les réactions a tout fait. C'est son triste métier.

Non, il n'y a, relativement au grand corps des lettrés, qu'un petit groupe de renégats; c'est le même à peu près qui dansait autour de la statue de Racine *enfoncé*, lequel Racine est cependant toujours debout, tandis que plus d'un *enfonceur* est déjà bien enfoncé dans l'oubli.

Ceux qui survivent semblent parfois unis, comme le sont assez souvent les méchants dans le mal. Chacun oublie sa passion, sa couleur, s'il en a, pour venir, en commun, et en frères et amis, broyer du noir sur la mémoire et sur la face jadis adorées.

Ils se font des signes d'intelligence, se renvoient des cris de triomphe, des signaux de reconnaissance; ils se hêlent. « Hi! Sainte-Beuve! ha! Veuillot! hi! ha! — Quelle couleur?—Couleur régnante.—Quel port?—Port ministre. — Quelle destination? — Port au prince. — La cargaison? — Bons journaux, discours *en faveur du peuple français,* et autres primeurs du bureau de l'esprit public, à l'usage de la France et des colonies. Adieu, Vatt. » Et chacun va de son bord comme si le diable l'emportait. Il a emporté mieux.

Ils ont même un « bon journal » qui sera nommé plus tard. Toujours ouvert à leurs denrées suspectes, à leur commerce interlope, il a grand soin de se dire libéral comme eux, afin de tomber avec plus d'efficace sur le véritable défenseur de la liberté.

Le journal n'est pas dévot, ce qui n'empêche pas le *grand apologiste*, comme on dit en Belgique, le pieux Veuillot d'y être cité comme un oracle, comme un maître en l'art de démolir l'auteur du *Génie du christianisme.*

Quel honneur, ô Veuillot! Augier lui-même applaudit.

Il se croit revenu aux beaux jours où ils *travaillaient ensemble* la même matière dans le *même bureau*, pour le même gouvernement et en *faveur* du même public.

> Il écoute, il admire, et de joie éperdu,
> Il retrouve en Veuillot sa première vertu.

Le fait est que vingt gallicans mis à mal, plusieurs centaines de libres penseurs, rationalistes, philosophes, républicains, jetés à l'envers auraient moins fait pour la gloire du grand Veuillot auprès des ultramontains, que ne lui en a fait, à l'*Opinion nationale* et compagnie le pâté si délicat, si plein de goût qu'il a eu le noble cœur de *plaquer* sur la mémoire vénérée de l'auteur des *Martyrs*, sur la face du génie au tombeau.

Ce fut de même à peu près que *les honnêtes gens*, chez les Juifs, traitèrent sur la croix le premier des martyrs, le *dévoué* rédempteur; ce fut de même que *l'élite* de l'empire romain traita les deux premiers apôtres et ensuite les vierges flétries par les bourreaux avant d'être dévorées par les bêtes dans le cirque.

Il est des bêtes, il est vrai, qui caressent les vivants et n'attaquent que les morts : en sont-elles moins méchantes et plus pures?

Mais revenons à nos hommes d'esprit, au lien édifiant, à la noble entente qu'un but commun, celui d'*écraser* un mort, semble avoir établis entre eux.

Comme le dit très-bien M. Veuillot, ajoutent les écrivains rédacteurs de l'*Opinion nationale*, pour confirmer et corroborer leurs déclamations... Cependant ils n'osent en citer que quelques mots: la juste crainte de blesser le goût et l'honnêteté de leurs lecteurs les empêche d'aller jusqu'au bout des pages grossières et iniques de celui

qui se donne ou qu'on nous donne depuis vingt ans, malgré le bon sens et le bon Dieu, comme le maître de la bonne doctrine et le soutien de la foi. Ainsi les écrivains profanes sont plus délicats que le saint.

Nous ne pourrons imiter l'honorable pudeur de ces écrivains qui ne se *posent* pourtant pas, comme M. Veuillot, en croyants accomplis.

Non, nous ne pourrons imiter la réserve de bon goût dont nous les félicitons; nous devons dire les choses comme elles sont et donner le paquet de M. Veuillot dans toute sa trivialité rabelaisienne et panurgique.

Nous essayerons même de le mettre dans tout son jour et de l'annoter comme il le mérite.

L'auteur du *Génie du Christianisme* eut aussi à essuyer de vives attaques, mais au moins des attaques littéraires, de la part de quelques écrivains de l'époque où le chef-d'œuvre parut. Ils n'en avaient pas bien compris la portée. Ils croyaient d'ailleurs que le bonheur de l'humanité était en d'autres voies.

Honnêtes et sérieux, ils avaient des doctrines; c'étaient des hommes à convictions profondes et non des sauteurs politiques, comme on en a tant vus depuis. Vétérans de la philosophie, débris fidèles de la liberté, ils croyaient, et non à tort, à la légitimité de la république, comme Chateaubriand à celle des monarchies.

Les agresseurs de nos jours n'ont rien de ces grands mobiles ni de ces fortes convictions; ils n'ont que des passions, des cupidités, des industries.

S'ils ont affiché toutes les convictions tour à tour, ç'a été pour s'en servir et non pour les servir : ils ne tiennent à rien qu'à eux-mêmes, à leurs petites manies, à leurs petits intérêts; tout est petit.

Les idées, pour eux, sont comme des souliers pour marcher, pour faire leur chemin. Après les avoir usées, ils les quittent, sauf à les reprendre si la vogue y revient, si elles peuvent redevenir *utiles* en quoi que ce soit. S'ils vivent et si je vis, je les reverrai libéraux.

La guerre des premiers, c'est-à-dire des rédacteurs de la *Décade* était naturelle et même courageuse. Ils avaient affaire à un géant qui se levait appuyé sur un autre géant. Tous deux ils s'emparaient de l'espace avec leurs feux et leurs foudres : il était noble d'y répondre.

Les agresseurs d'aujourd'hui ne sont pas provoqués; ils n'ont affaire qu'à un mort. Le géant est couché dans le silence immobile : il n'est plus sur la voie de personne. Il laisse libres à tous et le champ et l'espace.

Par ses chefs-d'œuvre il leur facilite même l'ascension vers la gloire. Il nous a jeté un pont entre l'abîme et le ciel. Quel courage donc et quelle dignité à l'attaquer! mieux ne voudrait-il pas lui rendre grâce de nous avoir laissé quelque chose de son manteau étoilé? Contentons-nous du moins de déchirer le manteau pour nous parer de ses débris, et ne déchirons pas le prophète.

D'ailleurs, il faut le répéter, la guerre de la *Décade*, uniquement critique, littéraire et doctrinale, n'était ni systématiquement ni perfidement diffamatoire; c'était de la critique étroite, passionnée, si l'on veut, mais ce n'était point de la basse calomnie.

Et depuis ces épreuves jusqu'à nos jours, depuis que l'auteur du *Génie du Christianisme* se fut mieux fait connaître, et eut fait voir ce que c'est que l'indépendance dans les temps les plus difficiles, jusqu'à l'orageuse apparition des *Martyrs*, ce ne fut plus qu'une longue suite d'applaudissements et de succès incontestés.

« La révision laborieuse des *Martyrs* étant achevée, dit M. Villemain dans sa *Tribune moderne*, le manuscrit ayant passé par la censure et subi à l'amiable des suppressions de phrases et de mots, le livre enfin fut publié en mars 1809.

« Là s'arrêtait, de la part du pouvoir, ajoute M. Villemain, une tolérance bientôt amèrement démentie. Il fut d'abord prescrit aux journaux censurés d'attaquer à fond l'ouvrage dont la *presse* anglaise s'empressait de relever les allusions [1].

« Cette première persécution par la critique littéraire était d'autant plus facile que, par-dessus la censure, une réforme récente dans le régime des journaux, c'est-à-dire la confiscation de la propriété, détruisait même ce reste de liberté littéraire, dans le partage ou la mesure du blâme et de l'éloge, qu'avaient gardé jusque-là les fondateurs et cessionnaires des journaux censurés d'ailleurs. Un décret les avait dépouillés et assignait sur le produit de chaque journal des *pensions* distribuées directement comme grâces impériales, à quelques personnes choisies.

« On concevra sans peine que, sous le coup de cette transformation, la feuille publique alors la plus accréditée, qui avait accueilli et comme adopté d'enthousiasme les débuts glorieux de M. de Chateaubriand, le *Journal des Débats*, fondé par M. Bertin, mais devenu maintenant un *fief bénéficiaire*, attribué à quelques hommes de cour et à quelques fonctionnaires de la police, se montrât fort rigoureux pour un auteur indépendant et suspect, objet à la fois de disgrâce et d'envie.

1. Voici revenir la calomnie, non de la part de la *Décade philosophique*, mais des journaux officieux.

« Tout autre *compte rendu* que celui du vaudevilliste (Étienne ou Hoffman) mis à la place des Bertin dépouillés fut écarté par ordre supérieur.

« De nombreux articles de cette main, amusants et satiriques, mirent en pièces, la conception, les caractères, le style des *Martyrs*.

« Au XVIIe siècle, sous un pouvoir absolu moins uniforme et moins dur que celui de Napoléon, le *Télémaque* avait trouvé dans le public français plus de faveur empressée, plus d'approbation sérieuse, et quoique introduit furtivement et dénoncé à la cour de France par les éloges malins des étrangers, il avait été fort admiré du grand nombre des lecteurs. »

La vieille France avait son indépendance.

Ce fut surtout depuis la publication de l'*Itinéraire* que les applaudissements et les louanges devinrent unanimes. Les adversaires eux-mêmes, je ne dis pas ceux qui écrivaient par ordre, ceux-là ne comptent pas, mais ceux qui écrivaient d'après leurs propres pensées, étaient les premiers et les plus vifs à l'éloge.

Aussi, dans l'édition générale de ses œuvres (1826), M. de Chateaubriand a-t-il cru devoir dire : « Ce ne sont pas mes ennemis qui m'ont calomnié. »

En effet, c'étaient ses rivaux, ses concurrents politiques, car il n'avait plus d'autres ennemis.

Aujourd'hui il en a : les abbés Morrelet et les droguistes Cadet-Gassicourt et compagnie sont revenus. Les ex-théologiens de la *Presse* et de l'*Univers* s'entendent de la manière la plus édifiante avec l'ex-saint-simonien du *Constitutionnel* pour assaillir l'immortel dans sa bière. Mais, excepté quelques autres petits compagnons, le trio est cependant seul encore dans sa belle œuvre.

Ce concert d'éloges d'autrefois, au milieu duquel perçaient bien aussi quelques faibles notes discordantes, mais perdues, remplissait tous les journaux et revues : il suffit de les rouvrir pour s'en assurer.

On y voit que ceux-là même qui, d'après des visées, des calculs, je ne dis pas des ordres (car quel service peuvent-ils rendre et qui ne compromettraient-ils point par leurs *services?*), mais par l'effet du mal de l'envie, des dépits de l'amour-propre, de l'insuccès de leurs propres œuvres et de l'impuissance de bien faire, sont devenus les détracteurs les plus attentifs, les plus minutieux, les plus acharnés du grand homme, en ont été naguère les plus exagérés louangeurs.

Il était alors debout, il est vrai, et son suffrage était une sorte de fortune ; c'était un passe-port, même aux incapables, pour les académies, les honneurs et surtout les bénéfices littéraires ; tout cela, dis-je, se voit dans les journaux du temps.

Mais pour épargner au lecteur la peine et l'ennui de les aller chercher dans ces catacombes, nous profiterons d'un petit recueil fait sous les yeux et sous les auspices de M. de Chateaubriand, par son secrétaire d'alors.

Il a pour titre : *Lectures des mémoires de M. de Chateaubriand* (in-8°. Paris, Lefèvre, rue de l'Éperon, 6.—1834).

Ce recueil ne fut peut-être pas mis en vente à part, mais il fut distribué aux souscripteurs des œuvres complètes. Il est peut-être assez rare aujourd'hui.

M. de Chateaubriand, dont j'étais depuis longtemps, non pas le secrétaire proprement dit, mais l'aide, le préparateur, pour ne pas dire le collaborateur littéraire, m'en remit un exemplaire en me disant : « Gardez-le bien : vous pourrez en avoir besoin, s'il vous souvient de moi. »

En effet, ce recueil vient maintenant fort à propos.

Après la préface de M. Nisard, l'article principal, non par sa valeur, mais par son intérêt de circonstance, est tiré de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1834. Il est signé : *Sainte-Beuve.*

Nous verrons ce qu'il contient, et si le Sainte-Beuve de 1834 pensait comme le Sainte-Beuve de 1862.

Pour moi, il me semble qu'on ne saurait mieux répondre aux attaques actuelles de l'*ingénieux critique* que par ses *ingénieux éloges* d'autrefois.

Cet enthousiasme admiratif de l'âge mûr peut compenser avec avantage les injures et dénigrements plus décrépits que désintéressés de la vieillesse du critique.

Si, comme on l'assure, le premier mouvement est toujours le meilleur, ce qui a été dit d'abord suffira pour infirmer un peu ce qui se dira plus tard : car c'en est exactement la contre-partie; on ne vit jamais le *sic* et *non* si bien équilibrés, ni le système de bascule si exactement et si *ingénieusement* établi.

Du reste, le lecteur en jugera : nous allons mettre les pièces sous ses yeux en commençant par la préface que fit M. Nisard tout exprès pour ce recueil. Elle ne manque pas non plus d'intérêt en ce moment.

SIC ET NON : NISARD.

En effet, M. Nisard aussi a quelque peu changé, non avec plus de dignité, mais avec moins de scandale. Sa préface est du 27 juillet 1834. On sait que, depuis ce temps, M. Nisard a aussi attaqué méchamment son idole, cependant sans insinuation trop indigne contre sa personne et sa vie privée. Il l'attaqua d'abord sous le rapport

littéraire, ce qui est permis quand c'est juste et modéré[1].

Cependant, on l'en blâma vivement à cette époque : on y vit presque un dédit félon de ses anciens éloges et l'offre d'une réconciliation avec le gouvernement de Juillet qu'il avait combattu dans le *National* et même assez maltraité dans la préface qu'on va lire.

Quoi qu'il en soit, nous allons voir jusqu'où s'élevait, en 1834, son admiration pour l'illustre écrivain, et son peu d'estime pour le pouvoir qu'il devait servir plus tard.

Nous croyons que, vu sa spécialité, cette curieuse préface ne se retrouve guère ailleurs, et même nulle part dans son intégrité, que dans notre petit recueil intitulé : *Lectures des Mémoires*. C'est pour lui seul qu'elle fut faite, et ne se voit nulle part reproduite en entier[2].

Ce recueil est maintenant oublié lui-même, et il ne fut jamais très-connu, quoiqu'inspiré par M. de Chateaubriand, pour suppléer un peu, comme il le disait, au défaut de publicité des *Revues*.

On sait donc qu'après avoir collaboré au *Journal des*

1. Quand j'écrivais ces mots, je ne savais pas tout : je croyais encore au respect de soi-même chez M. Nisard : j'ai appris depuis qu'en la mutilant il a réuni à d'autres articles la préface dont nous allons donner des extraits et qu'il en a fait un volume où les anciens éloges, comme je le ferai voir, sont dextrement changés en blâme. Je n'aurais jamais cru à cette habileté de main de la part de M. le directeur de l'École normale supérieure, si je ne l'avais de mes yeux vu ; je ne m'aviserai pas non plus de prier mes lecteurs de le croire sans le voir, et sans l'admirer de leurs propres yeux.

2. Quand j'écrivais ainsi, je n'avais pas encore découvert le volume de M. Nisard, dont je viens de parler. Tout ce qui va suivre était même écrit. Et au lieu de chiffres, je devrais peut-être me servir de lettres pour indiquer mes nouvelles notes et les distinguer des anciennes : il est des gens avec lesquels on n'a jamais fini, tant ils vous jettent de surprise en surprise.

Débats, alors ministériel, puis au *National*, déjà républicain, M. Nisard arriva, sous Louis-Philippe, à la direction de la division des lettres au ministère de l'instruction publique : c'était une grosse faveur provenant non sans doute de ses services au *National*, mais aux *Débats*.

Sous l'Empire, M. Nisard est devenu, non sans quelques épreuves, directeur de l'École normale avec M. Sainte-Beuve pour maître des conférences, après avoir été comme M. Sainte-Beuve aussi, professeur mal accueilli ou plutôt non accueilli par la jeunesse au Collége de France et à la Sorbonne.

C'est ainsi que ces deux grandes infortunes se consolaient entre elles, ou plutôt étaient consolées par un ministre courageusement secourable.

Repoussés par la jeunesse, ils durent se trouver heureux d'être admis à former des professeurs pour la jeunesse.—Cette jeunesse avait-elle quelque raison d'agir comme elle l'a fait?—Peut-être.

Elle avait toujours admiré, acclamé M. de Chateaubriand, quoiqu'il voulût, au sein de l'émeute victorieuse, empêcher un changement de dynastie.

Cette même jeunesse l'avait même porté en triomphe au milieu des barricades triomphantes de Juillet.

Plus tard, elle n'avait pas goûté la mystérieuse et incompréhensible émigration du petit détracteur du grand homme. Pris d'une terreur panique et secrète il fuyait devant la plus inoffensive et la plus anodine des républiques. Qu'y a-t-il là-dessous, disait-elle? Pourquoi fuir? Pourquoi s'en aller, quand la liberté arrive? Qu'allait-il faire à l'étranger?

Pourquoi s'établir le colporteur du dénigrement

de la politique et des grands hommes de la France?

Pourquoi s'exposer à la réprobation de l'étranger lui-même qui connaît, qui respecte nos tendances libérales comme une partie de son avenir et admire nos grands écrivains comme une partie de sa propre gloire, par la raison qu'ils sont la gloire de l'humanité?

A l'étranger, il ne trouvait pas la jeunesse moins française qu'en France. Celle-là ne concevait pas non plus, même dans un émigré fuyant devant la liberté, cette espèce de félonie et d'impiété antinationales.

Elle en concluait, à tort ou à raison, que ce n'est pas se montrer digne d'instruire la jeunesse que de fuir et de calomnier ainsi un ordre de choses qu'on avait jadis appelé de tous ses vœux, et d'outrager ainsi, après l'avoir tant louée, la gloire qui est respectable partout et toujours[1].

Quant à M. Nisard, la jeunesse des écoles lui reprochait aussi ses versatilités, ses deux morales, l'une pour les grands, l'autre pour les petits, et le frappait du même ostracisme. Mais heureusement M. Nisard,

1. Cependant voilà l'homme qui, pour tâcher d'entraîner cette même jeunesse dans ses haines, lui répétera jusqu'à trois fois, dans son gros pamphlet, que Chateaubriand la haïssait, qu'il en était jaloux et ne pouvait la regarder que d'un œil menaçant. Il revient sans cesse à ce dire, qui est de toute fausseté; de sorte que s'il est vrai que parfois Homère sommeille, il faut avouer aussi que Zoïle rabâche, qu'il rabâche des absurdités méchantes et n'ayant pas même l'avantage d'offrir l'ombre de la vérité.

Entre autres témoins du contraire, j'ai, sans aller plus loin, le jeune et honorable éditeur de cet ouvrage. Il avait voué un culte filial à M. de Chateaubriand, et s'est vu bien reçu du bon et grand homme jusqu'à ses derniers moments. Le jeune Édouard Dentu, alors enfant, ne se contentait pas de le visiter souvent : il se faisait pour lui canéphore, et lui apportait, dans d'élégantes corbeilles, les plus beaux fruits de son jardin; il lui

plus sérieux que son frétillant coprofesseur, tient ferme au port de salut qui l'accueillit dans son naufrage, et continue de diriger l'École normale, la première école de France, et par conséquent la plus influente sur les idées, sur le moral de la nation, par les professeurs qu'elle forme pour former la jeunesse et qu'elle envoie partout.

Tel est l'état de la question ; maintenant, on comprendra, on appréciera mieux l'article de M. Sainte-Beuve et la préface de M. Nisard.

Voici les passages principaux de cette préface. Je souligne les phrases qui m'ont paru les plus frappantes :

« L'histoire de ce livre-ci (*Mémoires d'Outre-Tombe*) est touchante ; je vais tâcher de la raconter.

amenait ses amis de collége, lesquels amenaient aussi leurs amis ; de sorte que plusieurs colléges se trouvaient ainsi représentés. Ces scènes touchantes se sont reproduites plusieurs fois.

Or, comment le vieux René recevait-il ces gentils représentants de nos colléges, cet espoir d'une littérature meilleure et d'écrivains plus justes, s'ils ne se laissent pas pervertir? Demandez-le à celui qui les guidait, les introduisait, et qui est maintenant l'un de nos plus célèbres éditeurs.

Tous ne portaient pas des fruits comme Édouard, mais tous portaient quelque chose, sinon de leur terroir, du moins de leur cru : c'étaient des discours, c'étaient des vers.

En recevant toujours avec une tendre bienveillance ces jeunes orateurs et ces jeunes poëtes, M. de Chateaubriand écoutait avec un touchant intérêt leurs discours et leurs vers.

Quand ils avaient fini, de quels yeux les regardait-il? avec des yeux pleins de sourires et de larmes. Voilà comment il les *menaçait* : puis, lorsqu'il pouvait trouver une parole, c'était pour leur dire, d'une voix non moins émue que ses regards : « Courage, messieurs, beaucoup de succès dans vos études, bien du bonheur dans votre vie. »—Que diront les zoïles devant ces faits? et que deviennent leurs inventions indignes? Ces faits avaient lieu, je le répète, jusque dans les dernières années de M. de Chateaubriand. Fiez-vous donc aux rapports de la calomnie !

« Depuis de longues années M. de Chateaubriand travaille à ses *Mémoires*, avec le dessein de ne les laisser publier qu'après sa mort... *Quand* les affaires le quittaient, pauvre et honoré comme devant, et *que*[1] (*sic*) le pouvoir, qui s'était résigné à ses susceptibilités pour se recommander de son nom [2], le rendait à la liberté et à la solitude, il s'allait reposer dans ce livre favori, heureux de retrouver ses loisirs, son indépendance, son titre et sa gloire incontestée d'homme de lettres, sans haine, mais non pas sans mépris pour les médiocrités remuantes et les complaisants de cour qui l'avaient éconduit, et se souvenant de ses ennemis pour les juger, non pour s'en venger... interrompant ses *Mémoires* pour dire de nobles vérités au pouvoir qui se perdait...

« Certes, s'il y a une situation intéressante et triste, c'est celle d'un homme de génie encore plein de vie, qui n'aspire plus qu'à des admirations posthumes et ne veut plus recevoir de couronnes que sur sa tombe. Il n'a *pourtant pas à se plaindre de nous* [3], ni de la gloire que lui a faite la France, le pays où la gloire est si douce et si enivrante, le pays où *il fait si bon avoir du génie* [4]; nous lui avons donné toutes les louanges que le

1. *Quand* et *que*: un écrivain sachant sa grammaire n'écrirait pas ainsi.

2. Il en est bien d'autres que le *pouvoir* qui ont voulu « se recommander de son nom, » et qui s'évertuent depuis, mais en vain, à flétrir ce nom.

3. Le mot est charmant et surtout bien trouvé.

4. Il y paraît bien, d'après ce que l'on voit, d'après ce que l'on a toujours vu, depuis Racine et Fénelon, jusqu'à Chateaubriand. La France serait sans doute équitable par elle-même; mais, grâce aux *médiocrités* parlantes et remuantes qui la trompent et la troublent, c'est le pays où non-seulement le génie, mais le vrai talent, est le plus sûr d'être calomnié, persécuté,

cœur fait trouver, nous l'avons mis à la tête de tous les écrivains de notre âge, poëtes et prosateurs, et au même rang que les plus grands noms de notre littérature; c'est pour lui et pour lui seul que nous avons changé le sens des mots consacrés, et que nous avons appelé sa *prose* la plus *belle des poésies* [1], et lui, le *poëte* du XIX[e] siècle, tant son beau génie nous paraissait suffire aux deux gloires à la fois! *Nous l'avons lu et appris par cœur; nous lui avons fait hommage de toutes nos réputations naissantes;* nous avons déposé à ses pieds *toutes nos couronnes*[2], et nos vanités littéraires plus vives en ce siècle qu'en aucun autre, n'ont point souffert qu'on nous le montrât du doigt, qu'on nous le reprochât presque comme la *source* où *nous avions pris toutes nos inspirations*.

« Et dans tous les troubles politiques, ne l'avons-nous

évincé par les intrigants. C'est même un fait constant que, dans ce bon pays de France, le mérite supérieur est presque toujours en disgrâce et pour ainsi dire en exil.

Il faudrait qu'au lieu de dire sa pensée telle que Dieu et sa conscience la lui inspirent, telle que l'intérêt public et la vérité le demandent, il se mêlât toujours à l'*hoçanna* des chœurs satisfaits et des esprits bienheureux qui chantent et adorent sans cesse aux pieds des trônes, jusqu'à ce qu'ils les aient fait tomber aux bruits de leurs chants.

1. Vous avez encore changé une seconde fois le sens des mots, et ce que vous appeliez tous alors *la plus belle poésie*, vous ne l'appelez plus maintenant qu'une vaine *rhétorique* (voyez Sainte-Beuve, voyez Veuillot).

2. Oui, vous avez fait tout cela, mais c'est bien changé; non de la part de Chateaubriand, qui est toujours resté le même, qui revit noblement dans ses œuvres; et vous n'avez même plus assez de dignité ni de respect de vous-mêmes pour conserver pour lui la moindre équité, le moindre égard. Après tant d'adulations, ce ne sont plus que des outrages. O renégats! à force d'avoir été sans-culottes, vous êtes restés sans pudeur!

pas pris dans nos bras et porté en triomphe par les rues[1], comme le prêtre et le roi de la liberté de la pensée[2]?

« Voilà la gloire que nous lui avons faite[3], et c'est de cette gloire qu'il ne veut plus. Il écrit pour un monde

1. C'est cette ovation remarquable, et peut-être unique dans l'histoire, d'un adversaire porté en triomphe par une révolution triomphante, que nous verrons bientôt Sa Hautesse le prince de Broglie trouver si pitoyable : toujours les raisins verts ! C'est ce même prince, si dédaigneux du peuple, et même des amis du peuple, qui se plaint maintenant, dans les journaux, que la démocratie soit exclusive, et qu'elle ne veuille pas le porter comme candidat électoral sur ses listes. En effet, si la démocratie a besoin d'un ennemi, elle n'a qu'à prendre, elle ne peut trouver mieux que mon prince.

2. Que l'on remarque bien tout ceci, c'est la vérité. Voilà comment les ennemis actuels de Chateaubriand le traitaient autrefois. Qu'on remarque surtout ce mot : *roi de la liberté de la pensée*. Le mot est exact, mais c'est là maintenant son grand crime : c'est pour cela que tous les zélés rétrogrades sont conjurés et croisés contre lui ; pour cela qu'on voudrait le déconsidérer, le flétrir, le perdre dans l'esprit public ; pour cela qu'on emploie tous les moyens, toutes les calomnies, toutes les impostures; pour cela que des caméléons le traitent d'homme sans conviction, de charlatan, d'impie.

Il faut avoir assez de confiance au bon Dieu et au bon sens pour espérer qu'en face de l'évidence, le mensonge ne triomphera pas toujours et que la vérité retrouvera sa lumière et son règne.

Pour se trouver en face de cette évidence, il suffit de relire Chateaubriand, et c'est ce que veut empêcher la médiocrité jalouse et servile. Elle sait qu'une page, qu'une ligne de lui suffirait pour renverser tout cet édifice d'iniquité, de ténèbres qu'on voudrait élever sur sa tombe et ses œuvres en guise de monument.

Que le public ne se laisse donc pas duper plus longtemps, qu'il remonte à la source, qu'il lise, qu'il voie de ses yeux, qu'il juge par lui-même : qu'il juge les faux juges.

3. Vous ne fûtes pour rien dans sa gloire ; comme Corneille, il put dire :

Et je dois à moi seul toute ma renommée.

Mais ce qui est certain, c'est que vous voudriez bien *défaire*

qu'il n'aura pas là vivant pour l'applaudir : et nous, qui *l'avons tant aimé*, nous ne pourrons plus qu'aller en *pèlerinage un à un, au lieu de sa tombe,* porter le stérile regret de n'avoir plus à remercier que sa cendre [1].

« Lui, que nous sommes venus troubler si souvent dans sa solitude, pour lui ôter d'entre les mains ses pages humides encore, pain quotidien de nos intelligences; lui que nous allions prier à chaque événement gros d'avenir, de nous en donner le sens noble et supérieur, il veut aujourd'hui se passer de nous [2]...

« Si ces confidences testamentaires ne devaient rouler que sur de petits intérêts personnels, pelotant sous le couvert et à l'ombre de grands intérêts politiques, sur des *hommes à double visage, confits de susceptibilités et de scrupules tant qu'ils ne sont rien, mais parjures et corrompus dès qu'ils sont quelque chose* [3]; s'il ne devait s'agir que

aujourd'hui cette gloire et cette renommée. Vous l'avez porté en triomphe comme *le prêtre et le roi de la liberté de la pensée ;* vous avez *appelé sa prose la plus belle des poésies*. Vous alliez le *troubler* dans sa solitude, pour lui arracher d'*entre les mains ses feuilles encore humides* pour en nourrir *votre pensée*, et aujourd'hui vous dites qu'il ne savait pas écrire sur la politique, que ces pages qui vous ont *éblouis, sont ternies*, que son style est *pauvre de pensées*, chargé de figures où l'on voit comme du rouge aux yeux du vieillard, oui, maître Nisard, c'est vous qui le dites.

1. Quelle piété filiale ! et comme ils l'ont bien pratiquée ! Comme ils *remercient ses cendres !* Oh ! les bons pèlerins !

2. C'est que, malgré vos grands mots, vos adulations et vos grimaces, il vous connaissait bien.

3. Cette phrase est impayable. M. Nisard est terrible pour ses confrères ; j'ignore comment ils sont pour lui, et s'ils lui rendent ses vérités. *Parjures et corrompus dès qu'ils sont quelque chose !* Ils le sont même auparavant; car s'ils n'avaient pas contredit leurs premières idées, c'est-à-dire leurs idées d'indépendance et de conviction, ils ne seraient peut-être arrivés à rien. Le gouvernement qui exigeait cela était donc au moins pour

de révélations sur une sorte de monde qui change peu, nous prendrions patience; mais M. de Chateaubriand est, avant tout, homme de lettres. Il a pu être imposé aux gouvernements par sa gloire, il a été *inévitable par ses talents supérieurs* [1], mais *impossible* par *sa loyauté* et par *cette hauteur de cœur*, que les gens médiocres appellent de l'orgueil, parce qu'elle n'est pas faite pour transiger avec leurs tripotages[2].

« ... Qui ne se fierait à lui pour ce qui est de respecter les choses respectables, de pardonner les fautes au malheur, de s'arrêter au *seuil de la vie privée*, d'éviter le scandale, principalement *comme moyen* d'effet des *écrivains médiocres*, et parce que l'espèce de convenance qui s'abstient des cancans des laquais est d'un effet

moitié dans la faute. On peut le lui pardonner : il l'a payé cher, et sa chute soudaine est un avertissement. On peut se sauver soi-même à force de se convertir, mais on ne sauve pas toujours qui nous sert, et les deux morales n'en valent pas une bonne.

1. Tout ceci est vrai, et c'était alors l'opinion de tout le monde; mais plus tard M. Nisard ne parlera plus de ses *talents* supérieurs, mais de son impuissance : « Il n'était pas fait, dira-t-il, pour la vie politique; il ne savait ni servir, ni obéir... » Il paraît même, selon M. Nisard, qu'il ne savait pas écrire sur la politique, puisqu'il va jusqu'à prétendre que, dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet, *il y a plus de belles phrases que de belles pages*. M. Sainte-Beuve, du moins, a parfois le bon sens d'avouer que la plupart de ses écrits politiques et même ses articles de journaux sont autant de petits chefs-d'œuvre. M. Villemain l'avait dit avant M. Sainte-Beuve, et la France entière pendant quarante ans avant M. Villemain. Le désiré Nisard a cru, à bon droit, que c'était se faire remarquer que de s'inscrire en faux contre son pays tout entier, après avoir parlé comme lui et plus haut que lui : Tu affirmes, lui dit-il; j'ai affirmé aussi, mais je nie maintenant : *Ast ego contra sic argumentor...*

2. Plus tard, ce sera par sa propre impuissance et son inaptitude que M. de Chateaubriand ne sera point resté au pouvoir.

plus sûr et plus moral que le scandale dont *une bonne partie retombe sur celui qui le fait* [1]...

« Demandez à la vieille royauté, à la royauté nouvelle, aux courtisans de cour, aux courtisans de rue, demandez-leur s'ils ne savent pas bien d'avance ce qu'ils doivent attendre de lui? Sommes-nous *accoutumés à le voir timide* et *ménager* comme un courtisan? A la première lecture des *Mémoires,* tous ont signé *de leur nom que cet ouvrage était son chef-d'œuvre.* Cette lecture fut un triomphe; ceux qui avaient été de la fête nous la racontaient, à nous qui *n'en étions pas:* La presse littéraire alla demander à l'illustre écrivain quelques lignes *qu'elle encadra de chaudes apologies : il y eut un moment où toute la littérature ne fut que l'annonce de la bonne nouvelle* d'un ouvrage inédit. Et telle a été l'histoire de ce livre que j'ai eu raison de l'appeler touchante; car, en *aucune occasion,* il n'y eut plus de *sincérité,* plus *d'admiration vraie* [2]. »

1. *S'arrêter au seuil de la vie privée... Scandale, principal moyen des écrivains médiocres... Une bonne partie du scandale retombe sur celui qui le fait...* Excellentes, mais inutiles leçons données d'avance et en vain à un futur professeur de l'École normale. Comme M. Nisard connaît ses amis, et comme ici sa morale est saine et simple! il n'en connaissait pas encore deux.

Non-seulement on ne s'arrête plus au seuil de la vie privée, mais ce sont ses mystères et ses misères que l'on recherche avant tout, afin de les exagérer, de les envenimer, d'en inventer souvent pour faire du scandale et pour tâcher de déconsidérer d'autant des hommes dignes de toute estime, mais qui ne plaisent pas et qu'on est las d'appeler justes et courageux. Nous sommes dans le temps des diffamations de tout genre. tristes présages pour l'avenir. Jamais le calme ne sortit de l'irritation, et, quelles qu'elles soient, l'intimidation, la terreur même n'ont qu'un temps.

2. On a déjà vu, et l'on verra encore de belles preuves de

— Il ne tiendra pas à cette retraite et à ce silence, disaient les envieux.

« — Non, répondait M. Nisard, il n'y a point tenu. Il a pu de riche devenir pauvre, de ministre homme de lettres, de pair faisant des lois, simple citoyen, à la merci des mandats d'amener d'un juge d'instruction, d'ambassadeur recevant des rois à son bal, pauvre auteur laissant prendre hypothèque sur son portefeuille, allant à pied, à moins que le juge d'instruction l'envoie querir en fiacre [1]... Il a pu se priver du *Monseigneur* que lui donnaient ses laquais et dont l'importunaient ses courtisans, des habits dorés, des sourires du roi, des galas de cour; mais de sa gloire de chaque jour, de cet air qui le nourrit, de cette richesse qui l'empêche de

la vérité de cette admiration. Cependant elle était assez vraie alors, car on croyait avoir intérêt à admirer; mais depuis...

1. En parlant de ce fiacre, envoyé par le juge d'instruction à l'auteur du *Génie du Christianisme* et de *la Monarchie selon la Charte*, M. Nisard touche à l'une des offenses les plus inutiles et les plus grossières du juste-milieu contre M. de Chateaubriand. Il est peu de choses qui l'aient plus indigné : on eût dû le prévoir; mais non, la passion est aveugle, et l'on n'écoute que sa passion. Tout le monde était alors de l'avis de M. de Chateaubriand; et ce mauvais *coup de vigueur*, comme on l'appelait, tourna à la honte de ses auteurs. « Les truands! disait-il: ils ont osé mettre la main sur moi! l'Empire ne m'avait pas touché ! » On oublia cette indignité; on pensa peut-être que M. de Chateaubriand l'oublierait de même. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on s'étonne qu'il s'en soit un peu souvenu et qu'il ait eu aussi son *coup de vigueur*. Que d'hommes politiques sont ainsi : ils font outrager et persécuter ceux qu'ils n'aiment pas; ils essayent de leur ravir l'honneur, ce qui est la pire des persécutions; puis, sans penser à rien réparer, ils croient que tout est dit et que tout le monde doit être content comme si rien n'eût été fait. C'est compter beaucoup sur la magnanimité des autres, en s'abstenant, pour son propre compte, de magnanimité, et surtout d'équité.

se sentir pauvre, de cette royauté littéraire qui a besoin d'admiration libre et spontanée, de ces courtisans désintéressés qui lui rapportent ce qu'on a dit de lui dans la foule, et entretiennent la jeunesse de son esprit par la vivacité de leurs louanges, non, il n'a pu se priver de tout cela; il n'y a pas tenu.

« M. de Chateaubriand aurait donc pu lire ses *Mémoires* dans le double dessein de prendre des avis éclairés et de se donner un avant-goût du succès qui attend son livre. Personne ne lui a manqué ni pour l'une ni pour l'autre chose. Ç'a été une *émulation entre les talents* à qui le rassurerait le mieux sur ses nobles scrupules, à qui donnerait à son suffrage le plus d'autorité, à sa voix le plus de portée, afin de tenir lieu du nombre par l'accent et la solennité de la louange [1].

« Ce livre-ci est *un hommage de tous les partis* à l'homme que tous les partis *honorent*, ceux même que *leurs peurs obligent à le craindre*, ou que leurs *intérêts forcent à le diminuer* [2]. C'est que cet homme a *toujours aimé l'honneur par-dessus toutes choses;* c'est que dans ce siècle, où l'amour de l'argent est l'objet d'un culte légal et a un temple, le seul où vont les hommes, il a toujours, au *moindre embarras*, au *moindre risque pour son honneur*, fait comme Bias pour sa vie, c'est-à-dire *jeté ses richesses à la mer* [3]. C'est que ses sentiments ont toujours fait

1. C'est en effet ce qui se voyait alors; mais qui aurait pu soupçonner que celui qui écrivait ainsi trouverait plus tard si *terni*, si *pauvre d'idées*, si chargé de fard, ce même style qu'il admire tant ici ?

2. Ainsi, ce n'est point la vérité, ce sont des intérêts qui *forcent* à le *diminuer !* On le savait bien, mais il est bon d'en avoir l'aveu.

3. Et ils ont le front de nous le vouloir représenter aujour-

respecter ses idées; c'est qu'il ne tient aux partis les plus opposés que par des liens nobles : à l'un par le devoir, à l'autre par la liberté; à celui-ci par le respect envers le malheur, à celui-là par la *foi dans l'avenir*.

« Chacun l'a loué de son point de vue, mais tous l'ont loué pour les mêmes choses. C'est un livre où il fera beau d'avoir mis son nom. De tous les titres de noblesse de M. de Chateaubriand, celui-là n'est pas le moins précieux, et dans l'estime du grand homme, je suis sûr qu'il vaut mieux que tous les parchemins de Combourg [1].

« Je n'étais pas de la fête et je n'ai rien à en raconter, mais je suis du petit nombre des heureux qui ont été admis à l'honneur de lire les *Mémoires* de M. de Chateaubriand; et si j'ai demandé tout à l'heure avec tant de vivacité la publicité entière, la publicité immédiate pour ce chef-d'œuvre, ç'a été pour mes contemporains plus que pour moi, car j'ai goûté à ce fruit défendu qui *donne la science*, mais ne donne *pas la mort*.

« J'ai eu ces *Mémoires* dans les mains et je les ai reçus des mains de M. de Chateaubriand : je les ai feuilletés, je les ai lus devant lui, sur le fauteuil où il s'assied, à la table où il les a écrits, lui à ma droite corrigeant des pages déjà recopiées; son secrétaire, qui est son ami, à ma gauche, transcrivant de nouveau, au fur et à mesure, les pages corrigées et raturées; car M. de Cha-

d'hui comme un homme sans doctrine, cherchant à *placer* et à *exploiter* son talent! C'est qu'hélas! ils le jugent d'après eux-mêmes; mais, en vérité, c'est le trop mal juger.

1. Voilà en effet la vérité; mais ils disent maintenant que c'était par *intérêt* qu'il tenait à tout cela. Ces gens-là ne conçoivent rien en dehors de l'intérêt.

teaubriand n'a pas d'autres secrets que celui de Pascal et de Bossuet, qui est *d'écrire avec toutes ses facultés réunies et tendues* pour le même but, y compris le goût, lequel ne se contente pas de la première forme qui vient, mais efface toute forme qui n'est pas la meilleure et la plus propre pour la chose [1]. »

— Ailleurs on nous dira qu'il forçait les mots et en faussait le sens pour obtenir une élégance factice.

« J'avais osé *demander* à M. de Chateaubriand *la grâce*

1. Tout ceci est encore parfaitement juste et aussi bien écrit que bien pensé. Tel est, en effet, le devoir de l'écrivain qui a quelque talent et qui comprend son devoir ; cependant, nous verrons un autre professeur de l'École normale, qui professe aussi dans les journaux, qui professe partout et n'apprend jamais rien, reprocher à M. de Chateaubriand de vouloir toujours *faire* la *meilleure phrase*, dire la meilleure chose et trouver le meilleur mot sur tout homme et sur tout sujet venus; comme si ce ne devait pas être là le premier soin de quiconque se mêle d'écrire.

O malice, combien tu hébètes et aveugles le malin ! Non-seulement celui-ci ne sent pas le style, mais il n'en a pas. Des mots communs, impropres, inélégants, incohérents; des phrases sans netteté, sans énergie, sans rondeur, sans concision, sans liaison, sans consistance, sans fin ; des tournures baroques, des pensées triviales, des jugements faux ou biais; des rapprochements sans vérité, une je ne sais quelle velléité de pénétration tortueuse et infirme; une ingéniosité souvent niaise; rien de franc, rien de simple, rien de sain; tel est son genre.

Cependant il se pose et juge en maître; il parle de tout, tranche tout; il écrit article sur article, entasse volume sur volume.

Pour tâcher de trouver le neuf et l'effet, il prend tout simplement le contre-pied de ce qu'on a dit et souvent de ce qu'on a dit de mieux; il y ajoute quelques traits de scandale qu'il croit un sel et qui ne sont qu'une boue.

Il faut que le goût français, si élégant, si délicat, si ami du beau par lui-même, soit bien tombé pour tolérer de telles platitudes.

Mais en vain abuse-t-il du scandale et du paradoxe, ses jugements, souvent iniques ou ineptes, seront rejetés, conspués; de

de me recevoir quelques heures[1] *chez lui*, et là, pendant qu'il écrirait ou dicterait, de m'abandonner son portefeuille : il y consentit.

« Au jour fixé (je pourrais dire le jour), j'allai rue d'Enfer, le cœur me battait...

« Il eut la bonté de me lire les sommaires des chapitres : lequel choisir, lequel préférer? Non que ces sommaires soient à effet, comme ceux du jour, tournés en pointe ou aiguisés en épigrammes pour la plus grande mystification des lecteurs; point, ce sont de simples indications, pour la suite des faits, comme les sommaires de l'*Odyssée*. Je ne l'arrêtais pas dans cette lecture, je ne disais rien; je trouvais déjà un très-vif intérêt à ces simples énoncés des matières[2]... Enfin il vint au voyage de Prague : une grosse et sotte interjec-

tout ce qu'il avance, rien ne tiendra, vu que rien n'est fondé.

Ceux qui le lisent ou essayent de le lire ne le prennent même pas au sérieux : au lieu d'être la critique saine des lettres, c'en est le cancan bavard, c'en est la chronique scandaleuse; après l'instructif et sérieux La Harpe, c'est la facilité graveleuse de cet impur faquin de Tallemant des Réaux.

Il semblerait qu'on se fût dit : J'ai des vices, prêtons-en à tous les hommes de talent et surtout de génie, façonnons-les à notre image, et, par ce côté-là du moins, nous aurons l'air d'un homme de génie.

Bientôt nous verrons M. Veuillot renchérir sur M. Sainte-Beuve, tout en le copiant. Ces deux critiques ne se peuvent plus séparer.

1. Plus tard, en altérant ce fait, M. Nisard dira crânement : « Etant allé *faire visite* à M. de Chateaubriand, etc. » Que l'on compare les bons procédés de M. de Chateaubriand envers M. Nisard, et ceux que s'est permis plus tard M. Nisard envers lui, et que l'on juge.

2. C'est à propos de ce passage que plus tard, en décrivant l'ancien enthousiasme de M. Nisard pour M. de Chateaubriand, on verra le spirituel, anodin, mais malin M. de Loménie s'écrier : « Une demi-page rien que sur les sommaires des chapitres !!! »

tion me trahit... M. de Chateaubriand sourit, et, me tendant le manuscrit : « On ne montre cela qu'aux « hommes comme vous, » me dit-il, voulant me donner une marque particulière de confiance et de bonté. Je mets quelque vanité à rappeler ces détails... c'est peut-être le meilleur prix que j'aie reçu encore de quelques habitudes de dignité littéraire.

« Quand j'eus le précieux manuscrit, je m'accoudai sur la table et me mis à la lecture avec une avidité recueillie, détournant de temps en temps la tête vers le secrétaire, et lui montrant par *mes yeux quel charme j'y trouvais* [1]; quelquefois, regardant par-dessus mes feuilles l'illustre écrivain appliqué à son minutieux travail de révision, effaçant, puis, après quelques incertitudes, écrivant avec lenteur une phrase en surcharge et l'effaçant à moitié écrite. J'entendais le bruit de sa plume *exarant* le papier [2]; j'assistais aux hésitations de son goût ; je voyais l'imagination et le sens aux prises. Dieu met dans l'homme de génie la faculté de concevoir le beau ; mais c'est à l'homme de génie de le réaliser par le travail ; c'est à lui à tailler le diamant. Il me semblait voir l'image apparaissant intérieurement à l'écrivain, et l'écrivain essayant divers moules et les brisant jusqu'à ce qu'il eût trouvé le meilleur [3].

« Je suis bien aise de montrer, au petit nombre d'écri-

1. Que le lecteur remarque bien tout ceci, car plus tard on lui dira tout le contraire, et on lui donnera une preuve de plus de dignité littéraire.

2. La plume *exarant* le papier est d'une prétention ridicule ; mais, à cela près, la peinture est exacte, et c'est à peu près ainsi que M. de Chateaubriand travaillait.

3. Ceci est vrai, et c'est cependant ce soin, je le répète, qui le fait insulter par Sainte-Beuve et Veuillot, dignes amis.

vains qui croient qu'on double le talent par la conscience, l'exemple de cet homme de génie le plus fécond de notre âge [1]...

« Quelquefois il m'arrivait, à certains passages admirables, de tressaillir sur mon fauteuil et de laisser échapper un *oh!* étouffé [2].

« Alors il levait la tête vers moi avec un sourire de contentement modeste, et comme je lui indiquais l'en-

1. Avis aux deux critiques mentionnés ci-dessus.

2. Plus tard, cet *oh! étouffé* sera bien retourné. L'auteur, qui trouve ici tant de charme à lire les *Mémoires* du grand homme, à le voir travailler, qui admire tout jusqu'à en pousser des cris, qui prend à témoin toute la littérature que les *Mémoires* sont le chef-d'œuvre de M. de Chateaubriand, dira plus tard, et sans hésiter, que ce spectacle et cette lecture lui causèrent le plus profond chagrin; et il terminera son dire par l'insulte la plus indigne. Il ne dit plus qu'il a demandé la *grâce d'être reçu* un instant; mais il dit : « Étant allé faire visite..., etc.» « Beaucoup de ces pages, qui ont ébloui *nos pères*, sont aujourd'hui ternies, comme ces tableaux où, pour avoir trop cherché l'effet, l'artiste a manqué les *tons solides de la peinture à l'huile.*»

Où donc a-t-il manqué ces tons solides? Il fallait le dire. Mais voici le plus beau : à l'époque où M. Nisard vient *faire visite* à M. de Chateaubriand, *c'est le temps où son style, de plus en plus pauvre de pensées, se charge de figures, et où l'on voit comme du rouge aux yeux de ce vieillard,* qui ne *craint rien tant que d'avoir les qualités de son âge.* (*Hist. de la littérat. franç.*, p. 556.)—Certes, l'inconvenance est violente, mais est-elle fondée? Pas le moins du monde. Jamais le style de M. de Chateaubriand n'a été *pauvre de pensées*, on le sait bien. Il est également faux qu'il se chargeât de figures en vieillissant : il tenait, au contraire, à les écarter, et c'est pour cela, c'est par goût pour la simplicité, qu'il lui arrivait parfois de forcer les mots, afin de leur faire tenir lieu de figures. C'est pour cela aussi que dans ses bons moments, M. Nisard dit, en parlant de ce style réduit aux termes les plus simples : « Ce n'est plus que la poésie de la raison. » Et voilà comme on tient à ses dires, voilà comme on écrit l'histoire de la littérature française à la Sorbonne et à l'École normale supérieure, et au centre de la capitale du monde civilisé!

droit avec effusion de louanges longtemps retenues : « Vous êtes bien bon, » me disait-il, ou : « Je suis bien aise que cela vous plaise, » et autres paroles obligeantes de cette sorte, après quoi il se remettait au travail et moi à ma lecture.

« Je passai deux heures ainsi, deux heures que mes amis m'ont déjà fait raconter bien des fois, et que j'ai marquées dans l'histoire de mon humble vie avec deux petits cailloux blancs, comme Horace faisait de ses jours heureux[1].

« Je vois des gens qui s'apitoient généreusement sur l'embarras qu'on doit éprouver en louant à *bout portant* un *grand écrivain*. Cela est vrai de certains éloges, banalité de convention qu'on débite d'une lèvre froide et avec la face parfaitement indifférente, qui ne sortent point du cœur de celui qui loue et ne vont point au cœur de celui qui est loué, ampoules de flatterie dont la formule a été rédigée par de *faux admirateurs* pour de faux grands hommes.

« La première chose que sente un *homme sincère*, en présence de celui dont les écrits l'ont *réjoui, amélioré* et *agrandi*, c'est une sorte de reconnaissance, comme pour un bienfait reçu[2].

« Cette louange brusque, mal tournée, point ingénieuse, mais point fade, souvent avec un serrement de main familier dont l'intention excuse la liberté, et avec ce *frémissement de tout le corps*, après une lecture *remuante et une jouissance vive* qui fait qu'on salue mal,

1. Plus tard, on le verra transformer ce jour heureux en jour néfaste, et ces heures de grâce et de bonheur en heures de souffrance et de désenchantement.

2. Oui, vous êtes bien *grand*, et elle est belle, votre reconnaissance !

qu'on a des manières abruptes, qu'on n'observe pas bien la *courbure dorsale* si parfaitement gardée par les *faux admirateurs;* une telle louange, sachez-le bien, est un bonheur pour celui qui la donne et pour celui qui la reçoit.

« Quand après mes deux heures de délices, amusé, instruit, intéressé, *transporté*, ayant passé du rire aux larmes, et des larmes au rire... je me suis brutalement jeté sur la main de M. de Chateaubriand, et lui ai bredouillé quelques paroles de *gratitude tendre et profonde*[1]. Ni lui ni moi n'étions gênés, je vous jure.

« Que dire maintenant de ces *Mémoires* que tant n'aient pas dit mieux que je ne saurais faire?... Mais qui est-ce qui, ayant suivi M. de Chateaubriand dans tous les actes de sa glorieuse vie, ne devine pas d'avance... qui ne sait à merveille qu'on y trouvera la vérité pour tout le monde, douce pour ceux qui ont beaucoup perdu et beaucoup souffert, dure pour les *médiocrités importantes qui se disputent les ministères et les ambassades* auprès

1. Ainsi, comme il vous le dit, les écrits de M. de Chateaubriand l'ont *réjoui*, *amélioré*, *agrandi*, et il est resté néanmoins assez petit pour se déméntir. Après *deux heures de délices*, ajoute-t-il, *amusé*, *instruit*, *intéressé*, *transporté*, ayant passé du rire aux larmes et des larmes au rire, il se *jeta brutalement sur la main* de M. de Chateaubriand, et lui *bredouilla quelques paroles de gratitude tendre et profonde en frémissant de tout le corps!...*

Il a *bredouillé* bien autre chose depuis, et s'il se jette encore brutalement sur la main de M. de Chateaubriand, c'est pour la mordre et pour dire que tout ce qu'il admire ici lui fit le plus grand chagrin, et que ces délices, ces joies et ces larmes, ces *oh!* étouffés, ces frémissements où les récits du grand maître le jetaient tour à tour, n'étaient que les joies mauvaises de l'âme, que Virgile place à la porte des enfers comme étant réprouvées.

En vérité on ne concevrait ni tant de duplicité, ni tant d'audace, si l'on n'en avait sous les yeux les preuves imprimées, publiées, mutilées depuis, mais conservées ici dans toute leur primeur.

d'une royauté qui ne peut plus même donner de *croix d'honneur*[1] ?

« En lisant le voyage de Prague, j'ai pleuré sur la légitimité tombée, quoique n'ayant jamais compris cet ordre d'idées, y étant resté toute ma jeunesse, non-seulement étranger, mais hostile, soit à cause de ma première éducation, soit à cause de cet air de moins en moins monarchique que nous respirons à notre insu depuis vingt ans[2]. »

1. Cependant cette royauté a fini par pouvoir donner non-seulement la *croix d'honneur* à M. Nisard, mais des emplois que de nos jours on aime autant que la croix d'honneur ; et depuis M. Nisard n'a plus vanté M. de Chateaubriand ; c'est même alors et dès lors qu'il a commencé à le critiquer, à le dénigrer de son mieux.

Il a fait même quelque chose de plus fin, il a substitué la monarchie *exilée* à la monarchie de Juillet, dont il veut parler ici bien visiblement. Malgré toutes ces prudences et ces subtilités, nous n'appliquerons pas à M. Nisard la terrible marque qu'il inflige aux ambitieux dès le commencement de sa préface : *Ces hommes à double visage, confits de susceptibilités et de scrupules, tandis qu'ils ne sont rien, parjures et corrompus dès qu'ils sont quelque chose !* Comme M. Nisard avait raison ! et qu'il eût bien fait d'ajouter avec la chanson : « Voilà la vie du bohémien parisien ! » Mais tout ceci n'est pas gai. Il est triste d'avoir à fouler ses idées aux pieds pour faire son chemin, et parvenir à plaire. Serais-ce pour cela que Jean de la Fontaine a dit :

Que la fortune rend ce qu'on croit qu'elle donne.

Et la fortune elle-même croirait-elle par là faire de si bons marchés ? Il serait étrange qu'il fallût des bassesses pour arriver aux honneurs.

2. Si c'est à son insu que depuis tant d'années M. Nisard respire *un air de moins en moins monarchique*, c'est aussi à l'insu du public ; depuis assez longtemps il sert les monarchies pour faire croire qu'il ne respira jamais un air bien exclusivement républicain ; mais peut-être est-il aussi deux respirations pour quelques hommes... comme il est deux morales.

D'ailleurs M. Nisard est heureux : si les bouleversements politiques l'ébranlent, ils ne le renversent pas pour longtemps.

« —J'ai respiré sur les pas de M. de Chateaubriand, ajoute-t-il, la *senteur des bruyères* de la Bretagne. »

Il s'est bientôt relevé, et ses amis chantent sur le ton de l'épopée ses nouveaux succès. « Il eut bientôt, dit M. Vapereau, reconquis sa position et ses emplois. » Reconquis! mais qui donc a-t-il combattu pour *conquérir* une première fois et pour reconquérir? Il nous semble, au contraire, qu'il n'a fait que déposer ses armes une première fois et une seconde fois. Si c'est là conquérir, il faut avouer que c'est du moins en faisant, non pas la guerre, mais la paix, mais des capitulations, et en demandant merci. Je sais qu'il est d'autant plus de conquérants de ce genre que ces espèces de conquêtes sont plus faciles; mais des amis prudents les devraient-ils faire sonner si haut? Il est vrai que les amis n'en font pas d'autres; et, quand il s'y mettent, leur zèle est terrible. Ne sont-ils pas allés jusqu'à dire qu'à l'arrivée du nouveau directeur tout serait changé, amélioré à l'École normale, tandis que rien n'a été fait, et que c'est tout au plus si les études y sont aussi fortes qu'auparavant?

M. le doyen de la Faculté des lettres de Paris est aussi sans doute un ami de M. Nisard, mais un ami plus sage. Un jour, dans une séance d'examen où le chef actuel de l'instruction publique, le savant M. Duruy, soutenait sa thèse de docteur, M. Nisard se piqua au jeu, et, après avoir dit de fort belles choses sur les pasteurs des peuples, il fit entendre qu'il y avait deux morales, l'une pour les pasteurs et l'autre pour les troupeaux. Tout le corps des professeurs assistant à l'examen, croyant sans doute que c'était manquer de respect aux pasteurs en leur accordant une autre morale que celle des troupeaux, s'agitait, et le respectable doyen, tournant l'épaule à l'orateur, s'écria, comme c'était son devoir : *Il n'y a pas deux morales, il n'y en a qu'une, et il suffit qu'elle soit bonne*. La scène s'ébruita.

Pour se tirer de son mauvais cas, M. Nisard tourna la chose par la *morale chrétienne* et la *morale païenne;* le tour était ingénieux, mais il ne prit pas. Quelques journaux en donnèrent la preuve à l'auteur, en examinant le volume où il avait publié cette thèse nouvelle.

Quant au cri de M. le doyen, je le conçois de sa part; et si j'en juge non-seulement par le savant discours sur la littérature du moyen âge dont il a enrichi l'un des derniers volumes de l'*Histoire littéraire de la France,* continuée et publiée par l'Institut, mais même par la manière distinguée dont il parle de Cicé-

— Dans ce cas, M. Nisard n'aurait pas respiré grand chose : on sait assez que les bruyères ont de l'éclat, mais point de *senteur*. Comme vérité, ceci est donc bien faible, mais comme emphase, comme hâblerie, c'est excellent, c'est le suprême *beau* de la littérature *facile*.

Cependant, j'aime encore mieux Nisard quand il dit :

« Chateaubriand a, tout à la fois, le don de l'imagination et de l'exactitude. Il regarde d'abord avec les yeux du corps et il les a d'aigle, si l'on songe à toutes les choses qu'il a vues et de quel éloignement il les a dessinées ; puis vient l'imagination qui étale ses couleurs sur le dessin sévère, qui met le ton local, qui harmonise le détail avec l'ensemble, qui répand l'espace autour du lieu, l'infini autour du fini... ; ce mélange si rare de l'imagination la plus éblouissante et de l'exactitude la plus scrupuleuse distingue d'ailleurs tous les ouvrages de M. de Chateaubriand. Pour l'histoire, il a quelquefois surpassé les *plus patients* d'entre nous par son goût pour le détail et ses *fouilles ardues* dans la poussière des chroniques... Il y a en lui du bénédictin d'autrefois et de l'homme de génie.

« Avant la lecture de cette partie des *Mémoires*, j'étais, dois-je le dire, de ceux qui doutaient que M. de Chateaubriand s'y fût tenu à la hauteur de *René* et des *Quatre Stuarts*. Pour beaucoup qui avaient de tels doutes, la principale raison était d'entendre dire sans

ron, dans l'excellente édition qu'il nous en a donnée, sa morale à lui n'est pas double, mais saine, intelligente, élevée.

Fortuné doyen d'avoir pu arriver aux honneurs du *quadrivium*, sans y aller par *quatre chemins*, et sans laisser ses laines les plus belles sur les ronces de la route, comme tant d'autres agneaux, jadis innocents et d'une toison d'une entière blancheur !

cesse : le *vertueux Aristide*. C'était ce misérable goût de nouveauté qui fait que nous aimons mieux *changer de médiocrités* tous les jours que d'avoir trop longtemps *sur nos têtes un homme supérieur* [1].

« Je sentais mes pressentiments se fortifier de la mauvaise opinion que j'ai habituellement de cette époque, parce que ni sur rien, ni sur personne, il n'y a consentement universel; époque où *l'écrivain qui ne se met pas au service d'une coterie pour exploiter*, sous un certain appareil de principes et de théories, des *intérêts de boire et de manger* et un *sale amour de l'argent*, est isolé, ou n'obtient que des assentiments circonspects et mêlés de restriction [2].

1. Voilà encore une de ces vérités cruelles dont M. Nisard frappe, *à son insu* peut-être, mais en plein, quelques-uns de ses amis. Comme il les connaît bien ! Comme il devine leur avenir! Evohé, Nisard ! Il est augure, il est prophète !

C'est ce goût du public pour changer de *médiocrités*, au lieu de souffrir longtemps sur sa tête un homme supérieur, c'est ce goût si complétement satisfait qu'ont exploité certaines *médiocrités jalouses*. C'est là du petit commerce, n'ayant de commun avec la littérature que le mal qu'il lui fait et la déconsidération où il la jette. L'anathème de M. Nisard n'en est que plus juste : jamais le misérable goût dont il parle ne fut plus en vogue qu'aujourd'hui. Il se joint au faux zèle pour exercer plus de ravages. Il devient une sorte de monomanie furieuse, dont M. Nisard lui-même n'est plus exempt. A quoi sert d'être prophète pour tomber ainsi ?

2. Nouvelle vérité, non moins sévère et non moins vraie; c'est du petit commerce, comme nous l'avons dit. Si la sentence de M. Nisard est juste, et elle l'est entièrement, que dirons-nous de ces fiers critiques qui se donnent tant de mouvement et font tant d'embarras au milieu de nous? Ne pourraient-ils pas faire plus modestement leur triste métier, ou le faire avec un peu plus d'équité? Quand on pense que ce sont ces gens-là qui se permettent d'attaquer M. de Chateaubriand et de lui faire la leçon !

« ... Mes lectures m'ont rassuré. M. de Chateaubriand n'a pas vieilli : il a pris des cheveux blancs, mais son esprit a gardé toute sa virilité. Les *pages écrites d'hier* n'ont pas à craindre la comparaison *avec leurs aînées*. M. de Chateaubriand n'en est encore qu'à son midi.

« Même, s'il m'était permis de montrer une prédilection, mes pages de prédilection seraient peut-être dans la dernière partie des *Mémoires*. Là, les qualités fortes de M. de Chateaubriand semblent *s'être affermies* [1]. »

« En preuve de ce que j'avance, dit M. Nisard en note, il me suffit de rappeler que le morceau sur *l'avenir du monde*, reproduit par divers journaux, est de la dernière partie des *Mémoires*.

« Dans cette dernière partie, l'imagination n'est *plus que la poésie de la raison*... Les hardiesses inutiles, les images excessives, toutes les mauvaises herbes d'une terre trop féconde ont disparu. Lisez *Cynthie* après la *Sylphide*, c'est la même jeunesse, la même poésie abondante et ferme, poésie sans cheville et où il ne faut pas payer une beauté par un centon, ni une pensée par un lieu commun. Lisez la *description de Venise* et les *rêveries au Lido*; *Attala* et *René* n'ont pas plus de magnificence ni plus de mélancolie.

« Ces *Mémoires* sont *l'épopée de tout un siècle*, ou René est toujours au *premier rang*, et ce siècle n'a pas cessé de *l'écouter*, même quand il a *cessé de l'entendre*.

« C'est quand on est pénétré d'une *conviction aussi profonde qu'est la mienne*, qu'on voudrait posséder une *voix qui en valût cent*, et une autorité littéraire qui fût écoutée, non point certes pour rassurer les contemporains

1. On a déjà vu et l'on va voir encore ce qu'il dira de tout ceci.

sur le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand, mais pour *dédommager cet homme illustre* des longues veilles qu'il y a données. »

— Voilà, je l'espère, un éloge passablement dithyrambique ; jamais Pindare n'en fit d'aussi forts pour les plus grands hommes de l'antiquité.

Cependant il n'est pas exagéré, et il est probable que l'auteur ne s'en est pas tenu là.

En effet, le *National*, dont M. Nisard était alors l'un des collaborateurs les plus ardents, dit, en reproduisant, dans son numéro du 5 mai 1834, le fragment des *Mémoires sur l'avenir du monde*, ces remarquables paroles, que ceux qui accusent aujourd'hui M. de Chateaubriand de versatilité feraient bien de remarquer un peu plus :

« Il serait puéril à nous de nous emparer de ce fragment comme d'un manifeste républicain. Les engagements de M. de Chateaubriand sont de ceux qui n'admettent pas de conversion. L'homme qui écrivait, il y a quarante ans, proscrit, pour la cause des Bourbons, l'étonnant *Essai sur les Révolutions,* était républicain de pressentiment, comme il l'est encore aujourd'hui.... Nous ne dirons pas que M. de Chateaubriand vient à nous ; il reste lui-même. Il faut venger son temps et troubler quelquefois *les rois* à ces tables royales, où l'on fait festin des libertés publiques et *des larmes* de l'humanité. » Puis vient cette citation des *Mémoires :*

« Une société où des individus ont deux millions de revenus, tandis que d'autres sont réduits à vivre des ordures du fumier..., une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements, au milieu du progrès des idées?...

« Que d'espérances n'ont point été déçues en talents et en caractères! Si vous en exceptez une trentaine d'hommes d'un mérite réel, quel troupeau de générations libertines, avortées, sans conviction, sans foi politique et religieuse, se précipitant sur l'argent et les places comme les pauvres sur une distribution gratuite, etc. »

Si, contre notre espoir, le public venait à se plaindre de la longueur de ces citations, il nous serait facile de nous justifier, d'abord par la raison de ce que M. Nisard a fait depuis, et parce qu'en second lieu on ne retrouvera ce curieux morceau qu'ici et dans le volume presque inconnu intitulé : *Lectures des Mémoires*.

Quoi qu'il en soit, dira-t-on, voilà un éloge solide et complet de M. de Chateaubriand. Ah! cher lecteur, je le croyais aussi, et je m'en frottais les mains de satisfaction, comme on peut le voir dans les notes; mais, hélas! je comptais sans mon hôte. Ces messieurs ont tant d'habileté, tant d'esprit, qu'avec eux on n'est jamais tranquille et qu'on ne peut compter sur rien. Il y a toujours un revers à leur médaille; toujours un *oui* et un *non* à leur thèse, et, selon les temps, ils vous offrent l'un ou l'autre côté. Vous voulez un éloge : voyez *recto;* vous voulez un blâme, un blâme accentué, voyez *verso*.

Autrefois on disait des satyres et autres animaux farceurs de la fable, qu'ils sautaient sur un pied : *Pede saltans in uno*. Plus adroits qu'eux et plus fins équilibristes, nous sautons des deux pieds, nous sautons pour tout le monde, et au besoin nous sautons sur tout le monde : nous renversons, foulons, piétinons allégre-

ment aujourd'hui notre idole d'hier; et celle qu'hier nous avons raillée, bernée, bafouée, conspuée dans sa faiblesse, nous l'encensons et adorons aujourd'hui dans sa puissance. Mais nous ne sommes pas de ces niais, de ces esprits chimériques qui chantent *pro Deo;* nous sommes positifs, nous n'adorons que des dieux utiles; et dès qu'ils ont cessé de l'être, nous, nous nous retournons contre eux, nous ne les regardons et traitons que comme des dieux manqués, des incapables, des trompeurs, des jongleurs, des propres à rien, des comédiens, et nous leur cassons bravement la tête aux pieds de ceux qui les remplacent.

Si les diplomates ont des diplômes et des formules pour tous les traités secrets ou publics, nous avons aussi de la prose, des vers, de l'encens, de la myhrre, pour tous les astres qui surgissent, pour tous les princes et Mécènes qui n'oublient pas les troubadours.

Il semblerait que ce fût d'après ce système que M. Nisard aurait réimprimé sa préface avec d'autres articles, en la changeant et la mutilant à fond, pour la mettre au niveau de sa position actuelle et au ton de l'ordre du jour. Il n'en reste plus rien pour ainsi dire : le géant est changé en nain, le vin en vinaigre, l'adoration en dérision, *l'admiration vraie et sincère*, en attaques et en blâmes plus sincères encore.

Le volume où M. Nisard, devenu le serviteur empressé de ce même gouvernement qu'il méprisait si fort et qu'il avait si vivement combattu au nom de la république *une et indivisible*, opéra cette volte-face habile est à peu près inconnu aussi; car, malgré le soin que met M. Nisard à varier à souhait ses idées et ses jugements, et quoiqu'il soit toujours ennemi de

la *littérature facile*, il nous en fait de si difficile à lire, qu'il n'est pas très-couru.

Tandis qu'il trône en maître à l'École normale, ses livres dorment en paix au fond des rayons de quelques bibliothèques; à la bibliothèque de la Sorbonne et de l'Université, il faut monter dans les greniers, dans les combles pour les trouver.

J'ignorais même l'existence de celui dont je parle, tant je lis peu les merveilles déjà fanées, mortes et enterrées de notre littérature actuelle.

Un écrivain, qui esten même temps professeur, et qui, lecteur plus courageux, a plus d'érudition que moi en ce genre, M. de Loménie, l'a heureusement déterré et en a fait, dans le *Correspondant*, des citations curieuses : je ne puis rien de mieux que de les rapporter pour clore et couronner cet article, consacré à M. Nisard.

M. de Loménie vient de parler des tours de force et de passe-passe de Sainte-Beuve.

« Mais comment ne pas s'étonner davantage, ajoute-t-il, quand on voit d'anciens thuriféraires de Chateaubriand qui se montraient plus enthousiastes encore que M. Sainte-Beuve, et qui ne peuvent pas alléguer comme lui l'excuse d'une *influence aimable*[1], châtier aujourd'hui avec un dédain superbe, quoique miséricordieux, les prétentions de cet homme illustre, sans daigner seulement se souvenir que, de son vivant, ils ont travaillé de toute leur force à l'empêcher d'être modeste? Mais comment voir sans surprise un auteur

1. Celle de madame Récamier que prétexte Sainte-Beuve et qui sera définie ci-dessous.

aussi grave que M. Nisard, par exemple, refuser à son ancienne passion les égards d'une défaite honnête ?

« Dans un volume récemment publié, ce docte écrivain nous déclare que la politique ne fit pas de Chateaubriand un homme d'État, et qu'elle gâta l'écrivain littéraire ; qu'il n'avait que l'ambition d'un dégoûté, et que, ne *sachant* être ni de ceux qui commandent ni de ceux qui servent, il se dissimulait cette *impuissance* de sa volonté par l'ardeur de ses attaques contre les uns et l'injustice de ses mépris contre les autres. »

A cette appréciation, dit encore M. de Loménie, le savant critique ajoute le récit suivant relatif à la vieillesse de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe :*

« C'est vers ce temps-là, dit-il, qu'étant allé *faire visite* à M. de Chateaubriand, il me montra, tout humide encore des dernières corrections, une page qu'il venait d'achever, voulant, disait-il, me rendre témoin de ce qu'il se donnait de peine pour plaire aux plus difficiles. Je pris le feuillet avec émotion, pensant y trouver le secret de ce travail supérieur qui, sous la plume des maîtres amène les choses à la clarté, à la justesse éloquente, à l'accent. Quel ne fut pas mon chagrin en voyant à chaque rature les pensées s'éloigner du vrai et les mots de leur sens propre, et tout le morceau jeter de vains rayons qui m'éblouissaient en me laissant l'âme vide ! Il y avait pourtant des beautés dans ce travail ; *je n'en regrettais que plus* de voir se dissiper ainsi les restes d'un talent encore puissant, et une œuvre d'un vieillard à laquelle manquait la gravité. L'ouvrage auquel appartenait cette page, les *Mémoires d'outre-tombe*, écrits à différentes époques de la vie, mais repris, j'ose le dire, surchargés dans une der-

nière édition, ont eu la triste fortune de faire trouver l'orgueil de J.-J. Rousseau modéré. Ce livre, où il n'y a d'épargné que *les oubliés, fait penser avec effroi* que l'on courait le même péril à être des amis de l'auteur que de ses ennemis[1]. Je ne vois guère dans les *Mémoires d'outre-tombe* d'autres joies que celles de la raillerie ou de la vengeance. Tristes joies ! Virgile les a placées à la porte des enfers : elles s'appellent les mauvaises joies de l'âme, *mala gaudia mentis*. L'histoire des ouvrages durables n'aura qu'une mention sévère pour les *Mémoires d'outre-tombe* [2]. »

1. En effet, l'infortuné Chateaubriand a eu le malheur de laisser M. Nisard au nombre des *oubliés;* et M. Nisard a *pensé avec effroi*, etc.— *Histoire de la littérature française*. t. IV.

2. Que le lecteur ait bien soin de comparer ce passage avec le passage ci-dessus où M. Nisard faisait de si singulières contorsions d'admiration, avec *des frémissements de tout le corps et des oh !* échappés de sa bouche à chaque instant, et mille protestations de la plus entière sincérité. Dans l'un et l'autre passage, c'est de la même séance chez M. de Chateaubriand qu'il est question, avec la différence que ce dernier récit est l'exacte contre-partie du premier. D'après celui-là, *n'ayant pas été de la fête* de la lecture des *Mémoires* chez madame Récamier, on avait humblement demandé au noble vicomte la *grâce d'être reçu* chez lui. Ici on va lui faire visite tout simplement comme d'égal à égal, ou de supérieur à protégé. On s'extasiait sur les soins que le grand homme donnait à son travail ; chaque correction était une merveille ; ici ce n'est plus qu'une surcharge qui gâte tout. Les *heures de délices* sont devenues des heures de souffrance ; l'intérêt, le charme de cette épopée de tout un siècle dont on devait aller le *remercier* sur sa tombe, ne sont plus que les mauvaises joies de l'âme, pour lesquelles l'histoire des ouvrages durables *n'aura qu'une mention sévère*.

Voilà ce que M. Nisard a eu le talent et le courage de dire sur le même homme et sur le même sujet. Non-seulement les éloges ébouriffés et flamboyants du premier récit sont entièrement supprimés dans le second, mais soigneusement remplacés par autant de blâmes non moins vifs.

«—Qui se douterait à la lecture de cette page, ajoute M. de Loménie, que M. Nisard, loin d'avoir éprouvé, comme il le croit aujourd'hui, un *profond chagrin*, en recevant de M. de Chateaubriand une communication anticipée de son ouvrage posthume, a ressenti, au contraire, une joie vive; que cette joie s'est traduite par l'éloge le plus flamboyant peut-être qui ait jamais été écrit, non-seulement du génie littéraire, mais du caractère politique de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe?* (Toujours voir ci-dessus.)

« Il est évident que M. Nisard ne se souvient plus du tout que les impressions dont il nous parle en 1861, il les a racontées déjà une fois au public en 1834, dans un moment où elles étaient toutes fraîches, et où il les raconte avec de telles protestations de *sincérité*, que nous lui ferions, ce nous semble, une grave injure si nous mettions cette sincérité en doute. Il faut donc opposer à sa rigueur actuelle quelques témoignages de son ancien enthousiasme, non pas seulement pour lui reprocher de l'avoir trop oublié, mais parce que l'équité exige qu'avant d'apprécier les défauts de Chateaubriand, on tienne compte des influences adulatrices qui ont concouru à les développer de plus en plus pendant sa vieillesse et à les rendre si saillants dans les *Mémoires*.

« Comment l'illustre vieillard aurait-il résisté à la tentation de se surfaire, quand il voyait, en 1834, un écrivain très-indépendant et même un peu farouche à l'égard des puissants de la terre, c'est sous cet aspect qu'a débuté M. Nisard, ambitionner l'honneur d'écrire la préface d'un livre consacré à la glorification de Chateaubriand? »

Selon les premiers dires de M. Nisard, ces mépris de René étaient justes, et ce qu'il appelle aujourd'hui son *impuissance* politique, il l'appelait alors *talents* supérieurs qui *l'imposaient au pouvoir malgré les médiocrités remuantes* et jalouses; c'était le *prêtre et le roi de la liberté de la pensée.* C'est à lui qu'on venait pour recevoir l'idée, pour savoir le sens *noble des événements.* On lui arrachait ses *feuilles encore humides* pour en *nourrir son intelligence;* on admirait jusqu'à ses corrections, ses *ratures :* c'étaient autant de perfectionnements, autant de traits de lumière, et elles ne font plus ici que gâter tout!

C'est ainsi qu'après l'avoir loué et surloué de sa *fidélité* et d'être resté le courtisan du malheur, on a dit : « La monarchie tombée, sa fidélité a l'air d'une pose théâtrale. » Voilà bien ces messieurs: ils ne conçoivent pas la fidélité survivant aux gouvernements. Ils ne pardonnent même pas cette fidélité; ils en rient : c'est une pose théâtrale.

La *pose à plat ventre* est bien plus belle et rapporte un peu plus. Comme il lui est donné de savoir renchérir sur les plus méchantes absurdités de son temps, le bon M. Veuillot va jusqu'à dire, et cela dans un benoît ouvrage, qu'une *conviction est une folie.* Échec à Nisard, et vous Sainte-Beuve, inclinez-vous, saluez ce maître. Il vous surpasse, il vous distance de cent lieues, et celui-là, certes, ne deviendra jamais fou sous ce rapport, ce qui ne l'empêchera pas parfois de se croire un peu le soleil.

En effet, je suis bien persuadé qu'il n'y en a pas deux comme M. Veuillot, quand il s'y met. — Mais, quoi! l'un des héros de M. de Maistre, son modèle, son créateur, son souffleur, ne s'écrie-t-il pas sur son théâtre,

dans un accès de noble orgueil et de satisfaction enthousiaste : « Nul ne roue comme moi! Puis il se met à table, et il mange; il se met au lit, et il dort. »

SIC ET NON : SAINTE-BEUVE.

Voici maintenant les principaux passages de l'article de M. Sainte-Beuve. Moins fermes et d'une apparence moins sérieuse, ils ne sont ni moins élogieux ni moins courtisanesques que ceux de M. Nisard. Dans de précédents articles, M. Sainte-Beuve a même eu des débuts encore plus lyriques à propos de la première lecture des *Mémoires* à l'Abbaye-aux-Bois.

« Embrassons-nous, s'écriait-il en cet ineffable galimatias qui n'est qu'à lui, embrassons-nous, *étreignons ces rares moments*, *pour qu'après qu'ils* auront fui, ils augmentent encore de *perspective*, *pour qu'ils dilatent* d'une lumière *magnifique* le souvenir. Cour de Ferrare, jardin des Médicis, forêts de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections, des gloires, tous Édens mortels, etc., etc., faut-il vous envier et n'enviera-t-on pas un jour ceci[1]? »

— Assez comme cela. Passons à l'article principal.

LECTURE DES MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND chez

1. Sur ce passage, si beau d'amphigouri, M. de Loménie fait les réflexions pleines de sens que voici : « M. Sainte-Beuve entend que ses jugements d'alors ne comptent pas, parce qu'il était tout à fait paralysé par une *influence aimable* (celle de madame Récamier), qui n'avait plus laissé, sous sa plume, place au jugement proprement dit. « J'avouerai avec franchise, nous « dit-il, que, depuis cette heure, je n'ai jamais été libre en venant « parler au public de M. de Chateaubriand. » — « Ainsi, ajoute à son tour M. de Loménie, le passage plein de verve et d'élan que nous venons de citer, et tant d'autres passages qui cependant nous semblent tous parfaitement sincères, ne représenteraient rien autre chose que le travail artificiel d'une plume asservie et paralysée. Pourquoi tient-il tant à persuader qu'il

Madame Récamier (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1834).

« Le grand poëte ne lisait pas lui-même ; il eût craint peut-être en certains moments les éclats de son cœur et l'émotion de sa voix. Mais si l'on perdait quelque accent de mystère à ne pas l'entendre, on le voyait davantage ; on suivait sur ses *vastes traits* les reflets de la lecture, comme l'ombre voyageuse des nuages aux cimes des forêts... les plis de ce front de vieux nocher, la *gravité de la tête du lion*, *l'amplitude des tempes triom-*

a écrit ce qu'il ne pensait pas ? Et faut-il que ce soit à moi à argumenter contre lui en faveur de sa véracité ? »

Et voilà l'homme qui reproche aux autres de manquer de sincérité, de jouer la comédie !

D'ailleurs, qu'est-ce qu'un homme qui va jusqu'à écrire pendant dix ans contre sa pensée pour complaire à une femme ?

Mais ce qu'il dit à cet égard n'est même pas vrai, et il faut en faire justice une fois pour toutes ; il y a assez longtemps que cette mauvaise charge se trouve sur mon chemin, et que sa sotte fausseté m'agace : la gobe encore qui voudra, moi je n'en veux plus ; je la répudie avec tout le dédain qu'elle mérite et je la renvoie à sa source. Par là, je prétends défendre l'auteur lui-même contre la triste faiblesse qu'il veut faussement s'attribuer.

Non, ce n'était pas tant pour complaire à la *femme aimable* qu'à M. de Chateaubriand lui-même, que le critique l'a tant loué. Il avait ses vues : elles n'étaient un mystère pour personne : il voulait arriver à l'Académie, et si madame Récamier était pour beaucoup, pour beaucoup trop dans la confection des académiciens de son temps, M. de Chateaubriand y était bien aussi pour quelque chose ; il fallait du moins un semblant d'approbation de sa part, et je sais que, pour certains individus surtout, nul autre monde que madame Récamier n'aurait pu l'obtenir. C'est en cela que madame Récamier a le plus usé, pour ne pas dire abusé de son influence.

Voilà ce qui est vrai : le reste, c'est fariboles qui ne manquent pas de hardiesse, mais qui manquent d'esprit, et dont le public détrompé fera justice tôt ou tard. En attendant, on se sera joué de lui, ainsi que de M. de Chateaubriand et de madame Récamier.

phales ou rêveuses ressortaient mieux dans l'immobilité[1].

« Tantôt sa main passait et se posait sur les paupières, comme pour plus de ressemblance avec ces grands aveugles qu'il a peints, et dont la face exprime le repos dans le génie ; il dérobait quelques pleurs involontaires. Tantôt son œil se rouvrait avec la flamme du jeune aigle, et ce regard humide et enivré jouait dans le soleil, dont quelques rayons filtrant à travers le bleu des franges le poursuivaient obstinément.

« Ce fut en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là ; l'*Essai sur les Révolutions*, publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France. Quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du Christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès[2], au début, conféra à M. de Chateaubriand un *caractère public* comme écrivain. Sa triple influence religieuse, poétique et monarchique, commença dès lors. »

1. On verra plus tard ce qu'il dira de ces *vastes* traits et de l'amplitude de ces *tempes triomphales*. Tout cela ne sera plus que quelque chose de *pointu* et de *presque difforme* sur un col *engoncé entre les deux épaules*. Notre homme est peut-être plus habile encore que M. Nisard, son collègue, au maniement du *pour* et du *contre*. Il le balance et le lance de la dextre la plus exercée : c'est *oui* le matin, et *non* le soir. Aussi, y en a-t-il pour tous les goûts, et le public sera bien difficile s'il n'est pas content.

2. Plus tard, ces subites clartés qui remplissent l'horizon, et cet *incomparable* succès ne seront plus qu'une affaire de sacristie, qu'un coup de théâtre politico-religieux. Ce *caractère public* ne sera plus qu'un rôle joué sans conviction.

Ailleurs, M. Sainte-Beuve dit encore : « Si Chateaubriand avait péri dans le fossé de Namur, en 1792, à vingt-six ans, que de trésors littéraires nous manqueraient! quelle direction, quelle impulsion puissante aurait fait faute! et comme un anneau brisé aurait changé la suite et l'enchaînement de la tradition littéraire telle qu'elle s'offre à nous aujourd'hui! »

Tout ceci est plein de vérité et d'aperçus très-justes. Que M. Veuillot, d'un esprit si malin quand il le veut, mais si lamentablement bouché, prévenu, à l'égard de Chateaubriand, veuille bien lire ce passage; il pourra s'y instruire et apprendre à juger un peu mieux les grands hommes. Mais revenons au Sainte-Beuve de la *Revue des Deux-Mondes.*

« Depuis quelques années, *l'unité de cette belle vie* [1] de Chateaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne entière du monument était appréciée et applaudie.

« Littérairement, il n'y avait *qu'une voix pour saluer le ondateur, parmi nous* [2], *de la poésie d'imagination,* le seul dont la parole ne *pâlissait pas devant l'éclair d'Austerlitz.*

« Après le XVIIIe siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Chateaubriand est venu,

1. Pourquoi, après l'avoir ainsi reconnu et signalé, vouloir méchamment démentir et flétrir l'*unité de cette belle vie?*

2. Sans doute, il n'y avait qu'une voix pour le proclamer le premier écrivain du siècle; il n'y en a qu'une encore pour le dénigrer, une seule : c'est la *vôtre,* et, à sa suite, le troupeau bêlant des sots imitateurs.

remontant à la phrase sévère, à *la forme cadencée du pur Louis XIV*, et y versant les richesses d'un monde nouveau, avec les études du monde antique[1]. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, en même temps que le génie vierge du Meschascébé : Chactas a lu Job et visité le grand roi.

« On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre ; ce sont, en effet, des fruits de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux[2].

« Et puis, comme dans les écrivains du temps de Louis XIV, un fond de droit sens s'y mêle même au faste, de la mesure et de la proportion dans la grandeur[3]. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement ; il est sobre dans son audace ; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornements[4]. Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct, les bois, la mer retentissante, la simplicité

Cette parole, qui ne *pâlissait pas devant l'éclair d'Austerlitz*, pâlirait, à les entendre aujourd'hui, devant le baragouin de l'écrivassier le plus médiocre, le plus infime.

1. Voilà ce qui est vrai, voilà ce qui est bien, et ce que n'a pas su voir ce borgne de Veuillot.

2. Ceci paraît hasardé, et pourtant c'est vrai.

3. Tout ceci est toujours très-bien : c'est un chrétien, c'est un Veuillot qui devrait parler ainsi. Mais non, mon nigaud de Louis a mieux aimé aller ramasser *çà* et *là* les sottises méchantes du Sainte-Beuve rance et retourné, que de nous donner du Sainte-Beuve tout frais et pris dans sa fleur.

4. Excellemment jugé ! Voilà de la vraie critique. O Veuillot, où êtes-vous ? et que n'avez-vous emprunté ceci comme vous empruntez tant d'autres choses qui valent moins?

lumineuse des horizons, et c'est par là surtout qu'on le trouve homérique et sophocléen.

« M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui *maintiennent* une langue *en osant la remuer et la rajeunir*. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui.

« Dans son application à la politique et dans l'*Itinéraire* de son voyage en Orient, il a si bien su proportionner son style à la hauteur des sujets, que c'est aujourd'hui l'opinion universelle qu'il y a chez lui une seconde manière, une seconde portion de son œuvre qui est *irréprochable* [1].

« Mais comme le mérite d'être irréprochable tient surtout en ce cas-là à un moindre déploiement poétique, je persiste à le préférer dans sa complète, et si l'on veut, inégale manière.

« Politiquement, M. de Chateaubriand n'est pas moins à peu près unanimement apprécié aujourd'hui. Sauf quelques mots, quelques égards dus à la tourmente des temps et aux engagements de parti, on le voit *constamment viser à une conciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale. La liberté de la parole et de la presse est en quelque sorte l'axe fixe autour duquel sa noble course a erré* [2]. Puis, d'époque en époque, on rencontre dans la vie publique de M. de Chateaubriand de ces *actes d'hon-*

1. Plus tard, il nous dira, sur tous les tons et pendant tout le cours de deux gros volumes d'injures, que M. de Chateaubriand n'est qu'un écrivain de décadence.

2. Ici on le représente comme l'ami de la liberté ; plus tard, on essayera de le représenter comme en étant l'ennemi. Ses *actes d'honneur* seront interprétés comme des actes de fausseté et de comédie. Voilà comme les *égoïsmes prudents* savent changer de ton et de langage selon les temps.

neur désintéressé et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égoïsme sprudents et d'habiles indifférences.

« Cette faculté électrique qui, lors de l'assassinat du duc d'Enghein, le porta instantanément à briser avec le *gouvernement coupable* ne l'a pas abandonné encore; elle lui est restée irrésistible et entière comme son génie. Elle ne l'a pas trompé surtout dans sa relation de *guerre et de mépris contre un gouvernement venu le dernier et déjà le plus avilissant.* Nous n'entendons pas ici précisément parler des deux brochures politiques de M. de Chateaubriand; nous en serions fort mauvais juge, incapable que nous nous trouvons par suite d'habitudes anciennes et de *convictions démocratiques,* d'entrer dans la *fiction des races consacrées et des dynasties de droit*[1]...

« Mais ce que nous aimons sans réserve dans l'attitude actuelle de M. de Chateaubriand, ce qui nous le montre bien d'accord avec lui-même, avec son *tempérament de loyauté et de liberté*, c'est son *irrémédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble, qui suit sa cupidité sous l'astuce, et qui parfois devient même cynique dans ses actes et dans ses aveux*[2].

1. Style Nisard, style très-bon : ce gouvernement, alors si *méprisé* par notre critique, osa depuis, mais trop tard sans doute, l'*avilir* d'une grasse sinécure à la bibliothèque Mazarine, avec je ne sais quels accompagnements, tels que *tuy ux de cheminée,* comme nous le verrons l'avouer lui-même. Remarquons qu'il parle ici tant qu'on veut du tempérament de *loyauté* et de liberté de M. de Chateaubriand ; ailleurs, il lui prêtera un tout autre *tempérament.*

2. ...*Régime peureux, ignoble, qui suit sa cupidité sous l'astuce, et qui parfois devient même cynique dans ses actes et dans ses aveux* :

« Cette faculté *d'indignation honnête,* ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'attiédit, et qui se fait jour, après des intervalles, à travers le factice des diverses positions, est une *marque distinctive de certaines âmes valeureuses,* et constitue une forte portion de leur moralité.

« On aime à retrouver ce ressort chez des hommes également haut placés : chez *M. de Lamennais* comme chez *M. de Chateaubriand.* Dans le jeune parti républicain, M. Carrel est l'organe d'un sentiment non moins vivace et incorruptible... (page 113-114). »

« Et pour ce qui est des contradictions, des luttes, des alternatives entre cet esprit chrétien une fois ressaisi et le monde avec ses passions, ses doutes et ses combats, qui de nous ne les a éprouvées en son cœur? Qui de nous, au lieu de *prétendre accuser et prendre en défaut la sincérité de celui qui fit* RENÉ, *n'admirera, ne respectera en lui ce mélange de velléités, d'efforts vers ce qu'on a besoin de croire* [1], et de rentraînement vers ce qui est difficile à

voilà comment ces gens parlent tous, et ils ne veulent pas permettre à M. de Chateaubriand de parler comme eux! Pauvre gouvernement de Louis-Philippe! c'est ainsi que te jugeaient et te traitaient ceux qui ont été depuis tes favoris et tes serviteurs! Comment pouvaient-ils ne pas te perdre? Mais après avoir fait la guerre, dira-t-on, ils ont fait leur cour : c'est bien pour cela.

1. *Prendre en défaut la sincérité* de René n'était pas facile; l'*accuser* l'était un peu plus; cependant on a osé tenter l'un et l'autre, et nous verrons plus tard qui l'a osé, qui a même osé dire qu'au moment où il faisait ces protestations de respect, il avait déjà commencé à attaquer. Ainsi, l'on pratiquait en même temps le pour et le contre; on jouait de l'arme à deux tranchants, à deux fins, et l'on s'en vante aujourd'hui. Nous voyons comment on a *admiré* et comment on *respecte.*

quitter? M. de Chateaubriand, qui a eu *l'initiative en tant de choses*, l'a eue aussi par ses orages intérieurs et par les vicissitudes de doute et de croyance qui sont aujourd'hui le secret de tant de jeunes destinées. (M. Sainte-Beuve est, du moins, resté fidèle à ce témoignage, et nous l'en félicitons.)

« Quand M. de Chateaubriand ne confesserait pas cette lutte dans ses *Mémoires*, on en retrouverait l'empreinte continuelle dans sa vie. Elle y répand une teinte de mélancolie et de mystère qui en achève la poétique beauté (page 116-117). »

Ici M. de Chateaubriand a eu l'*initiative en toute chose;* plus loin, il ne sera qu'un imitateur et un copiste. Ici les *Mémoires* ont *une grandeur vraiment épique;* plus tard, ce n'est plus qu'un ramassis informe et incohérent, contre lequel Bavius ira chercher la bave de toutes les plumes hostiles.

Ici encore l'*histoire de Charlotte* est déclarée *divine;* plus tard, elle ne sera qu'une trahison.

Si nous voulions signaler toutes les contradictions, nous n'en finirions pas, car il ne se trouve pas une affirmation qui ne soit ailleurs amplement balancée par son contraire.

Nous avons dû commencer par les bons témoignages; plus tard, nous citerons les plus frappantes de ces contradictions, avec quelques observations de notre part. Il eût été trop long de les mettre ici. A la queue donc le venin : *in cauda venenum,* comme disent les professeurs et les latinistes.

Il est bon de remarquer aussi que les passages de l'article que nous venons de lire servent de préliminaires, ou, comme disent les journalistes, d'*en-tête*, à ce célèbre fragment des *Mémoires,* intitulé : l'*Avenir du monde.* La *Revue des Deux-Mondes*, qui n'avait pas encore fait sa paix avec le gouvernement de Juillet, avait demandé ce morceau, qui contient une prédiction si terrible et si complétement vérifiée, même du vivant du prophète, sur Louis-Philippe et sa dynastie. Quoique magnifique sous le rapport littéraire, je ne voudrais pas reproduire ici ce passage : il est trop dur et non sans quelque exagération : ce ne sera pas moi qui aggraverai jamais le malheur et les tristesses de l'exil; d'ailleurs Philippe laissa la liberté.

IV

M. LE PRINCE DE BROGLIE. — Son attaque furieuse contre M. de Chateaubriand. — Elle donne l'idée et trace le plan du livre de Sainte-Beuve. — Cette fougueuse attaque contre M. de Chateaubriand est en même temps une attaque contre tous les lettrés et les lettres. — Ce qu'il faut leur opposer. — Pression qu'il faut exercer sur eux. — Autrefois, on laissait les lettres aux vilains. — Aujourd'hui qu'elles peuvent être utiles, on veut les leur enlever. — Et voilà l'homme qui brigue en ce moment le suffrage de la démocratie. — La famille de Broglie.

Oui, je crois respecter un peu plus l'infortune et l'exil que M. le prince de Broglie, par exemple, qui a prétendu les venger en s'abattant sur la tombe à peine fermée de M. de Chateaubriand, comme un furieux et avec la plus grossière inconvenance.

Autrefois, la mort avait des pleureuses; n'aurait-elle plus que des insulteurs? Comment donc ce prince a-t-il été élevé et quel sentiment des convenances a-t-il? Cependant c'est un prince chrétien et même, à l'entendre, un prince très-catholique. Le scandale n'en est que plus révoltant.

Quoique cette agression ne mérite guère une attention sérieuse, tant elle est folle de violence et de rage, nous l'examinerons cependant; nous suivrons plus tard cette diatribe comme formant le noyau, comme ayant indiqué le plan et tracé la marche de celle de Sainte-Beuve. Nous nous contenterons ici d'y jeter un coup d'œil.

On ne peut, en effet, séparer le factum Broglio-Beuve : l'un engendra l'autre; ils se tiennent par le nombril, comme les deux frères siamois.

L'œuvre de l'un ne fait qu'amplifier, ampouler, délayer les indignités de l'autre dans quelques impuretés de plus. Celle du vilain semblerait être plus platement perfide; mais, quoique passablement perfide aussi, celle du prince est plus brutale.

Pour la vérité des choses et le mérite du style, elles se valent; l'une et l'autre sont *vilaines*, *très-vilaines*.

Quand on écrit de cette façon, il est tout naturel que même les doctrines à part, doctrines gothiques et féodales chez le prince, basses et triviales chez le vilain, autant que généreuses et libérales chez Chateaubriand, on en veuille à mort à un écrivain aussi supérieur et aussi désespérant pour la prétentieuse et jalouse médiocrité que l'était l'illustre mort.

Ce temple l'importune, etc.

Il est heureux du moins qu'aucun écrivain sérieux et digne de ce nom n'ait été tenté de tremper dans cette conspiration contre une plume unique, une tombe glorieuse, contre le prince des lettres, un véritable prince celui-là, un roi qui, en le charmant, l'élevant,

l'ennoblissant, a régné quarante ans sur son pays, et qui ne perdra pas sa couronne dans la juste postérité.

Ce *livre du prince* n'est pas seulement une fougueuse attaque contre M. de Chateaubriand, c'est en même temps une charge à fond de train contre les lettrés et contre les lettres en général.

Il ne faut plus désormais que ces gens-là se distinguent, il ne faut pas que le génie élève sa tête au-dessus de *tout le monde;* c'est-à-dire des principicules et des marquis de Carabas. Il faut leur opposer, non pas des esprits supérieurs, mais des *corps constitués*, des *dignités héréditaires* qui les *arrêtent*, qui les *contiennent*, qui les *étonnent de leur grandeur*, et qui, du haut de cette grandeur, exercent sur tout esprit qui veut s'élever une *salutaire pression atmosphérique* qui lui donne de la souplesse. Est-ce clair ? comme disait autrefois le père du *prince* qui n'est que *duc :* il a fait plus gros que lui.

Et cependant voilà l'homme qui, ne trouvant pas son *Correspondant* assez populaire, s'en va dans la *Revue des Deux-Mondes* se présenter aux suffrages de la démocratie, en se plaignant que la démocratie soit trop exclusive.

En effet, si la démocratie trouve qu'elle n'a pas assez d'ennemis qui cherchent à l'opprimer, à la détruire, qu'elle prenne mon prince : il vient de faire sa profession de foi.

Vous tous qui voulez le triste retour des priviléges, des abus iniques à jamais maudits, votez pour ce monsieur!

Que le génie populaire, que le talent lui-même se le tiennent pour dit : il ne faut plus qu'ils s'élèvent, et c'est à eux qu'on en veut, en immolant leur chef.

Que MM. Berryer, Guizot, Cousin, Villemain, Thiers,

Favre, etc., soient remis au plus vite sous la *pression atmosphérique* pour *augmenter leur souplesse* et leur *élasticité*, et pour leur apprendre qu'au lieu d'avoir voulu lever la tête *au-dessus de tout le monde*, ils auraient dû s'abstenir d'être ministres, d'être orateurs politiques, et laisser tout cela *aux corps constitués*, aux *dignités héréditaires*, etc.

Que l'on aille plus loin, que l'on *crève* ces *outres* de vanité par les rigueurs salutaires d'*une pression atmosphérique* qui les contiennent et les arrêtent.

Mais qui le terrible prince appelle-t-il à son secours pour crever ces outres de vanités littéraires? Les lettrés eux-mêmes, les critiques surtout : et Bavius s'est empressé d'accourir à l'appel et aux ordres de Mævius; mais il a été le seul à peu près :

Qui Bavium non odit ame tua carmina, Mævi.

Autrefois, le noble et le prince croyaient se devoir, dans leur grandeur, de déclarer *ne savoir signer*. Il semblerait, d'après le prince critique, qu'il fallût aujourd'hui que les princes et les nobles seuls *sussent signer*, afin d'exercer d'une manière plus efficace les *rigueurs salutaires* d'une haute *pression atmosphérique* sur le talent et le génie, et de mieux crever les outres littéraires, ou plutôt de les empêcher de s'emplir.

Ainsi, toujours des monopoles! Autrefois, grâce à la barbarie féodale et au préjugé, son fils aîné, les lettres, regardées comme quelque chose de peu, de servile, étaient abandonnées aux vilains, comme tous les autres labeurs, comme toutes les autres corvées; aujourd'hui que, grâce à leurs efforts, à leurs longues persécutions, à leurs fréquents martyrs et aux progrès que leurs sueurs et leur sang ont fait faire à l'esprit humain,

les lettres ont acquis une haute influence et une haute valeur ; vite il faut s'en emparer, y mettre le *veto* et en priver les vilains : à eux le travail et à nous les fruits. Quoi qu'en dise le Christ, que nous voulons bien honorer à condition qu'il consacre nos privilèges et nos monopoles, dont il ne s'est pas assez occupé, il est des *classes* faites pour travailler et d'autres pour jouir.

Arrière donc les vilains ! ils ont fait leur œuvre, faisons la nôtre ; prenons leurs dépouilles et comprimons-les salutairement. La nature veut, le christianisme aussi, que chacun monte à sa place et soit récompensé selon ses œuvres. Nous ne le voulons pas, nous, et nous saurons bien réformer la nature et le christianisme avec elle. Nous *crèverons* ces *outres*.

Mais si les vilains, continuant de vous être supérieurs, finissent par être moins vilains que vous et par former la véritable *aristocratie*, c'est-à-dire la *force du meilleur*, s'ils vous laissent avec vos déclamations dans la plèbe ?

Eh bien, nous leur opposerons nos *corps constitués*, nos *dignités* et *grandeurs héréditaires ;* nous les refoulerons dans l'ombre, nous leur ferons sentir le poids de la pression atmosphérique, nous crèverons ces outres sous cent atmosphères, comme nous avons branché et tranché les Jacques.

Et tout cela est donné par la même *Revue*, qui publia en l'honneur de M. de Chateaubriand les dithyrambes hyperdémocratiques et républicains de Sainte-Beuve, cités et annotés ci-dessus, comme le seront aussi, tôt ou tard, les principaux passages du manifeste réactio-politico-féodal du prince de Broglie.

Si la place manque pour cela en ce volume, il y en aura dans un autre, et, pour attendre, rien ne sera perdu.

Nous venons de voir de quelle Revue, voyons maintenant de quelle famille nous vient ce factum. C'est une famille venue d'Italie, je crois, à la suite du maréchal d'Ancre de triste mémoire, et qui, depuis longtemps, a cru devoir suppléer à ses autres titres et dignités par ceux d'écrivains.

Elle a du sang de madame de Staël dans les veines, sang bien changé.

Cependant, M. le duc de Broglie est un homme sérieux; il a fait des travaux estimables, quoique peu connus; il a fondé des journaux et entre autres la *Revue française*, qui ne semblait pas annoncer les idées que vient de nous étaler monsieur son fils.

Si c'est là ce qui lui a valu, à ce bon fils, son entrée à l'Académie, il est bien heureux, car son pamphlet est satirique, mais il est peu littéraire et d'un ton peu distingué : c'est de l'injure vulgaire. Mais c'est son nom, ce sont les amis de sa famille, plutôt que ses œuvres, qui lui ont valu l'entrée du temple ; c'est un vote de politesse, comme tant d'autres votes de l'Académie.

Cependant le secrétaire perpétuel de cette Académie paraît assez loin de partager ces tudesques pensées sur le rôle et les services des lettres en ce monde. Au lieu de se laisser troubler par une furie gothique, celui-là du moins sait voir : il avoue que le soleil est bienfaisant et que la lumière éclaire. Comment donc se fait-il que ceux qui briguent tant son suffrage admettent si peu ses idées?

« En face et à l'issue, dit-il, de ce grand déploiement de force du premier Empire, s'est rencontré un essor d'intelligence, un travail de la pensée libre, non moins rare en soi et bien autrement utile au monde... C'est là

ce que j'ai voulu reproduire dans la vie de certains hommes publics, auxquels l'Europe a dû son indépendance et la France sa liberté. Les noms de ces hommes se désignent d'eux-mêmes; ils éclatent à tous les yeux, ils sont présents à tous les souvenirs; ce sont les noms de ceux qui ont le plus contribué à répandre les idées de justice et de liberté, à élever l'esprit des peuples et à leur faire maintenir ou souhaiter des institutions régulières et généreuses. » (*Tribune moderne*, préface, page 2.) Il y a loin de ces justes et nobles pensées aux invectives outrageuses du jeune prince.

Un jour aussi, excité, poussé par l'injuste obséquiosité de Fontanes, M. de Chateaubriand se laissa aller à écrire des choses désobligeantes sur madame de Staël. Madame de Staël, blessée, s'en plaignit. M. de Chateaubriand ne chicana point sur la plainte. « Dès lors que j'ai offensé, dit-il, j'ai été trop loin; qu'il soit donc tenu pour effacé ce passage. »

L'offense du petit-fils de madame de Staël a été bien autrement injuste, bien autrement grave. En a-t-il dit, en dirait-il autant? a-t-il rien effacé? a-t-il rien fait pour réparer cette iniquité de jeunesse?

Depuis sa loyale rétractation, M. de Chateaubriand et madame de Staël furent toujours en bonne intelligence et en bons termes. Quand elle lui écrivait, elle lui disait: « Mon cher François, *my dear Francis*. » Croit-on qu'elle fût bien aise de voir traiter ainsi son ami?

Ce n'était pas de M. de Chateaubriand qu'elle recevait les grands coups qu'on lui portait alors, parce qu'elle aimait la liberté, comme on en porte aujourd'hui à M. de Chateaubriand pour la même cause.

Ce n'est pas à M. de Chateaubriand non plus qu'elle eut

besoin d'écrire cette lettre toute frémissante de douleur:

« Mais expliquez-moi donc, je vous en conjure, Rœderer, ce qui se passe depuis quelques jours : ce déchaînement, cette violence contre Benjamin, et ce *Journal des hommes libres* lancé contre moi, seulement parce que je suis l'amie d'un homme qui a prononcé un discours indépendant sur un règlement? Mais sommes-nous revenus à toutes les fureurs, à toutes les intolérances des époques terribles de la Révolution? et va-t-elle recommencer en poussant au désespoir les amis même du gouvernement? Une simple opinion est-elle un crime, non-seulement pour Benjamin, mais pour moi qui ne suis pour rien assurément dans son discours, et qui l'aime sans le diriger ?... Est-ce là ce que vous m'avez promis?... Quelle femme s'est montrée dans tous les temps plus enthousiaste de Bonaparte? »

La famille de Broglie entend mieux ses intérêts que madame de Staël. Italienne d'origine, elle ne hait pas d'avoir le pied dans plus d'une botte.

M. de Broglie, ministre parfois sous Louis-Philippe, n'avait pas non plus été sans emploi ni sous le premier Empire, ni sous la Restauration, et son enfant devient furieux parce que M. de Chateaubriand s'est plaint de sa conduite envers madame la duchesse de Berry.

Que, sagement distribuées en deux groupes religieux, il y ait des familles qui ne se contentent pas de prier à un seul temple et veulent bien en honorer deux, elles en sont libres, et il n'y a rien à dire.

Qu'il y en ait d'autres où les femmes, ou, comme on le dit, les *mères*, vont à l'Oratoire, à Pantémont ou à Plaisance, tandis que les hommes ou les *pères*, et sans doute aussi les fils, vont à Notre-Dame ou à Saint-

Sulpice, passe encore. Par cette sage conduite, on se tient en bons termes entre les deux autels et dans les deux Églises.

—Monsieur, êtes-vous de la réforme? êtes-vous protestant?—Non, mais voilà ma femme.

—Madame, êtes-vous catholique?—Non, mais voilà mon mari.

Mais tant de sagesse devrait entraîner un peu de tolérance : si c'était du côté protestant qu'on attaquât l'auteur du *Génie du Christianisme*, cela pourrait encore se comprendre; mais c'est du côté catholique, mais c'est avec une brutalité sans nom, et il est bien étonnant que le père n'ait pas rappelé son enfant terrible au respect, je ne dis pas des idées libérales, mais de la gloire et de la tombe. Attaquez les dires de Chateaubriand, réfutez-les, si vous le pouvez, c'est permis ; mais, par respect pour un mort et pour vous-même, ne le calomniez pas, n'outragez pas sa mémoire.

Si vos réfutations sont bonnes, elles pourront plus que vos colères, et si elles ne le sont pas, ce n'est plus que de la calomnie.

Quant à l'Académie, elle est maîtresse de ses faveurs; aussi admet-elle, quand bon lui semble, des générations tout entières. C'est ainsi qu'en certaines maisons, le père en est, le fils en est, le gendre en sera quand il voudra ; pas besoin de savoir bien écrire pour cela: un peu d'imbroglio, ça suffit. Est-ce que les académies ne sont que pour les bons écrivains? Fussiez-vous empereur, vous auriez peut-être moins de chance auprès des immortels, quoique vous sussiez écrire et qu'après avoir loué Chateaubriand vous ne l'eussiez jamais attaqué.

V

JOUBERT.

Ce que c'était. — Sa lettre sur Chateaubriand. — Ce qu'est cette lettre ; son but. — Rapports de police à M. Decaze. — Les défiances de Chateaubriand. — Les causes de certaines bizarreries apparentes de Chateaubriand. — Joubert doit sa renommée à Chateaubriand.

Nous ne devons pas oublier non plus et nous n'oublierons pas ce Joubert, ce faux ami que la coterie hostile à Chateaubriand a voulu porter aux nues, non pas certes pour son mérite, qui est des plus suspects et des plus minces [1], mais pour avoir fourni des armes aux ennemis de Chateaubriand, par cette lettre tournée en guise de couteau-poignard, qu'ils annonçaient depuis

1. M. Villemain, qui connaissait l'homme, et qui s'entend mieux que la clique en choses littéraires, n'est ni si enthousiaste ni si ébloui de ce nouvel astre, qui ne se lève qu'après sa mort, et qui ne se lève que grâce à l'aide d'un ami trahi par lui et calomnié près du maître.

Cependant, comme nous le ferons voir, M. Villemain va encore trop loin dans l'éloge, lorsqu'il dit dans sa *Tribune moderne* : « Joubert, le plus ingénieux des amateurs, plutôt que grand artiste, homme indépendant par sa fortune (la fortune de sa femme)... Une page de Platon, quelques vers de Virgile ou

longtemps et qu'ils ont enfin publiée à grand renfort de timbales et de commentaires. Dépourvus de sens moral, ils font audit Joubert un titre d'honneur de cette lettre qui le compromet et qui prouve qu'il était perfide et traître en amitié.

Elle est affectueuse, dit-on.—Oui, comme l'était le fer d'Harmodius et d'Aristogiton couvert de myrte quand il cherchait le tyran aux fêtes des Panathénées; elle est destinée aussi à frapper au cœur, à livrer aux sarcasmes et aux mépris du maître, non pas un tyran,

d'Horace, une lettre de madame de Sévigné, une pensée de Pascal, l'occupaient et le faisaient rêver des matinées entières... Sa méthode pour faire des extraits consistait à détacher des livres les pages qu'il voulait relire. Il n'avait découpé de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile* qu'un petit nombre de demi-pages... Mais ce critique dédaigneux, dont le goût pouvait paraître difficile jusqu'au caprice, ce sybarite littéraire avait une facilité charmante dans les entretiens. »

En effet, Joubert parle beaucoup de Platon, il le loue à tort et à travers, mais il l'a peu senti, il en a peu profité; il a la naïveté un peu trop effrontée de se dire plus platonique que Platon, *Platone platonior*. On le laisse dire, comme on laisse dire aux enfants : Je suis pape, je suis roi. Il peut lire et admirer Platon, et, sous ce rapport, se dire platonique; mais, à cela près, il n'a rien de Platon. S'il pense, ce n'est que péniblement, par pensées détachées, sans suite, sans liaison, sans force.

Souvent même, ce ne sont que des demi-pensées, des fragments de pensée, des billevesées sans consistance. Rien de solide, aucun ensemble, et celles de ses pensées qui ne sont pas des réminiscences de Diderot, son premier maître, ou de Chateaubriand, sa seconde admiration, ne sont guère que des lubies, des fantaisies plus ou moins ingénieuses, plus ou moins bizarres.

Il est léger, et il se croit de haut vol; mais il se trompe : il n'est que volatile et vagabond.

Il fait le fameux, il vise toujours à l'effet, et il le manque très-souvent. Il est des mois entiers à trouver une idée, autant à en accoucher, et souvent il fait fausse couche. Toujours en

mais un homme libre, mais un ami disgracié. C'était le coup de pied de l'âne. Nul ami, que dis-je? nul homme loyal ne voudrait avoir écrit une telle lettre, je ne dis pas sur un ami, mais sur le premier homme venu, et surtout sur un homme dans la disgrâce et dans le danger, comme l'était alors M. de Chateaubriand.

On croyait bien en avoir fini avec lui : on se trompait : la véritable amitié, le noble Fontanes était là, et le premier consul savait parfois s'élever au-dessus des insinuations de l'envie, de l'atmosphère des délations, et, quelques mois après, le disgracié de 1801 était de-

état de conception, en mal d'enfant, et il n'enfante que des souris, des mulots ou petits lézards; vous n'y trouverez jamais une pensée comme celle-ci, qui est de Pascal : « L'homme est si faible, qu'il ferait volontiers une lâcheté pour paraître brave. »

Voilà un penseur original! Joubert n'est qu'un rêveur fantasque, quelquefois même un radoteur; et lui aussi, je crois, il a fait ou ferait bien des choses pour *paraître brave*. C'est un glorieux auquel il ne manque que la gloire.

Sa manière de lire et de faire des extraits est absurde; à force de vouloir être original, pourquoi gâter tout un volume pour en garder une page? Mieux ne valait-il pas la copier? Le temps ne lui manquait point, il n'avait rien à faire, il n'a rien fait, tout en promettant beaucoup; et les extraits que l'on fait à la plume se conservent et se gravent beaucoup mieux.

Mais il croyait se distinguer par cette excentricité.

Du reste, il ne l'étendait pas à plusieurs volumes : son caprice lui eût coûté cher, et il savait compter.

Les idées chrétiennes et monarchiques renaissant, il affectait de sacrifier le républicain Rousseau; il ne l'eût pas fait sous Diderot, ni quand il était juge de paix dans son Périgord, sous la Terreur.

Toujours imitateur, toujours homme à la suite pour arriver à quelque chose, il voulait paraître donner le ton et marcher en tête : il était excessif en tout. C'était la mouche de tous les coches qu'il croyait pouvoir devenir des chars de triomphe.

C'est ainsi qu'il montait tour à tour dans les carrosses du vice-roi Diderot et du grand roi Chateaubriand.

venu, selon l'expression de Joubert lui-même, un *presque ambassadeur*, c'est-à-dire un *chargé d'affaires* au Velay. Aussi faut-il voir comment le même Joubert change de ton alors, et quels éloges il fait de M. de Chateaubriand au même M. Molé. C'est pitié.

Nous verrons tout cela, nous examinerons cette lettre, et nous ferons remarquer sa coïncidence avec les événements.

Ceci pourra nous expliquer un peu la sévérité de cette confidence de Fontanes, au sujet de son ami Joubert : « ... Je me défie même de ses vertus... »

Nous ferons voir ensuite que la publication de cette lettre est un coup monté de longue main par la *causerie* et même annoncé d'avance par son chef, par Bavius en personne. Il a même dû collaborer à cette nouvelle édition des *Pensées :* on le devine aux éloges qu'il s'y donne.

Quoique adressée à M. Molé, cette lettre, qui n'est rien moins qu'un rapport travaillé, détaillé et qu'on dirait demandé, visait bien plus haut.

On sait, en effet, que M. Molé était alors candidat à toutes les places possibles, qu'il avait l'honneur d'être admis aux entretiens familiers du premier consul, et que le consul aimait à causer avec lui pour en tirer des nouvelles.

Molé devait donc tenir à rendre sa conversation intéressante et à se renseigner de tous côtés.

Or, on ne sait que trop qu'un des intérêts les plus piquants d'une conversation, même pour les plus graves personnages, pour les consuls les plus occupés, c'est un peu de médisance et de chronique scandaleuse, exempte ou non de calomnie.

C'est ainsi, dit-on, que le préfet de police Decaze avait attiré l'attention et captivé les bonnes grâces de Louis XVIII ; il l'amusait tous les matins par un rapport sur les intrigues amoureuses, après ou avant les rapports politiques. Dans ces rapports, ni le noble faubourg ni le noble vicomte, dit-on, n'étaient épargnés.

Le vicomte avait fini par en savoir quelque chose. Il croyait même s'en apercevoir à la figure et aux paroles du roi.

C'est là ce qui, s'ajoutant aux passions politiques, aux intérêts d'ambition, expliquerait la vivacité parfois excessive des attaques de M. de Châteaubriand. En effet, il le pique comme une vipère, il le mord comme un enragé, et j'ai compris par là ce qu'il me disait souvent : « Je serais terrible dans le malheur : » et il l'eût été.

Nous en donnerons quelques preuves, et l'on peut être certain que lorsqu'il frappe durement quelqu'un dans ses *Mémoires* ou ailleurs, c'est qu'il avait ses raisons. Elles restaient souvent secrètes ; il ne les expliquait pas, mais il s'en souvenait bien.

Il m'en laissait parfois deviner quelque chose ; si j'avais voulu l'interroger, j'en aurais su davantage, mais je tenais peu à ces renseignements, et je n'ai jamais aimé les interrogations.

D'ailleurs, il m'en disait assez de lui-même pour me mettre sur la voie.

L'homme le plus discret, le moins communicatif s'ouvre bien souvent sans y penser, dans une intimité de chaque jour. On ne peut pas avoir sans cesse la main sur son secret, et quand il avait confiance, M. de Chateaubriand n'était pas aussi couvert qu'on l'a dit.

Il m'a donc laissé entendre bien des choses qu'il n'eût pas voulu dire, que je ne dirai pas non plus, à moins qu'on ne m'y force.

Il n'était même pas difficile de pressentir M. de Chateaubriand, malgré sa réserve habituelle. A défaut de paroles, ses yeux, ses manières, le son de sa voix, ses réponses à certaines questions, rendaient assez ses impressions et révélaient assez sa pensée.

Ces indices des dispositions secrètes de M. de Chateaubriand étaient surtout sensibles, quand nous nous rendions près du jeune prince qu'il aimait; certains noms le faisaient tressaillir et le jetaient en irritation. On pouvait être sûr que les porteurs de ces noms lui avaient rendu de mauvais services et cherchaient peut-être à lui en rendre encore.

En effet, quand M. de Chateaubriand était appelé auprès du prince, beaucoup de personnes voulaient profiter de l'occasion pour s'y rendre. Il y en avait de plus d'une espèce; il y avait des espions du gouvernement; il y en avait surtout du parti ultra-légitimiste. Ceux-là craignaient beaucoup trop l'influence de M. de Chateaubriand, qui n'en avait guère et ne cherchait pas à en avoir; ils le faisaient suivre et épier, afin de connaître ses démarches, de s'informer de ses paroles, et d'empoisonner le tout pour lui nuire, comme ils n'avaient cessé de le faire pendant la Restauration.

Le fin vicomte le savait bien et il n'était pas dans son assiette, quoique du reste il s'en souciât peu; car, à son âge, il ne tenait fondamentalement à rien, mais il était ému, et le prince, qui n'en savait peut-être pas la cause, aura pu le trouver parfois bizarre, tandis qu'il n'était que naturel. Les princes, et même les princes

exilés ne savent pas toutes les intrigues qui se trament autour d'eux, et qui, en définitive, leur font tort, en éloignant les serviteurs sincères et dévoués. Les intrigants ne pensent qu'à eux ; les bons serviteurs pensent au prince, mais ne se voyant pas les plus forts auprès de lui, ils se retirent et le laissent en proie à toutes les illusions de la flatterie jalouse.

Au milieu du meilleur accueil et des plus gracieux honneurs que lui faisait le prince, M. de Chateaubriand a donc pu donner parfois des signes de malaise et d'impatience ; et son hôte bienveillant a pu parfois le trouver singulier.

Les véritables amis du prince et de ses intérêts, et surtout l'abbé Serre, l'un des plus actifs et des plus écoutés, ne traitaient pas ainsi M. de Chateaubriand. « Gardez-le tant que vous pourrez, écrivait-il, ne fût-il que dormir, gardez-le le plus longtemps possible, et faites que l'on sache qu'il est auprès de vous. »

Cela prouvait l'intelligence de l'abbé. Peut-être M. de Chateaubriand s'exagérait-il les intrigues secrètes dont il était l'objet ; mais il y croyait et avait quelque raison d'y croire, comme nous le verrons en d'autres conversations.

Revenons maintenant à Joubert et à sa lettre. Il en écrivit peut-être plusieurs de cette espèce, et si on ne les publie pas comme l'autre, c'est peut-être qu'elles portent trop le cachet d'un certain emploi ; s'il en existait et si elles ne compromettaient que la mémoire de Chateaubriand, on ne manquerait pas de les publier et de les publier à son de trompe.

Il paraît, en effet, que Joubert avait reçu ou s'était donné la mission de fournir des matériaux à M. Molé, pour ses conversations avec le premier consul, déjà

un peu empereur, comme bien des ministres s'en sont fait donner pour leurs conversations avec les rois.

La publication du rapport ou de la lettre Joubert, longtemps différée par une sorte de pudeur, semblerait être un coup monté comme nous l'avons dit, et comme nous le ferons voir.

Chose étrange! aujourd'hui, c'est toujours celui qui est frappé et blessé que l'on blâme, sans regarder à la main qui frappe, aux circonstances, aux fins où elle frappe, ni à l'indignité des coups. Cela n'est pas Français.

Nous examinerons donc de plus près cette lettre de scandale et de fausse amitié.

On sait que c'est M. de Chateaubriand qui a lancé les élucubrations de Joubert dans le monde, et qui lui a fait ce petit succès. On vient de se montrer si reconnaissant ! Tirez donc les gens de l'obscurité !

Quand M. de Chateaubriand eut publié sa première édition des *Pensées* de Joubert, il me remit le volume comme il m'avait remis celui des *Lectures des Mémoires*, en me disant : « Voilà un livre qui ne sera pas mis en vente ; il se donne aux connaisseurs et aux amis. Lisez-le et vous m'en direz votre pensée ; surtout conservez-le bien ; il pourra vous servir. »

Je lus donc et lui dis ma pensée, comme on le verra plus tard. Il eut vent, sur ses derniers jours, d'une seconde édition que l'on préparait. Il se la procura je ne sais comment, et je crois même avant qu'elle parût. Il me la fit lire comme l'autre, et me demanda ce que j'en pensais comme de l'autre. Nous eûmes, comme on le verra encore, plusieurs conversations à ce sujet.

Je m'en servirai en parlant de la dernière et troisième édition qui n'a paru que depuis.

Je dois faire observer ici que les deux Joubert de Paris, ainsi que leurs fils et filles, sont morts depuis longtemps; que par conséquent ce n'est pas d'eux, mais des Raynal, fils ou frères de leur gendre, que vient la publication de cette lettre.

GEORGE SAND ET CHATEAUBRIAND.

Que veut dire George Sand avec la moralité qu'elle attendait des *Mémoires* de Chateaubriand, comme d'une fable ou d'un conte? C'est à elle à nous donner des moralités avec ses romans et nouvelles, puisqu'elle sait si bien faire parler jusqu'aux petits ruisseaux. L'histoire donne des faits, en tire qui veut la moralité.

« Jusque-là, dit-elle, cela ne prouve rien et ne veut rien prouver. »

Que veut-elle que des *Mémoires* prouvent ? ce sont des souvenirs et non des thèses. Que prouvent les siens? Comme César et autres conquérants, elle a bien voulu nous les donner pendant sa vie; que prouvent-ils, sinon que lorsqu'elle était encore la jeune Aurore se levant aux *Anglaises*, elle faisait déjà trembler tout le couvent émigré du succès de ses drames collégiens, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver la dévotion, comme Roswita la dramaturge, la *forte voix* de Gandersheim, ni d'avoir pour confesseur un bon père jésuite qu'elle aimait beaucoup et que sa reconnaissance a voulu ressusciter, dit-on, dans *Mademoiselle de la Quintinie*; ce que je ne puis affirmer du reste, ne l'ayant pas encore lue?

« L'âme manque dans les *Mémoires d'outre-tombe,* » ajoute George. — Vous oubliez que c'est un mort qui parle et que le mort est froid, que le revenant n'est pas tendre.

« Moi, qui ai tant aimé l'auteur, dit-elle, je ne puis aimer l'homme. » — C'est bien malheureux pour lui ; mais je crois que vous, qui avez tant d'âme et de cœur, vous ne l'avez cependant pas tant aimé et que, depuis un certain temps surtout, vous conserviez une petite dent, au moins une dent de lait contre lui.

Vous avez bien voulu le reconnaître, comme tant d'autres, pour l'auteur, ou du moins l'un des auteurs de votre *développement,* comme eût dit l'Allemand Gœthe, quoique vous procédiez peut-être un peu plus de Voltaire, de Jean-Jacques et de Byron ; mais vous avez fini par avouer que, dans une certaine rencontre, vous avez éprouvé quelque désenchantement.

C'est de votre faute, et il fallait mieux le comprendre; il n'y avait, au fait, rien de malveillant dans le mot, assez étrange du reste, qui lui échappa un jour devant vous.

Un matin, à mon arrivée, il me dit avec une sorte d'émoi souriant : « Hier, j'ai apostasié.

« —Pas possible !

« —Si, ma foi !

« J'ai rencontré madame Sand, et, au lieu de lui faire de la morale, je ne sais comment ma langue a tourné, je l'ai encouragée dans sa voie : je lui ai dit que si elle quittait le mal, elle ne ferait plus bien. »

« —Voilà un compliment qu'on n'accusera certes pas d'être un lieu-commun. Est-ce une épigramme ?

« —Non pas, c'est tout simplement ma pensée. Je crois qu'il est plus facile d'être original, de se distinguer, de se faire lire dans le mal que dans le bien.

« —Vous la croyez donc dans le mal ?

« —Et vous, la croyez-vous dans le bien? La croyez-vous orthodoxe?

«—Non pas selon Rome.

«—Selon Genève ?

«—Pas d'avantage : Calvin l'eût mise en chapelle évangélique, parée d'un san-benito réformé, et l'eût fait rôtir comme une caille, à la barbe d'André Leoni-Leone et successeurs.

«—Et peut-être avec.

«—Quel bûcher, monsieur ! quelle hécatombe !

«—Mais serait-ce selon Ferney qu'elle serait en règle ?

«—C'est bien possible, monsieur le vicomte.

«—Plus tolérant que Calvin, le bon Voltaire lui eût dit : « Ma fille, » et lui eût donné sa bénédiction philosophique en souriant.

«—Oui, monsieur ; tout eût été bien d'abord, mais s'il avait eu des familiarités avec elle, comme avec madame la marquise du Chatelet, la chose eût peut-être tourné autrement ; peut-être auraient-ils fini par se battre comme deux bons diables ; mais on dit que c'est reçu entre amants, et que ceux qui se battent le plus s'aiment le mieux.

«—Dans ce cas, Voltaire chérissait fort sa marquise, puisqu'ils se battaient, dit-on, comme des bienheureux.

«—Après la danse, il l'invitait à continuer l'étude du système de Newton et des mathématiques transcendantes, mais il ne lui disait pas qu'elle était dans le mal ; il ne l'eût pas dit à George Sand non plus.

« —Pardi, je le crois bien ; l'auteur de *la Pucelle*, de *Zadig*, de *Babouc*, du *Dictionnaire philosophique* et de l'*Essai sur les mœurs ;* je n'ai jamais eu l'honneur d'en faire autant. Il y a bien l'*Essai sur les Révolutions*, mais...

« — Bah ! monsieur le vicomte, c'est désavoué ; c'est par conséquent comme non avenu. René est un bon chrétien et Attala une petite sainte : l'une s'empoisonne un crucifix sur le sein, l'autre aime la virginité encore plus que saint Jérôme ; c'est plein de vertu.

« — Que voulez-vous, monsieur, on ne peut pas être parfait ! »

S'il ne m'avait pas dit qu'il avait apostasié, j'aurais cru que M. de Chateaubriand voulait jouer sur les mots, en disant : « Restez dans le mal, » c'est-à-dire dans ce qu'on appelle le mal et qui est un bien pour vous, puisqu'il fait votre succès ; mais il paraît, par les choses qu'il ajoute même dans ses *Mémoires*, qu'il faut prendre ses paroles à peu près à la lettre ; c'est là peut-être ce que madame Sand a sur le cœur et ce qui l'a fait écrire avec tant d'acrimonie contre un *auteur qu'elle a tant aimé*.

Comme elle y va ! que de gros mots ! Je ne sais pas comment le grand George avait mis son bonnet ce jour-là ; je ne dis pas qu'elle l'eût jeté par-dessus les maisons, mais il paraît évident qu'il était au moins de travers ; ce n'est plus la haute raison de l'homme, c'est le caquet malicieux de la femme.

« Comme on ne sait pas si M. de Chateaubriand a jamais aimé quelque chose ou quelqu'un... »

Et madame Sand, elle-même, a-t-elle jamais aimé comme il faut? Il paraît que non, puisque des soupirants sont, dit-on, morts à la peine.

Dans un contre-roman, fort indigne, il est vrai, et tel qu'en pays, je ne dis pas chevaleresque, mais civilisé, on n'en fait pas contre une femme, contre une femme qui n'a point de méchanceté, qui n'outrage personne,

qui est la gloire des lettres profanes, qui écrit comme pas une femme et comme très-peu d'hommes ont écrit, et qui, petite-fille du maréchal de Saxe, est plus grande que le maréchal, même après Fontenoy ;

Oui, dans ce roman qui, malgré son aigreur, tourne parfois au comique, on a parlé d'arborer le drapeau noir sur la coiffe altière de George, et même de la *baliser* ni plus ni moins que la Seine et la Loire dans leurs passes dangereuses. Tant pis pour les niais qui s'y seraient laissé prendre.

Chateaubriand, selon madame Sand, a un autre défaut dans ses *Mémoires :* « Il ne comprend pas la révolution. »

Pardon, madame, il la comprenait fort bien ; il comprenait même la *terreur*. Il vous eût comprise rédigeant le *Bulletin de la République* sous l'inspiration de M. Ledru Rollin; mais il ne comprenait pas certains terroristes dont sa famille et lui avaient assez peu à se louer.

Peut-être même n'eût-il pas compris certains numéros du *Bulletin*, et c'est précisément parce qu'il a eu trop de *détails de la Révolution sous les yeux*, en arrivant à Paris, qu'il est parfois, non pas *furieux*, mais sévère, sans être cependant si *injuste*, si *absurde* qu'on le dit.

Voilà donc bien de la colère et du tapage pour rien.

Est-ce que la reine du style, la fée au fin langage, envierait quelquefois l'embouchure des braves dames du marché... des Innocents? Aurait-elle donc l'envie malheureuse de faire chorus d'injures contre un illustre mort avec le fin Nisard, le jaune Sainte-Beuve et le pieux Veuillot?

Mais, au lieu d'être lourde, longue, fade et froide comme les autres détracteurs, George a le verbe vif et

net ; au lieu d'être molle et bourbeuse, sa critique est forte et ferme, brutale même, et aussitôt après ces fantaisies, ces saillies de femme, ces grosses et inutiles escarmouches, elle dépose ses armes et revient.

Sa conscience littéraire et sa loyauté se réveillant la ramènent à la justice et à la vérité. Elle l'exprime avec non moins de verve et de clarté ; à son allure, on reconnaît la déesse : *et vera incessu patuit dea.*

« Et cependant, dit-elle, malgré l'affectation générale (elle n'est pas *générale*) du style qui répond à celle du caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, malgré l'abus du néologisme (l'*abus* est trop fort), je retrouve à chaque instant des beautés de forme grandes, simples, fraîches ; de certaines pages qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, *freluquets formés à son école*, ne pourrions jamais écrire en faisant de notre mieux. »

« Quand il est modeste, avait dit madame Sand auparavant, c'est à faire croire qu'il est orgueilleux, et ainsi de tout. »

Si nous avions la sévérité de madame Sand, nous pourrions lui rendre ses duretés, à propos de la modestie dont elle vient de faire montre ; nous aimons mieux croire à sa sincérité que de nous exposer comme elle à un jugement téméraire ou injuste.

Elle a raison, celle-ci, de se donner une certaine parenté avec M. de Chateaubriand : c'est en effet à peu près la même race, non pour les idées, mais pour le style.

Lélia est pour le moins aussi extravagante que *René* et n'est guère moins étincelante.

Ce n'est donc pas à elle à se joindre aux marauds pour insulter les dieux, afin d'être citée dans des pamphlets.

Mais vouloir empêcher une femme, petite ou grande, d'accourir là où il se fait des cancans, c'est chose impossible : autant vaudrait vouloir empêcher le bambin de piailler, le vent de courir et l'eau de couler.

Se ranger dans les rangs de la clique, qui se console de son impuissance par le dénigrement, ce serait pour elle trop descendre : et elle s'exposerait à blasphémer ses pairs.

Ce serait même d'autant plus impie de sa part, que rien ne l'y autoriserait ni ne l'excuserait.

Si elle vient de finir sa rendonnée de commère par rendre justice à M. de Chateaubriand, elle sait aussi que nul ne l'appréciait plus que lui et ne tenait en plus haute estime son style et son talent. Ses paroles, à cet égard, n'étaient ni emphatiques ni nombreuses, mais elles portaient : « Cela, disait-il, ne ressemble en rien à ce qu'on fait. » Il l'a répété dans ses *Mémoires*.

Quand il parlait ainsi de quelque chose ou de quelqu'un, c'est qu'il en faisait un grand cas. Je ne l'ai entendu en dire autant d'aucun autre que de lui-même. A tort ou à raison, c'était sa prétention de ne ressembler guère à personne. Le fait est qu'il ne ressemblait pas à tout le monde.

Quelquefois les descriptions de madame Sand lui restaient dans l'esprit, et il aimait à y revenir, n'en laissant toutefois échapper de sa bouche que quelques mots, tels que *haie* d'aubépines, *la traîne*, etc.

UNE HAIE D'ITALIE.

Moi, profane et sans émotion, je disais :

« — Je ne donnerais pas deux sous de cette haie à

côté de celle que nous avons vue dans les plaines de la Lombardie, entre Turin et Milan. C'était une haie, celle-là ! monsieur le vicomte, non pas faite à la plume, mais issue de la fine fleur de la terre de Saturne.

« A la place d'Adam, je n'en aurais pas demandé d'autre dans le paradis terrestre. Mettez un nid de bouvreuil là-dedans, et tout le reste ne m'est rien : j'ai le plus beau parterre de l'Italie.

« A elle seule, cette haie magique mériterait d'être arrosée par les quinze ou seize canaux qui passent et se croisent sous le pont voisin.

« — C'est donc celle qui pensa vous rendre fou, vous arracha tant de oh ! oh ! et vous fit, je crois, sauter en bas de la voiture pour aller l'admirer de plus près?

« — Celle-là même. Je ne me suis pas encore assez démené en son honneur; elle méritait mieux; elle résumait toute la flore de la brillante Péninsule. Elle n'avait pas moins de fleurs que la voie lactée n'a d'étoiles, et elles étaient plus variées. Toutes les couleurs s'y trouvaient dans leur fraîcheur primevère, et tous les parfums dans leur saveur matinale.

« Le vent des Alpes en embaumait la plaine.

« La verdure des rizières, des prairies, des jeunes blés, des mûriers et des vignes, était comme éclairée, illuminée d'en bas par ce phénomène végétal.

« C'était quelque chose de la splendeur céleste, et les deux ruisseaux coulant en sens inverse, à voix basse et mélodieuse, dans les douves de la route, achevaient le tableau qu'animait au loin le chant illustre des oiseaux de Virgile.

« J'aurais voulu demeurer là.

« — Dans le fossé ?

— Le fossé de l'Élysée vaut bien le parquet des villes. Vous riez maintenant, monsieur le vicomte, mais vous étiez alors assez sérieux et non sans émotion. Votre œil buvait le charme, et quelque chose sur vos lèvres annonçait le sentiment du plaisir intérieur. Vous aviez l'air de lui dire en souriant : C'est bien, ma belle ! et sur-le-champ vous me dictâtes pour madame de Chateaubriand la courte lettre que voici : « Nous « sommes en Lombardie, la pluie est douce, la voie « est belle, tout va bien : l'Italie est toujours ce que « tu l'as vue, le plus beau pays du monde. »

« — Ainsi selon vous, monsieur, cette haie lombarde mériterait d'être aussi célèbre que le pont d'Avignon.

« — Oui, certainement : le pont d'Avignon était le rendez-vous des sorciers que les papes faisaient brûler, quand ils pouvaient les attraper, et la haie de Lombardie est le rendez-vous des oiseaux qui chantent pour Dieu et qui enchantent la terre.

« — Il n'y a donc pas de haie dans votre pays, et vous n'en aviez jamais vu ?

« — Si fait, monsieur le vicomte, on en a vu quelques-unes. Elles ne valaient pas celle-ci, mais j'offre à parier qu'elles valaient mieux que toutes les haies du Berry. Vous-même, n'avez-vous pas fait une description du *printemps en Bretagne?* C'est un bijou, c'est une merveille.

« Mais ça ne peint que les Côtes-du-Nord : elles sont bien incomplètes, ça sent la Rance. Qu'eussiez-vous dit si vous aviez vu nos côtes du Sud, le joli Morbihan ?

« — Oui, où il n'y a que des landes pelées et du granit grisâtre.

« — Où il y a des vallées, des fontaines, des étangs, des ruisselets et des mers, et par-dessus tout cela, un ciel, une lumière tels que n'en ont jamais vus et n'en verront jamais les Côtes-du-Nord.

« Saint-Malo est bien heureux d'avoir donné le jour à un Chateaubriand, à un Lamennais, à un Broussais, etc.; autrement ce serait un des trous les plus sombres du globe.

« Jamais la brume n'en désempare, et le vent emporte les maisons.

« Dire que nos landes sont pelées, c'est même irrévérencieux et injuste. Si Jean-Jacques les avait vues, il eût dit, au contraire, que, sévères par endroits, dans d'autres elles ont quelque chose du vêtement de Salomon. Elles ont la fleur safranée de l'ajonc, qui ressemble à des nuées d'abeilles et de papillons d'or. A leurs pieds, les bruyères rases forment un tapis de pourpre fleurie; le soleil, dieu des druides, le peut bien embellir quand il monte ou descend, mais il ne le peut faner ni flétrir, alors même qu'il fait briller de ses feux les plus vifs les sentiers qui se déroulent autour des collines et qui ne reluisent pas moins de micas blancs, que la ceinture de la reine de Saba n'étincelait de diamants et de saphirs.

« Oh! que je vous ferais bien voir tout cela, si j'avais ce que je n'ai pas, si j'avais votre plume!

« Je vous accorde cependant que, dans son ensemble, la description de madame Sand est très-belle; elle sent le chèvrefeuille et le foin qui mûrit. La *traîne* y est bien jetée; mais ce n'est, après tout, qu'un mot fait d'hier, un honnête vocable berrichon ou solognot.

« Pour le pittoresque et l'antiquité, il ne vaut pas le

dixième du mot *sente*, usité en Bretagne et un peu partout, je crois.

« De là est venu le *sentier* si cher aux amants et aux saints, le sentier des bois, le sentier solitaire, le sentier de la vertu : ce mot seul m'enchante et me fait rêver, tandis que la *traîne* me paraîtrait une scie, si elle n'était entre les mains de l'enchanteresse.

« —Mais votre mot *sente* a-t-il le même sens ?

« —Pas tout à fait ; mais n'importe : la sente serait plutôt une petite route, une route à un seul, une route à mouton, enfin un sentier de la vertu à l'usage de Port-Royal-des-Champs ; chez nous, la *traîne* du Berry se dit *marche à charrette.*

« —Mais la grâce !

« —La grâce ! Croyez-vous qu'une *marche* ombragée de gros châtaigniers, de chênes d'émonde, de poiriers sauvages, d'épines noires et d'épines blanches (que vous autres, messieurs, appelez aubépines), de sureaux, de fougères, de digitales, d'églantiers, de bonnes ronces crochues, s'inclinant sur la route en courbe aimable, vous chatouillant doucement l'œil et l'oreille, vous enlevant votre chapeau et le laissant mollement tomber dans une mare ou dans un ruisseau limoneux qui côtoie les prairies en silence, tandis que les pies, corbeaux, geais, fresaies, éperviers, merles et loriots chantent au-dessus et que la grande mer gronde au loin en brisant les vaisseaux en minant, délayant, avalant ses côtes, en entamant des villages ; croyez-vous que tout cela soit si disgracieux ?

« —Non, certes pas, c'est très-agréable, au contraire ; j'aime votre *marche*, mais cela ne signifie pas uniquement voie à *chariot,* au lieu que *traîne* l'implique.

« —Oui, à Bourges peut-être et dans sa banlieue; ailleurs, on ne saurait ce que cela veut dire.

« Outre les marches à charrette, nous avons aussi les *marches à chevaux*, qui nous ont donné les *marquis* : ce sont les frontières, les zones qui entourent et protégent un pays; nous avons les *marches* d'Ancône et les *marches de Bretagne*, où chevauchait Roland avec sa grande épée, l'invincible Durandal.

« *Marche* vient de *marh, cheval,* ainsi que *markis :* c'était le cavalier gaulois; il a conservé son nom chez les Francs, pour finir par être un des héros de Molière.

« —Ne pourriez-vous pas nous dire aussi en passant, monsieur, ce que veut dire le mot *Durandal?*

« —Mais... si...je crois qu'il vient de *dur* et de *tall,* mot anglais qui veut dire *haut.* Et si vous en voulez d'autres, le mot *marche* serait aussi le lieu où l'on *va à cheval*, et *marchand*, celui qui *va à cheval.*

« —A la bonne heure, vous avez réponse à tout.

« —Voilà, monsieur le vicomte, comme tous nos mots celto-bretons sont respectables, intéressants, pleins d'histoire; ce sont des monuments. M'en pourriez-vous dire autant de la *traîne*, qui n'est que du patois francisé, du vrai *roman?*

« —Oh! non, monsieur, je ne pourrais jamais en dire si long.

« —Grand merci du compliment! »

J'ignore si je me suis trompé sur les termes qu'employa M. de Chateaubriand à l'égard de madame Sand; je ne le crois pas. Quant au sens, j'en suis certain, et du fait aussi.

D'ailleurs, si je me suis trompé sur les mots, que

madame Sand me redresse : je m'en rapporte à sa loyauté, que je crois entière.

Où madame Sand a-t-elle écrit sur M. de Chateaubriand les belles choses que nous venons d'admirer? Je l'ignore. J'ai trouvé cela sans autre indication, mis en hachis dans la macédoine de Bavius et au milieu de quoi?... Ça l'apprendra à être plus circonspecte, à ne pas aller secouer sa crinoline parmi ces vieilles culottes et à ne pas écrire des méchancetés dignes d'être mises à la *Cloaca maxima*[1].

1. Quand elle écrivait ainsi, avait-elle lu les pages qui la concernent dans les *Mémoires*? Il paraîtrait. Dans ce cas, la mauvaise humeur de Lelia serait plus concevable; car, au milieu de beaucoup d'éloges, la superbe amie de Trenmor y reçoit quelques vérités, et des vérités assez poignantes; il paraît même qu'elle en a un peu senti la justesse, puisqu'elle s'est un peu corrigée.

En effet, on ne pourrait plus, sans cesser d'être juste, dire de ce qu'elle fait aujourd'hui: « que le talent de madame Sand a quelque racine dans la corruption, que ses écrits sont une insulte à la rectitude de la vie, et qu'elle deviendrait commune en devenant timorée.»

Ce n'est peut-être pas que madame Sand soit devenue bien timorée, mais elle s'est amendée. Ses héroïnes ne jouent plus si hardiment au péché mignon, à qui perd gagne. Le sens moral y domine avec le sentiment de la liberté. On ne peut plus dire surtout que ses conceptions soient « une insulte à la rectitude de la vie. » Ne méritant plus ce reproche, elle ne devrait plus s'en souvenir avec amertume. Il l'a fait changer. Il ne reste donc plus que les éloges, et ils sont grands, et ils sont dignes d'une profonde reconnaissance.

VI

L'HOMME ET LA FEMME.

Au lieu de continuer à constater les contradictions de M. Sainte-Beuve, dont nous avons peut-être donné déjà des indications suffisantes, et avant d'examiner, en détail, la lettre de Joubert, jetons un coup d'œil sur l'une des pages les plus déplorables de son gros pamphlet : « Chateaubriand et son groupe. »

Ce passage ne devait venir qu'à l'endroit où je parle des habitudes de M. de Chateaubriand et de l'emploi de sa journée ; mais comme je crains que ce volume n'aille pas jusque-là, je crois devoir transporter ici ce morceau. Il se terminera par un très-curieux portrait du critique fait par lui-même, dans Joseph Delorme.

...Vers cinq heures du soir, M. de Chateaubriand était toujours rentré pour dîner avec madame de Chateaubriand, et parfois avec quelques invités ; on voit donc que, dans sa journée, il n'y avait nulle place pour ces dîners de barrière, où prétendent le faire assister

une femme libre et un ex-professeur de l'École normale, dans les récits les plus inouïs et les plus malveillants que la rancune et le dénigrement aient pu inspirer.

Sont-ce là les spicilégeset les anthologies actuels du haut enseignement? Qu'en dit l'Université? Qu'en diraient les Gerson, les Rollin?

Corpo di Bacco! quelle hotte déchargée dans le *Trivium* et le *Quadrivium!*

L'art de diffamer serait-il passé au nombre des arts libéraux, et ne serait-ce que pour tâcher de flétrir la gloire des lettres dans ses plus illustres représentants, que certains professeurs écriraient et professeraient?

Telle n'est pas la méthode ordinaire de la docte et grave Université française, si dévouée aux hautes lettres et si respectueuse envers les grands écrivains.

L'Académie française a senti le coup, et sans descendre à répondre, elle a dit un mot: *Au concours l'ÉLOGE de M. de Chateaubriand.*

Honneur à l'Académie française!

Et l'opinion publique, qu'a-t-elle dit? Elle s'est tue de dégoût.

Le *Constitutionnel* seul, et l'*Opinion* qui se dit *nationale*, et que cependant, il ne faut pas confondre, surtout en ceci, avec l'opinion de la *nation*, ont osé parler.

« Quel bonheur pour la jeunesse, a dit le journal de M. Guéroult en parlant de l'auteur, d'avoir à sa tête un tel maître! »

Je ne sais pas, ou plutôt je sais très-bien ce que pense la jeunesse française « de ce bonheur; » mais je sais aussi que la jeunesse étrangère sur laquelle, *ut in anima vili*, on a fait la première expérience de ce cours

de toxicologie littéraire (car cela forme un cours en XXI leçons, sans parler des appendices), ne l'a pas absolument goûté, et que l'on a été obligé, dit-on, d'aller porter ailleurs ces leçons édifiantes.

Aussi l'*Opinion nationale* est à peu près la seule qui ait trouvé cela bien. Je l'aime encore mieux faisant le procès aux allumettes chimiques, lorsqu'on menaçait de les frapper d'impôt, qu'applaudissant à ces tentatives de profanation sur une pure et grande renommée. Cela du moins était comique et ceci est triste.

O M. Guéroult! vous qui vous dites libéral et qui l'êtes parfois; vous qui parfois soupirez après la liberté de la presse et de la tribune, est-ce parce que M. de Chateaubriand a fait *la Monarchie selon la Charte;* parce qu'il a défendu et sauvé dans son temps la liberté de la presse; parce qu'il a bravé pour la défendre un gouvernement qu'il aimait, est-ce pour tout cela que vous exaltez ses ennemis et ses insulteurs? Il semble cependant qu'on ne devrait pas perdre sitôt le souvenir de services si grands ; la nation ne le perd pas.

M. le directeur de l'*Opinion nationale* me semble fait pour comprendre ces choses, et cependant il laisse dire, sans faire ses réserves. S'abuserait-il donc jusqu'à croire aussi lui, qu'il faut des immolations littéraires, pour obtenir des bénédictions politiques?

Nous savons qu'il a répondu à quelqu'un qui fait grand cas de son talent et qui lui témoignait son étonnement de tout ceci : « Bah! le rédacteur de l'article est un ancien secrétaire de l'auteur! » Cela explique très-bien la chose, mais ne la justifie pas.

Le patron et le secrétaire peuvent préparer leur sauce et fouetter leur crème à domicile, comme ils l'enten-

dent : mais le directeur d'un journal est maître chez lui : il est responsable devant le public, et il ne l'aura pas de son côté, en laissant outrager le plus grand organe et l'admiration la plus chère de la France libre ou du moins libérale.

Au fond de ces indulgences pour le mal, il peut y avoir des souvenirs de Ménilmontant et du *Globe;* mais celui qui fait une si belle morale à un mort, une si noble guerre à une tombe, n'a-t-il pas été dans son bon temps le chantre de *Volupté,* et l'un des plus chauds restaurateurs de la chair ? Fallait-il se déclarer pour cela un si venimeux ennemi de l'esprit?

« Par exemple, dit le littérateur moraliste qui a rendu compte dans l'*Opinion nationale* des élucubrations de son patron, par exemple la femme a eu tort ! » Oui, sans doute, la femme a eu tort; mais l'homme qui l'a tentée, l'a inspirée, conseillée, éditée, a eu tort cent fois plus.

La femme, lors même qu'elle n'est pas impudente et niaise, ce qui se voit de temps en temps, est quelque chose de vaniteux et de léger. L'homme, quand il est digne de ce nom, doit être plus grave, plus réfléchi et lui faire entendre raison; il lui doit représenter, dans son propre intérêt, la nécessité de la décence et de la pudeur, au lieu de la pousser aux indignités et de l'exciter à se faire une couronne de sa propre honte, sans respecter même la vraisemblance.

Il est vrai que pour la confusion du beau sexe, il est des femmes qui, une fois qu'elles ont, selon l'expression populaire, jeté leur bonnet par-dessus les maisons, ne regardent plus à rien, ne craignent plus rien, s'imaginant n'avoir plus rien à ménager avec l'opinion pu-

blique. Alors elles sont dangereuses : elles osent tout; elles vont jusqu'à se faire publiquement honneur de ce que la délicatesse et la pudeur des autres cachent avec le plus grand soin. Elles iront même exagérant leur honte, et bravant le vrai pour se vanter et se venger.

Un homme qui aurait du tact et le sentiment, je ne dis pas du devoir, mais des convenances, devrait-il se prêter à ces aberrations d'une créature dévoyée? Devrait-il surtout l'y exciter; l'encourager et la seconder dans une publication dont tout autre eût rougi, en supposant même que ce qu'elle dit fût vrai, ce qui n'est pas. De ce côté, sa vertu fut moins endommagée qu'elle s'en flatte.

D'ailleurs, une femme émancipée à ce point est indépendante de tout, hors du besoin; elle n'a pas de fonction universitaire ni de responsabilité sociale.

Quel que puisse être le penchant d'un ancien saint-simonien pour la *femme libre,* devrait-il l'assister dans toutes ses libertés et se constituer le parrain bénévole et l'éditeur empressé de ses productions? Sans lui, elles n'auraient sans doute jamais vu le jour, tant le scandale même y a peu d'attrait.

Oui, un homme doit-il descendre à un tel rôle, surtout quand il en a un autre qui est des plus délicats, qui exige la plus entière moralité?

C'est sans doute une grande consolation pour un professeur de haute faculté, exilé de sa chaire par la jeunesse, de se voir nommer à la plus haute école de France, à l'École normale, où les auditeurs n'ont le droit que d'écouter; mais encore faudrait-il s'en rendre digne par d'autres œuvres que celle-ci.

Ceux qui l'ont nommé ont pu lui dire : La jeunesse

des hautes écoles ne veut pas de vous comme professeur ; eh bien, pour lui donner une leçon et lui faire voir qu'elle n'est pas maîtresse, nous vous chargeons de former des professeurs pour cette même jeunesse : c'est vous en venger courageusement ; allez donc, et prouvez que nous n'avons pas eu tort en déployant vos mérites et en faisant briller vos vertus.

Est-ce pour répondre à ces espérances qu'on nous a donné ce gros factum, et qu'on nous a révélé les misères et les prétentions d'une pauvre femme ?

C'est bien l'homme, en effet, qui l'excite et l'irrite, comme on le voit clairement par ces dernières lignes de son travail incroyable :

« En rendant, dit-il, le manuscrit à l'auteur, je lui écrivais... : Ce silence qu'on fait partout, cette *omission* de vous m'*indigne.* » (C'est pourtant lui rendre service). « Lui-même (le défunt) a eu ce tort : il n'offrait au-devant de la scène que ce qui était du goût des auditeurs immédiats. » (Je ne sais pas du goût de quels auditeurs sera ce que vous ajoutez.)

« C'est à mes yeux, ajoute-t-il, un de ses *crimes* de ne vous avoir nulle part nommée... Rendez à sa *mémoire le service* de publier un jour et sans l'*altérer* (elle altère donc quelquefois, lorsque, sans doute, elle n'a pas les bons conseils d'un Mentor comme ici) le chapitre que vous me faites lire. Au milieu de vos admirations, vous lui *infligerez une mauvaise note.* »

Une *mauvaise note*, voilà surtout ce qu'on veut ! Mais quel euphémisme pour y arriver ! Quelle leçon pour un professeur ! *Rendez à sa mémoire le service de lui infliger une mauvaise note !*

Moyennant cela, je ne serai plus seul à la tâche ;

car tel est le sens de la phrase réduite à sa plus simple expression et débarrassée de ses ambages.

Mais pourquoi *une mauvaise note?* Parce que l'*illustre* n'a pas voulu dévoiler des misères auxquelles il n'avait point de part; parce qu'il n'avait rien à dire de *Gugliemo, Hieronimo,* etc., etc., etc., qui sont d'ailleurs assez célébrés par la partie intéressée, comme nous le verrons.

Oui, quelle leçon de morale pour un professeur! mais aussi quelle injure pour la femme à laquelle il s'adresse et à laquelle il s'unit pour éclabousser le voisin! « Parlez de lui, » et votre parole seule lui infligera « une mauvaise note. »

Quelle idée a-t-il donc de cette pauvre femme, pour faire entendre ainsi qu'il suffit qu'elle parle de quelqu'un pour le flétrir? Après l'avoir adulée, après lui avoir tendu la main pour lui demander la charité d'une mauvaise note, la prend-il pour une courtisane du plus bas étage, pour une Vénus vulgivague?

Si donc le secrétaire de l'*homme* a parlé bien légèrement de la *femme*, l'*homme* en parle ici bien plus lestement encore.

En disant que la *femme* a eu tort, le secrétaire a fait preuve d'un peu de sens moral; mais en ne donnant pas à l'*homme* le tort le plus grand, il a fait voir qu'il n'avait pas le sens moral tout entier, ou qu'il se moquait, ou qu'il n'osait pas dire sa pensée.

Quant à l'*homme*, il ne paraît pas sentir ce qu'il fait; peut-être même croit-il faire de belles choses.

Ce qui étonne, c'est que l'*homme* et la *femme*, ne se croyant pas suffisamment intéressants par eux-mêmes, se rabattent précisément sur celui qui

a joué le moindre rôle dans leurs affaires, si tant est qu'il en ait joué; car écrire presque tous les jours à quelqu'un des lettres qui n'étaient pas toujours lues, et, en désespoir de cause, lui envoyer des copies de quelques passages de ses œuvres pour le flatter; essayer sans autorisation de s'introduire chez lui, s'en voir désagréablement éconduite par les domestiques, n'est pas, ce nous semble, une très-grande preuve de succès.

Bien d'autres femmes lui écrivaient, plusieurs même quand il voyageait, venaient le voir sur les routes et dans les hôtels, pour lui témoigner leur admiration, sans qu'il y eût rien de mal à tout cela, sans qu'elles pensassent à se poser en conquérantes et en princesses régnantes, sans qu'elles se permissent la moindre médisance ni la moindre calomnie, car elles se respectaient et pouvaient être reçues partout.

Une femme est libre, sans doute, de se poser si cela lui convient, en rivale d'une autre, et même de la veuve de la grande armée; mais pourquoi se vouloir jeter sur un seul, quand à Rome, à Paris, au delà de la Manche et même sur les bords du Tage, on a un si gros bataillon à ses ordres? Elle veut bien en faire l'appel devant nous et le passer en revue avec son compère et ami.

Cependant, je conçois que, malgré cela, elle *fût*, comme elle nous l'apprend elle-même, *curieuse de voir M. de Chateaubriand (alors notre ambassadeur à Rome), et qu'enfin s'appuyant du nom de madame Hamelin, elle lui ait écrit un petit mot.*

Voici maintenant, toujours d'après la princesse elle-même, un échantillon des cavaliers servants qui alors composaient sa cour, mais qui lui semblaient un peu usés: *C'était, en effet,* dit-elle en parlant de l'un d'eux,

un homme déjà au bout de ces rêves, que Jérôme et Gugliemo m'avaient tant de fois exprimés (en voilà trois !)

Se jeter sur un seul, quand on a un si brillant état-major à son service à Rome, à Paris, à Londres, à Lisbonne, est-ce bien juste, encore une fois?

Si les dames étaient toujours les juges de ces sortes de cas, si les cours d'amour siégeaient et fonctionnaient encore au sein de notre vertueuse et fertile Provence qui en avait bien besoin, je déférerais la cause devant elles. Je ne craindrais même pas les arrêts des gentils rhapsodes du *gai saber*. Mais revenons à nos moutons et brebis égarées.

Cependant Camillo partait (et de quatre); *il partait amoureux et regretté, mais il partait. Au moment de monter en voiture, il m'envoya une petite boîte ; c'était un petit camée qui représentait un chien courant. Il se comparait à ce chien, disant qu'il fuyait.* Dans ma douleur, je lui renvoyai *sa bague, avec un petit mot fort sensible.... Ces Italiens ne savent pas aimer.* (Les Portugais le savent mieux !)

Qu'était-ce que ce Camillo?

C'était, dit une note au bas de la page (t. II, p. 442), *un noble Florentin, qui s'est illustré par ses vertus et par son patriotisme.*

Ce n'est pas tout. « Un jour, dit-elle naïvement, *j'étais sortie; je rentrai avec don Michele, qui m'avait ce matin-là donné le bras.* » (Michele, ceci sent le Portugal; mais nous n'y sommes peut-être pas encore, une autre sortie pourra l'amener.)

Gugliemo, lui, n'était pas un chien courant qui fuyait comme le vertueux Camillo. « Gugliemo m'attendait à Florence; il me l'écrivait avec amitié. »

Tout ceci est très-beau, certainement; cependant le professeur-*éditeur*, l'*ingénieux* critique, le Mentor puritain, s'aperçoit que cette énumération homérique des amants d'une femme qui n'était pas absolument une Pénélope, pouvait nuire quelque peu à l'effet qu'il voulait produire, et rendait toute chose banale et même pis. Aussi lui conseille-t-il de supprimer tous ces noms et de ne leur en substituer qu'un seul, afin d'y appeler toute l'attention. «Tant de noms, dit-il, *ça désintéresse.*» La vérité souffrira de cette substitution, mais l'intérêt, mais l'effet y gagneront, c'est tout ce qu'il faut. Tout doit être disposé dans ce but. Aussi l'un et l'autre s'y emploient-ils avec ardeur; mais c'est toujours l'homme qui inspire, guide et va en avant. *Duc gregis ipse caper : sequitur lasciva capella.*

Jamais on ne vit la vanité, la haine et la malice s'ingénier à ce point.

Dans le défunt que poursuit ce zèle conjoint et combiné, rien n'est bien. Tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait est tourné à mal: il ne peut que le mal, et l'on sait toujours le trouver en défaut. S'il dit oui, c'est un mal; s'il dit non, c'est un crime: on appelle cela le *faire connaître*, ou, comme on l'a avoué plus tard, *le percer à jour*.

Tout ce qui peut lui faire honneur est soigneusement, scrupuleusement écarté; tout ce qu'on peut mettre à sa charge, et l'on sait tout y mettre, est largement, minutieusement développé, microscopiquement commenté.

Pas un mot, pas un geste ne sera innocent : on possède assez de fiel pour tout envenimer. Il ne se peut qu'il ait relevé en France la religion et les lettres; que sa voix, pendant quarante ans, ait mené son pays, car

à le bien prendre, il n'avait ni talent, ni vertu ; et on le prend si bien que le premier nain qui passe, on essaye de s'en servir pour l'éclipser. C'est ainsi qu'à côté de lui les écrivains les plus communs, pour ne pas dire les plus nuls, les ambitieux les plus vicieux, les plus vulgaires, seront des géants, des colosses, des prodiges de talent et de vertu.

En un mot, tout est grand, tout est bon, excepté *lui*. Lui seul a tous les défauts, les autres n'ont que les mérites.

Un déni de justice si entier, une malveillance, un dénigrement si continus, si constants, étonnent d'abord ; mais on s'y fait bientôt, on les pénètre, on voit que ce ne peut être qu'une manie, qu'une gageure sinon un marché ; et ce qui avait paru odieux devient burlesque et finit comme toutes les trivialités méchantes par fatiguer même le dégoût.

En s'acharnant à dénigrer ainsi, *per fas et nefas*, l'écrivain et l'homme d'État qui, dans ce siècle, a rendu le plus de services et fait le plus d'honneur à la France, qui a montré le plus de désintéressement et développé dans toutes les circonstances le caractère le plus beau, à qui espère-t-on plaire ? Ce n'eût certes pas été à Fontanes ; mais tout le monde ne lui ressemble pas, et il paraît évident qu'on veut plaire à quelqu'un.

M. de Loménie a dit un mot innocent et malin comme la plupart de ses mots : « M. Sainte-Beuve, dit-il, *prête* à M. de Chateaubriand toutes les dames de sa connaissance. »

En effet, celle-ci est depuis longtemps de sa connaissance, comme le prouve très-clairement cette pièce des poésies de Joseph Delorme, où il l'a chantée et

qu'il lui envoie avec un livre sérieux sous ce titre :

A HORTENSE

AVEC UN MARC-AURÈLE QU'ELLE A DEMANDÉ

Voici donc le stoïque et sa mâle sagesse,
En retour d'un *présent* plus *doux;*
Il faut être Aspasie ou vous
Pour songer à tel don le soir d'*une caresse,*
Ou le matin d'un *rendez-vous.*
Jamais... je ne me suis tant vu causer
Qu'auprès de vous, ce jour, le lendemain du *baiser.*
Il est doux, quoi qu'on dise, avec celle qui *charme,*
D'échanger plus d'un mot, de *croiser* plus d'une *arme,*
De parler gloire et Grèce, et *Rome, et cætera.*

Est-ce clair? comme dirait M. de Broglie, et serait-ce pour illustrer un peu l'objet de ses amours qu'on le prête à autrui? Je ne saurais dire si c'est à la même que s'adressent ces autres vers; mais ils ne sont pas moins pittoresques :

Lorsque, sans plus tarder, glissant par sa croisée,
Je la laissais *au lit, haletante* et brisée...
... Comme on voit au printemps
Le poulain généreux enfermé trop longtemps...

Assez de ces choses dont les poésies moribondes de Joseph Delorme sont remplies. Finissons par ces vers qui ne peignent plus les dames *haletantes* et *brisées*, mais le poulain devenu un peu plus mûr. Nous trouverons là un aveu, une révélation du caractère de l'homme et une transition naturelle à ce qui va suivre :

Tel dont la *finesse naïve*
A trop senti la *bise* active
Tourne en malice à son midi...
S'énerve et n'est plus qu'*affadi.*

Tourne en malice et n'est plus qu'affadi! nous y voilà. C'est en partant de cette indication que nous allons étudier d'une manière plus particulière et sur nature le caractère de l'*homme*, après avoir esquissé celui de la *femme*.

VII

Le critique *ingénieux* peint par lui-même dans Joseph Delorme. — Ses ruses. — Ses poses. — Ses misères. — Ses vers. — Ses maximes. — Sa morale. — Articles de MM. Taxile Delord et Clément Caraguel. — Réaction du bon sens.

Ce que nous venons de voir a vraiment en morale quelque chose d'énorme et d'inouï. Étudions donc un peu cet aride phénomène dans sa source. Autrement, nous ne le comprendrions pas.

Oui, passons de ces énormités à un portrait de l'homme, fait avec soin et réflexion par lui-même. Il n'a l'intention de se peindre qu'en beau pour se rendre intéressant et admirable, s'il le peut; mais comme il prend pour le beau ce qui ne l'est pas toujours, ce portrait quoique flatté, chargé, calqué, surchargé à loisir, ne laisse pas de nous le faire connaître mieux qu'il ne pense.

A force de se déguiser, il se trahit, et la vérité perce sous le masque.

Sentant bien sa faible valeur et voulant parvenir à se

distinguer néanmoins, Joseph Delorme a toujours été rusé, mais souvent maladroit.

Afin de pouvoir se faire valoir à son gré, de pouvoir se louer et se flatter à outrance, il s'est donné un faux nom, il s'est fait une fausse histoire ; il a fait le malade et le mort, espérant se faire remarquer et escamoter, sous le masque de ce faux nom et d'un personnage double, quelque peu de renommée.

C'est parce qu'il s'est grimé d'abord à ce jeu de passe-passe qu'il croit que tous les autres sont faux, qu'ils portent un masque et ne jouent que la comédie.

Tout le monde ne lui ressemble pas cependant, tout le monde ne voudrait pas descendre à demander un peu de vie littéraire à une fausse mort et un peu de renom à un mensonge ; c'est un triste pis-aller.

L'ingénieux critique s'est tellement posé, exposé, étalé, tourné, retourné, pour se donner une attitude ; il s'est tellement et si pauvrement vanté, adulé, flagorné, surfait, sous le faux nom de Delorme, qu'au lieu de s'agrandir il en est devenu ridicule, et n'a jamais pu être pris au sérieux.

Ses idées, en Delorme, sont des plus vulgaires, son style souvent baroque. Aussi n'a-t-on jamais pu dire de lui que c'était un bon écrivain, un bon critique ; on a dit que c'était un *critique ingénieux*, et quoique le compliment soit bien maigre, c'est encore beaucoup dire.

En effet, nul n'a pu sans pitié le voir pirouettant ainsi sur lui-même n'ayant d'autre souci que de se faire valoir, se montrer d'un côté, s'exhiber d'un autre et disant : M'aimez-vous comme ci, m'aimez-vous mieux

comme ça? Dites-le; car je ne tiens pas, quant à moi, à un principe, à une pose ou à une autre; c'est à vous que je veux plaire; c'est un peu d'admiration que je vous demande : appelez-moi Werther, appelez-moi René, et je serai Werther ou René, je serai l'un et l'autre à votre gré. Mais :

Gentille dame,
Paye à ton tour,
D'un peu d'amour,
Le troubadour.

Aimez-vous mieux me voir guerrier? Eh bien, feu Delorme qui n'est pas mort et qui en moi vit encore, « était amoureux de la splendeur militaire. » Il ne combattait guère « mais il se *créait à plaisir* mille aventures périlleuses, séditions, batailles, siéges, dont il *était le héros*... Il lui semblait au milieu de ses *triomphes* (sans combat) que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque *forme* ravissante de jeune fille à *demi* voilée... se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur... » Est-ce assez beau cela?

Le voulez-vous homme de génie? Eh bien, Delorme « avait toutes sortes de talents... Il eût réussi à souhait dès le sortir du collége... »

Pourquoi donc n'a-t-il pas réussi plus tard?

Chose étrange! notre critique a mis la mort à l'entrée de sa carrière; il en a fait sa patronne et son étendard : il est en quelque sorte né de la mort; aussi est-il né mort, en quelque sorte; ses œuvres sont mortes, ses romans sont morts, sa critique est morte et mortifère; tout en lui est mort, froid, glacé, figé; rien ne va plus, sinon le fiel, le calcul et le venin.

Mais ce mort parle toujours; il ajoute : M'aimez-vous mieux en petit saint? Eh bien, Joseph Delorme « est d'abord dévot. »

Mais si vous me préférez comme philosophe, comme esprit fort, je suis votre homme.

« ...Aussitôt Delorme abjura les *simples* croyances de son éducation chrétienne : il s'était épris de l'*impiété* (remarquez qu'il ne dit pas de l'incrédulité, mais de l'impiété) audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion.

« La morale *bienveillante* de d'Alembert réglait sa vie. Il se serait fait scrupule de mettre le pied dans une église, et, en rentrant le dimanche soir, il aurait marché une lieue pour aller jeter dans le chapeau du pauvre le produit des épargnes de la semaine. » — Or, il n'y avait pas d'épargnes, puisqu'il vient de dire qu'il n'avait pas le sou et que la faim était proche. Ainsi donc il eût marché une lieue pour aller jeter rien dans le chapeau du pauvre. Quelle charge ! quelle affèterie ! quelle hâblerie ! Rien qu'à la manière dont c'est dit, on voit que c'est faux. Lorsqu'on veut ou qu'on peut donner, il n'y a pas besoin de *marcher une lieue* pour trouver une main ou un chapeau tendus ; on en trouve à chaque pas. Cette *lieue* n'est donc là que pour faire de l'effet, l'effet de ce qui n'est pas : c'est du charlatanisme; c'est une comédie à propos de charité ; c'est une profanation.

Delorme avait aussi, « un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité et une haine implacable contre les puissants de ce monde. »

Dans ce cas, pourquoi avoir presque toujours combattu les idées favorables et propices à la portion souffrante de l'humanité? Pourquoi avoir été presque toujours le très-complaisant serviteur des *puissants de ce monde* tant qu'ils ont été puissants, tant qu'ils ont tenu, comme il l'a dit lui-même, « le balcon ou le balustre des récompenses et des distributions? » Pourquoi avoir contribué à les aveugler? Pourquoi les avoir encensés quand ils régnaient et les délaisser, les outrager, quand ils tombent?

Delorme voulait « réparer cette *inégalité* (du pauvre et du riche) que la société consacre et que désavoue la nature. »

On soutient tout le contraire aujourd'hui.

Ainsi, l'on se parait pour faire le beau, pour être populaire dans un certain monde, de sentiments que l'on n'avait pas ou que l'on a reniés depuis.

Finirez-vous enfin par nous dire où et quand il faut vous prendre pour vous trouver vous-même? quand vous étiez *dévot* ou *impie?* quand vous étiez saint-simonien ou janséniste? quand vous étiez démagogue ou rétrograde, incendiaire ou éteignoir?

Ou bien n'êtes-vous rien de tout cela? Êtes-vous tout simplement l'homme du picotin ou l'homme « capable de déployer de fortes vertus? » Oh! qu'on aimerait de voir quelques-unes de ces vertus? Ce serait là du nouveau.

Mais après toute cette pantomime, nous allons entendre enfin quelques vérités de J. Delorme sur lui-même; elles peignent l'homme à fond et tel qu'on le trouve, dans sa critique de tout homme de mérite, et surtout dans sa critique venimeuse de Chateaubriand.

« Il (Delorme) en voulait misérablement aux Byron, aux Lamartine... » (Nous y voilà.)

Pourquoi ne pas ajouter : à Chateaubriand? « Mille fois, nous avons gémi de ses actes d'aigreur!... Quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains ! »

Voilà l'homme. Voilà l'impuissance et l'envie dans toute leur triste nature et telles qu'elles vont se révéler.

Mais aussitôt, selon sa tactique, il reprend la palinodie : « Il est surtout *inoffensif*, il est doux, il n'a point d'ambition, point de vices. »

« Il est sans ambition, il est sans préjugés. » (Pour ce dernier point, c'est bien vrai.)

« Ceux qui le connaissent veulent bien l'aimer, ou du moins *s'intéresser à lui*. » (C'est l'essentiel.)

« Il entre facilement dans les idées de tout le monde. » (Et même un peu trop. Mieux vaudrait qu'il en eût à lui.)

« ... Sa pureté est même austère par *moment*. » (Ce par *moment* est fort bien trouvé.)

« Ce jeune homme a gardé son innocence; « c'est le cœur d'un poëte... il a de *modestes besoins* : le froid, la fatigue, la faim, l'ont éprouvé. » (Et il *marchait une lieue pour aller jeter ses épargnes dans le chapeau d'un pauvre !*)

« Il respecte les femmes, et jusqu'au livre de ses études. Il s'en passe, faute de quoi. » (Et il jetait ses *épargnes* dans le *chapeau d'un pauvre...!*) « Dénué de ressources et de soutien, il travaillait, mais travaillait à peu de lucre, à peu de profit intellectuel, à nul agrément... Ses forces portent à vide. » — « La vue de brillants talents lui inspirait une *tristesse resserrante*. » (Toujours le mal de l'envie!)

« Qu'on ne lui parle plus de protecteurs, ils ne donnent que pour qu'on leur rende. Sa fierté à lui, *honorable* et *vertueuse*, *s'accommoderait* mal de ces transactions *coupables*. » (C'est peut-être un peu changé.)

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici n'est qu'une sorte d'énumération arithmétique des souffrances et passions d'un poitrinaire, d'un moribond. Tout cela est sans vie et sans souffle ; on essaye de faire des pensées avec des mots, et on ne fait rien : ce ne sont même pas des pensées, ce sont des sensations, rien n'y atteint la sphère idéale ou intellectuelle.

Cependant, quelques-unes des lignes qui vont suivre sont touchantes, si elles sont pénibles ; nous devons les citer, car il faut être juste : « ... Qui ne le plaindrait en le voyant sous la tuile mendier dans l'étude une vaine et chétive distraction, non pas dans une étude suivie, attachante, mais dans une étude rompue, par haillons et par miettes, comme la lui fait le denier de la pauvreté... *Miserere*, soupirs onduleux ! »

Cela est touchant, quoique maniéré ; mais ce qui suit n'est que triste : « Nul *principe de morale ne restait debout dans cette âme...* »

Hélas ! hélas ! qui l'eût osé dire si nettement ! cela explique bien des choses.

« La raison morte, rôdant autour de lui comme un fantôme, l'accompagnait dans l'abîme : c'est ce qu'il appelait, avec une effrayante énergie, se noyer la lanterne au cou. »

Voici un mot terrible, et nous voudrions pouvoir le nier : « La misère m'a dépravé à fond. » Voilà encore ce qui explique bien des choses.— C'est malheureux, mais pourquoi la prospérité ne l'a-t-elle pas régénéré ?

« Il pourrait survenir, Dieu m'en garde, d'horribles moments où je serais tenté.... J'ai un signe sur le front... »

Voici maintenant du Lamartine en prose, et passablement massacré : « Allez dire à la feuille arrachée, qui roule aux vents et aux *flots*, de prendre racine en terre dans la *forêt* et de devenir un chêne. »

Pour mon compte, je ne me charge pas de la commission, car il me semble difficile qu'une *feuille prenne racine en terre* dans une *forêt*, quand elle est dans les *flots*. Pourquoi n'avoir pas le sens commun? Le gland, mais non la feuille, peut devenir un chêne.

« Moi, je suis cette feuille morte; je roule quelque temps encore et l'automne va me *pourrir*... (Ah!) Mais elle pleurera, elle, à ton silence; tu auras corrompu sa destinée... » (Ne fallait pas.)

Nos yeux mourants, pleins d'un vague présage,
Se confondent longtemps en un regard de miel. ..

Voici encore d'autres vers qui sont curieux :

Non, mais quand seule au bois votre douleur chemine,
Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine,
Sous l'arbre mort? Auprès est un ravin creusé...

En effet, un ravin est bien quelque chose de creusé, sans cela il ne serait pas ravin.

Voici encore un beau vers qui n'est pas sans originalité : il s'agit d'un poëte défendant la patrie. Avant que ladite patrie « tombe dans la poussière, *elle l'a* pour soutien. » Comment trouvez-vous ce, *elle l'a?* N'est-ce pas quelque chose de neuf et d'harmonieux? Qu'on dise encore que les romantiques ne renouvelaient pas la poésie! Jamais Racine ou Molière n'eussent fait un

pareil vers, je les en défie. Il faut remonter à Dubartas pour trouver quelque chose de semblable.

Il fait ensuite, aussi lui, ses adieux à la poésie, comme s'ils avaient jamais eu rien de commun. Il lui met en ces termes le marché à la main : « Faut-il rester? faut-il partir? »—Partez, monsieur, et bon voyage!

Nous pourrions citer bien d'autres choses de cette force, mais nous n'en finirions pas. Mieux vaut admirer en bloc et avouer que messieurs les romantiques nous donnaient, en effet, une poésie nouvelle que nous n'avions pas vue jusque-là, et que nous n'aurions jamais prévue. Ils ont ajouté une nouvelle corde à la lyre. Et quelle corde!

Au-dessous de ces vers, M. Sainte-Beuve met cette note qui peint encore assez bien son caractère : « On trouverait, dans le *Globe* du 4 novembre 1830, un assez piquant article sur Joseph Delorme, où les sentiments qu'exprime cette pièce (le dévouement) sont surtout commentés. Il *pourrait bien être de l'éditeur lui-même*, qui aurait pris un *demi-masque* saint-simonien. »

Voyez, le masque! il ne sort pas des masques, et comme il en a toujours de rechange, il croit que tout le monde en use. Il voudrait les prêter aux autres, et il a le front de les vouloir appliquer aux plus nobles figures.

Ainsi, sous le masque de Delorme, Sainte-Beuve loue Sainte-Beuve, admire Sainte-Beuve, adore Sainte-Beuve, et, sous le *demi-masque* du saint-simonien, il loue dans le *Globe* saint-simonien, les vers et les louanges du masque Delorme, de Sainte-Beuve par conséquent. Par ce moyen-là, il ne peut manquer de se louer de tous ses talents, de toutes ses vertus et de quelques autres.

Nous l'avons vu jaloux et malade de tous les succès : il n'en est pas guéri. Cependant, voici comment, au milieu de ses misanthropies, de ses dégoûts des protecteurs, il parlait alors de M. de Chateaubriand : c'est aussi fort et peut-être plus vrai que l'article de la *Revue des Deux-Mondes*. Il faut que M. de Chateaubriand ait eu quelques vertus particulières ce matin-là envers le pauvre Joseph Delorme : « Dans toutes les querelles du temps, dit-il, Chateaubriand est hors de cause ; et ce n'est pas là seulement un pur hommage rendu à l'écrivain, c'est une justice. En répandant ses fécondes et salutaires influences sur tout le siècle, M. de Chateaubriand a mérité pour mille raisons de n'être pas plus spécialement adopté par une certaine classe d'esprits que par certaine autre. Chacun l'admire à sa façon, et trouve pour ainsi dire son compte avec lui. Tout ce qu'il y a de *jeune* et de *distingué* se *ressent* de sa présence et s'anime à quelques-uns de ses rayons. Avec Bonaparte, M. de Chateaubriand ouvre le siècle et y préside ; mais on ne peut dire de lui, non plus que de Bonaparte, qu'il ait *fait école* [1]. » — C'était, en effet, l'idée de René.

Après la vie, voyons quelques pensées de Joseph Delorme : elles ne sont pas moins curieuses et ne servent pas moins à expliquer et même à réfuter l'homme ;

1. « On voit avec quelle déférence et quelle révérence la jeune école, ajoute-t-il, traitait M. de Chateaubriand, et comme elle s'efforçait de le mettre à l'aise à son égard. Il n'en a pourtant jamais su prendre son parti, et n'a pu s'accommoder de cette génération de poëtes qui n'attendaient qu'un signe de lui, le grand aïeul, pour le saluer de plus près ; » c'est-à-dire pour marcher dans ses bottes. Mais si Chateaubriand n'a pas *fait école*, pourquoi tenez-vous tant à nous dire que vous en êtes ; que vous êtes ses enfants, ses petits René ? Il n'y tenait pas.

nous n'en citerons qu'une : « La critique littéraire, nous dit-il, comme la politique, a inventé de nos jours je ne sais quel système de bascule, qui consiste à *rétrograder* après s'être *avancé*, à *défaire* après avoir *fait*... La *manie des réactions*, qui est une *véritable maladie de l'esprit*, ne s'arrête pas en si bon train... »

En effet, l'ingénieux critique ne cesse de *défaire* au *Constitutionnel*, sous le nom de Sainte-Beuve, ce qu'il avait fait au *Globe* ou ailleurs, sous le nom de Delorme et sous le *demi-masque* du saint-simonien. Aussi n'est-ce pas sans raison que M. Nisard dit, d'autre part, qu'avec la manie de certains critiques d'ajuster la vie d'un écrivain avec le caractère de ses ouvrages, on a fait à Rabelais une vie anecdotique, burlesque. (*Mélanges littéraires*, t. II, p. 346.)

Rabelais n'est pas le seul qu'on ait tâché de rendre burlesque. Chateaubriand en a sa part, et Dieu sait de quelle manière pitoyable Sainte-Beuve a *défait*, selon sa propre expression, ce qu'il avait *fait* sur lui ! C'est dans ce travail de *contrefaçon* qu'on s'aperçoit, en effet, que la *manie des réactions est une véritable maladie de l'esprit*. Que d'esprits malades !

M. Nisard, quoique toujours incomplet, est encore ici plus juste que M. Sainte-Beuve : « La dispute, dit-il, a commencé sur le rang que Chateaubriand doit occuper parmi les grands maîtres ; et dût-elle ne pas finir, c'est déjà de la gloire. On en a déjà fait des livres, et comme s'il s'agissait d'un ancien, juger Chateaubriand est une partie notable de la littérature de notre temps et un titre de plus pour des écrivains illustres. »

Voici une autre pièce de vers que M. Sainte-Beuve donne comme échantillon de ce qu'*aurait pu faire*

Joseph Delorme dans la satire. Tout en voulant faire le portrait de quelque autre, cette pièce pourrait bien esquisser aussi quelques traits de celui de l'auteur : le public en jugera. Il y a, dit le poëte, un serpent sous l'herbe :

Le venin du crapaud *souille parfois la fleur...*
C'est ainsi que s'exhale, *à lui*, sa poésie !
Faux, clandestin, amer, gonflé de jalousie,
Amoureux de la palme, et n'osant la saisir,
Et ne pouvant, il ronge et creuse son loisir.
Jaloux de ce qui *luit*, même du diadème,
Il *jure outrage* et *haine* à ces vieux fronts courbés...
Il s'*acharne* au *génie* et *maudit* le *talent*,
Ces autres rois du monde au front étincelant.
Il les quitte, il voudrait les *souiller; mais il n'ose*,
Il tourne autour, et comme un serpent dans la rose,
Il y glisse en sifflant, il glisse avec douleur,
Et le *fiel infiltré colore sa pâleur.*
Muse...— ne va te jouer à sa tête écrasée,
Car il pique en mourant...
Son mauvais œil, de loin, fascinerait tes chants...

« Joseph Delorme, ajoute M. Sainte-Beuve, ayant peu à dire pour son propre compte, exprimait volontiers les sentiments d'autrui. » En d'autres termes, il daignait être plagiaire. C'est trop de bonté. L'habitude n'est pas perdue.

Après ce que nous venons de lire, nous concevons ses procédés envers Chateaubriand et tant d'autres; nous concevons qu'il essaye de flétrir, de dénigrer, de nier le génie et d'exalter les médiocrités.

Mais ce que nous ne concevons pas, c'est qu'il se soit fâché des articles que M. Taxile Delord lui a consacrés dans le *Siècle* et les ait traités de *gaminerie ;* l'injure est

grossière. Il n'y a même pas apparence de *gaminerie* dans ces articles; ils sont très-sérieux. S'il y avait gaminerie, ce seraient des gamineries empruntées à l'original, car M. Delord, ainsi que nous, ne parle guère de M. Sainte-Beuve que d'après Joseph Delorme, qui est le type de Sainte-Beuve. M. Delord ne pouvait s'adresser à meilleure source pour peindre son homme. Il l'a même peint assez en beau pour que l'original n'en fût pas mécontent.

J'ajouterai que cet article est très-indulgent et trop élogieux. Dire que M. Sainte-Beuve a un *style vif* et *rapide*, c'est se moquer. Dire que son gros pamphlet contre Chateaubriand est un *excellent ouvrage*, c'est pire encore, c'est mal informer le public. En vérité, M. Delord n'y pense pas, ou bien il n'a pas lu l'odieux factum. La jeunesse étrangère elle-même, à qui on l'a débité d'abord en leçons, l'a repoussé.

M. Delord n'a donc pas remarqué non plus ce style oblique, incorrect, entortillé, mesquin, fluet, qui se traîne et ne marche pas? M. Delord en eût pu donner bien des preuves, et il le devait pour l'honneur de son goût et de sa critique.

Il eût pu citer aussi un bien plus grand nombre de traits bizarres, cocasses, baroques ou malheureux du portrait autographe que M. Sainte-Beuve fait de lui-même sous le faux nom du faux Delorme.

Dans le peu de mots que son ami, M. Clément Caraguel, a écrits dans le *Charivari,* à propos des articles de M. Delord, il est plus incisif, plus mordant que M. Delord lui-même.

M. Delord marche gravement comme le veut un grand journal; M. Caraguel va vivement comme l'exige ce

qu'on appelle, à tort peut-être, la petite presse, et il a bien raison de s'étonner de ce qu'un critique, qui n'épargne rien, ait la prétention de se *croire inviolable.*

Nous ne nous étions donc pas trompé en disant, dès le début de cet ouvrage, que les iniquités de certains critiques finiraient par retomber sur eux-mêmes : c'est ce qui se voit déjà; la justice commence, et la réaction du bien contre le mal s'établit.

VIII

M. Sainte-Beuve peint par lui-même (suite et fin). — Sa lettre au *Constitutionnel*. — Ses commentateurs.

Les petits journaux reprennent la question, et, entre autres, les *Écoles de France*, journal hebdomadaire, fait par des jeunes gens qui savent déjà écrire. Ils appellent *costume d'apothéose* cette lettre où M. Sainte-Beuve se loue d'une façon si singulière, en guise de réponse aux remarquables articles de M. Taxile Delord.

Ces jeunes gens citent ensuite cette lettre, qui débute par le ton du conseil et de l'enseignement à la jeunesse dont M. Sainte-Beuve, disent-ils, a su apprécier les *sympathies pour sa personne*.

Je ne sais pas, en effet, pourquoi il s'adresse à la jeunesse; car, s'il croit avoir bien mérité d'elle, il doit la trouver bien ingrate.

Ce n'est pas seulement d'adresse que cette lettre se trompe; elle a des passages tellement uniques en leur genre, qu'il m'est impossible de ne pas les citer: «Jeune

homme, dit-il, qui vous destinez aux lettres et qui en attendez douceurs et honneurs... » — Ceci sent parfaitement son Delorme : c'est du positif utilitaire et ça manque cependant de vérité.

Non, et j'ose en attester les jeunes gens, ce ne sont pas les douceurs qu'ils en attendent qui les entraînent vers la carrière des lettres, quand ils ont un véritable talent. Ils ont tort peut-être, mais ce n'est pas un métier qu'ils cherchent, c'est quelque chose de plus moral, de plus haut ; c'est le beau, c'est la science, c'est la muse. Le reste vient par surplus, s'il se peut.

Selon notre critique matériel et matérialiste, comme toujours, il n'y aurait dans le jeune candidat des lettres qu'un appétit ; selon l'antiquité païenne elle-même, il y avait un Dieu : *Est deus in nobis*, *agitante calescimus illo.*

Il en est, je le sais, que rien n'échauffe et n'inspire ; mais ceux-là ne feront ni de vrais poëtes ni de vrais écrivains ; ils seront critiques, s'ils le veulent.

Et qu'on remarque ici la différence du sentiment littéraire d'une saine antiquité et de celui que voudrait faire prévaloir de nos jours une critique de décadence, de dégradation et de corruption : celle-ci n'y voit que de petites récompenses et douceurs, celle-là cherchait le feu sacré, l'inspiration, le souffle d'en haut : elle se dévouait.

C'est ainsi que le critique ne nous montre jamais qu'une moitié d'homme, la moitié d'en bas. La moitié d'en haut ne paraît jamais ; le côté moral n'est point venu ; et quand nous avons dit que cette moitié d'homme avait de l'intelligence, nous avons peut-être un peu trop dit ; ce n'est guère, en effet, que de l'instinct, un instinct très-délié, tenant du mouvement de

la couleuvre et de la fouine, de la belette. On est parfois *ingénieux*, par conséquent ; mais toujours incomplet et bizarre; parfois gracieux, mais artificiel et maniéré, alambiqué, tiré de biais, projeté de même.

Vous n'y trouverez jamais une pensée mâle et ronde, un coup de pinceau profond, net et vif, ni surtout un trait d'esprit. Vous y trouverez de la ruse oblique et de la malice à foison.

Vous pourrez par intervalle découvrir aussi du bon sens; mais au milieu de quelles forêts étiolées de fantaisies, de lubies, niaiseries, inepties!

Ces affectations et manières d'être se ressentent de sa nature; ses passions, qui sont toujours à la suite de celles de Werther et de René, comme des singes après des raisins, loin de s'élever commme elles d'un bel essor sur l'aile enflammée de l'imagination, de rendre poétique leur objet, de vivre de leurs propres feux, tombent tout de suite, comme nous l'avons vu, dans l'histoire naturelle, et ne nous offrent que des scènes de ménagerie ou de haras. C'est ainsi qu'on *respecte les femmes :*

Comme un jeune poulain enfermé trop longtemps...
.... Glissant par sa croisée,
Je la laissais au lit, haletante et brisée.

Voilà donc la *poésie intime*, la *veine inexplorée* dont l'*austère* jeune homme a *doté* son pays, et pour lesquelles il demande une couronne ! Voilà le censeur qui se permet de reprocher des faiblesses à tout le monde, afin d'en faire ses semblables !

Quand il souffre, il ne sort pas plus de sa nature et de son genre que lorsqu'il est heureux; sa plainte n'a jamais le ton élevé, l'accent grave d'un homme, pas même

les gémissements attendris d'une fille; il geint, il crie comme un petit *toutou*, comme un petit *carlin*[1], qui se serait mis une épine au pied en battant les buissons.

Il était donc bien loin de s'en tenir aux « soupirs étouffés à demi, » comme il voudrait le faire entendre aujourd'hui, car il faut toujours qu'il tâche de se rendre intéressant, alors même que personne ne s'y intéresse.

« Recherchez, dit-il au jeune homme, les plus nobles amitiés. » (Oui, pour s'en servir comme d'une échelle et tâcher de les briser ensuite.) « Portez-y la bienveillance et la sincérité d'une âme ouverte et désireuse d'admirer. » Oui, admirer pour ce qui revient d'une admiration bien *placée*.

« Dotez la poésie de votre pays de quelque veine intime encore inexplorée. » Dotez votre pays! comme ça parle! Nous venons de voir quelle est cette veine et cette poésie. Dubartas est harmonieux, Voltaire est chaste, et l'impur Parny est pur à côté d'elle.

Aussi le pays s'est-il bien gardé d'en rien accepter: il a repoussé une dot malsaine et donnant moins que rien.

Les camarades ont pu en parler un instant, mais pour rire plutôt que pour autre chose. L'auteur seul a osé se prendre au sérieux. Selon son habitude et à défaut de mieux, il s'est consacré à lui-même, comme il nous le dit, de longs articles partout où il pouvait en fourrer.

Telle est, en effet, sa manière de travailler et de se faire *mousser*.

1. On dit aujourd'hui *King's-charles*, parce que, sans doute, c'est moins élégant et plus difficile à prononcer; mais c'est la même chose à peu près, et carlin veut dire chien du roi Charles tout aussi bien que *King's-charles*.

Il commence par se louer à fond et à outrance, sous le faux nom de Joseph Delorme ; puis il s'en va partout louant le faux Joseph Delorme, ici, sous le masque républicain, et là, comme il dit lui-même, sous le *demi-masque saint-simonien.*

Son fait n'est que déguisement et surprise ; sa quasi célébrité n'est qu'un escamotage.

Comment ne pas réussir un peu par de tels moyens? Et cependant Dieu sait s'il a réussi! Comment pourrait-il croire à la sincérité en autrui, lui qui n'a fait que jouer la comédie sous le masque? Au moins ne devrait-il pas prêter son talent et ses adresses aux grands esprits qui n'en ont pas besoin pour réussir et se faire admirer; il trouvera bien assez de comédiens autour de lui pour ne pas affecter d'insulter de ce nom des hommes de génie qui furent toujours sérieux et droits.

Prétendre que la *veine de la poésie intime* (ainsi que cela se jargonne, disait Chateaubriand) fût inexplorée avant Sainte-Beuve-Delorme, c'est se plaire à tromper, ou faire voir qu'on n'a pas la moindre idée de la poésie qui nous a précédés.

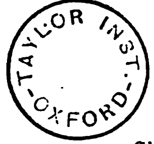
La poésie de Rousseau, de Millevoye et de Gilbert, n'était-ce pas généralement de la poésie intime? La poésie d'André Chénier n'était-elle pas de la poésie intime? Celle de M. de Lamartine ne l'est-elle pas de même le plus souvent? Et quelle poésie à côté des rimes de notre critique !

C'est pour avoir compilé et gâté tout cela, qu'il dit avoir trouvé ; ainsi, désormais, le plagiaire maladroit sera le créateur inspiré.

Le seul service qu'il ait pu rendre a été, au contraire, de dégoûter le public de ce genre de poésie, par l'u-

sage qu'il en a fait. Il a fini, en effet, par la mettre absolument à terre, en la portant au dernier degré de ridicule, de platitude et de graveleux.

Qu'on nous en cite quelque chose d'aussi pur et d'aussi touchant que *le Jeune malade* de Millevoye. Son amie avait promis de venir à sa tombe, quand il ne serait plus; mais, dit le poëte :



Mais son amante ne vint pas,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul, du bruit de ses pas,
Le silencedu mausolée.

C'était le poëte lui-même qui était le malade et qui, véritable cygne, chantait d'avance son destin. Il n'y a point ici de manége ni de mensonge *intéressant* pour attraper le public et pour se faire un nom.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Et ceux-ci, de Gilbert, ne sont ni moins intimes, ni moins pénétrants :

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Pardon, ô poëte, j'en verse moi-même en te citant. J'en verse, mais d'admiration, en lisant ce qui suit, et j'aurai sans doute ton destin, comme je le dirai plus tard [1] :

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois !
Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

1. Voir Appendice, n° I.

Nul ami ne vint fermer les yeux de Gilbert sur son grabat d'hôpital. Dans notre monde vain et vil, la fortune seule a des amis, et si respectable qu'elle puisse être, la pauvreté n'en a pas. Elle mériterait la gloire, qu'elle n'aurait que des dédains. Et la généreuse France put voir, après Malfilâtre et avant Hégésippe Moreau, un grand poëte de plus mourir de faim, à l'hôpital, et presque fou de misère, au milieu de tant d'intrigants satisfaits et de nullités repues!

Nous venons de voir aussi les magnifiques adieux que le poëte laisse à cette *douce* patrie en tombant d'inanition au milieu de son abondance.

Le Welche a de belles oreilles, mais elles sont tellement conformées, qu'il aime à peu près autant, et peut-être un peu mieux le cri de l'oie commune et le cancan des canards que les accents du cygne. Il est vrai qu'il est fier aujourd'hui de ces illustres morts, et à bon droit; mais il ne sut même pas leur donner un morceau de pain, comme la Grèce en donnait du moins à Homère, à ses rhapsodes, et le moyen âge à ses trouvères errants.

Et cependant, après les vers que nous venons de citer et ceux que nous allons citer encore, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Voilà du feu sacré! voilà des hommes! voilà de la poésie! Que sont, à côté de cela, les singeries baroques de nos romantiques et leurs autopsies chirurgicales?

André Chénier mourant s'écrie aussi :

L'illusion féconde habite dans mon sein,
Je ne veux pas mourir encore.

Comme c'est vrai, comme c'est navrant, car il mourra néanmoins, et il le sait!

Puis enfin, voici la mélodie de Lamartine; la lyre éolienne n'a rien de plus doux :

Souvent sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne,
Au coucher du soleil tristement je m'assieds.
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds, etc.

Oui, encore une fois, voilà de la poésie intime ! voilà de la véritable poésie ! et cependant, un burlesque et froid compilateur romantique, qui n'en reproduit que la grimace, viendra nous dire que c'est lui qui a *doté son pays de cette veine de poésie* jusque-là *inexplorée*.

O pudeur ! où es-tu ?

Quand on en est réduit à se faire un mérite et à se tresser une couronne de pareils trophées, c'est être bien pauvre et même vouloir un peu mystifier le public en finissant, comme ce bon Joseph Delorme l'a mystifié en commençant.

Autrefois les latinistes disaient : *Non bis in idem,* c'est-à-dire qu'il ne fallait pas retomber deux fois dans les mêmes errements. Nous avons changé cela. C'est ainsi que le serpent mord sa queue, que le tour est complet et le cercle fermé. Il *n'a pas manqué sa fin.*

« Joseph Delorme, a dit M. Sainte-Beuve, n'ayant pas beaucoup d'idées à lui, *exprimait volontiers* celles des autres. » Voilà comme il prétend faire du neuf avec du vieux; voilà comment, en *exprimant* les pensées de Millevoye, de Malfilâtre, de Gilbert, d'André Chénier, de Lamartine, de Victor Hugo pour la poésie, de Werther et de René pour la prose, il est parvenu à nous doter d'une poésie nouvelle, d'une poésie d'emprunt.

M. de Chateaubriand s'en apercevait bien, mais il

n'en était nullement enchanté ; il était obsédé, au contraire, de tous ces petits Werther et René qu'il entendait glousser, piauler, miauler autour de lui, et qui se disaient tous ses enfants, tandis qu'il ne croyait en rien à une telle postérité. Il eût donné beaucoup pour en être débarrassé. Il le disait à tout venant.

Et quand M. Sainte-Beuve dit, dans une note que nous avons citée ci-dessus et qui nous a frappé par son contraste avec les idées ordinaires de l'auteur, que, comme Napoléon, M. de Chateaubriand *n'a pas fait école*, il a exprimé exactement, cette fois, la pensée de M. de Chateaubriand. C'est si bien cela, que la tournure même, la netteté, la concision de cette note, feraient croire à un communiqué presque officiel, ou du moins à une reproduction exacte des paroles ordinaires du grand homme. Cette manière d'envisager la position littéraire de M. de Chateaubriand était la sienne propre. Elle diffère complétement de celle dont Sainte-Beuve l'envisage partout ailleurs, en s'opiniâtrant à lui attribuer la paternité de toute une postérité de rêvassiers qu'il détestait et désavouait.

Bien ou mal fondée, la prétention de M. de Chateaubriand était d'être tout à fait à part, de ne ressembler à personne. Le dire, comme l'a fait en ce passage M. Sainte-Beuve, c'était le prendre par son faible, comme si l'on eût voulu lui payer une dette de reconnaissance pour quelques-uns de ces petits services auxquels il se prêtait volontiers.

M. Sainte-Beuve ajoute : « Versez dans votre critique, émule et sœur de votre poésie, vos effusions et votre sympathie et le plus pur de votre substance... » Nous avons assez vu ce que c'est que la sympathie de

M. Sainte-Beuve, et quoiqu'il s'en flatte, nous ne croyons pas qu'il ait jamais montré beaucoup de zèle et d'émotion pour produire et faire connaître des talents nouveaux, luttant contre l'obstacle, à moins que ce ne soit Joseph Delorme, ou quelques membres influents de la secte romantique qui pouvaient le lui rendre.

Pour ceux-là, il a pu avoir du zèle et de l'émotion ; c'était travailler dans sa propre cause. Mais pour tout le reste, il a été bien froid, pour ne pas dire négatif et hostile. Peu de critiques ont été moins généreux, moins secourables, si ce n'est pour des coteries. A-t-il donné la main à Hégésippe Moreau, qui, à la vérité, faisait mieux le vers que lui? a-t-il fait connaître Bordas-Dumoulin?

—Non, sans doute, dira-t-on; mais les autres n'en ont pas fait davantage. On les a laissés s'épuiser et s'éteindre sous la triple étreinte de leurs travaux, de leur misère et de leur obscurité.

A leur mort, on leur a fait une célébrité, sans avoir jamais daigné en parler durant leur vie. C'est qu'alors cela eût pu leur être utile et les sauver; on n'y tenait pas; c'est qu'après leur mort, ça ne sert à rien qu'à faire remarquer ceux qui parlent d'eux, et qui les *ressuscitent,* comme ils disent. C'est là ce qu'il faut. Si on allait faire connaître d'un trait de plume le mérite d'un infortuné, le relever du fumier de l'indigence pour le placer au rang des princes de la plume, on ne s'en consolerait pas. Laissons-le donc subir son destin; et, quand il ne sera plus, nous le louerons, nous le plaindrons, nous nous poserons en cœurs sensibles; nous dirons : Une bête féroce a dévoré Joseph; nous mènerons son deuil, nous lui promettrons un monument, ou du moins nous ou-

vrirons *ad hoc* une bruyante souscription, en y mettant vingt sous, et qui finira par tomber dans l'eau !

Que du reste la critique de M. Sainte-Beuve soit, comme il le prétend, l'émule et la sœur de sa poésie, nous l'accorderons volontiers, en ce sens qu'elles se valent. Il a fait une mauvaise histoire de Port-Royal, où souvent il paraît chercher plutôt l'occasion de sacrifier les solitaires à leurs impitoyables ennemis, que de les venger. M. Delord a donc eu tort de dire qu'il s'était fait, en ce temps-là, de saint-simonien janséniste. C'était jésuite qu'il devait dire; il n'a ni l'étoffe ni la taille d'un janséniste sérieux.

Nous avouerons de même, avec les nombreux commentateurs qui se sont déjà occupés de sa lettre, que sa *morale* dans la théorie de se *prêter s'il le faut, mais de ne pas s'aliéner* est aussi l'émule, et comme on l'a dit, l'émule heureuse de celle de M. Nisard; elle la surpasse même d'autant de pieds que celle de M. Nisard surpasse celle des héros de Pascal.

Rien ne s'était dit encore, dans notre illustre Université française, de comparable à cette théorie des deux morales, et rien ne s'était encore écrit non plus dans notre littérature, qui pût approcher de la théorie de M. Sainte-Beuve sur le *prêt* de soi-même.

Il parle ensuite de ceux qui se *retirent de la voie droite*, et qui *manquent à leur promesse. — O medice!*

« Mettez une distance convenable, respectueuse, des années entières de réflexions entre vos jeunes espérances et vos derniers regrets... » — C'est-à-dire entre vos admirations et vos dénigrements envenimés par de nouvelles perspectives.

Voilà donc la *moralité* qu'il annonce, c'est ainsi que

de toutes ces misères, il a le courage de se faire autant de gloires. O bienheureux!

Ailleurs, il se vante de n'avoir pas mis tout l'intervalle qu'il dit ici, et d'avoir commencé à juger sévèrement Chateaubriand, dès les temps même où il se laissait faire une *douce violence* pour le louer.

De ces deux assertions opposées, laquelle croire? Celle qu'on voudra; car chez celui qui vous ballotte si bien entre le oui et le non, le oui et le non sont egalement vrais; c'est-à-dire que rien n'est bien vrai, et que l'on ne sait où l'on en est.

« Ne *cantonnez* pas votre intelligence dans un parti, ni dans une école, ni dans une seule idée, ouvrez-lui des jours sur tous les horizons; » c'est-à-dire n'ayez aucune conviction ou plutôt ayez-les toutes, selon les circonstances; ne soyez d'aucun parti, afin de pouvoir les servir, les utiliser et les délaisser tous à mesure qu'ils triomphent ou qu'ils tombent.

« Ayez de la constance et du sérieux en tout, » —même dans l'inconstance! — « Évitez la vanterie, et jusqu'à l'ombre du charlatanisme. » Dans ce cas, il fallait, non-seulement tuer, mais supprimer Joseph Delorme, car il a bien son grain de charlatanisme et de vanterie.

« Devant les grands amours-propres, dévorants et tyranniques, qui croient que tout leur est dû, gardez constamment la seconde ligne. » La seconde ligne, hélas! on croit venir en seconde ligne, et l'on n'en est pas à la dixième. Pourquoi donc cette *vanterie?*

« *Prêtez-vous pour un temps, s'il le faut;* mais *ne vous aliénez pas!* » Toujours prodigieux! prêtez-vous, mais

ne vous donnez pas, afin que vous puissiez vous prêter encore.

Ces dames italiennes que le critique nous a montrées, en parfaite connaissance de cause, tirant le rideau devant la madone, pour une certaine opération de leur métier, ne font pas autre chose que d'appliquer cette théorie, de se *prêter* sans s'*aliéner*, afin qu'après s'être prêtées à Joachimo, Agostino, elles puissent se prêter aussi à Gugliemo, Geronimo, etc.

Tout ceci finit par être fort affligeant; car enfin, je vous le demande, où en est le sens moral, quand on parle si lestement de se *prêter* sans s'*aliéner?*

On conçoit le dévouement, mais ces marchés à terme et à reprise sont d'un autre monde. Jadis, on se donnait; aujourd'hui, on mettrait donc son âme et sa pensée en location comme une chambre garnie?

« Céder parfois, se *laisser faire une douce violence*... Toujours le même système, toujours des accommodements !

« Rester judicieux dans ses faiblesses;... » c'est-à-dire être faible à bon escient et pour cause; dire d'un côté le contraire de ce que l'on dit de l'autre.

« Tout cela, pour qu'en approchant du terme où l'estime publique est la seule couronne... vous serviez à défrayer les gaietés, et, pour dire le mot, les gamineries d'un loustic libéral appelé Taxile Delord. »

Ainsi M. Taxile Delord est un *loustic* et un *gamin*, parce que, de l'aveu de M. Sainte-Beuve lui-même, il a été *indulgent* et *modéré!* Il n'a donc pas prétendu vous ôter cette *couronne d'estime* que vous ambitionnez; mais il a dû trouver, comme tout le monde, que de changer d'opinion comme de chaussures, d'appeler injustement

la haine et le mépris sur tant de beaux noms et de bonnes choses, ce n'était guère le moyen de la mériter.

Cette injure, d'ailleurs, est tellement gratuite et grossière qu'elle ne porte pas coup, mais retombe tout entière sur son homme.

Aussi M. Taxile Delord s'est-il bien gardé de relever ces traits perdus, et il a bien fait : leur destin est de rester à terre; et M. Delord s'est montré mieux inspiré en continuant tout simplement ses articles sérieux, curieux et modérés.

M. Delord a donc été très-indulgent, très-clément, et celui que M. Guizot et madame de Broglie appelaient, dit-on, un *carabin-jacobin* a eu bien tort de se plaindre de la *clémence* de M. Delord; il pouvait aller bien plus loin.

Nous ne concevons pas surtout qu'un *carabin-jacobin*, qu'un ancien collaborateur de Carrel, un ex-adorateur de Saint-Simon et de la femme libre, puisse traiter de *loustic* un écrivain sérieux et distingué, constant dans ses principes, et lui faire un crime d'être *libéral*.

Mais, monsieur Josse, c'est comme vous étiez dimanche; c'est comme vous le serez peut-être encore un jour, si vous vivez, car, vous l'avez dit : vous vous *prêtez*, mais vous ne vous aliénez pas; vous restez toujours *prêtable*, et vous n'êtes pas de ceux qui *aient le moindre préjugé pour les familles princières et pour les dynasties.* on tient bien davantage à un gouvernement régnant, gouvernant, fonctionnant, payant et tenant le *balcon* ou le *balustre des encouragements.*

Une réflexion bien simple eût dû arrêter dans ses injures le critique critiqué ; c'est que les libéraux ne sont pas les seuls qui trouvent à redire sur son compte :

les légitimistes et ses anciens amis de la quasi-légitimité ont aussi leur mot.

De toutes parts donc le blâme : de nulle part la défense.

Malgré sa chance, le critique dénigrant et outrageux n'a pas toujours affaire qu'à des morts. On l'a laissé longtemps aller à son gré, sans trop en tenir compte, connaissant l'homme ; mais, à force de blesser l'équité littéraire, il finit par tomber dans ses propres filets, par se voir pris et entrepris de toutes parts.

Il régna longtemps comme un maître dans le dénigrement. Par je ne sais quelle manie de plaire, il voulait tout flétrir, tout changer, tout détruire, et c'est lui qui est détruit : le ciel est juste. Le méchant et l'envieux se perdant en leurs propres excès, sont d'un bon exemple.

Ce serait le moment de cesser ce métier, d'ouvrir enfin les yeux, s'ils sont capables de voir; ce serait le temps de se renouveler tout de bon et de renoncer aux voies tortueuses pour entrer enfin dans celle de l'équité.

Mais on n'en fera rien ; on continuera sa route, non sans contradiction et ennui, mais sans aucun remords.

Malgré sa ruse, le malin critique a une sorte de naïveté ; tout en voulant se justifier, se louer, s'exalter, il se trahit et se laisse voir à nu avec tous ses défauts, comme un petit saint Jean. C'est un enfant terrible contre lui-même; mais on dirait qu'il se trouve beau comme cela, et qu'il se complaît dans cet état de nature.

Au lieu de cacher ses misères, ses paroles ne sont propres qu'à les faire ressortir; je ne veux pas dire

pour cela que notre critique soit immoral, je dis que c'est chez lui imperfection et infirmité dont il faut le plaindre plutôt que le blâmer. Ce n'est pas sa faute. A la rigueur, on peut se réformer, mais on ne se fait pas soi-même. Et tel que nous l'avons vu ci-dessus dans le portrait qu'il s'arrange dans Joseph Delorme, tel nous le voyons dans cette lettre où, comme Démosthène, il demande une couronne.

C'est toujours et en tout le même matérialisme et le même sensualisme, ne s'élevant pas, ne pouvant pas s'élever aux régions morales et supérieures. Nous avons l'homme d'en bas; l'homme d'en haut n'est pas venu.

Ses changements, ses vicissitudes personnels ne sont même que des changements et des vicissitudes matériels, des mouvements physiques de sistole et de diastole. Et l'un de ceux où il se complaît le plus et qu'il aime le mieux à nous peindre, c'est celui-ci : Quelquefois Joseph Delorme est malade, infirme, fatigué : il est poussif, il est mourant et ne voit plus que chandelles ou *rayons jaunes;* puis il revient; il se redresse. Étalon fringant, il hennit, et bondit dans son Pré-aux-Clercs, à la vue des cavales, *comme un jeune poulain enfermé trop longtemps;* puis, afin d'en avoir un plus grand choix, sans doute, il franchit la barrière et passe les ponts presque au galop; la dalle étincelle et sonne sous son fer : l'œil est ardent, les naseaux en feu, la crinière en l'air.

Il n'a fait que passer et tout est retombé : le pas est lourd; l'œil morne et languide; le nez pointe vers la terre, et Jean regagne son faubourg, piteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Je ne dirai pas que tous ces accidents soient de sa

faute; c'est de sa nature, et ce ne sera certes pas celui-là qu'on pourra jamais accuser de métaphysique ni de spiritualisme. Il est utilitaire, sensationnel et positif, voilà tout; ne le cherchez pas au delà.

Voilà néanmoins qu'après avoir, bien à regret, fait remarquer quelques-uns de ses défauts, comme c'était mon devoir de défenseur de la mémoire illustre qu'il a si indignement traitée, je me surprends à m'attendrir à ses dernières paroles. Eh bien! oui, notre critique a beaucoup travaillé; il a, comme il le dit, *amassé* beaucoup de jugements.

Mais comment a-t-il travaillé? quels jugements a-t-il amassés? Est-ce par amour de l'art qu'il en a tant entassés de faux, de méchants, de contradictoires sur son ancienne idole, M. de Chateaubriand et tant d'autres?

Il a un mauvais style, un style froid, faible, long, tortueux, visqueux et défectueux comme sa pensée; mais il a de l'instinct dans les limites de la littérature ordinaire et de l'acquit dans son histoire moderne.

S'il avait toujours suivi la conscience et le devoir; s'il s'était contenté, au moins, de changer pour vivre, sans en faire une théorie, sans se faire un jeu de tout principe, c'eût été malheureux, mais du moins ce n'eût pas été impudent.

S'il n'avait pas été injuste, s'il eût été loyal, il faudrait lui pardonner beaucoup. Il pourrait même compter sur quelque indulgence et peut-être sur quelque reconnaissance, pour tant de travaux qui, pour avoir bien des défauts, ne sont cependant pas sans mérite.

On le savait faible, mais on ne l'eût pas cru méchant : à cet égard, il a trompé bien des gens qui l'aimaient. J'étais un peu du nombre et je lui en ai donné

des preuves. Sans qu'il ait jamais parlé d'aucun de mes humbles écrits, j'ai parlé avec quelque éloge d'un des siens. Il a reconnu lui-même l'équité, la bienveillance de la critique que je devais mêler aux éloges.

Je dois avouer que M. de Chateaubriand se moquait de moi.

« —Vous êtes bien bon, me disait-il; vous croyez donc qu'on vous le rendra?

« —Je ne le crois ni ne l'espère, monsieur le vicomte; je n'y pense pas et ce n'est pas pour cela que j'écris.

« —A la bonne heure! car vous n'êtes ni assez riche, ni assez influent pour que certaines gens parlent de vos travaux: ils ne parlent que de ceux qui peuvent les servir. Tout le monde ne cultive pas les lettres pour les lettres, mais pour ce qu'elles peuvent donner. »

M. de Chateaubriand revenait souvent sur ce sujet, à propos de bien d'autres, et il finissait par dire: « —Bref, monsieur, sachez qu'on est vénal en ce pays. Rien pour rien. Ainsi, vous pouvez travailler tant que vous voudrez: vous pourrez faire aussi bien ou mieux qu'eux, vous n'arriverez pas.

« —Que voulez-vous, monsieur le vicomte? Je fais ce que je puis: Dieu fasse le reste, s'il lui plaît. Vous exagérez peut-être un peu le mal.

« —Vous le verrez. »

J'ai vu, en effet; mais j'ai vu aussi bien des écrivains loyaux qui parlaient tout aussi volontiers et avec tout autant de désintéressement des écrits des pauvres gens que de ceux des autres.

Ainsi le pessimisme absolu n'est pas de beaucoup plus vrai que l'optimisme. Il y a encore du désinté-

ressement et de la loyauté dans les lettres françaises.

Je conçois bien aussi les sentiments d'estime et la couronne que M. Sainte-Beuve désire pour sa *fin;* mais je m'étonne qu'il se fâche qu'on les lui conteste, lui qui a tout fait pour en priver les plus méritants. Ce sont là de mauvaises actions : pourquoi voudrait-il qu'on lui en sût gré? Pourquoi même s'étonnerait-il qu'on l'imitât? Il a donné un funeste exemple, pourquoi crier tant s'il retombe sur lui? Pourquoi se plaindre à la moindre attaque, comme si, après avoir tout osé, il se croyait irréprochable et inviolable?

Vos travaux même méritent-ils ce que vous en demandez? Comme vous l'a très-bien dit M. Delord, vos quinze volumes ne sont qu'un triste tissu de contradictions, un chaos sans principe, un effort rétrograde, une œuvre de destruction qui ne saurait vivre ni être approuvée.

Vos amis même vous le disent assez : lisez plutôt M. Nisard.

Puis souvenez-vous bien que si le public aime assez le scandale, il n'aime pas ceux qui le donnent; il n'aime pas ceux qui dénigrent sans cesse. Voyez même comme ont fini tous ceux qui s'engagèrent dans cette triste voie : on les suit un instant par maligne curiosité; mais aussitôt on s'en éloigne, on les repousse.

Maintenant, il est vrai, le critique acharné ne dit plus rien contre le grand homme. Que pourrait-il dire de plus? Comment même a-t-il pu en dire autant? S'il se tait, c'est qu'il n'ose. Il voit l'opinion vengeresse se dresser devant lui.

D'ailleurs, s'est-il jamais repenti? En a-t-il jamais donné le moindre signe? A-t-il jamais su prononcer ce

grand mot qui répare et qui fait pardonner : Eh bien, oui, j'ai eu tort !

Ce serait pourtant bien meilleur et bien plus simple; mais il ne le dira pas. Il se dédit et se contredit sans cesse, mais il n'en convient jamais.

Jamais rien de réparateur n'est sorti de sa bouche, n'a glissé de sa plume. Il aime mieux qu'on le condamne que de se juger lui-même.

Pourquoi donc, encore une fois, s'étonne-t-il qu'on lui soit sévère, et que la jeunesse sur laquelle il peut si peu et qu'il eût voulu néanmoins tourner contre M. de Chateaubriand, lui dise, à son tour : Beau *masque*, je te connais ! De même que tu t'es joué de tout, que tu as été impie en littérature comme tu te vantes, dans ton *Joseph Delorme*, de l'avoir été en religion, je me réjouirai de ta décadence et me rirai de ta fin ?

Je le lui avais prédit à la fin des *Mémoires d'outre-tombe*; je l'avais averti de ne pas toucher aux armes de Roland, et de respecter sa mémoire. Loin d'écouter un conseil bienveillant, il semble n'avoir écrit son gros pamphlet sur Chateaubriand que pour s'en venger. Eh bien ! qu'il entende, à son tour, la voix du blâme, puisque celle du conseil et du remords ne lui dit rien.

C'est par faiblesse qu'on est méchant, et cependant lorsqu'on est méchant il faudrait être fort : car c'est s'aliéner autrui et se réduire à soi-même; c'est faire autour de soi non pas le calme, non pas le silence, mais le désert hostile, menaçant et agité de Caïn [1].

1. Le pamphlet contre Chateaubriand n'a pas réussi. Qu'a-t-on fait? pour en écouler du moins quelque chose, on l'a transporté, sous le titre d'*Etude littéraire*, en tête d'une édition des Œuvres complètes du grand homme.

Ainsi des fragments du livre le plus inique et le plus outrageant contre cet homme de génie serviront de préface à une édition de ses œuvres! Ce sera l'injustice et la malveillance qui instruiront le lecteur et l'initieront à la lecture des chefs-d'œuvre mal appréciés! Qui pourra se fier à une pareille édition? C'est ce qui a effrayé M. de Vigny et l'a fait s'écrier dans son testament: «Les éditeurs souillent... Pour en préserver mes œuvres et mon nom, je les lègue, etc., » comme nous l'avons vu plus haut. Il paraît qu'on aurait ajusté une édition des *Mémoires* à cette édition des Œuvres complètes, et comme on a mis en tête des Œuvres les diatribes de l'ennemi de l'auteur, il était naturel qu'à la fin des *Mémoires* on supprimât, du moins dans quelques volumes, sauf à les rendre incomplets, les détails partout ailleurs reproduits, sur l'intérieur de M. de Chateaubriand dus à la plume de son défenseur : mais, encore une fois, qu'en dira le public?

IX

M. PEYRAT.

Ses errements. — Ses changements. — Il admire Sainte-Beuve pour avoir eu le courage d'attaquer un mort. — Ce qu'il dit de son émigration. — Il cite à faux Vaulabelle contre Chateaubriand. — Apparition du *Génie du Christianisme*. — Chateaubriand aima toujours le progrès et la liberté. — Tas de contre-vérités contre Chateaubriand. — C'est un parti pris d'en dire du mal sans en dire aucun bien. — Belles maximes de M. Peyrat, contradictoires aux assertions de son article.

Lorsque, dans ces derniers temps, le rédacteur de la *Presse* exhibait piteusement devant le public le nombre de ses lecteurs, qui depuis longues années allait toujours en diminuant, il ajoutait : « Nous venons de débarrasser le journal de ses *nullités :* » cela voulait dire de ses anciens rédacteurs principaux.

Ce jugement nous avait paru dur et outré. Il nous semblait que l'ancien rédacteur en chef de la *Presse* n'écrivait pas si mal et qu'il avait un style ferme, des idées nettes et des opinions avancées.

En ce qui concerne notre sujet, il nous avait semblé même qu'il avait trouvé M. Villemain trop peu favo-

rable à M. de Chateaubriand dans sa *Tribune moderne*, et que le spirituel secrétaire de l'Académie française ne s'était attaché au manteau de l'illustre vicomte que pour être lu et pour se faire remorquer par lui à la postérité.

C'était trop dire : l'ouvrage de M. Villemain, que nous avons lu depuis, ne mérite pas ce reproche ; c'est même un des écrits les plus sérieux, les plus équitables, quoique partial encore, que l'on ait publiés sur M. de Chateaubriand depuis sa mort.

Mais nous n'avions pas lu tous les articles du rédacteur de la *Presse*, et nous ne pensions guère qu'après avoir blâmé M. Villemain de sa partialité, il vînt louer M. Sainte-Beuve de ses jugements iniques.

C'est pourtant ce qui est arrivé. Après avoir lu, force nous a été de convenir qu'il y avait là non-seulement incapacité, mais, ce qui pis est, mauvais vouloir et peu de bonne foi.

L'auteur avait cependant commencé, dit-on, par avoir du goût pour la prêtrise et pour les disputes théologiques; mais, après le diaconat, il aurait quitté le séminaire et la soutane pour venir faire au *National* des articles d'un républicanisme si avancé, qu'il laissait bien loin derrière lui tous les autres rédacteurs.

Quelques-uns de ses articles coûtèrent cher au journal.

Plus tard, le fougueux républicain se serait adouci et serait allé faire en province, pour ses péchés, la *France méridionale*, journal juste-milieu et ministériel.

De là il passa à la *Presse*, médiocrement ministérielle, mais moins républicaine encore et ardente ennemie du *National*, comme chacun sait.

Il finit même par devenir rédacteur en chef de la *Presse*, qui passait alors de mains en mains. Il y avait repris quelque chose de son ancienne couleur républicaine et de son ancien accent théologo-philosophique. En conséquence, il tenait opiniâtrément à la porte son ancien directeur, lorsqu'après un temps de retraite celui-ci voulut rentrer au journal.

Tel est l'homme si *rectiligne* dans son caractère, selon sa propre expression, l'homme si ferme et si juste en son propos, *justum et tenacem*, que nous allons voir juger, *exécuter*, M. de Chateaubriand d'une manière si impitoyable, si pleine de fureur noire ou rouge, et à laquelle il ne manque qu'un peu de bon sens, d'esprit et de vérité.

Il est des mouches qui vont cueillant du miel sur les fleurs; il en est d'autres qui vont ailleurs, cueillant tout autre chose. Notre hypercritique recueille et ramasse tous les venins de Sainte-Beuve, sans avoir, comme lui, la précaution de se permettre le moindre éloge. Il en exprime tout le mal, il en supprime tout le bien. C'est monotone de haine et d'iniquité. S'arrête-t-il, au moins, à ce qui peut paraître vraisemblable? Pas du tout.

Il ne s'appuie que sur les assertions les plus complétement fausses et les plus complétement détruites, comme sur autant de vérités acquises et reconnues.

Jugez d'après cela quels beaux jugements il doit porter!

Mais comment ce républicain philosophe a-t-il passé si subitement à l'admiration et à l'idolâtrie du critique qui fut aussi, j'en conviens, républicain, philosophe, saint-simonien, etc., mais qui depuis bien du

temps ne cesse de bafouer la république et la philosophie ?

Est-ce un mystère? je n'essaye pas de l'expliquer.

Voici comment le critique démocrate commence le compte rendu de l'ouvrage du critique antidémocratique contre Chateaubriand.

Ce commencement ne manque pas d'un certain intérêt : il promettait mieux qu'il n'a donné :

« On découvre chaque jour quelque nouveau malheur occasionné par la république de 1848.

« Ainsi, dès les premières lignes de ce livre (sur Chateaubriand), nous apprenons qu'elle a, pendant plus d'un an, privé la France de la présence de M. Sainte-Beuve, à cette époque l'un des conservateurs de la Bibliothèque Mazarine. M. Sainte-Beuve fut donc destitué? Non. Les républicains, tout bien considéré, furent d'assez bonnes gens... La position et les intérêts de M. Sainte-Beuve furent donc respectés...; mais il eut à souffrir dans ses sentiments et dans ses principes. Ne pouvant assister impassible à la chute des hommes vaincus en 1848, il chercha dans un exil volontaire une diversion à sa douleur. Cependant M. Sainte-Beuve « n'est pas de ceux, c'est lui-même qui le « dit, qui regrettent un régime politique, une fa- « mille... »

« Que regrettait donc M. Sainte-Beuve? Quelque chose de plus grand qu'une dynastie; il regrettait la civilisation, qu'il regardait pour le moment comme fort compromise. Avec une aussi désolante conviction, un autre se serait mis à la brèche pour arrêter la barbarie. M. Sainte-Beuve, convaincu que la société se sauverait sans lui, se mit en route pour la Belgique : « Je pen-

« sais, disait-il, qu'on s'en tirerait; qu'on s'était tiré de « bien d'autres mauvais pas, et qu'il y a plus d'un che- « min de traverse dans l'histoire. » C'est par un de ces chemins de traverse que M. Sainte-Beuve nous est revenu avec ses deux volumes. »

Ce début n'annonce pas un grand enthousiasme pour l'homme ; mais l'enthousiasme va venir quand il s'agira de tomber de concert avec lui sur Chateaubriand, et de répéter ces méchantes déclamations cent fois réfutées par le mépris public et par les faits les plus positifs.

Que dire et quel nom donner à des jugements basés sur des calomnies, des calomnies reconnues sottes et ruinées : à savoir que Chateaubriand n'avait ni foi ni convictions, etc.; qu'il n'a laissé que des pages, qu'il a joué la comédie, etc.?

Il ose ensuite avancer que Vaulabelle l'a signalé dans son *Histoire des deux Restaurations*, comme ayant toujours été contraire depuis 1814 à 1830, à toutes les mesures favorables à la liberté.

Comme il m'était impossible d'en rien croire, ayant sous les yeux tant de preuves du contraire, j'ai voulu vérifier, et dès ses premiers volumes, j'ai vu que Vaulabelle cite avec de justes éloges les « conseils » de M. de Chateaubriand aux royalistes et aux émigrés en 1816, conseils que M. Thiers, à son tour, appelle « sages. »

Voyant cela, je me suis dit : Puisque cet homme fausse ainsi l'histoire pour satisfaire sa haine et ne juge que d'après des calomnies reconnues, il faut le laisser dire et ne plus s'occuper de lui.

Il va même plus loin que son modèle en dénigrement : il atteint presque dans l'injure M. Veuillot lui-même. Le modèle avait dit que le *Génie du Christia-*

nisme, en paraissant, avait tout rempli de ses *subites clartés;* l'imitateur dit, au contraire, que « l'opinion avait été préparée depuis longtemps à cette publication, qui provoqua un enthousiasme factice, d'autant plus bruyant, qu'il avait moins de profondeur, de réalité et de sincérité... Pour comprendre les excès de ridicule où atteignirent les éloges et les excès d'indignité avec lesquels furent outragés les hommes et les doctrines du XVIII[e] siècle, j'ai besoin de me rappeler, dit-il, que déjà le chef de l'État s'était déclaré l'ennemi personnel de la philosophie, et qu'après avoir traité les philosophes d'idéologues, il ne négligeait aucun moyen de leur ravir toute influence et presque toute liberté d'opinion. »

Et c'était Chateaubriand qui en était cause, sans doute! Napoléon allait lui demander ce qu'il avait à faire! il se conduisait d'après le *Génie du Christianisme!*

Ce n'est pas cependant qu'il n'y eût point, en ce temps-là comme en d'autres, quelques-uns des abus justement signalés ici. Je ne nie même pas que M. de Chateaubriand ne se soit un peu prêté à cette réaction. Je n'ai pas la prétention de demander pour lui en ce cas-là l'approbation des républicains.

Mais je demande qu'ils soient justes, qu'ils tiennent compte des temps et des choses.

M. de Chateaubriand était vif, non pas contre les républicains modérés qu'il a toujours compris et même estimés, pas même contre les grands philosophes, comme il l'a fait assez voir par l'*Essai sur les Révolutions*, mais contre les petits sophistes, athées et méchants, contre les terroristes sans vergogne et sans pitié.

Mais de quelles épreuves ne sortait-il pas? Qu'avait-on fait de sa famille? De son frère, de Malesherbes, son

protecteur et son ami? On les avait passés tous par le triangle d'acier.

Et lui-même, d'où venait-il? Il venait de la misère de huit ans d'exil. A qui devait-il cet exil? A qui devait-il son retour? La réponse à ces questions est faite par les faits eux-mêmes. Elle explique bien des choses, et il est de l'équité d'en tenir compte, d'autant plus que, tout en s'élevant contre les excès de la Révolution, il avait toujours réservé la liberté, et que dans le *Génie du Christianisme* même, il saluait le gouvernement représentatif comme un *monde nouveau*, c'est-à-dire un monde où la liberté s'allierait avec l'ordre et la sûreté des citoyens.

Ainsi, dès son début, Chateaubriand salua la liberté avec un éclatant enthousiasme dans l'*Essai*, avec un enthousiasme plus concentré, mais non moins sincère, non moins vif dans le *Génie*. Et l'on sait si, depuis, il lui a été fidèle et s'il a rien négligé pour faire entrer les nations dans ce « monde nouveau » qu'il avait prédit.

Un écrivain intelligent et juste ne confondra donc jamais Chateaubriand avec les réactionnaires. Celui-ci eut toujours le feu sacré que les réactions veulent en vain comprimer, étouffer. Son esprit fut toujours l'esprit même du progrès, et ce serait ingratitude de la part des sincères amis de la liberté que de l'oublier, et de s'arrêter uniquement à quelques écarts des premiers temps de l'auteur.

On doit être indulgent pour ce que les débuts d'un jeune homme éprouvé par tous les malheurs peuvent avoir d'incomplet, d'aigre et même d'excessif si l'on veut, lorsque, dans son âge mûr, et jusqu'à sa fin il a si bien fait, et donné de si bons fruits.

Ceux qui ne comprennent point cela sont aveugles et ne devraient toucher ni à l'histoire ni aux grands hommes. Cependant ce sont ceux-là qui s'acharnent sur eux. C'est ainsi qu'on va nous dire sérieusement que cet enthousiasme, excité par la magie du *style coloré, vif, énergique* et *profond* du *Génie du Christianisme*, qui remua la France entière, les académies même, et modifia pour plus d'un demi-siècle l'esprit français, n'était pourtant que *superficiel!* et Chateaubriand aurait moins influé sur le mouvement littéraire que madame de Staël, etc., si *vaste*, si *active*, si *féconde !*

Je ne nie pas la fécondité de madame de Staël, ni les vertus de Benjamin Constant; mais je ne crois pas qu'il ait eu raison de dire que Chateaubriand avait pillé son orageuse amie. Qu'emprunterait le soleil à la lune!

Ailleurs, on nous dit qu'en littérature, c'est Ginguené, et M. de Villèle, en politique, qui ont formé, protégé, poussé M. de Chateaubriand, et qu'il les a payés tous deux d'ingratitude; deux vérités de même force et non moins absurdement fausses l'une que l'autre.

Tout le monde sait bien que, non-seulement M. de Villèle, mais tout le parti royaliste dut son influence, son triomphe et son pouvoir à l'influence de Chateaubriand, et que tout cela n'est tombé que lorsqu'on a voulu repousser et briser la main puissante qui avait tout élevé, qui soutenait tout. De telles contre-vérités sont innocentes à force de candeur.

On fait dire à Lamennais que Chateaubriand n'aimait personne; cependant, je suis témoin qu'il aimait beaucoup M. de Lamennais et qu'il l'accueillait avec cordialité, tandis que tant d'autres lui tournaient le dos.

Aussi Lamennais éprouvait-il comme un charme et une consolation à le venir voir, et il venait souvent.

Voilà cependant comme la haine malfaisante et aveugle peint les hommes et comme elle raconte les choses!

On le représente ensuite comme le courtisan de l'Empire, tandis que d'autres veulent qu'il en ait été le plus grand ennemi, le plus constant adversaire, et que c'est pour cela qu'il mérite d'être anéanti.

Ces messieurs détracteurs devraient bien au moins se mettre d'accord : on ne sait auquel entendre ni comment répondre.

La respectable autorité de l'un peut endommager, détruire, la respectable autorité de l'autre et laisser tout le monde dans l'embarras.

C'est ce qui arrive sur plus d'un point; mais, bah ! la chose importante, c'est de dire du mal, au risque de se contredire; c'est de tenir pour le non, tandis que le compère, de son côté, et n'y regardant pas plus, affirme le oui.

Il n'est pas toujours aussi facile que l'on pense de médire à faux sans se couper, sans se démentir ou se trouver démenti.

Il serait plus commode et plus sûr de dire tout simplement la vérité; mais on ne veut pas tomber dans cette faiblesse.

Quand notre auteur se croit obligé de lutter, à son tour, contre un homme de mauvaise foi, qui défigure et qui fausse le caractère des hommes de la République, comme on vient de nous défigurer ici le portrait et de nous fausser le caractère de Chateaubriand, il nous dit fort bien :

« Il y a deux manières de défigurer l'histoire : la première par le mensonge explicite, où s'abaisse rarement un écrivain quelconque; la seconde, par la suppression des circonstances qui donnent aux hommes leur vrai caractère et aux événements leurs significations. Ces circonstances caractéristiques et décisives, on les passe sous silence. »

Après ces nobles efforts pour rétablir la vérité sur les hommes de la Révolution, pourquoi la violer relativement à d'autres?

Nous ne prétendons pas non plus que M. Peyrat ait voulu faire des mensonges explicites sur Chateaubriand; mais il est certain qu'il s'est complu à dire, à redire, avec une malice noire et persistante, des choses très-méchantes et qui ne sont pas vraies.

Tout cela est d'autant plus indigne d'un esprit, d'ailleurs libéral, philosophique et remarquable, que toute cette jacquerie n'est formée contre cet homme illustre que parce qu'il était et qu'il resta, comme disait jadis M. Nisard, « le héros de la liberté. »

Voici maintenant quelques pensées et maximes de M. Peyrat. Elles sont belles et justes; mais elles font passablement contraste avec ce qu'il s'est coupablement complu à dire de M. de Chateaubriand. Je les cite comme une preuve nouvelle des contradictions auxquelles ne peuvent échapper ces pauvres méchants :

« Celui, dit-il, qui dédaigne le bon goût dans les arts, la gloire dans les lettres, les splendeurs du génie, l'indépendance de l'esprit, renonce très-aisément aux garanties sociales : tous les abaissements se tiennent et s'engendrent réciproquement. »

C'est ce que nous voulions dire :—après Sainte-Beuve

viennent ses échos, ses adulateurs et amplificateurs.

Que venez-vous de faire ici, en effet, sinon de dédaigner, dénigrer la gloire dans les lettres, les splendeurs du génie, et préparer ainsi les esprits aux faux jugements, à la malveillance et autres abaissements auxquels ils ne sont déjà que trop enclins, et dont il serait de votre devoir de les préserver, de les relever? Mais continuons de citer :

« Depuis soixante ans, tel livre de poésie, de philosophie et d'histoire, a plus contribué à maintenir le prestige, la considération et l'ascendant moral de notre pays que toutes les sciences physiques et tous les perfectionnements de la mécanique réunis.

« Le jour où les mathématiques et l'industrie prendraient hautement le pas sur les belles-lettres, le jour où il serait de meilleur ton d'être géomètre qu'historien, mathématicien que philosophe, serait un jour de deuil pour l'esprit humain. Le vrai savoir n'existerait plus... Il faut seconder ceux qui nous conduisent aux sources pures de la poésie, de la philosophie et de l'histoire... Il n'est pas inutile que les grands noms soient remis en honneur quand leur renommée est comme interrompue par nos préoccupations. »

Voilà des vérités bonnes et bien dites ; mais qu'a-t-on fait pour remettre en honneur la renommée du plus grand de nos écrivains, du plus éclairé, du plus libéral de nos hommes d'État, *interrompue* par nos *préoccupations?* Comment *seconde*-t-on celui qui nous a conduits aux *sources pures de la poésie*, aux principes et aux sentiments généreux de la liberté ?

Et cependant quels sont les livres qui, depuis plus de soixante ans, ont plus contribué à maintenir le *prestige*,

la *considération* de notre pays que les livres de Chateaubriand ?

Pourquoi donc les déchirez-vous, ainsi que sa mémoire plus sacrée encore que ses livres? C'est une atteinte à la dignité de votre pays. Tenter d'abaisser ce qui fait la gloire et la grandeur d'un peuple, c'est abaisser ce peuple, c'est de la lèse-majesté nationale.

Citons encore :

« Quel qu'ait été leur caractère, ceux qui ont laissé un grand nom dans les lettres nous inspirèrent toujours une tendresse particulière. (Il y paraît bien !) Leurs livres seront toujours pour nous une source intarissable de jouissance : ce sont de vieux amis également fidèles dans le revers et dans le succès. (Pourquoi donc leur être infidèle après leur mort ?) Rien donc de plus naturel que cette tendre reconnaissance et cette respectueuse admiration que nous éprouvons en général pour les écrivains de génie qui, depuis notre enfance, ont été, en quelque sorte, nos bienfaiteurs. »

Quel écrivain de génie a été, à ce titre, plus grand bienfaiteur de notre âge que M. de Chateaubriand ? Et cependant, quelle *tendresse* a-t-on pour lui ? Quelle *admiration respectueuse* lui a-t-on conservée ?

On voit que, parfois, M. Peyrat a de bonnes pensées; mais il n'est pas conséquent; il écrit bien, mais il manque d'équité. Envers Chateaubriand surtout, il en manque à un point qu'on ne saurait croire : c'est inouï Son article sent, non l'écrivain vraiment libéral, quoiqu'il le soit cependant, mais le réquisitoire jacobin ou l'homélie de l'inquisiteur; cela sonne et gronde comme un fourneau qui chauffe.

En le lisant, on s'attriste, on s'indigne, et souvent l'on

sent le besoin de s'écrier : Je te connais! si tu avais suivi ta première carrière, tu eusses été Torquemada, et si tu avais trouvé la Terreur en arrivant à Paris, tu aurais été Fouquier-Tinville.

C'est ainsi que certains républicains, ou soi-disant tels, sont les pires ennemis de la justice et de la liberté, parce qu'il n'ont ni raison, ni modération.

Ils font plus de mal à l'idée libérale et progressive, par cette inique partialité, que les rétrogrades par leurs déclamations. On est accoutumé aux injures rances de ceux-là, et l'on attend d'un vrai républicain quelque chose de juste, de sincère, de généreux, de bienveillant même.

X

L'*Opinion nationale* centre d'hostilités contre M. de Chateaubriand. — Elle résume les attaques de Sainte-Beuve et de Peyrat. — Encore le *Génie du Christianisme.* — Avons-nous mieux ?

Nous venons de voir ce que c'est que l'étude de M. Peyrat sur ou plutôt contre M. de Chateaubriand. Cependant voici comment le journal de M. Guéroult, l'*Opinion nationale*, en fait rendre compte, et pour que ce soit plus piquant, par un ancien rédacteur de l'ex-journal légitimiste, l'*Écho français.*

D'ailleurs, l'*Opinion nationale* avait déjà cru devoir se montrer hostile à M. de Chateaubriand, comme nous avons fait voir ci-dessus.

Ainsi, ce journal, à part dans le libéralisme, s'est fait une spécialité d'attaquer, de toutes les manières, le grand défenseur de la liberté de la presse. Chacun en est frappé et se demande, pourquoi donc ?

Si l'article Goumy sur Peyrat renchérit encore, s'il est possible, sur la bave de Bavius, c'est qu'il la résume et la dégage des couleurs et mélanges faits pour la mieux insinuer en tâchant de la dissimuler un peu.

Nous aimons mieux la calomnie ainsi réduite à tout l'odieux de sa nudité, de sa crudité.

Ce n'est ni Augustin Thierry, maître de Carrel, ni le Carrel du *National* qui eussent ainsi traité ou fait traiter le glorieux défenseur de nos libertés, l'initiateur de la nouvelle manière d'écrire l'histoire.

Ces deux hommes éminents, ainsi que l'honorable directeur de l'*Écho français*, eussent repoussé bien loin l'outrageuse iniquité d'un jugement comme celui-ci : c'est l'ex-rédacteur de l'ex-*Écho français* qui parle :

« M. Peyrat applaudit, comme nous l'avons fait, à l'*exécution* de la grande renommée de Chateaubriand, exécution qui ne sera pas l'un des moindres titres de gloire de M. Sainte-Beuve.

« Ç'a été une satisfaction pour la conscience publique, que de voir démasquer ce faux grand homme, faux légitimiste, faux libéral, sincère uniquement dans le culte qu'il se rendait à lui-même, et qui passa sa vie, comme l'a dit M. Veuillot, à *mettre sa pose dans sa phrase et sa phrase dans sa pose*[1].

« L'histoire du succès du *Génie du Christianisme*, ce

1. On voit que M. Veuillot devient une autorité, un oracle à l'*Opinion nationale*; mais il est remarquable que le rédacteur n'ose citer que la première phrase du gros paquet de M. Veuillot; c'est que, malgré sa bonne intention de dénigrer aussi, lui, de son mieux, le rédacteur de l'*Opinion nationale* a quelque goût et craindrait de gâter sa thèse, en y mettant de si vilaines choses. O pieux Veuillot! vous grimer, vous parer pour plaire à Bavius, à Peyrat, à tout le consistoire de l'*Opinion nationale*, et n'être pas admis, et ne se voir citer que par un petit bout de phrase, la seule, il est vrai, qui ne soit pas tout à fait *imprésentable*, c'est pénible ! et je plains votre décadence, ô Veuillot! Mais qu'y puis-je? et pourquoi nous avoir pétri ce gros tourteau à la crapaudine et aux cornichons?

coup de théâtre et d'autel si bien réussi, est très-finement et judicieusement résumée. » (L'*Opinion nationale*, 9 avril 1863.)

Voilà le fidèle résumé de toutes les calomnies que l'on voudrait faire admettre contre le plus grand génie de notre siècle. Il gêne donc bien le servilisme et la médiocrité, puisqu'on emploie de tels moyens pour tâcher de mutiler sa statue et de défigurer sa noble figure !

Ainsi, désormais, *calomnier* ignoblement quelqu'un, c'est *le démasquer*, c'est donner *satisfaction à la conscience publique*.

Ils parlent de *conscience!* ils parlent du *public* qui n'a certes rien de commun avec eux; ils trompent ce bon public, voilà tout.

Nous avons tous connu M. de Chateaubriand; il a vécu au milieu de nous et nous n'avons rien vu de tel en lui; il a fallu que des yeux qui ne voient qu'à travers la rancuneuse jaunisse de l'envie vinssent nous le montrer sous leurs couleurs opaques.

Ce n'est plus là Chateaubriand; c'est leur image qu'ils prennent pour la sienne : toute lumière se ternit et s'éteint en passant par certains milieux. Chateaubriand fut non-seulement le premier esprit, mais encore le premier caractère de nos temps.

Faux grand homme! comme si ses œuvres n'étaient pas là, toujours vivantes, toujours supérieures, toujours prêtes à faire donner le plus éclatant démenti à l'imposture et à la polissonnerie, par la France, par l'Europe entière qui les a lues, qui les lit et les lira?

Quel plaisir de jeter ainsi en l'air des faussetés malpropres qui retombent, et sur qui?

Faux libéral, *faux chrétien !* Quiconque sait voir, voit

très-bien que ce n'est que parce que M. de Chateaubriand est véritablement libéral, que le servilisme bénévole, déguisé en démocrate, le traite de *faux libéral*. S'il était faux libéral, il ressemblerait aux transfuges, et au lieu de lui chanter pouille, ils lui chanteraient le *dignus intrare*.

C'est de même parce qu'il était très-sincèrement chrétien, que l'impiété, déguisée en hypocrisie officieuse, et portant le faux nez d'un grand zèle, lui en veut et l'attaque de toutes les manières. Elle n'oublie qu'une chose, c'est de donner des preuves. On peut l'en défier.

Les preuves du contraire sont là : le *Génie du Christianisme* a changé le cours des idées de l'époque ; mais que ne les a-t-il changées au profit des coteries? que n'en a-t-il fait une arme propre à satisfaire leurs prétentions? que n'a-t-il ramené son siècle à toutes les tourmentes, à toutes les servitudes, par une religion dure et violente, paganistique et fanatique, persécutrice et spoliatrice, féconde pour les intrigants qui l'exploitent, mais stérile et vaine pour les peuples frustrés qui en souffrent et qui en attendaient assistance et consolation? Il a déjà répondu lui-même à tout cela : « En conscience, je ne pouvais. »

Moïse n'avait pour peuple qu'une nation malheureuse, affaiblie, lépreuse, broyée et presque réduite à néant par le pressoir de la servitude.

En la délivrant du joug, il lui dit : « Vous n'aurez plus de maître absolu sur la terre. Désormais, votre seul pharaon sera Jéhovah, le Dieu du ciel, l'Éternel. Il régnera sur vous par la loi. Et vous tous, ses enfants, ses bien-aimés, vous serez tous comme un peuple de *prêtres*, » c'est-à-dire libres, égaux, indépendants; une

nation d'élite dans le monde, comme les prêtres étaient une tribu d'élite en Égypte et dans l'Inde.

Le Christ est plus grand que Moïse, et son peuple est plus grand qu'Israël. Son peuple, c'est le monde entier, et il dit à tous ceux qui le suivront : « Vous serez comme des *dieux,* » c'est-à-dire, vous sortirez des ténèbres des vieux temps, malsaines pour l'homme, mortelles pour l'esprit ; vous marcherez dans la lumière qui purifie et qui vivifie, vous serez affranchis de la bête et de sa méchanceté ; vous serez bons, vous serez bienfaisants, vous serez aimants, comme on disait qu'étaient et comme n'étaient pas les dieux des nations ; enfants du Dieu vrai par cette voie de vie, « vous serez comme des dieux. »

Chateaubriand a suivi cette trace divine, et il lui fut donné par là de réussir autant qu'ont échoué toutes les tentatives contraires.

Voilà Chateaubriand, voilà son œuvre ; elle persiste, elle persistera malgré les coups ignobles qu'on essaye de lui porter du camp des renégats et des tentes du fanatisme.

Si cette intéressante manière d'envisager et de représenter le christianisme venait à disparaître sous le système aveugle et violent qu'on lui a voulu substituer de nos jours, il faudrait en gémir ; car bien d'autres choses disparaîtraient peut-être.

Aussi Chateaubriand eut-il soin de représenter le christianisme par son côté bienfaisant et aimable, par son côté vraiment divin ; ce n'est pas autrement que la grâce divine agit dans les cœurs et dans la nature. — En politique, au lieu de tourner à tous les vents qui portent la richesse et les honneurs, au lieu de tendre sa sébile à tous les vainqueurs, comme tant d'autres qui l'insultent,

Chateaubriand pauvre est resté lui-même; il est resté ferme, pauvre et fier. Après tant de gloire, après tant de services rendus, il aima mieux se mettre, à soixante-deux ans, aux gages d'un libraire, tristes gages, qu'au service d'un nouveau maître, et travailler au lieu de se parjurer pour vivre.

Et malgré les cris, les coups, les morsures dont il fut l'objet de la part des rats, chauves-souris, hiboux, chats-huants, lézards, scorpions, crapauds et serpents de tous les trous, de toutes les couleurs, il restera intact, il restera grand et glorieux.

M. Guéroult a trop de talent pour se permettre lui-même ces indignités: pourquoi les souffre-t-il dans ses rédacteurs? Et vous, rédacteurs de M. Guéroult, demandez à M. Guéroult s'il a jamais eu à coudoyer M. de Chateaubriand dans les salons de ce juste-milieu aujourd'hui si bafoué?

Malgré tant de sinistres efforts en sens inverse, la France, aujourd'hui même, oui, la France entière, sauf d'imperceptibles exceptions, est encore Chateaubriand; c'est-à-dire religieuse, chrétienne, libérale et modérée, de même que Chateaubriand était la France, c'est-à-dire son image, son écho le plus vrai, le plus brillant, le plus complet. Et si, ce dont Dieu la garde, la France ne tombe pas en l'un des abîmes auxquels la bassesse ou la folie de ces aveugles voudrait la pousser, Chateaubriand, avec ses hautes lumières réduites à leur plus pure essence par le van du temps, comme il les y voulait réduire lui-même, sera encore, à l'avenir, son flambeau dans la voie du progrès et son labarum dans les guerres saintes de l'indépendance et de la liberté.

S'il peut en venir un meilleur, du moins n'est-il pas

encore venu ; critiquez-le donc, si vous le savez; épurez-le, si vous le pouvez ; mais soyez sincères et ne mentez pas; soyez honnêtes et ne le souillez pas; songez un peu plus que l'on vous connaît et que l'on vous devine, que le secret de cette coupable comédie n'est un secret pour personne, et que la dupe d'aujourd'hui peut être le vengeur de demain.

La calomnie la plus odieuse peut avoir son succès, et même son instant de vogue, dans certains parages ; mais les parages sont bornés et l'instant est court; l'instant d'après réagit, grâce à Dieu ; autrement, elle flétrirait tout, empoisonnerait tout, et la vie honnête serait impossible.

Tout serait changé, *versum fas atque nefas :* le méchant serait le juste, le reptile serait l'aigle, le faux témoin serait le juge, le mensonge serait la vérité, le mal serait le bien, la perfidie venimeuse serait l'oracle de l'honneur, la bassesse serait la grandeur, l'iniquité serait la gloire, et la gloire, la vraie gloire, serait la honte et la confusion!

Vous verriez des bandes faire leurs orgies impudentes et mener leurs danses impures et impies sur la cendre sacrée des grands hommes, dans le *campo santo* de la mort.

Vous verriez ces grands hommes outragés, par la raison qu'il est des êtres si perclus d'esprit et de cœur, des êtres si tombés, qu'ils ne peuvent plus les comprendre et, n'ayant rien de respectable, ne savent plus rien respecter.

Vous seriez un faux chrétien, au dire du premier renégat ou mécréant venu, par la raison même que vous auriez ramené votre siècle au christianisme; vous seriez un faux légitimiste, parce que, de l'aveu du roi légi-

time, vos écrits auraient plus fait que des armées ; vous seriez un faux légitimiste, parce que vous auriez tout tenté pour sauver la légitimité de ses erreurs, de ses traîtres et de ses flatteurs, parce que, dans son intérêt et contre tous les vôtres, vous seriez allé jusqu'à braver ses colères et encourir ses disgrâces !

Vous seriez un faux libéral, parce que vous auriez tout sacrifié à la liberté, et parce qu'à vos dépens et au profit de tous les autres, vous l'auriez préférée aux faveurs, et seriez mort pauvre pour n'avoir pas voulu vivre parjure !

Mais Chateaubriand a fait des fautes ! — Et qui n'en fait pas, je vous prie, si ce n'est celui qui ne fait rien ? Parce qu'il a noblement défendu la religion, voudriez-vous qu'il fût impeccable ? Ce serait bien, sans doute, mais le ciel n'en a pas ainsi décidé.

Si vous saviez le premier mot des choses morales et religieuses qui vous sont visiblement étrangères et dont vous vous mêlez si maladroitement, si mal à propos, vous sauriez que le juste lui-même pèche sept fois par jour.

M. Chateaubriand, comme il va bientôt vous le dire, ne se dosait point en dévot : c'était un homme du monde.

Et moi qui l'ai connu, moi, je le dis : il avait plus à se défendre qu'à rechercher des affections. « La tentation, dit très-bien M. de Loménie, courait après lui, tandis que tant d'autres courent en vain après elle. » Avis aux critiques, aux vieux libertins.

Et je n'entends pas dire ceci au préjudice du beau sexe, puisque la femme la plus noble de cœur est peut-être la plus sensible à la gloire, tandis qu'elle répugne à ce qui est bas et vil. Celle-là peut aimer, mais elle se tait, elle garde la pudeur et ne va pas se vanter effron-

tément de succès qu'elle n'a pas eus, comme la vénale courtisane au service de la vénale calomnie.

Et vous tous qui vous posez ainsi en censeurs, en accusateurs, et en juges; vous tous qui calomniez et hurlez si saintement, qui êtes-vous? Qu'avez-vous fait de grand, quelles sont vos œuvres, vos vertus? quels sont vos titres à juger, à condamner? De quel droit jetez-vous et vos pierres et votre boue au prochain?

Est-il un de vous qui soit sans péchés? miséricorde! il n'en est pas un, dans toute la bande, qui n'ait fait cent fois pis! Qui ne le sait pas? Qui ne sait pas tout ce qu'ils se permettent, tout en faisant les scrupuleux et les scandalisés aux dépens d'autrui? Ils doivent bien rire, ces augures d'un autre genre, quand ils se rencontrent; mais il n'y a rien à dire. A ceux-là tout est permis.

Cependant, le censeur, l'accusateur, pour ne pas dire le calomniateur bénévole, usurpe un rôle grave : plus que personne, il devrait avoir des comptes à rendre devant la conscience publique, en attendant qu'il aille en rendre de plus sévères au tribunal d'un juge qui n'est point un Moloch, qui ne demande pas qu'on lui sacrifie les hommes, qui veut qu'on soit juste envers eux, qui lui-même est juste pour tous, et qui, chose pénible pour lui, et dont je ne voudrais pas être chargé, sonde les cœurs et les reins; car il sait! ce Dieu juste et pur, ce qu'il y a dans certains cœurs sans parler des reins.

« Le public n'est pas secourable, a dit M. Villemain, en parlant des premières calomnies et des premières persécutions qu'eut à subir M. de Chateaubriand.

Non, sans doute, le public n'est pas secourable; mais le peut-il? a-t-il la parole? est-il le maître? Il ne peut

donc guère être secourable; mais il peut entendre, mais il peut voir: il ne peut protéger, il ne peut juger, mais il peut être témoin; il peut se souvenir. Pour être forcément ajournée, sa sentence n'est pas perdue, et si elle vient tard, elle réagit et remonte.

Alors enfin, on s'aperçoit, avec un étonnement consolateur, qu'il a tout entendu, tout compris, rien oublié; qu'il rend à peu près à chacun selon ses œuvres; et que sa sentence fait loi.

Il se trouve, en définitive, que personne n'aime le calomniateur et que rarement il fait bonne fin. C'est la bonne Providence qui le veut et l'oracle saint qui l'a dit : « Malheur à celui par qui vient le scandale. »

Ainsi elle s'abuse, l'iniquité, quand elle pense qu'elle n'a qu'à pousser sa trame et à jouer son jeu. Un œil est sur elle; tôt ou tard ses mystères, ses motifs sont connus, et tout est jugé.

Le factum cynique, ce pamphlet en deux volumes énormes, source digne de tout ceci, n'exécutera donc personne, quoi qu'en disent les compères, si ce n'est peut-être l'exécuteur lui-même.

Pour venir des parages de cette Université française d'où nous venaient autrefois et d'où nous viennent encore, Dieu merci! la bonne science, la lumière, la morale, cette production n'a pas été, ne sera pas admise : elle sera, elle a été répudiée, même par la jeunesse, et condamnée, comme une félonie, par tous les juges compétents, par les membres les plus estimables de cette savante Université, par les membres de l'Académie française elle-même, puisqu'ils viennent de mettre au concours, non la défense, il n'en a pas besoin, mais l'*Éloge de Chateaubriand*. Jamais sujet d'éloge ne fut

mieux choisi, et c'est du même coup frapper au visage la malveillance et ses œuvres. C'est leur faire entendre, par un signe sensible, ce que Pascal disait tout crument en latin : « Faux frère, vous avez dit du mal d'un confrère et vous n'avez pas dit vrai. » — Si un livre qui ne passe déjà pas absolument pour une des gloires de notre littérature est cependant l'un des principaux *titres de gloire et de courage* de l'auteur, selon Peyrat et compagnie, quels sont donc les autres? Laissons-lui cette espèce de courage et de gloire : ne soyons point comme lui : n'envions pas.

En terminant cet article, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la malice ou la stupidité de la malveillance, surtout à propos du *Génie du Christianisme*. C'est bien à Chateaubriand et à son livre qu'elle prétend adresser son insulte, à propos du mode et de la coïncidence de la publication de cet ouvrage : « Ce fut, dit-elle, un coup d'autel et de théâtre ; » tandis que ce ne fut tout simplement qu'un coup d'État ou du moins de politique. L'autel, c'est-à-dire le clergé, n'était pour rien dans la mise en scène : l'État seul faisait tout. Et la malveillance, tant elle est aveugle, n'a pas vu que ce n'était pas sur l'auteur et son livre, comme elle le prétendait, mais sur Napoléon même et Fontanes que tombait son insulte. Si elle avait vu cela, et rien cependant de plus facile à voir, elle se fût bien gardée de parler ainsi, car son premier soin est de tâcher de complaire à la puissance et de la flatter sans cesse aux dépens et détriment de Chateaubriand.

Or, dans la cérémonie de la publication simultanée du *Concordat* et du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand ne fut pour rien autre chose que pour son

chef-d'œuvre. Voyant ou prévoyant de quelle utilité son influence pouvait être pour le nouveau gouvernement, le chef du gouvernement et son ministre s'en emparèrent, et le mirent en scène à leur profit.

La chose tourna aussi grandement à l'avantage et à la gloire de Chateaubriand, mais par ricochet et contre-coup. Fontanes était un noble et digne ami de l'auteur; mais Napoléon, qui se voyait lui-même et son intérêt avant tout, se fût bien soucié de la publication et de la glorification d'un livre qu'il n'eût pas cru utile à ses vues!

Quoi qu'en disent Bavius et sa clique incrédule et intolérante, le mal n'est pas grand. Et plût à Dieu que les chefs de gouvernement n'employassent jamais que de tels moyens et ne poussassent jamais que de tels ouvrages. L'esprit humain y gagnerait, les mœurs aussi.

M. de Chateaubriand n'est donc pour rien dans cette affaire, que pour le mérite et l'honneur d'avoir fait un livre que les gouvernants jugèrent propre à rendre les plus grands services. Mais y eût-il été pour quelque chose, quel mal y aurait-il? et pourquoi en blâmer M. de Chateaubriand, quand on n'a que de l'admiration et des louanges pour les deux principaux metteurs en scène?

Mais on veut toujours trouver à redire et à mordre, comme si l'on croyait avoir charge d'empoisonner tout ce que dit et fait M. de Chateaubriand, de même que ce qu'il ne dit et ne fait pas.

C'est, hélas! que, pour nuire à un seul, il faut essayer de tromper tout le monde! Voilà pourquoi j'ai dit et je répète, que la méchanceté hébète et stupidifie son homme: et c'est heureux; car elle fournit ainsi le remède au mal et l'antidote au poison.

XI

C'EST LE TRISTE CHAPITRE DES INIQUITÉS DE M. VEUILLOT.

Il reproduit tout ce qu'on a dit de mal contre Chateaubriand et n'en dit pas un mot de bien.— Grand talent d'appropriation. — Grande discrétion sur les sources. — C'est un guerrier : il a droit de pillage.— Son amour du bruit.— Le sabbat. —Il aime Voltaire et Rabelais.— Il y trouve des armes contre Chateaubriand. — Il n'aime pas plus Bossuet que Racine. — Il fut un de leurs *enfonceurs*. — *Phèdre* et *Athalie*. — *Athalie*, chef-d'œuvre de l'esprit humain.— C'eût été à lui, Veuillot, à défendre M. de Chateaubriand. — Pourquoi il a fait le contraire.— Son monologue à ce sujet.

Mais voici quelqu'un de pire et de plus insensé que M. Peyrat-Goumy, c'est M. Veuillot: l'ex-théologien de l'*Univers* l'emporte en dureté, en injure, iniquité, grossièreté sur l'ex-théologien de la *Presse*. Un peu d'Église l'un et l'autre, dans leur jeune temps, ils n'ont pourtant l'un et l'autre que des déclamations et réprobations contre l'auteur du *Génie du Christianisme*. On voit bien que ce génie-là n'est pas le leur.

Ainsi que son coopérateur et collègue, M. Veuillot

résume et concentre tous les venins de Sainte-Beuve. Il les digère et les rend sous une autre forme, mais sans nommer, sans louer, sans glorifier, comme Peyrat, l'auteur de ses aliments. Il réserve pour lui seul la gloire des inventions d'autrui. C'est admirable!

M. Veuillot eut toujours un assez beau talent d'appropriation et d'absorption. C'est un puissant boa. Très-volontiers aussi le malin constrictor cherche à baver sur sa proie ou à l'étouffer avant de l'avaler.

Mais son repas fait, il se roule, se replie sur lui-même, en gardant une discrétion parfaite sur les lieux où il butine, sur les gîtes où il chasse.

Il ne négligera rien, ni le *placer* d'argent ou de cuivre du pionnier ordinaire, ni surtout la mine d'or de ce pauvre Chateaubriand, qui sera ensuite sacrifié comme n'ayant rien qui vaille.

Mais, en les passant à son creuset, jamais il ne sonnera mot de ses prises et cueillettes.

A quoi bon? M. Veuillot, comme il s'en vante *çà et là*, n'est-il pas fils d'Abel ou de la tribu des saints, qui est en même temps, dit-il, une tribu de guerriers? N'est-il pas même un peu fils des croisés? A ce titre, ne s'en va-t-il pas toujours en guerre contre le fidèle ou l'infidèle, renversant, cassant, brisant, écrasant tout ce qu'il peut?

S'il pille ensuite, c'est naturel : il prend son bien où il le trouve, sur l'Israélite ou le Philistin. N'y a-t-il pas un droit de conquête? Est-ce que M. Veuillot n'est pas toujours un grand vainqueur? Et qui tue son homme, n'a-t-il pas droit à ses dépouilles?

S'il tient au butin de la victoire, il n'en néglige pas non plus le bruit, la fanfare, le triomphe. Il faut qu'on

l'entende, il faut qu'il parle et fasse parler de lui à tout prix : il faut qu'il voltige de bouche en bouche.

Il aimerait mieux, je crois, stylite inverti, se tenir les jambes en l'air sur la coupole de Saint-Pierre de Rome, que de ne pas se montrer, s'étaler.

Je ne sais même s'il n'irait pas volontiers jusqu'à jeter bas, avec leurs bourdon et cloches, les tours de Notre-Dame de Paris, pour faire un peu de bruit sur les ponts.

Cet homme est d'une noble ambition et d'une grande vertu, il est bon à tout, propre à tout, mais surtout au tapage et au bruit.

Aussi, dès qu'il y a sabbat ou braillerie quelque part, Veuillot est là : au premier son, il accourt; vous empêcheriez plutôt les chats de miauler, les carlins de japper, les sorciers et vaudois de s'en aller en vauderie.

Sans lui, la fête ne serait pas belle : elle n'aurait pas son Stentor.

Qui crie, en effet, qui grince, qui siffle, qui grogne, qui mord comme Veuillot ? Pas être au monde; c'est le serpent à sonnettes de la littérature fantaisiste et le crocodile des bons journaux.

Je suis persuadé qu'il était là, qu'il chantait et sautait d'une manière prodigieuse dans le foyer du Théâtre-Français, lorsque ces messieurs du romantisme, de la restauration de la chair, de la régénération de la société et des lettres, tous génies sans pair, originaux sans exemple, commentaient et inauguraient l'œuvre sainte en démolissant ce *polisson de Racine*, et menant autour de sa statue *enfoncée* ces danses illustres qui les ont portés si haut dans l'estime et l'admiration publiques.

Et même depuis sa conversion, M. Veuillot avouait

encore son faible pour le bruit, pour la célébrité, un peu même pour la comédie.

Dans ses premiers essais de repentir et dans d'intéressantes confessions remplies de péchés si beaux qu'elles ont dû gagner bien des âmes à Dieu, le pénitent s'écriait :

« Mon Dieu, si je vous sers, j'y cherche encore ma gloire, et j'aime tant à fixer l'attention du monde, que quand je m'agenouille dans vos temples, ce n'est pas toujours devant vous[1], mais souvent devant lui que je me prosterne. Je voudrais être aimé, je consentirais à être haï, mais d'être indifférent à tous, mais d'être oublié, mais d'être inconnu, où en trouver le courage? » (*Rome et Lorette*, Tours, p. 225.)

M. Veuillot est resté l'un des plus romantiques de nos écrivains : il ne sort pas du style Croque-Mitaine et flamboyant. Qui ne sait pas cela ne sait pas son Veuillot.

C'est tout au plus si, à l'heure qu'il est, M. Veuillot est réconcilié avec Racine ; « *Athalie* est trop forte pour lui, » il aime mieux *Phèdre* qui est plus faible, et par conséquent plus humaine.

Cependant, M. Veuillot, plein de son Voltaire, comme nous allons le voir, aurait pu y lire « qu'*Athalie* est la

1. L'infortuné Chateaubriand, que M. Veuillot ne dédaigne jamais d'imiter, tout en le mordant, avait osé dire aussi que derrière la grande image de Dieu et du soleil couchant sur l'Atlantique, il voyait une autre créature ; mais l'austère et vertueux Sainte-Beuve est venu le morigéner et l'en punir.

Il ne dira rien à Veuillot : tout est permis, tout est bien entre amis. Quant à Chateaubriand, il ne saurait que mal faire, alors même qu'en se faisant imiter et copier, *aux petits des oiseaux il donne la pâture*. Ces oiseaux-là ne l'en becqueteront, ne l'en déchireront pas moins, tout en mangeant sa graine et en se nourrissant de son cerveau.

première pièce du théâtre français, et peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. »

Il n'y a qu'un mot de trop dans la sentence de Voltaire ; c'est le *peut-être;* car il n'y a pas de peut-être, et, tout considéré, *Athalie* est bien le chef d'œuvre dramatique de l'esprit humain.

L'*Oïdipos turannos* de Sophocle, que nous ne traduisons qu'incomplétement par *Œdipe roi,* est sans doute admirablement noué, intrigué, dénoué.

Mais quelle impression, quel enseignement nous laisse-t-il? Nul enseignement; mais l'idée pénible d'un homme qui se mutile cruellement pour avoir failli sans le savoir.

Dans *Athalie*, tout se trouve : poésie admirable, enseignement sublime au peuple et au roi, flagellation des méchants, terreur qui commence dès la première scène, qui va toujours planant et croissant sur l'action, jusqu'à ce qu'elle se dénoue par le triomphe fulminant de l'innocence et du bon droit opprimés.

Eh bien, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre dormit vingt-cinq ans et plus sans succès, grâce au veuillotisme du temps.

Quant à ce Bossuet, le grand Veuillot, comme on le sait, a passé sa plus belle jeunesse à dauber dessus ; et ledit Bossuet, comme chacun sait encore, en est parfaitement mort, *il a péri tout entier*, ainsi que Chateaubriand.

L'aigle de Meaux n'a pas plus tenu devant le coq de Boignes, que Chateaubriand, son *Génie du Christianisme* et ses *Martyrs* ne tiendront devant le troubadour du *Çà et là.*

En effet, aujourd'hui que le coup est monté contre

ce *propre-à-rien* de Chateaubriand, comme il le fut jadis contre ce polisson de Racine, jugez si M. Veuillot doit s'abstenir? Vous empêcheriez plutôt messieurs les étudiants d'aller à la Chaumière pour danser le cancan et la Robert-Macaire.

D'ailleurs, en ses excursions au pays de la bohème littéraire, le grand apologiste, comme on l'appelle en Belgique, se délassait un peu de ses exercices spirituels de Saint-Sulpice et de la rue de Sèvres.

Il y retrouvait d'anciens confrères, auxquels il pouvait dire gracieusement, comme à M. Augier : « Nous avons travaillé dans le même bureau » (le bureau de l'esprit public).

Malgré les distances, divergences et dissidences actuelles, il est toujours bien doux à d'anciens frères de se revoir, de jaser, de japper ensemble, d'éreinter leur homme en commun. *Quam dulce ac jucundum collatrare fratres in unum!*

— Comment, dira-t-on, un catholique modèle, sans pareil, un saint, se faire l'écho de ces mécréants, emprunter leurs propres armes et les envenimer encore pour venir attaquer l'auteur vénéré du *Génie du Christianisme!* Mais c'était à lui à le défendre!

— Ah! bien oui! pour ne venir qu'après lui, et Dieu sait à quelle distance! Nous entendons mieux nos affaires, et mieux vaut nous mettre devant lui, contre lui et sur lui.

Alors on ne verra que nous et nous dominerons.

Pourquoi appeler toujours Aristide un juste et Chateaubriand un grand homme?

Pour nous, qui voulons être admiré aussi, c'est agaçant, c'est asphyxiant : ça nous éclipse et nous éteint.

Nous n'avons rien à craindre du petit Bavius avec sa pacotille malpropre ; mais ce Chateaubriand ! il nous écrase, il remplit tout.

Sus donc à Chateaubriand ! et, à notre tour, tâchons de le démolir un peu bien ; car quoi qu'en disent et qu'en jappent ces *carlins,* il n'est pas encore démoli le moins du monde. Rendons-lui hommage comme le Normand ; prenons-le par le talon et le jetons à l'envers ; nous trônerons à sa place.

Ensuite, passons-lui notre masque, et assurément on ne le reconnaîtra plus : on dira qu'il a *péri tout entier.* Peut-être même n'en parlera-t-on plus. Nous en serons débarrassés, et nous battrons des mains, et nous aurons le haut bout.

Il a régné par le génie et le bon sens, tâchons de régner par l'audace, par l'adresse, par l'injure et par l'absurde.

De l'aveu de toutes les personnes compétentes, c'est-à-dire douées de goût, de sens commun, d'équité, c'est surtout par le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, que Chateaubriand s'est mis au-dessus des autres écrivains et a dominé son siècle ; eh bien, tombons d'abord, tombons avec l'abbé Morellet, Joseph Chénier, Cadet-Gassicourt, et tous les demeurants de la philosophie des Chaumettes et du père Duchêne sur le *Génie du Christianisme.*

Puis retombons sur les *Martyrs* avec les gens du *bureau de l'esprit* de ce temps-là ; avec les respectables écrivains de Fouché.

XII

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.

La chrétienté reconnaissante salua le jeune auteur à son début, comme Israël délivré salua Esdras, quand il retrouva le livre de la loi, sous les saules de l'exil.

Le peuple, les prêtres, les évêques le lurent; ils en furent consolés.

Le pouvoir naissant s'appuya sur cette colonne de lumière; il en acquit une auréole et une force.

Le pape comme ses prêtres, comme tous les fidèles, lut le livre et en félicita l'auteur. En le faisant asseoir à côté de lui, comme un de ses appuis, il lui montra le livre ouvert sur sa table et lui indiqua l'endroit où il en était de sa lecture.

Il lui donna des dispenses dans l'intérêt de sa santé, afin que des forces si bien employées ne lui manquassent pas et qu'il pût continuer ses travaux.

Eh bien, disons, nous autres, que ce livre, accueilli par le pouvoir, par les fidèles, par les prêtres et par le

prince des prêtres, comme une sorte de résurrection, comme une étoile nouvelle rappelant les mages à l'adoration, comme un arc-en-ciel de paix, comme l'aurore bienfaisante d'une ère meilleure; oui, disons que ce livre *manque de foi*[1], et nous passerons pour un *oseur*, et nous serons remarqué entre tous les autres ennemis de l'homme et du livre.

Ce livre, encore une fois, nous impatiente et nous nuit.

Non-seulement on le trouve partout, mais il s'en fait de nouvelles éditions tous les jours : eh bien, redisons en chœur qu'il n'est nulle part, et que Chateaubriand a *péri tout entier*.

C'est une bourde un peu forte, il est vrai, mais nous en avons fait bien d'autres; nous avons pour nous les grandes oreilles, et jusqu'ici nous n'avons été malheureux ni dans l'injure ni dans l'assertion hasardée : tout ce que nous disons est bien dit.

On ne rend pas justice aux néo et ultra-catholiques : on les dit difficiles, malins et méchants ; au contraire, ils sont très-bons. N'allez pas, par exemple, vous permettre de leur parler de prudence, de sagesse et de modération ! Mieux vous vaudrait n'être pas né, et vous

1. « Le *Génie du Christianisme*, dit M. Sainte-Beuve, ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives qui sont devenus de grandes routes battues et même rebattues depuis : goût du moyen âge, du gothique, poésie et génie de l'histoire nationale, il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes, où la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinés. »

On ne pourrait mieux dire, et il est impossible de mieux comprendre et de mieux voir les choses. Pauvre Veuillot, où êtes-vous, avec votre sotte haine? Le *Génie du Christianisme manque de foi*, et il a ramené la foi, avec tout ce qui l'accompagne, et il a répandu partout la lumière et la vie !

jeter à la mer, une meule au cou. Aussi s'en garde-t-on bien. Mais il suffit d'abonder, de surabonder en leur sens, de les devancer dans l'absurde et dans l'exagération, s'il se peut, pour qu'ils vous laissent dire et faire tout ce que vous voudrez.

Ils vous laisseront, en toute joie, mordre, déchirer, tuer, hacher, traîner aux gémonies qui bon vous semblera; ils vous laisseront même mener à bien vos petites affaires sous le voile d'or du zèle.

Comme nous nous servons d'eux, autant ou plus que nous les servons, nous abondons et surabondons tant qu'ils veulent, et licence nous est donnée de faire ce qu'il nous plaît sur la terre.

Nous en avons usé pour rendre le pape tout-puissant, comme vous voyez; usons-en à cette heure, pour supprimer Chateaubriand.

Si, au lieu de la grande destinée que nous donnerait ce succès, nous tombons à plat; si l'on se moque de nous, peu importe! Le ridicule est une célébrité comme une autre, et nous ne serons tombés que pour avoir osé.

Notre but est louable; nous travaillons pour notre maison; nous tâchons de ruiner les œuvres d'autrui pour pousser les nôtres, qui commencent à se faner.

Nous avons là une foule de petites productions qui dorment doucement et en famille, il est vrai, mais un peu trop longtemps et trop près du *ver rongeur* de *Monsignor* Gaume.

Le veuillotisme n'est pas en hausse, il se fait vieillot. Il lui faut un piédestal pour le relever, ne fût-ce qu'avec des ruines, comme dans ses beaux jours.

Est-ce que tout industriel, tout fabricant, surtout s'il

pense bien, n'a pas droit de décrier la fabrique et de ruiner les produits du voisin ? Est-ce que le débitant du coin ne peut pas mettre son eau chaude et son vinaigre bien au-dessus des vins de première cuvée, des vins généreux de propriétaire?

Si, en cassant un peu les ailes du grand cygne, je pouvais en faire pousser à nos petits pierrots et canards qui barbotent dans leur trou, peut-être pourraient-ils aussi prendre leur vol et s'élever dans les airs ? Quel mal y aurait-il ? et ne serait-ce pas bien travaillé ?

—Sans doute, mais c'est trop adroit. Mieux vaudrait ne pas tromper le public en disant le contraire de la vérité.

—Et qui ne le trompe pas, ce public du bon Dieu ? Il est fait pour tout croire et ne rien comprendre ; pour être mené, dupé, surmené.

Il n'admire jamais bien ceux qui ne savent pas le tromper. Une bonne direction d'intention rend tout permis, et la fin justifie les moyens.

Faire mousser ses petits livres et son petit nom aux dépens des grands noms et des grands ouvrages, n'est-ce pas une bonne fin ?

D'ailleurs, croient-ils donc, ces béats, ces *navets*[1], qu'on a vingt-cinq ans de journalisme sans savoir faire l'article ?

1. Excusez du mot, mais il a droit de cité en style Veuillot

XIII

Le *Génie du Christianisme*, d'après M. Nisard.—Pourquoi moins lu? — Pourquoi nos anciens sont encore moins lus que lui? — Observations sur M. Nisard. -- M. de Chateaubriand plus instruit qu'on ne dit. — S'il ne l'est pas davantage, à qui la faute? — Quel ouvrage a remplacé le *Génie du Christianisme?*— Procédé de M. Veuillot envers ceux qui ont bien mérité de la religion.— L'oppression du silence.— On attaque Chateaubriand pour se faire quelque nom. — Quel nom ce sera? — Monument à élever à M. de Chateaubriand, en même temps que l'Académie française *mettra son nom dans l'avenir*. —Grotesques qui doivent entourer le monument.

Nous avons vu ci-dessus ce que M. Sainte-Beuve pensait du *Génie du christianisme* et de ses résultats. Voici maintenant ce qu'en dit M. Nisard.

Sans l'embrasser tout entier, sans le juger au fond et l'apprécier exactement, comme devrait savoir le faire un écrivain religieux, ceux-là du moins en parlent sérieusement et se montrent compétents pour en parler, au lieu d'avoir le mauvais goût de recourir à d'indignes bouffonneries pour le défigurer méchamment et le faire méconnaître.

« Le *Génie du Christianisme*, aujourd'hui déchu, dit M. Nisard, est un peu moins qu'un chef-d'œuvre, mais il est beaucoup plus qu'une influence. »

Ceci est bien subtil, et l'on ne voit pas trop qu'un livre, qui est *beaucoup plus qu'une influence*, puisse être un *peu moins qu'un chef-d'œuvre*.

D'ailleurs, ce chef-d'œuvre est beaucoup moins déchu que ne le dit M. Nisard. Il est comme tous les livres un peu anciens, moins ostensiblement recherché et couru à Paris, mais peut-être plus lu et certainement plus répandu en province et à l'étranger qu'au premier temps de sa vogue. A ce titre, Bossuet et Fénelon seraient déchus aussi, et cependant il n'en est rien, Dieu merci!

D'ailleurs, si le *Génie du Christianisme* était déchu, pourquoi serait-il déchu? Parce que le goût littéraire lui-même est déchu; parce que le goût des lectures, des hautes questions religieuses est déchu; parce qu'il n'y a plus guère que des déclamations bruyantes, triviales, vides et hargneuses, qui ne peuvent aboutir à rien de bien et qui ne sont nullement de Dieu.

Une autre cause, c'est que nous connaissons tous Chateaubriand, et que les merveilles connues finissent par nous frapper et nous occuper un peu moins.

Nous n'adorons plus le soleil, et cependant il est aussi beau ou plus beau que jadis. On le regarde à peine et on le laisse briller et tourner seul dans l'isolement de l'espace. Il ne cesse pas néanmoins de couvrir notre chétive planète de lumière et de fécondité.

Si les œuvres de Chateaubriand étaient déchues, ce qui n'est pas, témoins les nouvelles éditions qui s'en font tous les jours, elles ne feraient que partager, je le répète, le sort de tous nos grands ouvrages. On en parle

encore, quoique beaucoup moins que de ceux de Chateaubriand ; mais qui les lit? qui lit Bossuet et même Pascal? Presque personne.

Ce qui fait même qu'on les met si fort au-dessus de Chateaubriand, sans dire pourquoi, sans le prouver, ce qu'il faudrait faire, c'est précisément parce qu'on ne les lit pas. On en parle sur la foi d'autrui, par tradition, et on les relègue dans un lointain grandiose.

S'ils étaient lus, la raison publique et le style s'en ressentiraient parmi nous, et l'on n'irait pas débitant contre Chateaubriand, qui les égale en bien des points, qui les surpasse en quelques autres, ces inepties déplorables qui sont la honte de nos critiques et de notre temps.

Grâce à eux, si nous les suivions, nous n'irions à rien moins qu'à perdre non-seulement le sentiment du juste, mais du beau. Nous violerions toutes les tombes illustres, nous jetterions aux vents les cendres de nos grands hommes comme celles de nos rois. A leur place, nous mettrions, quoi? quelques animaux nuisibles et venimeux, à la cervelle étroite, au museau pointu, aux dents longues, aux mâchoires rudes, tels que chacals, fouines, chats-huants, crocodiles, hippopotames et veaux gras... comme en Égypte.

Nous sèmerions les sables du désert des membres déchirés d'Osiris ; nous mettrions sur l'autel le fauve Typhon, et sur le pinacle du temple sa bande moutonnière, malfaisante et impie.

Plus savant en littérature que M. Veuillot, M. Nisard est aussi moins injuste que lui quand il ajoute : « que M. de Chateaubriand, il est vrai, ramenait le public à la religion plutôt par l'imagination que par la science. »

Cependant il y avait de la science aussi, ou du moins beaucoup de lecture, comme en conviennent tous les hommes compétents. Si ce n'était pas la science pédantesque, la science morte, la science de l'école, c'était la science qui vit et féconde les idées.

« Combien, ajoute M. Nisard, attirés par l'enchanteur, voulurent voir de plus près les choses dont il parlait, en sentirent la vie et devinrent plus savants et plus croyants que lui. »

Il avait donc réussi, il avait donc atteint son but, qui était de ramener au respect de la religion. Faites-nous aujourd'hui des livres qui aient ces résultats, et il vous sera permis de critiquer les chefs-d'œuvre.

La science spéciale est l'affaire des hommes spéciaux ; il suffit, à l'écrivain qui travaille sur les idées, de bien connaître les questions dont il parle, de les bien exposer, de les faire goûter et aimer, s'il est possible.

C'est ce qu'a fait M. de Chateaubriand. Donc il a fait ce qu'il voulait faire, et son succès est plein et légitime.

Quant à ceux qui ont vu les choses religieuses de plus près, qui en ont mieux senti la vie que M. de Chateaubriand, et qui sont devenus plus *savants que lui*, M. Nisard eût bien dû les nommer; car, pour mon compte, je n'en connais guère de cette espèce. Sans être un savant très-profond, M. de Chateaubriand était fort instruit, il étudiait soigneusement les questions qu'il traitait, et si ses critiques le lisaient avec l'attention qu'il mérite, s'ils étaient eux-mêmes assez savants pour l'apprécier sous ce rapport et le bien juger, ils lui seraient moins sévères et lui rendraient plus de justice.

Il peut y avoir des monographes qui soient allés plus loin que lui dans des sujets particuliers ; mais qu'on

me cite un ouvrage qui, en embrassant comme le sien toutes les grandes questions, suppose, je ne dis pas plus, mais autant de lecture, et des lectures aussi variées. Oui, que M. Nisard nous en cite, que M. Sainte-Beuve nous en cite, que M. Veuillot nous en cite !

Et puisque Chateaubriand est si déchu, si oublié, et pour me servir du « style » des critiques, si *démodé*, qu'ils me citent les ouvrages, les chefs-d'œuvre qui ont remplacé les siens et qui soient capables de les faire oublier.

Oui, qu'on m'en cite, qu'on m'en cite un seul ! Je l'examinerai, je le comparerai avec son aîné, et nous verrons s'il y a lieu de lui donner la préférence et de reléguer Chateaubriand aux antiquailles.

Mais on ne m'en citera pas. Je connais un peu la place littéraire, et j'y vois, comme dans une foire, bien plus d'objets d'imitation et de quincaillerie que de pièces solides et précieuses.

Si tout cela pouvait faire oublier Chateaubriand, ce serait donc en pervertissant le sentiment littéraire et en détruisant le goût des hautes lettres et de la saine discussion.

Chateaubriand est plus jeune, plus vivant, plus fort que tout ce qui l'a suivi; mais il se peut, grâce aux corrupteurs du talent et de la pensée, que nous soyons devenus trop faibles, trop vieux, trop déchus nous-mêmes, pour le pouvoir comprendre désormais. Il ne faudrait pas le rendre responsable de notre impuissance.

Si les ouvrages de M. de Chateaubriand étaient d'une érudition plus profonde, on ne manquerait pas de dire : C'est trop savant, mieux eût valu plus de pensées, plus de style et plus d'imagination.

C'est ce qui se disait dès ses débuts; et si les écrits de l'*enchanteur,* comme on l'appelait à bon droit, ne sont pas plus savants, c'est grâce aux conseils déplorables de ce Joubert, que la coterie hostile affecte aujourd'hui de vouloir porter aux nues, parce qu'il a trahi et calomnié l'amitié, pour complaire au puissant, comme nous le verrons; c'est parce que ce Joubert était un esprit faux, étroit, mesquin, invalide et rétrograde, comme un trop grand nombre de critiques de nos jours.

« Dites-lui qu'il en fait trop, » écrivait-il aux amis du grand homme; « qu'il laisse là ses in-folio et son érudition, et nous donne du Chateaubriand : c'est son style, c'est sa pensée que l'on demande. »

« L'admiration de M. de Chateaubriand pour Homère et pour les Pères, ajoute M. Nisard, fit qu'on lut Homère et les Pères. »

Si on ne les lut pas autant que M. Nisard le fait entendre, on reconnut du moins qu'ils avaient une haute valeur et qu'ils ne méritaient pas le mépris qu'en avait fait le XVIIIe siècle et qu'en font encore aujourd'hui M. Veuillot et ses semblables.

Ainsi l'universitaire M. Nisard est moins injuste pour le *Génie du Christianisme* et pour Chateaubriand en général, que l'hypercatholique M. Veuillot; cependant M. Nisard, selon sa nouvelle habitude, laisse encore beaucoup à désirer pour être entièrement juste.

Depuis qu'il est un peu trop revenu de ses crises d'enthousiasme, M. Nisard se montre atteint d'une autre maladie : c'est de ne pouvoir rien accorder à son ancienne idole sans y mettre aussitôt une restriction désobligeante et injuste.

Malgré cette affection chronique, on voit qu'il ne

peut s'empêcher de rendre encore quelque justice et quelque honneur à M. de Chateaubriand ; c'est que mieux doué, plus sérieux, plus instruit, il le comprend un peu mieux que ces maîtres butors qui ne font que le dénigrer, comme, par exemple, cet infortuné Veuillot, lorsqu'il tombe en ses absences de goût, de style, d'esprit, de dignité, de justice et de convenance.

A la marche toujours rétrograde et violente de M. Veuillot, je voyais bien qu'il ne pouvait être que contraire à M. de Chauteaubriand ; qu'allant à l'inverse de toutes ses idées, il ne pouvait pas avoir une grande admiration pour lui ; mais je croyais qu'il devait avoir au moins quelque respect, quoiqu'il n'en parlât presque jamais et qu'il heurtât souvent ses idées. J'y prenais d'autant moins garde que M. Veuillot profite volontiers des idées de certains écrivains, mais qu'il est très-attentif à pratiquer l'oppression du silence envers et contre ceux qui ont pu bien mériter de la religion, mais qui n'ont pas l'avantage d'être de son opinion ou de sa coterie. Il sait ce qu'il fait : bien heureux de ses mérites et surtout plein de lui-même, il croit peut-être sincèrement qu'il n'y a que lui qui sache bien faire, qu'à lui seul il suffit à tout défendre et tout sauver. On a vu ses succès.

Un pape à Rome, un Veuillot à Paris, c'est assez ; le reste n'est rien et ne mérite que dédain, injure, anathème et oubli. J'avais pensé que c'était dans cette catégorie que la charité bien ordonnée de M. Veuillot reléguait l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, avec les hommes et les chefs-d'œuvre les plus éminents de la primitive Église, ceux de la savante Église de France qui les suivent de si près, et

d'une foule d'autres écrivains de mérite et de bonne volonté.

Ce sont pourtant là des apologistes sérieux. M. de Chateaubriand marche de pair avec les premiers, sans s'engager, comme quelques-uns d'entre eux, dans la partie litigieuse du gallicanisme ; il a eu plus de succès qu'eux et dans des temps plus difficiles. Que rien de tout cela ne fasse à M. Veuillot, qu'il méconnaisse tout, repousse tout; que pour y substituer ses excentricités, ses paradoxes, il rompe la grande tradition des docteurs et des siècles chrétiens, soit; mais, encore une fois, je n'aurais jamais cru qu'il eût osé se joindre à tous les mécréants et renégats de sa connaissance, pour venir à leur suite, avec leurs armes qu'il envenime encore, attaquer si indignement dans sa tombe et calomnier dans ses œuvres celui qui est et restera, malgré eux, le plus grand apologiste et le plus grand écrivain de ce siècle et de bien d'autres.

Ils veulent le détruire, il les dévorera. Ils disent qu'il est mort, parce qu'ils se sentent mourir, et qu'ils enragent en mourant. A défaut de mieux, ils veulent au moins se faire traîner par les dents dont ils le mordent, à l'immortalité du grand homme ; ne fut-ce que pour figurer sous formes de grotesques, larves, chimères, monstres, gargouilles, soit à la base, soit au toit, aux gouttières du monument, pour faire contraste avec la calme et majestueuse beauté de l'intérieur.

Qu'il leur soit fait selon leurs vœux!

Ce monument, l'équitable et réparateur avenir l'élèvera, et ce sera au sein de cette France, au sein même de ce Paris qu'éclaira son génie et qu'illustra son nom.

J'ose même demander à la loyauté française que, dès aujourd'hui, le monument s'élève, que ce soit sur l'une de nos plus belles places publiques, et que sa statue et ses œuvres y soient mises, en même temps que l'Académie française aura mis son *nom dans l'avenir*, selon sa belle expression.

Rarement mausolée aura-t-il brillé d'une plus noble figure, et reçu en son sein des œuvres plus belles.

XIV

SUITE DES INIQUITÉS DE M. VEUILLOT.

Il imite Rabelais. — Il croit qu'il faut être méchant pour se faire lire. — Ses *Satires*. — L'écrivain méchant et le malfaiteur. — Veuillot a manqué à la gloire.— La *pose* et la *phrase*. — Ce que c'est que Rabelais, modèle de Veuillot. — Il n'est pas vrai que les notes de M. de Chateaubriand pour un ouvrage lui servissent pour un autre.—Il voulait réduire toutes ses œuvres à douze volumes. — Loin de ne pas savoir sacrifier une idée, il n'en supprimait que trop.

Citons maintenant.—M. Veuillot est en campagne. Il s'en va *çà* et *là*, marchant comme en procession et en guise d'évêque; non pas d'un évêque du bon Dieu, mais d'un mage de quelque Ahriman persan ou babylonien, *aigri-mænios*, comme dit le Zend.

Il a la bouche et la main pleines-ouvertes, et il lance... des bénédictions? Non pas, mais des anathèmes et malédictions en abondance.

Selon sa méthode de prédilection, c'est une confession qu'il fait; une confession de ses vertus bien entendu, et des péchés des autres, battant sa

coulpe sur leur poitrine avec une ardeur de componction tout à fait édifiante.

C'est surtout à Chateaubriand qu'il en veut ; il ne passe sur le corps de tant d'autres que pour arriver jusqu'à lui. Tous valent mieux que celui-ci et chacun d'eux aura du moins son mot d'éloge avant d'avoir son coup de pointe ou de marteau ; Chateaubriand n'aura que des grossièretés, des calomnies, des outrages, le tout asséné d'à-plomb, sentencieusement, sans explication : c'est une exécution sommaire.

Quand les autres ennemis, c'est-à-dire Sainte-Beuve et sa clique, attaquent, ils essayent de motiver : celui-ci point : il prononce ; ça suffit. C'est un oracle, c'est lui qui le porte : *Ipse dixit.* Sa véracité, son équité ne sont-elles pas reconnues ?

Gil Blas est mis de beaucoup au-dessus de Chateaubriand, en qui rien ne saurait plaire.

L'immonde Rabelais lui serait préféré de même, si l'on osait dire sa pensée. En attendant, on se contente de le trouver élégant et on le signale comme tel dans une homélie magistrale et paternelle à la société de Saint-Paul, le jour de la réception de l'auteur.

On imite même la méthode facile du moine médecin et puis curé de Meudon, en écrivant comme lui des historiettes et des nouvelles à bâtons rompus, c'est-à-dire sans suite, sans ordre, sans but. Ce n'est pas là un mal et je n'en veux pas blâmer M. Veuillot. Je dis seulement que c'est un souvenir bien marqué de ses premières lectures et de ses premières impressions. Ces impressions-là ne s'effacent guère, et comme M. Veuillot a pu le voir dans l'Évangile, s'il l'a lu avec autant d'attention que son Rabelais, « la route qu'on a suivie en sa jeunesse,

on ne s'en éloigne pas dans la vieillesse. *Juxta viam quam secutus fuerit adolescens etiam cum senuerit non recedet ab ea.* »

Quand on admire et imite ainsi l'ordurier Rabelais, il est tout naturel qu'on n'aime pas Chateaubriand et qu'on ait des tas d'injures à lui jeter comme à tant d'autres. C'est le grand cloaque littéraire, avec quelques feux follets à sa surface provenant de la corruption même.

Dans la confession littéraire de M. Veuillot, qui est une fort mauvaise confession, Molière et Pascal sont moins bien traités que Rabelais, parce que, sans doute, ils sont moins *élégants*. Il dit même : « Je n'ai pas trouvé Molière tout à fait honnête homme. » Et pourquoi, ô Veuillot? parce qu'il n'a pas assez bien canonisé Tartuffe? « D'ailleurs, dit-il autre part, en faisant encore à M. de Chateaubriand l'honneur de lui prendre textuellement une de ses pensées, sans le dire, mon goût n'est pas à la comédie, la nature humaine y est mise trop bas. »

Et dans la satire donc? Cependant M. Veuillot fait des satires ; il est vrai qu'il s'y trouve plus de beaux vers que de méchanceté. Aussi n'est-ce pas là la satire proprement dite, petit poëme qui a son genre, qui veut avoir son but et être complet.

M. Veuillot pourrait le bien faire ; mais les *Satires* qu'il vient de publier sont plutôt des pièces de vers de tous genres, de toutes formes, restées jusqu'ici dans ses cartons. Il y a bien des traits satiriques, comme dans tout ce que fait M. Veuillot, car M. Veuillot a cette idée malheureuse qu'il faut être méchant pour se faire lire; cela est peut-être vrai, quand on ne peut pas faire mieux, mais M. Veuillot le pourrait peut-être.

Voilà pourquoi il est plus blâmable qu'un autre quand il fait mal. M. de Chateaubriand n'a pas été bien méchant, ni M. de Lamartine non plus, ni M. Victor Hugo non plus, ni madame Sand non plus, et cependant ils ont su se faire lire. La méchanceté est la ressource de ceux qui n'en ont pas d'autre; c'est la spéculation sur la bassesse et la malice humaines. C'est une des pires corruptions. Qui mord toujours son semblable est un chien enragé; qui peint toujours en noir fait son portrait.

Il faut écrire pour être utile et non pour nuire. — Mais c'est le genre du temps, dira-t-on : il paraît, en quelque sorte convenu, qu'on doit s'entre-manger de son mieux et vivre du sang et de la chair du voisin. — Cela se peut, voilà pourquoi les temps sont stériles et tristes : c'est le signe le plus certain de toute décadence.

Le malfaiteur de la plume est le dernier des malfaiteurs ; car il est généralement le plus sûr de son impunité, ou du moins d'une punition incomplète et sans aucune proportion avec le mal qu'il a fait ou tenté de faire. — Mais il est méprisé, dira-t-on. Si parfois le public écoute le diffamateur et le calomniateur, il ne l'aime jamais; il le relègue au ban de l'opinion, et vérifie en sa personne la sentence de l'Évangile : « Malheur à l'auteur du scandale : *Væ per quem scandalum venit.* »

Tout cela est vrai ; mais peu importe au méchant, si, en attendant, il y gagne quelques sous ; souvent il avouera volontiers que c'est sans sujet de haine et sans haine, mais uniquement pour rire, qu'il fait le mal. Ce n'est jamais du moins sans un appétit quelconque. Parfois un coup de plume vaut un coup de poignard et souvent rapporte plus.

Dans une autre position, le diffamateur eût travaillé avec un autre outil. A défaut de style, il eût joué du stylet; mais toujours dans le même but, sinon dans le même lieu.

Dieu me garde d'attribuer tout ceci à M. Veuillot. Il est, ou du moins il a été méchant, il est vrai, pas à ce point cependant; mais il en connaît peut-être qui le sont.

Si son talent le sauve des derniers excès, ses malheureuses habitudes littéraires, ses engagements peut-être ou son désir de complaire l'exposent trop souvent à des torts graves et indignes de lui.

Non dépourvu de qualités privées, excellent fils, frère admirable et loyal ami, dit-on, il ne sait pas assez porter ces qualités en public.

Et cependant, qu'il me permette de le lui dire : si elles sont quelque chose, ces vertus privées sont peu de chose en comparaison de celles qu'un écrivain de sa force devrait avoir. C'est bien, sans doute, de parler avec le bon goût le plus touchant des misères du peuple, à propos de celles de ses honnêtes parents; c'est beau de prendre sa vieille mère dans ses bras et de la transporter de la peine dans une honnête aisance, fruit de ses sueurs, et de lui donner ainsi une seconde fois le plaisir d'être mère et le doux orgueil d'avoir un tel premier-né ; c'est bien d'élever ses deux sœurs comme ses enfants; c'est bien d'être fidèle dans l'amitié; avec cela on peut laisser dire qu'on *mangerait bien son père à la croque-au-sel,* ça ne tire point à conséquence; on peut même se dispenser de faire sur une comédie qui n'en vaut pas la peine de fort beaux dialogues qui n'ont d'autre avantage que de la faire vivoter un peu plus. C'est bien là Veuillot ! Voilà comme, avec beau-

coup d'esprit, il ne fait que des sottises. Il croit faire des merveilles, et il ne fait que des boulettes. Il en fait, ce pauvre garçon, à nourrir des armées.

Oui, c'est bien d'aider ses proches; mais, disons-le hardiment, ce n'est pas tout. Enfant du peuple qui souffre toujours, il faut être fidèle à sa naissance, à la sainte cause populaire. C'est là aussi de la piété filiale. Il faut chérir et respecter la gloire de ceux qui s'y sont dévoués.

C'est là une des vertus de Chateaubriand, et elle n'est pas moins chrétienne que les autres. Lui aussi, il eût pu faire de l'or en servant d'autres intérêts; mais c'est la liberté, c'est la cause du peuple qu'il a préférées, et, quoi qu'on fasse, la postérité s'en souviendra.

Que certains adulateurs de tous les pouvoirs lui en veuillent, je le conçois; mais tout le reste lui en devait de la reconnaissance, et M. Veuillot plus que personne. En a-t-il eue? et comment a-t-il traité le grand homme? On va le voir. J'ai honte et regret de le dire, pour un homme de talent comme M. Veuillot; car le talent me touche; il me désarmerait presque, si je n'avais soin de me redire que c'est, au contraire, une circonstance aggravante.

Pourquoi donc me tairais-je, malgré mes regrets? Pourquoi avoir des égards qu'il n'a pas eus pour un homme à qui nous sommes tous si redevables, qui valait mieux que nous, qui fut toujours assez haut dans la gloire pour ne pas nous offusquer, et qui avait eu soin de rester au-dessus de toutes nos disputes et de toutes nos misères?

Ainsi donc, Louis, vous avez, en ceci, manqué au devoir et forfait à la gloire. J'aurais voulu pouvoir dire, mais en vain, que ce fut par une de ces étourderies fami-

lières aux hommes d'imagination; mais je ne puis : il y a en tout ceci de la malice et de la réflexion préméditées.

Si vous pouviez être juste et raisonnable une fois, je vous dirais : Rétractez-vous ; l'honneur le veut.

Si, d'autre part, j'en avais la puissance, je vous malmènerais tant que je vous forcerais à venir faire amende honorable, et à effacer de votre livre, remarquable du reste, ce vil pâté qui le déshonore, qui compromet votre équité, votre délicatesse aussi bien que votre goût. En vous sommant de cette obligation, c'est en votre faveur que je parle.

Mais pourquoi tant insister sur M. Veuillot? dira-t-on. C'est parce que je crois qu'il y a de l'étoffe en lui; qu'il a encore, en définitive, plus d'esprit et de sens que de méchanceté ; parce que, malgré ses détestables défauts, sa légèreté, sa vanité, sa jalousie, il doit avoir plus d'âme que ses complices, puisqu'il a plus de talent ; parce que le talent, c'est la première et la plus évidente noblesse de l'homme, et qu'elle oblige encore plus que toute autre noblesse.

M. Veuillot n'est pas comme tant d'autres malheureux qui ont besoin de s'acharner sur quelqu'un pour se faire remarquer. Sa plume seule le distingue suffisamment. Il n'avait donc pas besoin de cette attaque injuste. Il devait être du côté de la défense. Sa conscience l'y eût rangé, s'il n'eût trouvé plus piquant de se permettre, aussi lui, une félonie littéraire.

Ce morceau, ou plutôt ce paquet que nous allons citer, est loin d'être à la hauteur de ses *Satires* où nous répétons qu'il y a de beaux vers. Ici, rien n'est beau : tout est laid, méchant, ignoble. Rien ne rachète le mal; et, sous le rapport moral, la malveillance, calculée, pré-

méditée, l'aggrave jusqu'au point d'en faire une mauvaise action.

Sous le point de vue littéraire, c'est une farce indécente, indigne, et pis que rabelaisienne, quoiqu'elle sente le cru. Pour me servir des expressions de M. Veuillot, elle *ahonte* et elle souille les belles pages qui l'entourent.

C'est ainsi que le pieux Veuillot met en avant de belles maximes qu'il emprunte à ses victimes mêmes, et qu'il fait ensuite de si vilaines choses !

« Je suis étonné, ajoute-t-il, de l'ennui que j'éprouve à la lecture des *Provinciales* de Pascal. » En effet, Pascal est très-ennuyeux pour certaines gens, et nous pourrions en donner de bonnes preuves, si ces preuves n'intéressaient pas des tiers.

« Les jansénistes, qui lui ont fourni des textes, ajoute-t-il, ont été plus coquins que lui (Pascal). »

Si les textes sont faux, l'injure est fondée ; s'ils sont vrais, l'injure est une indignité.

C'était donc les textes qu'il fallait examiner, mais c'eût été encore plus ennuyeux.

Voltaire est plus heureux que Pascal auprès de notre juge-mage : « Voltaire, dit-il, a certainement une jolie prose : c'est le stylet de l'assassin. Il est ferme, luisant, aigu, bien trempé, enjolivé au manche, et il tient dans la poche. »

Il tient aussi dans la manche, et en y jetant un peu d'eau bénite, on peut travailler avec, et aller trouver Chateaubriand.

Voici les préludes : « Tout ce qui n'aura pas su marcher fera des Mémoires contre l'obstacle... Ils diffameront ceux qui les auront tenus ou remis à

leur petite place. » (Chateaubriand n'a pas su marcher! Il a dû être remis à sa petite place!)

Puis, se ravisant et se contredisant, il ajoute :

« Chateaubriand a tenu et mérité une grande place ; mais ce n'est pas mon homme, en vérité. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni l'écrivain, tels que je les aime : c'est peut-être l'homme de lettres tel que je le hais. »

Le gentilhomme tel que l'aime *Çà et là*, c'est sans doute le comte Albéric, qui envoie à la station du chemin de fer une voiture à deux chevaux avec un cocher en gants blancs, pour recevoir le pèlerin en gants paille; lequel pèlerin dit bonnement à l'automédon ébahi toutes sortes de choses facétieuses et saugrenues.

XV

Le pâté-Veuillot. — Autres inepties, indignités et faussetés bavio-veuillotines sur Chateaubriand.

Maintenant, si vous voulez voir un gâcheur barbouiller la figure d'Apollon et y jeter une truellée au sas, lisez ceci :

« Ce qui n'est pas vraiment honnête n'est pas vraiment beau, » avait dit ailleurs M. Veuillot. On va voir si ceci est honnête, et si ce n'est pas ce qu'il y a de plus lourd, de plus pâteux, de plus odieux et en même temps de plus prétentieux. C'est tourmenté, soufflé, enflé, grossier, quintessencié ; c'est le *nec plus ultra* de la malveillance, du mauvais genre et du mauvais goût. C'est l'enfant des rues ramassant de la boue à pleines mains pour la jeter, par une envieuse malice, aux passants les plus distingués. Maintenant, laissons-le dire :

« Chateaubriand, c'est l'homme de lettres tel que je le hais ; c'est l'homme de la pose, l'homme de la phrase ; toujours affairé de sa pose ou de sa phrase, qui met sa pose dans sa phrase et sa phrase dans sa pose. »

Que signifie cet inepte galimatias, qui bave et qui *phrase* sans rien dire? Je ne le sais pas, en vérité. Je le sais si peu et c'est si éloigné de toute langue et de toute pensée, que j'ai eu mille peines à le copier correctement. J'ai été obligé de m'y prendre à deux fois, et encore est-ce à peine si j'y suis parvenu.

Moi, je croyais que M. de Chateaubriand avait assez bien travaillé, qu'il avait créé quelque peu et même avec assez de succès; mais voilà que la calomnie et l'envie, en sale habit de carnaval et en langage pis que poissard, viennent m'apprendre que, loin de là, il n'a passé sa vie qu'à mettre sa *pose* dans sa *phrase* et sa *phrase* dans sa *pose*, etc. Il n'a fait que cela. Voilà comme ces vils *phraseurs*, qui n'écrivent que pour écrire, que pour insulter, sans être utiles, sans aboutir à rien, voilà comme ils apprécient la plus grande et la plus féconde existence littéraire de notre temps! voilà la justice qu'un écrivain religieux rend à un apologiste sans égal! voilà comme on juge et, selon l'*argot* du genre, comment on exécute un grand homme!

Mais est-ce tout, du moins? Non pas! prenez patience: il en faut. Chateaubriand est celui « qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans sa pose, qui ne *parle jamais sans sa phrase.* »

Le poseur, c'est toi, phraseur du diable! Mais dis-nous comment on peut parler *sans la phrase?* En voilà encore un que sa méchanceté rend stupide. C'est bien fait. Pour retrouver un langage comme ceci, il faut remonter à sa source, à celui de Pantagruel, de frère Jehan des Entommeures, et de Panurge, dans ce bouffon et gueulard de Rabelais. Là on voit aussi des merveilles de ce genre. C'est, comme dit le peuple, du style

arsouille. On y trouve des mots d'une ligne et demie.

Et Dieu l'en punisse, ce pieux Veuillot! j'ai été obligé de lire son impur Rabelais, afin de pouvoir comprendre le poseur et le phraseur qu'il nous a formé pour le service de l'Église et l'édification des fidèles.

J'eusse aimé mieux traverser une voirie que ces volumes obscènes et sans intérêt; ils sont bêtes à force de vouloir faire de l'esprit, et fastidieux à force de vouloir être gais : malgré mes efforts, je n'ai pu achever.

Quelques détails piquants, quelques aperçus fins, quelques phrases bien coupées, c'est tout ce que l'on trouve au milieu de ce fumier; c'est tout le mérite de ces grossières et grosses charges, de ces méchantes et lubriques saletés.

C'est donc là qu'un lévite va chercher de la boue pour en couvrir la gloire d'un chrétien! On était sûr d'en trouver, on connaît ses réservoirs; et, bien qu'on y puise souvent, on ne les a pas encore épuisés. Voyez plutôt :

« Tout son cœur, tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases. » — Quelle découverte! et que d'esprit elle exige! Et votre cœur, votre esprit, vos phrases, à vous, illustre seigneur de l'*île de satin* et de *papimanie*, où sont-ils? Dans le ruisseau?

« Il fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. » — Comme c'est beau, une pose sur un encrier!

« Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur. »

Il en est bien, et nous en voyons la preuve, qui ne savent même pas écarter celles qui ne peuvent revêtir qu'une laide et sale couleur.

Quant à ce qu'il dit de Chateaubriand, rien n'est plus faux.

Pendant une vingtaine d'années, j'ai assisté à son travail de composition, et je l'ai vu cent fois écarter des pensées non-seulement *capables* de *revêtir,* mais ayant déjà parfaitement revêtu une *belle couleur.*

A chaque ouvrage, il en rejetait assez de cette espèce pour faire la fortune de dix Veuillot et de vingt Bavius.

En effet, cette fausse et méchante pensée, comme tant d'autres, est encore empruntée à Bavius.

A entendre ledit Bavius en son *groupe*, les débris des recherches faites pour les *Martyrs* auraient servi non-seulement à l'*Itinéraire*, mais aux *Études historiques.* « Il ne nous a fait grâce de rien, » dit Bavius.

Or, comme c'est moi qui ai fait les recherches pour les *Études historiques*, je sais et j'affirme qu'il n'y en avait même pas une qui vînt des *Martyrs.* On le verra bien, lorsque plus tard je dirai quel auteur M. de Chateaubriand suivait dans son récit.

Quant aux idées, il en biffait, élaguait tant, que j'étais toujours en dispute et en lutte avec lui à cet égard; parfois il en jetait au feu par poignées, et je me brûlais les mains à les retirer du brasier pour les remettre aux cartons.

Il eût voulu détruire ainsi plus de la moitié de ses œuvres et ne laisser tout au plus que douze volumes. « Alors, disait-il, ce serait du Chateaubriand. »

Je fus même chargé de négocier avec ses éditeurs, mais sans succès heureusement, comme je le dis ailleurs, cet auto-da-fé littéraire.

Je puis donc me vanter, et je me vante, comme Auguste, d'avoir sauvé des flammes bien des morceaux du Virgile moderne, et des morceaux tels que, malgré

les grincements et les impatiences de l'envie, la juste postérité n'en retrouvera pas dans notre siècle. Toutes ces ineptes et misérables faussetés tomberont, et le génie restera.

XVI

Atala. — Indignité de Veuillot. — Bonne appréciation de Sainte-Beuve. — _René_ plus chaste que les écrits de Veuillot. — Chicane de Sainte-Beuve, au sujet du soleil et de la messe dans le désert et des oiseaux et ours du Meschascebé. — Une édition d'Homère, par Zoïle. — Précaution que prend en conséquence M. de Vigny dans son testament. — Épiphonème de condoléance sur Veuillot.

Voilà comme sont ces messieurs du dénigrement : ils ne savent pas même le premier mot des hommes ni des choses ; ils ne les ont fréquentés ni connus intimement, et ils vous en disent, ils vous en content comme s'ils avaient toujours été présents à leurs entretiens et à leurs travaux.

Ce sont ceux-là qui ne savent écarter ni un cancan de ruelle, ni une idée banale, hors l'idée de droiture et de sincérité.

Les amants du laid, du trivial, de l'ignoble, les contempteurs du beau sont donc aussi les contempteurs du vrai. Cela doit être : c'est un aveuglement providentiel et fatal.

Nous ne sommes pas au bout, et voici du neuf :

« *Atala*, nous dit-il, est *ridicule* [1] et *René odieux.* »

Ainsi sont jugés, en deux mots, les deux écrits qui, sans contredit, ont eu le plus de succès dans notre siècle et dont le style est incomparable.

De l'aveu de tous les autres critiques, même les plus malveillants, *René*, quant au style, est le chef-d'œuvre de Chateaubriand. S'il y a quelque chose à redire sur le fond, il est si bien sauvé par la forme qu'on ne s'en aperçoit pas, à moins d'avoir le mauvais œil et de ne vouloir remarquer que ce qui est mal.

Tout le monde a lu ce chef-d'œuvre, et, malgré l'inconvénient du fond, c'est un aveu général que *René* est chaste et que son verbe est si pur qu'il n'en reste aucune mauvaise impression. C'est la statue antique, c'est l'Apollon du Belvéder, ou plutôt c'est Jérôme, c'est Augustin gémissant et brûlant.

1. M. Sainte-Beuve se montre encore ici d'une entente littéraire bien supérieure aux déplorables boutades de cet innocent de Veuillot : « La poétique d'*Atala*, dit-il, c'est un nouveau côté de l'art élevé revenant à l'antique, sortant décidément de Diderot, de Marmontel, et de tout ce procédé vulgaire, au fond, prosaïque, dont Voltaire lui-même et Rousseau n'avaient pu s'affranchir dans la composition. »

Ceci est d'une haute et bonne critique. M. Veuillot n'est pas obligé de la comprendre ; mais il devrait du moins s'abstenir de dogmatiser à faux comme il fait. Il a voulu être lui-même, cette fois-ci au lieu de suivre les autres, et il a été absurde autant que prétentieux.

Si M. Veuillot n'était pas un si grand poëte, ne serait-on pas tenté de lui dire ici ce que M. Sainte-Beuve dit précisément, à propos d'*Atala*, à l'abbé Morellet, surnommé Panurge : « Panurge cesse de comprendre, sa calotte de plomb le reprend... » Puis, à propos d'un autre endroit d'*Atala* : « C'est pour le coup qu'il faut s'écrier : Panurge, pauvre Panurge, jamais rayon de poésie n'a percé la sécheresse de tes méninges ! »

Il y a plus de danger et d'impureté dans une seule page des romans pieux ou des confessions théâtrales de M. Veuillot, que dans tout le *René,* que dans toutes les œuvres de Chateaubriand. Qu'est-ce, par exemple, qu'un pénitent qui nous parle sans cesse de son impureté à côté de la pureté de ses sœurs?

Que vos sœurs soient pures, je le crois volontiers; que vous soyez bon frère, je le crois de même; mais si vous êtes impur, purifiez-vous, et, en attendant, taisez-vous, et ne nous en dites pas tant: « Je me parais de la pureté de mes sœurs. » Chateaubriand n'en a pas tant dit, et vous l'avez outragé. Être réduit à se parer de la pureté d'autrui, c'est être bien nu, bien pauvre de son fond.

Qu'*Atala*, quoique bizarre en certains endroits, soit ridicule, vous ne le pensez pas plus que vous ne pensez que *René* soit *odieux,* et il ne l'est pas, puisqu'il gémit de ses faiblesses, qu'il s'en confesse plus humblement que vous et qu'il s'en punit en s'exilant.

Atala est ridicule ! vous ne voulez donc tenir compte de rien que de l'envie qui vous ronge, vous affole et vous aveugle? Vous ne voyez donc pas la magnificence qui l'entoure, vous ne voyez pas ces incomparables peintures des fleuves, des solitudes et des bois de l'Amérique, où l'écrivain se montre presque aussi grand que la nature?

M. Sainte-Beuve, qui s'entend mieux en littérature, en convient et met à tout propos *René* au-dessus de tout; mais comme il faut toujours qu'après une pensée juste il finisse par quelque niaiserie minutieuse, il nous dit, sur la foi de je ne sais quel Américain pointilleux, que ce ne sont pas les grands, mais les petits ours qui s'enivrent de raisin; comme s'il avait assisté à toutes les fêtes des ours pour en informer nos badauds;

comme si les grands ours ne pouvaient pas s'enivrer, puisque les petits s'enivrent?

Une autre observation du même homme et de même force veut que les oiseaux si bien peints par M. de Chateaubriand ne soient pas sur le Meschascebé, mais sur l'Ohio; comme si l'Ohio n'était pas un affluent du Meschascebé, un de ses tributaires qui, selon l'expression du grand peintre, « l'engraissent de leurs limons et le fertilisent de leurs eaux ! » Comme si le poëte cessait d'être vrai quand il peint sur un fleuve les animaux qu'un voyageur distrait peut-être, ou malveillant, aura cru voir sur un autre fleuve qui le touche et s'y décharge? Ne sont-ce pas les mêmes parages? Et mérité-je d'être repris par un pédant prétentieux, si je peins sur la Seine ce qu'il aura cru voir aussi sur la Marne et la Bièvre?

Convenons que lorsqu'on n'a que de pareilles chicanes à faire à un écrivain, c'est qu'on n'a rien à lui dire. Telle est pourtant la force d'à peu près toutes les chicanes que l'on fait à Chateaubriand : le parti pris de dénigrer un grand homme force à bien des misères, petitesses et absurdités! Ce serait un mauvais métier, si on le faisait pour la gloire.

M. Sainte-Beuve ne veut pas non plus que le soleil puisse venir, en se levant, jeter un rayon sur l'hostie que le prêtre célébrant la messe dans la solitude élève au-dessus de sa tête. C'est pourtant bien naturel, et quoique tout simple, le phénomène est assez beau pour mériter qu'on le décrive et pour y trouver un moyen d'élever l'âme jusqu'à Dieu : « L'astre annoncé par tant de splendeur, dit l'auteur d'*Atala,* sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencon-

tra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! »

Tel est le tableau de M. de Chateaubriand. Voici maintenant les observations du critique : elles sont assez remarquables par leur nullité prétentieuse pour mériter d'être mises sous les yeux du lecteur.

— « Et Chateaubriand, dit-il, tire de cet accident du rayon une raison de croire. »

— Non, monsieur, il n'en tire pas une raison de croire ; mais une raison d'admirer la beauté du spectacle de la nature dans ce rapport accidentel avec le culte chrétien. Le texte même d'*Atala*, que nous venons de citer, ne permet ni au bon sens ni à la bonne foi, d'en tirer autre chose.

Cependant le critique continue sa chicane de plus en plus pitoyable : « L'invraisemblance, dit-il, s'ajoute ici à la légèreté et au faux brillant. »

Où est donc l'invraisemblance que le soleil, en se levant, puisse rencontrer l'hostie élevée par le prêtre dans les airs? Quelle légèreté, quel faux brillant y a-t-il à ce magnifique tableau du soleil sortant d'un abîme de lumière et venant jeter un rayon sur une hostie, quand il inonde de ses feux toute la solitude où cette hostie lui est, en quelque sorte, présentée par le prêtre qui l'élève dans ses mains comme un autre soleil ?

— « Bon Dieu ! s'écrie ensuite notre bon apôtre, que dirait Calvin qui dans sa colère compare la messe à une Hélène, de la voir ainsi mêlée à l'Aurore aux doigts de rose ? »

Il s'agit bien de ce qu'eût pensé l'atrabilaire et antipoétique Calvin ! Et quel rapport, je vous le

demande, la messe et cette magnifique aurore du désert, au moment de la messe, peuvent-elles avoir avec la belle Hélène ? Il est permis de radoter, mais pas à ce point.

— « Mais, ajoute-t-il, d'un ton pieux, que doivent penser surtout de ces jeux de lumière ceux qui croient tout gravement au saint sacrement de l'autel et qui, par conséquent, n'y croient pas moins les jours de nuages que les jours de soleil ? »

Et qu'a-t-il vu dans le texte de M. de Chateaubriand qui l'autorise à tirer cette sotte induction ?

M. de Chateaubriand veut dire tout simplement que la magnificence de la nature s'allie bien avec la beauté de la religion et qu'un rayon du soleil levant sur l'hostie, qui est un soleil aussi, ne peut qu'aider l'homme à comprendre cette beauté et à s'élever vers Dieu par l'admiration de la beauté de ses œuvres.

Que le lecteur soit averti par là de ce qu'un esprit faux et louche peut, dans son aveugle malignité, faire du texte le plus irréprochable et le plus beau. C'est cependant ainsi qu'on en agit presque toujours avec Chateaubriand. On lui prête ses niaiseries et ses petitesses afin de le trouver superficiel et petit.

Et où se permet-on de telles infidélités, de telles indignités ? dans une *étude* sur Chateaubriand, placée en tête d'une des dernières éditions des œuvres du grand homme (1862).

Ils disent tous qu'il est mort, qu'on n'en veut plus, qu'il est à jamais passé, et le lendemain ils en donnent eux-mêmes de nouvelles éditions.

Zoïle au moins ne donna point d'édition d'Homère. Et bien lui prit, car la Grèce l'eût répudiée en infli-

geant à l'édition le même châtiment qu'au critique.

Ce que la Grèce n'a pas vu, et n'eût pas toléré, la France le verra, le tolérera-t-elle? Il ne faut pas se fier toutefois à ces éditions faites par l'ennemi dans le but de s'attacher, malgré tout, à la destinée d'une mémoire illustre, et pour se placer dans son sein comme le serpent lui-même, pour la mieux déchirer.

C'est ce qui a ému, je le répète, M. de Vigny, et l'a fait s'écrier, dans son testament, que, « pour exciter la curiosité publique, les éditeurs souillent la mémoire des écrivains par des préfaces et des commentaires suspects, quand ils ne sont pas hostiles. » En conséquence, pour mettre son nom à l'abri de ce danger, il lègue ses œuvres à un ami.

Dans cette nouvelle édition des *Œuvres complètes*, l'hostilité du critique-éditeur n'est pas douteuse, puisque l'*étude* sur Chateaubriand qu'il met en tête est extraite mot pour mot de son gros pamphlet en deux volumes contre Chateaubriand. Il est des indignités qu'il n'a pas osé y reproduire cependant, mais combien il en reste encore!

A propos d'une autre édition faite du vivant de M. de Chateaubriand, des mains étrangères, mais des mains bienveillantes, avaient mis aussi quelque chose du leur.

Cependant, à propos de cette édition, M. de Chateaubriand irrité s'écriait: « Les indignes! ils ont osé faire dans ma chemise! » Que dirait-il de celle-ci?

M. de Vigny a donc bien fait de se prémunir par son testament, et M. Odilon Barrot a eu bien raison aussi de dire que l'on devrait nommer des tuteurs pour les morts.

Est-ce ce beau passage *d'Attala* dont nous venons de

parler, que M. Veuillot trouve si *ridicule?* Est-ce ce passage qui rend ridicule *Atala* tout entière?

Et croient-ils qu'en joignant leurs bévues, ces deux critiques infirmes puissent faire admettre leurs jugements faux et saugrenus sur les plus grandes beautés littéraires?

S'il s'en tient à eux, s'il ne les répudie pas, voilà le public bien informé!

C'est ainsi que ces mécréants gâteraient le goût et pervertiraient l'esprit de la nation; qu'ils souilleraient et détruiraient tout ce qui est bien dans les choses de l'esprit, si l'on s'en rapportait à eux. Dans leur incapacité ou leur malice, ils feraient croire que le laid c'est le beau, et que le vrai beau est ridicule.

Insensé de Veuillot! avoir du talent, et ne pas savoir respecter, apprécier le génie et ses chefs-d'œuvre! pouvoir donner de l'or et ne jeter que ce vil plomb!

XVII

Le genre de discussion de M. Veuillot. — Ce qui reste de la lecture de sa polémique religieuse. — Sa politique. — Quoique de la résistance, il eût aimé mieux être du mouvement. — Son opinion dépravée sur la conviction politique. — *Les Martyrs :* ici le jugement de M. Sainte-Beuve est un modèle d'intelligence et de justice littéraire, à côté de la grossière iniquité et des sottes déclamations de M. Veuillot. — Il loue le Tasse d'avoir revu et corrigé sans cesse sa *Jérusalem*, afin de faire pour le mieux, et il en blâme Chateaubriand. — Confessions de M. Veuillot; les intrigues secrètes contre le prochain. — L'Égypte : Chateaubriand, dans sa belle description, l'avait devinée telle que les découvertes scientifiques nous la montrent. — Chateaubriand suborneur de la mer. — Pourquoi Chateaubriand a péri tout entier. — L'*Univers :* une visite à Chateaubriand.

Si nous avons insisté sur ce jugement, qui n'en valait certes pas la peine, c'est qu'il a pourtant son intérêt comme spécimen, comme échantillon du veuillotisme; c'est que c'est du veuillotisme tout pur. C'est M. Veuillot lui-même; c'est sa manière de discuter, ou plutôt de ne pas discuter; il vous jette une énormité irri-

tante et fausse, et il passe; puis tandis que le lecteur éclairé s'en indigne, il ricane et insulte: il a fait son coup.

Voilà toute sa méthode en toute chose; il ne va pas plus loin; il ne voit ou ne veut voir que les surfaces, et il croit avoir lancé la foudre quand il lâche son pétard.

C'est ainsi qu'il traite non-seulement les plus grands hommes, mais les plus grandes questions.

Étonnez-vous maintenant des tristes succès qu'il obtient et des hommages qu'il attire sur tous les sujets qu'il touche. On sent que la sincérité n'est pas là.

Si jamais personne crut avoir la main forte et eut la main malheureuse, c'est bien lui : partout où il la porte, il y porte la défaveur, il y porte la ruine.

Si M. Veuillot ne discute pas, on ne discute pas non plus avec lui : il n'y a pas lieu; ce serait perdre du temps. On le cite, et c'est tout ce qu'il veut; puis on est bien forcé de dire : Il n'y a rien à répondre à cela, nos lecteurs en jugeront.

Alors, il croit triompher. C'est ainsi, comme on l'a bien assez dit, que les choses déplorables qu'il a débitées au nom de la religion ont été portées par la presse libérale, dans toutes les provinces, dans toutes les campagnes, et ont ouvert la voie au succès des livres dont Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, se plaignait encore hier en plein Sénat.

A force de se permettre en son nom toutes sortes d'excès, on a fait haïr la religion, et l'on s'étonne que cette haine s'exprime à son tour! C'est un malheur; mais il fallait être bien peu *voyant* pour ne pas le prévoir; pour ne pas dire aux bouches mauvaises, aux

langues noires : Par le ciel, taisez-vous! corbeaux sinistres, cessez de croasser la haine et l'absurde au nom du Dieu de lumière et d'amour; cessez d'irriter la tempête autour de la barque du pêcheur, déjà trop agitée.

Mais la religion a toujours eu des ennemis, direz-vous? Est-ce une raison pour lui en faire de nouveaux et de gaieté de cœur? Lisez, en effet, si vous le pouvez, la collection de certains journaux religieux, et, au milieu de quelques articles bien écrits, vous y trouverez des audaces, des excentricités, des paradoxes, des provocations insensées tant que vous voudrez; mais pas une bonne raison, pas un bon enseignement, pas la moindre lumière.

Et cependant, c'est ce qu'on devrait trouver dans un journal vraiment chrétien, et tout le reste devrait en être soigneusement écarté. Un journal fait dans un esprit vraiment chrétien serait le journal de la sympathie, de la bienveillance, de la liberté, de tous les bons progrès, de la charité, de la fraternité même. Rien ne devrait être plus franc, plus loyal, plus généreux, qu'un journal religieux.

Et cependant en est-il, du moins en a-t-il été toujours ainsi? On peut sortir de cette lecture l'esprit agité, le cœur irrité, mais nullement instruit, nullement amélioré. C'est là, cependant, que s'est inspirée, que s'est formée une partie du clergé de nos jours. On dit même, ce que j'ignore et ce que je voudrais ne pas croire, qu'il en a retenu la violence et le langage. Ce serait un grand malheur, et Dieu veuille qu'il n'en soit rien !

Si M. Veuillot, ce que je lui souhaite, parvenait à redevenir journaliste, je crois qu'il serait plus sage, ou que le clergé ne le suivrait plus dans ses excès. Ce se-

rait lui rendre un service à lui-même; car s'il croyait réussir mieux en étant raisonnable, il le serait peut-être; et comme il a été capable de mal, il serait peut-être capable de bien.

C'est cependant plus difficile, surtout lorsqu'une fois le vase est imbibé, et que l'étoffe a pris son pli.

Si, ce qui ne sera pas, la religion catholique venait à disparaître de France, et qu'on la jugeât d'après la lecture de l'*Univers*, assurément on dirait : Comment vouliez-vous qu'elle tînt avec de telles doctrines? et combien elle était déjà tombée!

Nous avons voulu citer de cette discussion mauvaise, ou plutôt de cette absence de discussion; nous avons voulu citer un échantillon de dénigrement cynique dont tout le monde peut juger, parce que tout le monde a lu ou lira Chateaubriand, et peut dire si « *Atala* est ridicule, *René* odieux; si le *Génie du Christianisme manque de foi*, si les écrits politiques de Chateaubriand manquent de sincérité. »

C'est au fond, quoique sous d'autres formes, le même système que celui de Sainte-Beuve, système cent fois réfuté. Sainte-Beuve devient le docteur en théologie de M. Veuillot, après avoir été son guide en politique : gloire à Veuillot! Mais la sincérité politique de Chateaubriand était entière, comme il l'a suffisamment prouvé, quoi qu'ils en disent.

C'est bien à Veuillot à venir parler de sincérité politique, lui qui dit lestement que toute conviction politique est de l'égoïsme et de la folie; qui avoue que, sous Louis-Philippe, il *était de la résistance, mais qu'il eût été tout aussi volontiers et même plus volontiers du mouvement.*

Mais il faut citer toute cette maxime morale de M. Veuillot; c'est un spécimen de sa belle âme et de sa piété; c'est un rare morceau comme audace et comme défi jeté à toute pudeur : « Je dirai que j'ai peu d'estime pour ce qu'on appelle une conviction, à moins qu'elle ne soit religieuse; toute conviction qui n'est pas religieuse, c'est le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt. On peut être, il est vrai, de bonne foi (quelle bonté!) sous l'empire de ce sophisme; il y a dans presque toutes les maisons de fous quelqu'un qui, de bonne foi, croit être le soleil. » (*Rome et Lorette.*)

Voilà un langage ! Le bout de l'oreille se montre ici : on reconnaît l'homme qui a ou qui se donne mission de détacher, au moyen de la religion, les légitimistes et les libéraux de leurs opinions politiques; c'est profaner la religion sans grand résultat. Cependant, avant de l'apprécier à sa juste valeur, gardons-nous de nous laisser abuser par la ruse de cette distinction hypocrite et sophistique entre la *conviction religieuse* et la *conviction politique* : ce sont deux vertus sœurs et provenant de même source.

L'homme qui n'a pas de conviction politique n'aura pas de conviction religieuse, il ne sera pas religieux, il ne sera même pas moral : il sera un animal dormant, mangeant et buvant; ce ne sera pas un homme.

Aussi avait-on cru jusqu'ici que la conviction politique était une force, une dignité, une vertu : on avait même cru qu'un homme sans conviction n'était pas tout à fait un honnête homme. On respecta toujours l'homme de conviction.

Chez nos valets de la plume et nos entrepreneurs de thèses et de systèmes, à tant la ligne, tout est changé. L'homme de conviction leur paraît si éloigné de leur industrie que, pour eux, il n'est plus comparable qu'à un fou.

C'est ainsi que l'homme privé de pudeur regarde l'homme vertueux comme privé de raison.

J'en ai regret, j'en ai honte; mais je suis forcé de le dire : Voilà encore, voilà bien du veuillotisme tout pur; voilà encore sa manière de discuter, ou plutôt de rendre impossible toute discussion.

Quoique infirme au sens moral, il sent bien qu'il a donné prise sur lui en bafouant la conviction, et il croit s'en tirer en criant à son adversaire : « Tu es fou! »

Ainsi, désormais, celui qui choisit ou croit avoir choisi le meilleur et se dévoue courageusement et contre tous ses intérêts à cette conviction sera le fou, et le sage sera l'être faible, égoïste, infime ou vil, qui ne tient à rien qu'aux avantages matériels !

En effet, malgré les précautions et ambages dont s'enveloppe cette phrase, c'est bien là le sens qui en résulte.

Celui qui, pour mieux justifier ses faits et gestes, ose penser et parler ainsi devait être l'ennemi de Chateaubriand ; il lui eût fait tort en ne l'étant pas.

Ce que c'est cependant que d'avoir de l'esprit et pas de gêne! On change la morale au lieu de changer sa vie; on se fait des théories, des maximes à son usage, au lieu de se conformer aux maximes reçues : de ce qui était la honte, on fait la gloire ; ce qui était la gloire, on en fait la honte.

On trouve moyen, en se masquant avec adresse du

mot « religion, » d'insulter impunément, triomphalement, ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; d'outrager la vertu comme étant la dernière des maladies, et l'honneur comme étant le malheur suprême.

Si toute conviction politique est une folie, en voici un du moins qui ne sera jamais fou sous ce rapport. Tant que le juste-milieu règne et donne à ses journalistes *plus d'appointements qu'aux évêques*, il le sert ou croit le servir; quand la république éclate, il l'acclame; quand elle chancelle, il la pousse, il l'insulte journellement, et il dit : « Louis-Napoléon sera le généralissime de l'ordre : nous serons tous ses soldats. » Le général est encore en grade, mais le soldat est quelque peu à la réforme.

Ce n'est pas que notre moraliste ne soit passablement lunatique aussi : mais sa démence est d'un genre tout autre que celle de la conviction; et si, ce qu'à Dieu ne plaise! il venait aussi, lui, à tomber fou, ce ne serait certes pas à force de rester fixe dans une même conviction, mais à force de tourner.

« Tombé au fond de l'abîme, dit l'Écriture, l'impie méprise : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* »

Ainsi ce ne sera plus l'homme au cœur noble et délicat, l'homme fort et ferme dans sa foi; ce sera le sauteur impudent et sans âme, ce sera le valet adulateur de tous les pouvoirs, de toutes les coteries qui payent, ce sera le lâche déserteur de toutes les causes qui tombent, ce sera l'éternel renégat, le vil esclave du *trigenta argenteos*, prix que Judas vendit le Christ, qui pourra lever la tête et prétendre à l'admiration des peuples! L'autre n'aura plus qu'à la baisser, qu'à se cacher et qu'à fuir comme un être maudit et frappé de Dieu.

« Dans *les Martyrs*, ajoute notre censeur rabelaisien, ce sont des fautes de goût qui étonnent. » Quelles fautes? Il n'en dit rien, car il n'en sait rien. Et contre quel goût? Contre celui de Veuillot, de Panurge, de Pantagruel? .

« J'aime mieux, dit-il, la fille de Flavien que Cymodocée. » Aimez ce que vous voudrez, mais ne prétendez pas imposer vos amours. La fille de Flavien peut être fort intéressante, mais ce n'est pas Cymodocée.

» *Les Martyrs* renferment des postiches archéologiques horriblement démodés; l'érudition est plaquée, accrochée, raccrochée : c'est un *bric-à-brac.* »

Les beaux jeux de mots et la bonne critique! Quiconque s'y laissera prendre, je ne l'en plaindrai pas: s'il se trouve indignement trompé, il l'aura mérité: ceci est dit pour les gobe-mouches. C'est de la poudre jetée aux yeux de ceux qui s'en contentent : c'est bien notre ci-devant phraseur. *Ecce iterum!*

Toujours des mots, et pas une idée et pas une vérité!

Les écrivains *modistes* seront en effet *démodés*, et il en est plusieurs qui sont déjà démodés ou qui le seront de leur vivant.

Mais Chateaubriand n'était pas un écrivain *modiste :* il dominait et n'imitait pas; il peignait pour l'éternité, et ses peintures ne passeront pas comme vos caricatures.

Il est depuis longtemps reconnu, n'en déplaise au chauvinisme et au myopisme, que rien n'est plus artistement, plus finement fondu que les couleurs empruntées par Chateaubriand aux deux antiquités.

La forme épique seule le force parfois à une majesté, à une solennité froide et monotone. Il faudrait attri-

buer ces défauts moins à l'auteur qu'à cette forme un peu usée qu'il a suivie, et peut-être dû suivre[1].

« Chateaubriand avait la sensation chrétienne, il n'avait pas le sens chrétien. » Devine, devinaille ! comme disent les bonnes femmes quand elles content aux enfants des choses inintelligibles.

Qu'est-ce, en effet, qu'une *sensation chrétienne?* Il y en a tant qui ne le sont pas. Et qu'est-ce que d'avoir *une sensation* chrétienne, sans avoir le *sens chrétien ?* Tout cela est si subtil que ça ne se comprend guère, mais ça fait une *phrase* dans la *pose*, une *pose* dans la *phrase*, ça *phrase* pour *phraser*, et ça suffit.

« Fontanes était un épicurien catholique. » Encore de ces alliances de mots à la Veuillot. On ne croyait guère jusqu'ici qu'un épicurien fût très-catholique, mais puisqu'un si grand docteur le veut bien, cela sera désormais.

1. « M. de Chateaubriand, dit Joubert, ne ressemble pas aux autres prosateurs. Par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante. » Il enchanterait même les serpents, mais il n'enchantera pas certains butors.

« Dans les *Martyrs*, dit à son tour et avec toute raison M. Sainte-Beuve, la puissance du talent n'a été en défaut nulle part, et même dans les endroits qui pourraient sembler les plus rudes à traverser, sa baguette magique a su produire des prestiges sacrés qui font presque l'effet des miracles dus à la verge d'Aaron... » Et ailleurs : « A côté des inventions pénibles, systématiques, nous retrouvons à chaque page des beautés, des miracles d'imagination et d'harmonie, et ce sera ainsi jusqu'au bout... Dans les *Martyrs*, M. de Chateaubriand a livré la bataille la plus difficile, la bataille épique, et il suffit à sa gloire de dire qu'il ne l'a point perdue. »

Après ces observations si compétentes, si sensées, si justes, on peut laisser déblatérer le grand Veuillot : ça n'a plus d'inconvénient.

« Fontanes, fait pour sentir l'éclectisme de Chateaubriand, disait : Ils y reviendront. On y est revenu, mais on est parti pour ne plus revenir. » — Vous le dites, parce que vous le désirez; mais votre désir vous trompe et vous trompez les simples.

Remarquez d'ailleurs qu'en ceci, comme en tout le reste, tout est combiné, calculé méchamment pour nuire à la mémoire de Chateaubriand et pour éloigner de sa lecture ; le mot *éclectisme*, mot si maudit par le veuillotisme, est mis ici pour assimiler l'auteur des *Martyrs* à M. Cousin, et l'envelopper aux yeux de la secte dans une même réprobation.

Voilà bien de ces coups à la Veuillot, toujours perfides, toujours malfaisants, d'intention du moins. Chateaubriand éclectique ! c'est la première fois qu'on l'appelle ainsi, et c'est la seule injure neuve qu'il y ait dans ce factum vitupérieux.

« Le livre (*les Martyrs*) est faux de pensée, de couleur, de style, trop chargé de métaphores, d'épisodes maladroits, d'une langue trop retentissante et qui fatigue par le soin et la recherche [1]. » — Il ne fatigue pas du moins par le fiel de l'envie, par la grossièreté, la bassesse et la trivialité. Je ne m'étonne plus qu'on s'ennuie

1. Ailleurs il loue le Tasse d'avoir remanié souvent sa *Jérusalem*, afin de *faire pour le mieux*. Chateaubriand ne cherchait pas à faire autre chose, et il y réussissait aussi bien que le Tasse; mais Chateaubriand ne peut jamais bien faire aux yeux de M. Veuillot. Cependant M. Veuillot n'est pas non plus de ceux qui négligent la phrase; et quoique souvent assez médiocre, elle est fort travaillée, et c'est par la phrase qu'il vaut, bien plus que par l'idée, qui manque souvent.

Mons Veuillot n'est pas bon, et il ne hait pas de nuire : il sentait le besoin de s'en confesser autrefois; mais il ne s'en est pas corrigé. Cependant, je crois qu'il trouve encore plus de

à la lecture de Pascal, car on pourrait y trouver le *Mentiris impudentissime* appliqué à des principes qui ne sont guère plus erronés que certaines assertions.

« Le livre est *faux de pensée*... » En quoi est-il faux? Il ne le dira pas et pour cause. Avancer ce qui n'est pas, est plus facile que de le prouver.

Jamais la couleur ne fut plus vraie ni mieux adaptée au sujet et aux localités que dans *les Martyrs*. En lisant, on voit. Tout se réveille et revit sous cette plume magique et prestigieuse : ce sont partout des *miracles d'imagination*, comme le disent tour à tour et Joubert et Sainte-Beuve eux-mêmes, qui cependant ne gâtent guère Chateaubriand.

Il faut bien venir du port de Bercy dans un tonneau pour sentir autrement ou pour dire le contraire.

plaisir à faire une phrase méchante, que dans la méchanceté même. D'ailleurs, nous avons des casuistes qui absolvent tout.

« Je pourrais, dit-il, garnir bien des pages des noms de ceux à qui j'ai pardon à demander... Qu'ils sachent que je regrette amèrement de leur avoir fait tort. Qu'ils me remettent ces fautes, tant celles qu'ils connaissent que celles qu'ils ne connaissent pas, car nos amis et nos ennemis même ignorent la moitié des violations que nous commettons contre la loi qui nous ordonne d'aimer le prochain... Je trouvais dans mes souvenirs cent violations de ma parole... Je me suis laissé prendre à tous les piéges de l'orgueil. » (*Rome et Lorette, passim.*)

Laissons à M. Veuillot son orgueil, qu'on ne lui saurait contester; mais rendons-lui justice, et avouons qu'il est vrai quand il dit que nous ignorons la moitié des violations qui se commettent contre la *loi qui nous ordonne d'aimer le prochain*. Il y a, dans ce genre de commerce, des journalistes, des commis-voyageurs, des compagnies, des sociétés bien réglées. On croit gagner le ciel en intriguant contre le prochain qui déplaît. Les rues sont pleines de gens zélés qui vaquent à cet office, au lieu de rester tranquilles à dire leur chapelet dans leur coin; M. Veuillot connaît ce pays : il en sait les détours.

Tout ce qui sort du ton, de la teinte de *Gargantua* déroute le grand Veuillot et le fait déraisonner, radoter, rabâcher, clabauder.

C'est le cas de dire que c'est un aveugle qui parle des couleurs.

Mais n'importe ! il est le seul de son dire, mais ça fait scandale, et c'est un genre d'illustration comme un autre. Braver le goût de tous les connaisseurs, ne vous fait pas moins remarquer que de braver la raison et le sens commun : nous excellons en ce genre d'exercice, et nous lui devons la meilleure part de notre belle renommée.

Pour moi, chétif, qui n'ai pas droit de dogmatiser ainsi, je viens de relire quelques livres des *Martyrs,* et surtout celui de l'*Égypte*, et j'en ai été plus frappé que jamais.

J'ai revu cette Égypte, je l'ai reconnue : c'est d'un charme infini. Loin d'être trop retentissante et trop recherchée, comme dit le phraseur, la langue m'en a paru simple, riche et vivante comme la vallée d'Isis sortant tout en fleurs de son inondation. Chaque trait est à la fois pittoresque et savant : c'est l'érudition fondue en poésie. Loin d'être laborieux, recherché, le charme naît sous les doigts de l'enchanteur, comme l'oiseau de paradis sous le soleil des tropiques et dans la fine chevelure du tamarin des Indes.

Non-seulement son pinceau a du charme, il a de la devination, et tout en faisant briller les surfaces, il perce jusque sous terre ; il pressent l'antique encore enseveli, il fait revivre les siècles, il révèle la vieille Égypte avant qu'elle soit retrouvée par la lecture des hiéroglyphes et les fouilles de la science.

Aujourd'hui que l'Égypte est si connue et s'est tant révélée, la description des *Martyrs* est encore à la hauteur; et je m'en rapporte, à cet égard, au goût du savant et élégant vicomte de Rougé : qu'il nous dise si Chateaubriand n'a pas pressenti, deviné l'antique Égypte en peignant l'Égypte moderne il y a quarante ans, et s'il ne la peint pas telle qu'elle nous est apparue depuis?

J'ai lu tous les travaux de nos égyptologues qui sont d'un si haut intérêt; il me semblait que M. de Chateaubriand les avait sous les yeux avec ceux de la commission d'Égypte, et nous en donnait le fidèle et brillant résumé empreint dans son savant et poétique récit.

Qu'après cela, les Veuillot et compagnie nous disent ce qu'ils voudront, je n'en ai cure.

Je veux bien qu'il soit bon d'ignorer, ça peut rendre plus intrépide et plus décidé dans l'absurde; mais encore faudrait-il garder une certaine mesure, ne pas fouler aux pieds toute modestie, ni choquer toute évidence. La prétention non fondée retombe sur le prétentieux. L'injure, le dénigrement, la méchanceté et l'envie ne doivent plus être acceptés que pour ce qu'ils valent, pour néant : O lamentable Veuillot, de ne rien comprendre à tout cela!

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir?
Gros Veuillot, quoi, toujours les plus grandes merveilles
Sans entrer en ta boul', frapperont tes oreilles !

Néanmoins, je reconnais que la forme épique adoptée par Chateaubriand a ses exigences et ses inconvénients avec ses avantages ; il eût été plus libre, plus lui-même dans la simple forme romanesque; mais on l'eût certainement accusé d'abaisser la religion et de la mettre au-

dessous du paganisme,qui avait su inspirer des épopées.

Une fois cette forme adoptée, il fallait en subir les conséquences, il fallait de la solennité, du grandiose; et, pour trouver le naturel et le dramatique, pour se faire lire, il fallait avoir recours à ces épisodes qui rentrent tout aussi bien dans le sujet que l'erreur finit par rentrer dans le vrai, et qui sont tous dramatiques et d'un intérêt saisissant.

C'est le mécanisme général qui est un peu froid, parce qu'il est connu et usé; mais il ne pouvait être mieux mis en œuvre ni le plan mieux rempli.

M. de Chateaubriand a livré en cela une bataille difficile; et, comme l'a dit très-bien M. Sainte-Beuve, beaucoup plus connaisseur que Veuillot, qui tombe à plat dès qu'il cesse de le copier, « on ne peut pas dire qu'il l'ait perdue. » Il faut être un Louis Veuillot de Boignes et de Bercy, de Rabelais et de Marot, il faut être un ennemi des classiques et du goût pour dire le contraire.

Jusqu'ici, c'étaient les *Martyrs*, avec leur immortelle et pure auréole, que M. Veuillot s'efforçait de flétrir et de martyriser de nouveau.

Maintenant ce n'est plus le livre, c'est la tombe qu'il insulte.

« J'ai vu à Saint-Malo le tombeau de Chateaubriand, l'emphase de ce tombeau peint l'homme. » Quelle emphase, ô phraseur! un rocher sauvage et sans ornement, une simple croix ronde de granit qui n'a pas un mètre?

« Chateaubriand a exploité sa mort comme son talent. » Comment a-t-il exploité sa mort, phraseur? Dis-le donc et donne une fois du moins la raison de tes injures. La tombe elle-même, la tombe sacrée sera donc désormais un thème à calomnie pour les coureurs

d'historiettes et les faiseurs de phrases, qui, comme le dit ailleurs M. Veuillot, insultent à toutes les bonnes renommées de la terre, pour attirer un peu d'attention !

L'esprit impur et envieux ne pourra donc plus laisser reposer en paix les ossements ! Puisqu'il en est ainsi, je m'étonne que certains héros de Juillet, devenus dévots, n'aient pas poussé leur victoire jusqu'à Saint-Denis pour remuer et outrager aussi ceux des rois !

Mais suivons l'insulteur des morts, des morts chrétiens.

« Chateaubriand a pris une dernière *pose* dans son tombeau ; il a fait de son tombeau une dernière phrase, une phrase qui se peut entendre au milieu du bruit de la mer (ô la phrase !), une pose qui se peut voir encore de loin dans la brume et dans la postérité (ô la phrase ! la phrase !). Mais ce calcul sera trompé, n'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et *rien fait* que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. »

Enfin nous sortons de l'enflure et du vide pour arriver à quelque réalité, à la source, à la cause de cette rage noire , aveugle et impie.

Qu'on le pardonne ; je me vois forcé ici à une de ces anecdotes que le secrétaire d'un homme illustre et recherché sait toujours en assez grand nombre. Je n'en avais jamais dit un mot jusqu'ici, pas plus que de tant d'autres qui lui ressemblent. Si j'en parle aujourd'hui, ce n'est pas pour récriminer, mais pour expliquer des choses qui, sans cela, paraîtraient encore plus étranges.

Il n'a pas été aussi facile qu'on le pense de troubler et d'aigrir l'esprit du clergé français et de le pousser à l'absurde. Longtemps il laissa l'*Univers* et sa coterie s'agiter et crier seuls dans le désert.

Le rédacteur en chef du journal, qui reproche si vertement aux autres d'*exploiter leur talent*, était, dit-on, bien payé et n'entendait pas travailler gratis, quoique pour Dieu.

Cependant l'abonné était rare; les premiers fonds du journal s'épuisaient, il fallait vivre d'emprunts; tant on en fit, que les actions de deux cent cinquante francs tombèrent, dit-on, jusqu'à quinze francs.

Soit qu'il eût ses raisons de bien espérer de l'entreprise, soit par dévouement, le gérant les rachetait.

Les actionnaires, inquiets de l'absence de dividende, s'informaient de leurs fonds; mais on ne les convoqua qu'au bout de cinq ans, je crois, pour leur rendre réponse.

Au lieu de dividende, objet de leurs vœux, ils trouvèrent un déficit. On leur dit : Payez une dette de cent mille francs, ou cédez vos actions à vingt-cinq pour cent.

Un des rédacteurs ordinaires promit bien de faire rembourser la dette, mais il ne put : le rédacteur en chef et le gérant s'étaient liés comme d'un lien siamois; l'un n'allait pas sans l'autre, et M. Veuillot passait alors pour être la fortune du journal, qui n'avait pas encore d'autre fortune.

Force fut donc aux actionnaires de céder leurs actions au prix offert; et le journal devint la propriété d'un seul ou de deux.

Mais la dette et la gêne n'avaient peut-être pas disparu avec les actionnaires.

Cependant je ne puis dire si ce fut alors, après ou avant, que deux personnes éminentes dans le journal, et que M. Veuillot connaît bien, vinrent successivement chez M. de Chateaubriand; mais elles y vinrent, je les ai vues.

« — Nous avons appris, monsieur le vicomte, dit l'une d'elles, que vous nous lisiez, » et c'était vrai ; l'illustre vicomte n'était pas des plus tendres, et il ne haïssait pas trop de voir de temps en temps houspiller le prochain. Bientôt cependant, il en avait assez : « Ils chantent pouille, » disait-il, et il jetait le journal.

Ces messieurs, qui vinrent l'un après l'autre, lui firent entendre qu'il leur manquait, je crois, une quarantaine de mille francs.

M. de Chateaubriand fut très-poli et bienveillant même, mais je ne pourrais pas dire ce qu'il fit. Il est possible qu'il ne fit autre chose que de renouveler son abonnement. Voilà pourquoi peut-être il a *péri tout entier*. S'il avait donné ce qu'on lui demandait, il eût peut-être vécu à jamais. Voyez à quoi tiennent la gloire et la destinée ? Il est vrai qu'un simple renouvellement d'abonnement, c'est bien peu ; mais le vicomte ne pouvait guère en faire davantage, puisqu'il était obligé, comme M. Veuillot le lui reproche si délicatement aujourd'hui, de *placer sa gloire en viager*. Il a assez souffert de cette humiliation pour que M. Veuillot la lui pût pardonner, et comprendre que, puisque malgré sa grande *rhétorique*, sa grande renommée, ses grands travaux, ses grands services, son grand âge, il en était là, il ne pouvait pas *faire* grand'chose pour les autres, malgré la meilleure volonté.

Cependant, si l'on y ajoute la manie malheureuse de se faire valoir au détriment d'un mort, c'est là peut-être ce qui enflamme, « enfielle » la plume sainte, et nous a valu cette épaisse tartine que nous venons de goûter.

Je pourrais signaler bien d'autres faits et mécomptes de ce genre, suivis de même colères ; mais je ne parle de

tout cela qu'à contre-cœur, et il faudrait des développements qui impliqueraient des tiers, des quarts, etc.

Ça n'en finirait pas : le secrétaire d'un homme illustre, je le répète, sait toujours bien des choses qu'il ne doit pas dire. Sans qu'il les dise, et par la raison même qu'on sait qu'il les sait, il est exposé souvent à bien des haines, à bien des calomnies. On veut, au préalable, étouffer sa voix, ruiner son témoignage, en cas qu'il ait l'intention de parler. C'est en ce sens que M. de Chateaubriand me disait souvent : « Vous hériterez de mes haines, et vous n'aurez pas mes forces. » En effet, il ne m'a pas laissé son manteau, et, sans penser guère à me défendre moi-même, je suis obligé de le défendre contre ses anciens adulateurs, quelque égard que je veuille bien avoir pour certains non satisfaits.

Si malgré mon isolement et ma faiblesse, je viens néanmoins lutter contre ces forts, c'est qu'en vérité ils en font trop, et que ma conscience m'oblige enfin de m'expliquer et de protester. Mon Dieu! secourez-moi, crie le nautonnier de mon pays, au milieu de la tempête et des flots déchaînés : ma barque est si petite, et la mer est si grande! —Moi je puis ajouter : Et les requins si nombreux!

« La gloire de Chateaubriand, nous dit donc le généreux Veuillot, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu *suborner* le murmure (voyez, le coquin! *suborner la mer!*) et le transformer en applaudissement éternel. » —O la phrase, toujours et toujours la phrase! toujours la poétique, la rhétorique, la mimique! Que vous êtes pieux, que vous êtes noble, ô Veuillot! de venir outrager ainsi la gloire et la pauvreté dans la tombe, par des phrases fausses et banales, qu'un rhétoricien ne

ferait pas! Et cependant il traitera de *grande rhétorique* la prose irréprochable de Chateaubriand, que, dans son bon temps, M. Nisard, plus compétent et mieux avisé, appelait *la plus belle poésie.*

En citant ces misères, une triste pensée nous obsède; et pour nous en soulager un peu le cœur, nous voulons la déposer ici. Nous nous sommes demandé cent fois pourquoi tant d'attaques injustes? pourquoi ce langage inique? Voici pourquoi : on n'en croit pas le premier mot; mais on s'imagine qu'il y a, en grand nombre, des béats et des béates qui croiront et iront criant partout : Jésus Maria! ne lisez pas Chateaubriand! Voyez ce qu'en dit le pieux Veuillot. Ne lisons donc que Veuillot et consorts.

Oui, c'est là ce que l'on veut; et si l'on réussit, le tour est joué, et les dévots bien attrapés, mais contents.

XVIII

Caractère du talent de M. Veuillot.—Citations diverses de M. de Chateaubriand.—Les pharisiens.—Nouvelle position, et amélioration du genre de M. Veuillot.—Tristes résultats de sa polémique religieuse.

« Quel sera donc, ajoute M. Veuillot, le destin de l'avenir (*sic*) de beaucoup d'autres qui n'ont pas cette grande rhétorique, qui n'ont pas ce grand éclat, qui ne sont que d'habiles ouvriers, mais des ouvriers de choses inutiles, sans aucune bonne pensée, et souvent sans aucune pensée? »

C'est cela même, sans aucune pensée! c'est là le fond de tout ceci. Exceptez-en le désir de nuire, pour se faire valoir, pour se *poser*, et il n'est ici, en effet, *aucune bonne*, ni même *aucune pensée*, pour quiconque sait lire et ne se laisse point étourdir et aveugler par des mots. Il en est même ainsi d'à peu près tout ce que nous donnent certains auteurs si satisfaits d'eux-mêmes, et si attentivement et systématiquement dédaigneux pour autrui.

Je le demande encore une fois à ceux qui ont lu, que leur en est-il resté? en quoi sont-ils plus instruits et meilleurs? n'en sont-ils même pas plus ignorants, plus haineux? Comme brise-raison, comme trouble-tête, Veuillot est excellent, incomparable, si l'on veut; mais comme guide, il est funeste, il est fatal. A moins qu'on ait les yeux définitivement fermés et scellés pour toujours, il est facile de le voir aujourd'hui. Jamais il ne raisonne, toujours il insulte, et quiconque il a insulté, il le tient pour complétement réfuté : c'est l'interprète des haines, et ces haines satisfaites par ses attaques l'ont confirmé tristement dans cette idée de son succès.

Il a de l'humeur, mais c'est de la bile; il a de la verve, mais c'est de la violence; il a du feu, mais c'est la torche de discorde; c'est l'homme des querelles et le fléau de l'idée.

S'étant toujours mis aux ordres de quelques passions; n'ayant jamais été assez fort pour être indépendant, on s'est grimé, dès sa jeunesse, à un rôle forcé, à un pugilat de mauvais aloi et de mauvais goût.

N'allez pas demander un raisonnement sage, une discussion loyale et sérieuse, on n'en est pas capable, on n'en a pas l'étoffe, on n'en veut pas, on se moquerait de vous. Invectiver, huer, conspuer son adversaire, on croit que c'est assez ; on ne peut rien de mieux. On ne sent pas que ce n'est là qu'un triste pis-aller, et que c'est tout simplement transformer un adversaire, peut-être loyal et bienveillant, en ennemi acharné, et faire retomber sur la cause qu'on défend les inconvénients de ses excès.

Cependant, voilà ce qui s'est donné et ce qu'on nous a

donné vingt ans et plus pour le modèle des écrivains religieux, pour le censeur des évêques, pour le flambeau des fidèles!

Et néanmoins, il a du talent, des qualités même; mais ce talent, qui se guinde et se hausse, est creux et sans base; c'est une pyrotechnie éclatante qui s'éteint, qui se fond dans l'air après avoir éclaté, et n'y laisse que le vide et la nuit.

Cependant il est sage; car s'il avait voulu faire autrement, il n'eût pas eu tant de succès; ce pays-ci, grâce à certains guides habiles et secrets, n'est pas toujours sérieux, il aime parfois qu'on l'éblouisse et l'égare. S'il est servi à souhait, il n'a pas lieu de se plaindre.

La preuve de ce qui vient d'être dit des idées de notre auteur, c'est que je suis bien sûr qu'on mettrait ses plus grands partisans dans l'embarras en leur demandant quelles sont les idées de M. Veuillot. S'ils voulaient être sincères, ils seraient obligés de répondre: M. Veuillot n'a point d'idées à lui: il rend celles qu'on lui commande : c'est une voix qui crie haut, du fond d'un esprit vide. Avec lui, ceux qui se contentent de paroles sont richement servis; mais ceux qui veulent des choses s'en vont affamés.

Finit-il par s'apercevoir qu'il est allé un peu trop loin contre Chateaubriand? Je ne le crois pas. Il ne s'occupe pas de si peu, que d'examiner sa conscience littéraire; celle des autres, à la bonne heure.

Cependant, après avoir fait le mauvais garçon, il semble éprouver le besoin de faire le bon apôtre et de mettre sur le compte du zèle les petits déportements de sa jalousie : « Cette époque orgueilleuse (où jamais la science ne rechercha si sincèrement la vérité) a mé-

prisé le vrai (les excentricités et les lubies de M. Veuillot). Elle a imprimé des fables malsaines (M. Veuillot fait beaucoup de romans) sur des papiers menteurs (ô la phrase, ô l'emphase !) qui, au bout de peu d'années, tomberont en poussière. Les monuments de son esprit disparaîtront dans le néant, et il ne restera pour la raconter[1] que le simple et le vrai qu'elle aura méprisés » (le *Çà et là*, avec une foule de bibelots veuillotins).

« Je ne crains pas qu'on m'*ahonte* en me reprochant le peu que je vaux. » (Oh ! non, vous ne craignez pas ; peut-être faudrait-il craindre un peu plus, et avoir un peu moins d'arrogance.)

« Je connais ma faiblesse. » (Non, vous ne la connaissez pas ; vous n'y croyez pas.)

« Si je n'aimais la vérité, je me condamnerais au silence. »

Ce ne serait peut-être pas mauvais ; mais vous n'en ferez rien. En attendant, on ne peut pas se mieux tirer d'un mauvais pas, ni plus habilement annoncer le nombre innombrable des productions qui suivront.

1. C'est encore une de ces cent et quelque mille réminiscences empruntées à Chateaubriand et arrangées par M. Veuillot à l'usage de M. Veuillot. On dit que M. Veuillot n'aime pas le latin ; ce qui est certain, c'est qu'il traduit très-bien le français. Dans Chateaubriand, rien n'est bon, mais, avec un coup de doloire, M. Veuillot rend tout parfait.

Quant au récit ; chez Chateaubriand c'est un perroquet qui le fait du haut d'un arbre ; dans M. Veuillot, c'est le *simple* et le *vrai ;* en d'autres termes, le *Çà et là*. C'est un grand *variétaire* sur un thème donné, que M. Veuillot. Mais ces habiles variations ne trompent pas toujours celui qui a lu. Cela peut expliquer un peu tout cet acharnement. Il est d'un bon geai de becqueter dur le paon qu'il a plumé, et même de le faire disparaître et *périr tout entier*, s'il le peut, afin de se pouvoir carrer et pavaner plus fièrement à sa place.

La vérité ne serait peut-être pas fâchée d'un peu de silence, d'un peu de répit, mais M. Veuillot ne la lâche pas : il veut parler, il veut la défendre, sauf à s'entendre dire par la reine, comme ce brouillon, cet émeutier, ce frondeur de Retz, à la fin d'une journée de barricades : « Vous avez bien travaillé, monsieur; maintenant allez vous coucher. »

M. Veuillot ne se couche pas, c'est la foudre sans sommeil, c'est le marteau toujours martelant. Il sauvera tout, malgré tous, au risque de tout perdre : c'est son idée, son bon plaisir.

On a vu comment M. Veuillot traite les morts ; et, comme il est toujours conséquent à lui-même, voici comment il juge quelqu'un qui ne les a pas épargnés non plus : il trouve cela très-mal dans les autres :

« Saint-Simon, dit-il, est à la mode parce que, dans notre époque féconde en *statuettes*, le plaisir le plus exquis est d'*égratigner* les *statues* (et d'écorner les tombes)... Si Saint-Simon est honnête, il l'est malhonnêtement. Il a cent fois plus besoin de déchirer les hommes que de combattre leurs erreurs. (M. Veuillot ne déchire pas, il combat les erreurs !) Il (Saint-Simon) ne peut faire autre chose que mordre : *S'il n'a un homme sous la dent, il n'est capable de rien.* Notre époque de grande jalousie lui *fournirait des émules.* »

Elle en fournit si bien, que M. Veuillot l'avoue lui-même, et que les gloires de nos jours n'ont pas un laurier qu'elles ne *voient haïr.*

Si le collègue en satire de M. Veuillot, le bachique Horace, vivait encore, il dirait à son heureux confrère : « Change le nom, pas la chose, et c'est de toi que la fable se conte : *Mutato nomine, non re...* » Mais M. Veuillot

hait les classiques et n'aime pas qu'on lui parle de latin.

Et c'est le même homme qui s'écrie dans son homélie de réception à la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont nous avons déjà parlé comme célébrant Rabelais :

« Où est aujourd'hui la conscience littéraire...? C'est encore une chose que nous autres chrétiens nous avons à restaurer... Nous seuls serons assez retenus dans l'usage de ce pouvoir exorbitant (le trouve-t-il encore exorbitant?) que chacun a d'écrire et d'imprimer à sa guise, pour ne nous permettre jamais ni l'éloge mensonger, ni la *basse calomnie*, ni la falsification des faits, ni ces témoignages impudents portés sur ce que l'on ignore. »

Tout ceci est très-bien. Parfois il échappe à M. Veuillot de beaux principes; le malheur est qu'en pratique il fasse souvent le contraire, sans y penser, sans doute. S'il y pensait, il n'émettrait pas des assertions comme celle-ci : « Les juifs pratiquent et glorifient tous les crimes. ».

Est-il permis de traiter ainsi tout un peuple, non-seulement quand on est ami de Mirès, quand on pratique une religion qui vient de sa race, quand cette race a produit Moïse, David et Jésus-Christ, quand elle a montré dans ses derniers combats pour l'indépendance de la patrie sainte plus de vaillance que Sparte, et plus d'intelligence, d'activité de fermeté qu'aucun autre peuple?

C'est pour de tels excès que M. Veuillot s'est vu obligé de laisser les Juifs, qu'il voulait reléguer à la porte, sur le trottoir, venir écrire ceci dans son journal : « Rabbi Josué dont vous avez fait un dieu. »

Pas une seule autre feuille religieuse ne s'est jamais exposée à pareille chose.

M. Veuillot allait plus loin : il invitait l'ennemi du bon Dieu, le bon Joseph Proudhon, à écrire dans l'*Univers*, afin que par les réponses de M. Veuillot le monde vît une belle passe d'armes et un beau tournois de plus.

Maintenant que M. Veuillot a dit tout ce qu'il a voulu, laissons parler M. de Chateaubriand et voyons si ce n'est véritablement que l'homme de *pose* et de *phrase* qu'on a voulu nous dépeindre, et si ce n'est pas, au contraire, l'idée pure et l'élégance dans la simplicité. Ces extraits sont pris de la préface de l'édition complète de ses œuvres, en 1826.

M. de Chateaubriand avait dès lors en tête des ennemis à peu près semblables à ceux d'aujourd'hui, et ce qu'il dit des uns peut parfaitement s'appliquer aux autres. Les succès qu'ils obtenaient différaient même assez peu de ceux qu'ils ont obtenus dans ces derniers temps. On ne dirait pas que les lignes qu'on va lire soient écrites depuis quarante ou soixante ans, mais d'hier, tant elles ont peu perdu de leur actualité.

« Soyez athée, dit-il, mais prêchez l'arbitraire, la police, la censure, la sage indépendance de l'antichambre, les charmes de la domesticité, l'humiliation de la patrie, le goût du petit, l'admiration du médiocre, tous vos péchés vous seront remis (*Préface* de l'Essai, 1826).

« Comment se fait-il que l'*Essai*, qui n'eût été reçu qu'avec un murmure d'improbation, si je l'avais donné en 1801, au lieu du *Génie du Christianisme*, soit plus près des idées du jour (1826) que sous l'usurpation? et comment arrive-t-il que le *Génie du Christianisme* est

moins dans l'esprit de ce moment qu'il ne l'était à l'époque où je l'ai fait paraître?

« Quelles causes menaçantes ont pu produire dans l'opinion un effet si contraire à l'ordre des temps et des événements? Par quelle fatalité l'*Essai* serait-il devenu le livre du présent et le *Génie du Christianisme* le livre du passé? Quelles fautes ont été commises, quelle route de perdition a-t-on suivie pour arriver à un pareil résultat?

« Se serait-on trompé dans les moyens de rendre à la religion son éclat et sa véritable puissance? Aurait-on cru que cette religion généreuse ne pouvait prospérer que par l'extinction des lumières et la destruction des libertés publiques?

« Serait-on parvenu à inquiéter les hommes les plus paisibles, les esprits les plus calmes, les plus modérés, en nous menaçant d'un retour à des choses impossibles, en livrant le pouvoir à une petite coterie hypocrite, qui amènerait une seconde fois et pour toujours la ruine du trône et de l'autel...? (Se trompait-il?)

« Ce n'est donc pas avec des doctrines de calomnie et d'intolérance que la religion trouvera des hommes capables de la défendre. De faibles mains, qui ne sentent pas même le poids du fardeau qu'elles ont à soulever, le laissent à terre sans pouvoir le déranger d'une seule ligne.

« Où sont les talents qui, jadis, venaient au secours des principes religieux et monarchiques quand ils étaient attaqués? Repoussés, ils se retirent et laissent le combat à l'intrigue et à l'incapacité. La France voulait l'union dans la religion, la monarchie légitime, les libertés publiques, et l'on s'est plu à la désunir, à l'alarmer sur les objets de ses vœux.

« C'est une triste chose que d'en être aux professions

de foi, aux controverses religieuses, à ces querelles déplorables qu'on aurait dû abandonner, mais puisqu'on nous a menés là, il faut en prendre son parti.

« Je crois fermement. J'irais demain d'un pas ferme à l'échafaud. Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme*... Voilà ce que je suis.

« Voici ce que je ne suis pas.

« Je ne suis point un trafiquant en religion... Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions. Indépendant de tout, fors de Dièu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins.

« Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien, qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'explique point l'Évangile au profit du despotisme, mais au profit du malheur.

« Si je n'étais pas chrétien, je ne me donnerais pas la peine de le paraître, toute contrainte me pèse, tout masque m'étouffe; à la seconde phrase, mon caractère l'emporterait et je me trahirais[1]. J'attache trop peu d'importance à la vie, pour m'ennuyer à la parer d'un mensonge.

« Se conformer en tout à l'esprit de douceur et d'élévation des Evangiles, marcher avec le temps, soutenir la liberté par l'autorité de la religion, faire entendre du haut de la chaire des paroles de compassion pour ceux qui souffrent, quels que soient leur pays et leur culte,

1. Tel était, en effet, son vrai caractère. Qu'on juge par là de la vérité, de la sincérité des jugements de Bavius et compagnie.

réchauffer la foi par l'ardeur de la charité ; voilà, selon moi, ce qui pouvait rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir : par le chemin opposé, sa ruine est certaine...

« Je ne redeviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté ; alors je cesserai de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme.

« Comment pourrais-je croire émané du ciel un culte qui étoufferait les sentiments nobles et généreux, qui rapetisserait les âmes, qui couperait les ailes du génie, qui maudirait les lumières, au lieu d'en faire un moyen de plus pour s'élever à l'amour et à la contemplation des œuvres de Dieu ? Quelle que fût ma douleur, il faudrait bien reconnaître, malgré moi, que je me repaissais de chimères.

« Mais tel n'est point le caractère de la vraie religion ; le christianisme porte pour moi deux preuves manifestes de sa céleste origine. Par sa morale, il tend à nous délivrer des passions ; par sa politique, il a aboli l'esclavage. C'est donc une religion de liberté ; c'est la mienne.

« Renfermons-nous dans cet axiome : il n'y a pas de véritable religion sans liberté, ni de véritable liberté sans religion... La querelle n'est point, après tout, entre les protestants et les catholiques, comme les habiles d'un parti voudraient le faire supposer, mais entre le philosophisme et le fanatisme... Le premier nous ramènerait les mauvaises mœurs du siècle de Louis XV, le second nous replongerait dans la crasse et dans l'ignorance du bon vieux temps. Ceux-là extermineraient philosophiquement les prêtres, ceux-

ci brûleraient charitablement les philosophes; les impies et les fanatiques, acharnés à se détruire, s'ils étaient les maîtres, ne s'arrêteraient qu'au dernier bourreau et à la dernière victime.

« Mes ouvrages, comme je l'ai déjà fait observer, sont les pièces justificatives de mes Mémoires. Il m'a paru, en relisant mes ouvrages pour les corriger, que deux sentiments y dominent: l'amour d'une religion charitable et un attachement sincère aux libertés publiques.

« Dans l'*Essai historique* même, au milieu d'innombrables erreurs, on distingue ces deux sentiments. Si cette remarque est juste; si j'ai lutté partout et en tout temps, en faveur de l'indépendance des hommes et des principes religieux, qu'ai-je à craindre de la postérité? Elle pourra m'oublier, mais elle ne maudira pas ma mémoire; mes ouvrages sont une histoire fidèle des trente prodigieuses années qui viennent de s'écouler, et offrent encore auprès du passé des vues assez claires sur l'avenir; j'ai beaucoup prédit, et il restera après moi des preuves irrécusables de ce que j'ai inutilement annoncé. (Nous avons vu de ces preuves.)

« Les deux partis crient et s'insultent; les républicains nous transportent loin de nous, dans des perfections imaginaires; les autres nous retiennent en arrière, refusent de s'éclairer et veulent rester les hommes du XIVe siècle, dans l'année 1797[1]. » (*Préface* de l'ESSAI.)

1. « Dis-je aujourd'hui autre chose que cela? N'est-ce pas le fond de toutes les idées politiques, de toutes les plaintes, de toutes les prévisions que l'on retrouve dans les *Réflexions politiques*, dans la *Monarchie selon la charte*, dans le *Conservateur*, et dans mes opinions à la Chambre des pairs, etc.? Il y a cependant trente années que cela est écrit... Cette fureur de dire la

Ces extraits sont un peu longs, mais ils répondent si bien à la plupart des préventions et des attaques contre l'illustre mort, que nous n'avons pas cru pouvoir les faire plus courts.

Indépendamment de la pensée si nette et si solide, qu'on en compare le style à toutes les pièces, à tous les bavardages et bredouillages que nous avons vus se poser si fièrement contre lui, et l'on jugera de la différence, et l'on comprendra, si l'on peut, que des écrivains de cette espèce aient osé attaquer si indécemment un maître incomparable.

Si l'on trouvait ces extraits trop vifs contre un certain zèle, j'en pourrais citer de plus vifs encore, et venant d'une bouche qui n'a dit que la vérité, qui vécut, souffrit et mourut pour la vérité.

En effet, le temps de sa passion commençait, le Christ allait mourir. Voyant depuis longtemps les menées des pharisiens pour le perdre et pour tromper le peuple; voyant surtout leur faux zèle et leur hypocrisie, il voulut leur dire une dernière fois la vérité, pour préserver ses disciples et son peuple de leurs mauvaises pratiques et de leurs mauvais exemples. La circonstance était solennelle, le discours l'est aussi.

« Les scribes et les pharisiens, dit l'homme-Dieu, en saint Matthieu (chap. XXIII), sont assis sur la chaire de Moïse. Observez et faites ce qu'ils vous diront; mais

vérité à tout le monde explique assez bien les accidents de ma vie politique. (*Essai*, ch. I.)

« ... Il est passé, le temps des félicités individuelles; les petites ambitions, les étroits intérêts d'un homme s'anéantissent devant l'ambition générale des nations et l'intérêt du genre humain. »

n'allez pas faire selon leurs œuvres ; car ils disent et ils ne font pas ; ils mettent, et lient sur les épaules des hommes, des fardeaux lourds et impossibles à porter, mais ils ne veulent pas y toucher même du bout du doigt.

« Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes, ils élargissent leurs philactères et amplifient leurs bandelettes. Ils aiment les premières places dans les festins et les premiers siéges dans les synagogues. Ils aiment à être salués sur la place et à être appelés *Maîtres* par les hommes. Vous autres, ne vous appelez pas maîtres. Il n'est qu'un maître qui est au ciel, et vous tous, vous êtes frères. Sur la terre, n'appelez non plus personne, mon père, parce que vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.

« Quiconque s'élèvera sera abaissé ; mais malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes ! Quant à vous, vous n'entrez pas, et les entrants, vous ne les laissez pas entrer.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, sous prétexte de vos longues prières, vous dévorez la substance des veuves, et c'est pour cela que vous serez jugés plus sévèrement.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et quand il est fait, vous le rendez deux fois plus digne de la géhenne que vous-mêmes.

« Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites si un homme jure par le temple : ce n'est rien, mais s'il jure par l'or du temple, il doit son serment. Insensés et aveugles ! lequel doit-on plus estimer de l'or ou du temple ?...

« Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, c'est-à-dire la justice, la miséricorde et la foi.

« Malheur à vous, parce que vous êtes semblables aux sépulcres blanchis.... Serpents, races de vipères, comment échapperez-vous à la condamnation de la géhenne ? »

Tel est le chant du cygne divin de Sion, de celui qui aima tant l'humanité, de celui qui passa dans ce monde en faisant du bien, de celui qui n'éteignait pas une mèche qui fumât encore. Il fallait que le mal fût bien grand pour lui arracher ces fulminants anathèmes.

Il va sans dire que je n'entends les appliquer à personne en particulier; et, cependant, en général n'est-il pas encore quelque chose de vrai en tout cela ? Les générations passent, mais les défauts des hommes ne passent pas; l'Évangile est venu améliorer les générations, mais il n'a pas toujours pu changer les cœurs ; et dès les temps de saint Grégoire le Grand, il y avait des chrétiens auxquels il ne craignait pas de dire que, pour quelques-uns, le travail de la prière se changeait en une négociation d'affaire : *Nonnullis in usum negociationis vertitur labor orationis.*

La race de cette espèce de négociants a-t-elle disparu? N'en est-il plus qui dévorent la substance des veuves et même des familles? Si les rabbins eux-mêmes comptent au nombre des malheurs du monde les cérémonies et observances superstitieuses des pharisiens, s'ils les appellent des plaies, comme les sauterelles de l'Égypte, comment devrait-on regarder et appeler leurs semblables parmi les chrétiens? Et cependant qu'il en est! Si le zoïlisme nous dévore, combien le phari-

saïsme n'est-il pas plus redoutable et plus dévorant? On a beau crier dessus comme sur le loup, il ne lâche pas sa proie et n'abandonne pas son œuvre d'envahissement, de ténèbres et d'abrutissement.

Quant à M. Veuillot, s'il y a eu du mal, s'il y a eu de l'imprudence et de l'étourderie en lui, il y a eu aussi du bien; il y a du talent surtout.

D'ailleurs, je ne sache pas qu'il écrive encore dans les journaux religieux; mais il ne reste pas oisif pour cela. Outre les volumes assez nombreux qu'il nous donne chaque année, il tient quelque part, ce me semble, un rôle de ténor, dont il s'acquitte à merveille. Sa chasuble de l'*Univers* ne le gêne plus ; il est en veste andalouse; il est maître de ses mouvements, et il en profite comme un jeune homme. Je n'ai vu personne secouer avec plus d'énergie, dans un petit journal, l'argentine artillerie du bonnet chinois ; on dirait que c'est là son genre, et qu'il n'a fait que cela toute sa vie.

Il s'est amendé, m'est avis, dans son nouvel emploi ; il est spirituel et piquant, mais il est plus gracieux et moins injurieux que jadis. Sa marotte a des rubans et des fleurs; son épigramme pince et rit, tandis que souvent sa polémique était choquante.

Il gagne fort à ce changement; et je le trouve plus chrétien, comme il est, que lorsqu'il nous débitait ses homélies au gros sel et au vinaigre.

Je l'aime encore mieux quand il se permet de faire un peu l'amour ; il s'en tire à merveille , on voit qu'il y est expert. Parfois, en effet, *Çà et là* s'arrête dans ses pérégrinations de tout genre et à toutes fins. Chez le comte Albéric, sans doute, ce modèle des comtes, il avise un beau minois dignement porté par une héritière assez

bien en dot et en parchemins; *Çà et là*, charmé de l'aubaine, tousse et s'assied. Il pose ses fines mains gantées de paille et son beau menton frais rasé, sur le pommeau de sa canne voyageuse : l'œil doux, la face irradiée de sourires et de tendresse, il contemple, il admire. « — Madeleine, » lui dit-il enfin, d'un *ton colombin* et un peu sournois, « vous êtes belle!!! vous avez des nattes brunes.... » Mais le nouvel admirateur n'était pas seul; il y avait des gentillâtres dans le pays. *Çà et là* ne se déconcerte point. Il se met en mesure de les éreinter bien et dûment, l'un après l'autre; ils sont bientôt expédiés.

Alors il s'approche de la belle Hélène, qu'il eût mieux fait d'appeler Chimène, comme il en appelle tant d'autres ; et d'un accent vainqueur, mais tendre, il lui dit tout droit : « Madeleine, prenez ce vaillant, qui.... »

C'est-à-dire qui a fait pour ses sœurs et sa mère, sans parler de ses rivaux, ce que nous venons de voir cidessus.

Oui, Veuillot, voilà où je vous aime. Vous êtes incomparable en ce genre de tournois. Je ne sais pas si la belle Madeleine a fait la sourde oreille; mais, s'il en est ainsi, elle a eu tort.

Ah! bon Veuillot, voilà donc pourquoi vous voyagez tant, pourquoi vous allez toujours *çà* et *là* faisant l'école buissonnière, tendant vos lacs et filets aux colombes et aux perdrix. Le traître! il ne s'en vantait pas, et si je ne l'avais pris sur le fait, il ne l'eût même pas avoué dans ses confessions.

Nous avons déjà dit que, débarrassé de sa chasuble du ci-devant *Univers*, qui est depuis longtemps jetée aux choux ou aux orties, M. Veuillot, dans son nouveau journal et sans doute ailleurs, commence à être beaucoup

moins féroce, moins dévorant et moins massacrant que jadis. Il devient même presque gentil, et il sera d'une bonne influence dans la feuille où il écrit; il en diminuera la méchanceté en la rendant au moins élégante ; il changera le gros fiel en fine plaisanterie; il pensera parfois; au lieu de l'abaisser, de l'avilir, il élèvera l'esprit de ses collègues, et par contre-coup de ses lecteurs.

Cependant, soit dit à son honneur, la cage est trop petite pour l'oiseau; ses ailes s'y froissent, sa voix s'y coupe et s'y fausse; il peut sauter, becqueter, pousser de petits cris, et il ne s'en fait pas faute; mais il ne peut chanter, il n'a pas son essor. Il n'en a pas moins de peine ; car c'est, à mon avis, un rude métier que d'être obligé d'avoir toujours de l'esprit, alors même qu'il n'y en a plus; de tailler, de briser de toute façon sa phrase et sa pensée pour produire le trait, l'imprévu et faire rire. Toujours faire rire! il y a là de quoi pleurer.

M. Veuillot se dédommagera et nous dédommagera dans des ouvrages à part, s'il n'achève pas trop de se gâter en se modelant pour son nouveau rôle, comme il s'était déjà endommagé, avant l'*Univers*, en soutenant, avec aigreur et emportement, une politique qu'il n'aimait pas.

Peut-être est-ce là, avec quelques petites autres causes, ce qui l'a rendu si énormément injuste envers M. de Chateaubriand.

XIX

La polémique religieuse de ces derniers temps. — Sa violence. Ses résultats. — Le pape et Rome.

En effet, M. de Chateaubriand et l'écrivain dont nous venons de parler se ressemblent peu; leur caractère et leur méthode sont différents : M. de Chateaubriand a voulu faire aimer la religion, M. Veuillot la faire craindre.

En faisant aimer la religion, M. de Chateaubriand y a ramené son siècle; en la faisant haïr, à force de la montrer impérieuse, déraisonnable et terrible, M. Veuillot en a éloigné ses concitoyens : il a préparé le succès de M. Renan et du roman *le Maudit.*

Il a réveillé toutes les antipathies qui dormaient, et donné un vaste mouvement d'ensemble à l'incrédulité.

Voilà donc ce que c'est que la religion? s'est-on dit, et au lieu de l'étudier dans sa pure essence, on s'en est éloigné, et l'on ne s'en rapproche malheureusement que pour la combattre.

A force d'exalter le pape et sa puissance temporelle, on l'a fait tomber; à force d'en menacer le monde, on l'a irrité, soulevé, et voilà le pontife délaissé qui gémit seul de l'abandon et de la désaffection de son peuple.

Il suivait les idées de M. de Chateaubriand, lorsqu'à son avénement à la tiare, il voulut aider à la délivrance de l'Italie et rendre quelque liberté à l'antique patrie, à l'antique métropole de la liberté.

Alors son peuple le bénissait : il croyait que la religion bien entendue n'était pas une voûte de ténèbres, un joug de plomb et de fer, mais un bouclier sacré réellement descendu du ciel, mais un astre radieux.

Son peuple, ému de reconnaissance, le suivait et l'acclamait dans les rues de Rome, comme les Israélites suivaient et acclamaient le Christ dans les rues de Jérusalem et sur les monts de Galilée.

On les prenait l'un et l'autre pour des libérateurs. *Hoçanna* au fils de David ! s'écriaient les fils de Jacob, écrasés par le joug des Pharaons romains. *Viva Pio nono! Evviva padre nostro benigno e caro!* s'écriaient les enfants de Numa, les citoyens romains, les élèves de saint Pierre, écrasés de même par la pression de l'Autriche.

La chaire pontificale était devenue un char de triomphe, une sorte de Thabor.

On a arrêté Pie IX dans sa voie de triomphe pacifique, de gloire non sanglante, et pourtant rédemptrice.

Un parti sinistre murmurait et l'insultait dans l'ombre qu'il aime, et d'où, quand il n'est pas maître, il lance ses traits.

Ce parti paraissait peu à craindre alors, puisque tout le monde était contre lui; et cependant, c'est ce parti qui l'a emporté, qui s'est emparé du pontife, et semble l'avoir toujours, depuis, tenu sous son souffle mortel.

Ce n'est pas le premier pape qui se soit laissé faire violence et qui ait fini par se voir très-peu maître sur sa chaire pontificale et sous sa tiare-trirègne.

Sous cette pression fatale, Pie IX a donc changé d'idées ; hélas! et changé aussi de fortune.

Il a quitté les idées de salut, qui étaient les siennes, qui étaient d'en haut, pour les idées des autres, qui sont d'en bas.

Toutes les vieilles politiques l'entouraient et le sommaient, au détriment de la religion, de soutenir, au nom de la religion, leurs iniquités, leurs abus.

M. Veuillot n'avait pas non plus d'abord ces idées rétrogrades; quoi qu'il en soit, M. Veuillot fut trouvé bon pour exprimer les idées de la secte réactionnaire, et il en fut chargé par ceux qui avaient converti le pape et qui le menaient alors.

Ils abrégeaient même beaucoup la besogne pontificale, en se chargeant bénévolement et avec zèle de lui signaler les livres à mettre à l'index, les personnes à excommunier, en préparant même les sentences. Le pape n'avait plus qu'à signer, pour ne pas dire à obéir.

Alors Pie IX n'était plus pour eux un de ces papes dangereux dont le *cœur est plus grand que la tête;* c'était une grande tête et un grand pape : il faisait ce qu'on voulait.

Le centre principal de cette avant-cour romaine était dans cette singulière France, d'où sortent à la fois et

par torrents, les principes du progrès et de la réaction, des révolutions et des contre-révolutions, de la démocratie et de l'absolutisme, de la liberté sans limites et du pouvoir sans bornes.

On forgeait ici les foudres pour le Vatican, et on les envoyait toutes brûlantes à leur destination, sans cesser pour cela d'agir en sous-œuvre et de pousser ferme à un changement en toutes choses.

C'est ainsi que quinze à vingt ans durant, et sous prétexte de gallicanisme, on a proscrit les livres et bouleversé les institutions de l'Église de France, l'Église la plus savante, la plus fidèle, la plus dévouée de la chrétienté.

C'était le jeu le plus propre à ôter tout respect, à déraciner toute foi du cœur des peuples.

Comment ! vous me commandiez hier de réciter cette prière, ma mère m'a élevé en me l'apprenant, elle est morte en la récitant, et vous me dites aujourd'hui que cette prière ne vaut rien ?

Demain, que direz-vous et que faut-il croire ? Comment faut-il prier ?

Des fidèles, en grand nombre, des prêtres, des évêques même s'étonnaient de ces changements qui n'étaient utiles qu'à quelques faiseurs, qu'à quelques libraires.

On en gémissait, mais en secret. La terreur régnait. Le seul père Lacordaire osait dire, du fond de sa retraite de Sorrèze : « Saturnale théologique, qui compromettrait Dieu lui-même, si Dieu pouvait être compromis. »

La tempête, au souffle ardent et noir, croissait toujours : c'était le vent du désert, le feu du smoum qui

donne la mort, et l'on disait que c'était le vent de Dieu et le souffle de vie qui devait purifier la terre. O blasphème!

Malheur au simple fidèle, malheur au prêtre, à l'évêque même qui, par sentiment du devoir eût voulu s'y opposer! Il eût été insulté, opprimé, renversé, écrasé.

Voyez l'archevêque de Paris, l'infortuné Mgr Sibour; il avait, cependant, fini par se rendre et se soumettre bien humblement à tout ce qu'on voulait, et pourtant que n'a-t-il pas eu à souffrir avant de recevoir le dernier coup.

On avait déjà dit de Mgr Affre : *Sa mort a lavé sa vie.* Je l'ai entendu de mes oreilles. Mais *lavé* de quoi? Eh bien! de son gallicanisme donc!

D'ailleurs, entendez autre chose si vous le voulez : un gallican n'est-il pas capable de tout?—Voilà comme on arrange les vertus et comme on nous fait la charité.

Il fallait voir comme on était fier, comme on était menaçant alors. Nous sommes les plus forts, disait-on : vienne une guerre, et l'on le verra.

C'est ainsi que l'on violentait, intimidait et trompait tout le monde; le Saint-Père comme les fidèles. On eût mis le feu volontiers aux quatre coins de l'Europe, et compromis la tête des trois quarts de la chrétienté pour satisfaire cette monomanie furieuse, cette ambition homicide et insensée, antichrétienne surtout.

La guerre désirée, la guerre prêchée, la guerre est venue. Qu'a-t-on trouvé? Quelques jeunes gens fort courageux, sans doute, mais en quel nombre? A peine quelques compagnies. Et ce sont ces jeunes gens, c'est surtout le souverain-pontife qui a porté la peine des

fautes qu'il n'eût pas faites de lui-même, et de l'obsession coupable dont il a été l'objet.

On voit qu'il ne fallait rien moins qu'un écrivain guerrier pour lancer les proclamations, pour rédiger les manifestes de la faction belliqueuse et pour faire la petite guerre en attendant la grande.

M. Veuillot s'en est acquitté avec éclat, et si le pape y a perdu un royaume, son ultra-défenseur y a gagné un nom, et la faction des biens.

Cette campagne comptera dans l'histoire de l'Église, peut-être même y fera-t-elle une triste époque. Jamais encore on n'avait montré Rome et la religion sous un plus mauvais jour, et jamais leurs ennemis, leurs amis même peut-être, ne l'oublieront.

La guerre a presque cessé d'un côté; mais loin de cesser elle continue, elle redouble de l'autre.

L'ennemi n'en est plus à se défendre : il attaque, et point de trêve. Le sol se va minant de toutes parts sous les pas du pape, et les catacombes résonnent de bruits menaçants, comme les flancs du cheval de Troie.

Compromis par les siens, et maintenant délaissé, le pontife élève ses lamentations au milieu des solitudes et des ruines de Rome. Depuis longtemps même il ne serait plus, s'il n'était gardé, non par les noirs génies qui l'ont perdu, mais par les enfants de Brennus, par les Gaulois.

Ses cris de désolation ne semblent même plus toucher ceux qui criaient plus haut que lui auparavant. On garde ses illusions et l'on vit de sa même vie. Est-ce de l'indifférence après tant d'arrogance, après tant de prétention ? Dieu le sait.

Après Dieu, celui qui semble mieux voir les choses, c'est le pontife. Sa Sainteté ne s'aveugle pas, ne se

flatte pas ; loin de dissimuler, elle avoue avec douleur, que ce n'est pas seulement au temporel, mais même au moral et au spirituel que Rome est attaquée ; que les rôles sont intervertis, et que ce qui était appelé le mal auparavant est aujourd'hui appelé le bien, et que le bien est appelé le mal.

En effet, pour les ennemis du saint-siége, la question n'est plus de savoir si les ennemis ont raison, mais si ce n'est pas Rome qui a tort ; si les dissidents sont impies, mais si ce n'est pas Rome qui est ennemie de Dieu et de l'humanité. A peine est-il lancé, que l'anathème remonte accompagné de malédictions.

Voilà ce que le Saint-Père, autrefois tant béni, déplore à bon droit ; car c'est un pas immense de l'ennemi, c'est une batterie nouvelle, une nouvelle phase du combat. Le combat redouble et la nouvelle batterie fait feu de toutes parts.

L'*Index* a beau faire, l'Index fait peu : excepté, toutefois contre les livres encore un peu religieux. A ceux-là il peut nuire ; mais, aux autres, il ne fait que donner le vent. Ce n'est pas pour plaire à l'Index que leurs auteurs ont écrit ; ce n'est pas pour gagner les indulgences que leurs bombes et mitrailles arrivent jusque dans les bureaux de la sainte congrégation.

Tel est l'état des choses : il est triste pour Rome ; et, s'il vivait, le pape Gerbert s'écrierait encore, comme au concile de Reims : *O lugenda Roma!* Chateaubriand, en parlant de Rome, pourrait en dire, avec non moins de vérité qu'en 1803 : « Figurez-vous quelque chose de la tristesse et de la désolation de Tyr et de Babylone, etc. »

Que ceux qui l'ont amenée là se félicitent et disent

encore qu'ils ont travaillé pour son bien et pour la plus grande gloire de Dieu!

Tel ne fut point le résultat des travaux de M. de Chateaubriand. Il est donc naturel que M. Veuillot en diffère; mais, au lieu de l'attaquer, n'eût-il pas mieux fait de l'imiter?

Ne poussons pas plus loin ces observations, elles sont pénibles et nous ont coûté. Puissent-elles n'être pas inutiles. Nous n'avons pas le dernier mot de M. Veuillot, ni des chrétiens qui l'ont suivi ou qui l'ont poussé.

Lui, qui a tant attaqué, il a été, à son tour, l'objet d'attaques excessives et de traitements bien durs. Il devait s'y attendre. Une nature faible pourrait en souffrir dans ses qualités intellectuelles et morales, mais une nature forte s'y amende.

La Providence n'est pas tendre, disait-on, quand on se croyait sûr de tout renverser et briser : en effet, la Providence n'a pas été tendre; mais, après ses rigueurs, elle peut avoir ses faveurs. Ses rigueurs même sont des faveurs pour un vrai chrétien, car elles sont des expiations ou des avertissements. *Et nunc intelligite, erudimini qui judicatis terram.*

XX

Le *Correspondant*. — M. de Pontmartin et Sainte-Beuve. — M. de Loménie. — Il est plus défensif que M. de Pontmartin. — De quel côté serait le danger, s'il y en avait; du côté de la défense ou du côté de l'attaque ?

Tandis que l'*Opinion nationale*, qui parle cependant beaucoup de la liberté de la presse, se fait un centre d'hostilité contre M. de Chateaubriand, qui a si bien défendu cette liberté comme toutes les autres, et qui les a pour ainsi dire sauvées et consolidées en France, le *Correspondant*, plus intelligent et mieux avisé, l'a dignement défendu. C'était son devoir, mais il l'a fait, quoique l'hostile M. de Broglie soit l'un des princes de ce journal.

Ce n'est pas que le *Correspondant* soit tout à fait dans les idées de Chateaubriand ; mais, grâce au bon sens de MM. de Montalembert, de Falloux et Cochin, il s'en rapproche et sait respecter ce qui est respectable. Il a donc fait défendre d'abord l'illustre vicomte par un de

ses propres vicomtes. Le vicomte du *Correspondant* écrit bien quand il veut, mais peut-être est-il trop exclusivement littéraire pour embrasser et apprécier la généralité du génie de Chateaubriand; il raisonne bien, il est propre à plus d'un genre de composition; mais peut-être est-il un peu trop de ceux qui croient que, lorsqu'on sait écrire, tout est dit, et qu'il n'est rien au delà d'une phrase bien tournée. C'est une erreur.

Il y a des académiciens au *Correspondant*, et naturellement le vicomte voudrait bien être aussi de l'Académie.

Or le critique ingénieux, grâce à une *femme aimable*, et par elle à un homme qui était *grand* et *auguste* alors, mais qui depuis sa mort n'est plus qu'un *comédien* portant masque; oui, grâce à tout cela, il est de l'Académie, il est critique de profession comme le vicomte du *Correspondant* et de la *Gazette*.

Aussi le vicomte met-il ses gants les plus jaunes pour se présenter devant son cocritique, et c'est avec la grâce la plus charmante qu'il lui fait entendre qu'il n'a pas absolument dit la vérité.

Ce vicomte si poli, si délicat, débute cependant par un manque de tact et de goût que je ne conçois pas dans un homme qui doit savoir son monde et connaître les convenances.

En tête et en titre de son article, il accole deux noms qui ne s'accolent pas; qui, n'ayant rien de commun, ne doivent jamais se trouver ensemble. L'illustre défunt n'eût point approuvé ce rapprochement, et il eût donné un fier coup de coude pour s'en débarrasser. M. de Loménie, mieux avisé, intitule ses articles: *Chateaubriand et la critique*.

L'article de M. de Pontmartin est plus heureux, plus élégant que son titre; mais comme défense, il n'est pas fort. C'est même à peine une réponse; tout entier à ses belles phrases et à ses beaux compliments pour l'ennemi, il n'a pas l'air de se préoccuper de si peu. Il tourne autour de la question, et il n'y entre pas. Il laisse subsister tous les échafaudages et constructions de la haine et de la calomnie : il n'a même pas trop l'air d'en soupçonner l'iniquité, la fausseté; c'est un bienheureux qui voit tout en beau. Il est si mielleux, si aimable, qu'il semble toujours prêt à tirer son chapeau à la malveillance et à souhaiter le bonjour à la calomnie.

C'est le plus froid, pour ne pas dire le plus nul des défenseurs; mais c'est le plus charmant des adversaires. Il semble qu'il n'ose contredire, tant il a de petits soins et d'égards pour qui n'en a aucun, tant il est courtois envers la félonie, lui qui, comme du reste tous les écrivains du temps, sait si bien mordre quand il veut : c'est là, en effet, le grand talent de nos jours et ce n'est pas toujours un beau talent.

Quel plaisir, quelle utilité et quelle instruction retire-t-on de voir des écrivains s'interpeller, s'aborder comme des bouledogues, jouer de la griffe et de la dent l'un contre l'autre, et se manger la face comme des enragés? Quand Ugolin rongeait le crâne de ses fils dans la tour Maudite, il était du moins poussé par une faim mortelle; les nôtres se dévorent pour le plaisir de la chose, pour faire prouesse, comme le chevalier errant et cherchant aventure.

Pourquoi ne pas réserver au moins quelque chose de cet excès d'énergie pour défendre ce que les hommes

ont de plus sacré : le droit, le devoir, la justice et la liberté? pour éclairer, élever l'esprit de l'homme, pour amender son cœur et le pousser à tous les progrès?

Ajoutez-y la défense de l'opprimé, la répression de l'oppresseur, et vous aurez fait de la plume un instrument plus puissant et meilleur que l'épée : en la faisant servir au progrès, vous l'aurez fait servir au bonheur de l'humanité, vous aurez plus fait que des rois.

Par là, comme on le vit dans Chateaubriand, le simple, mais noble métier d'écrivain s'élèverait à la dignité d'une fonction sociale et n'en serait pas la dernière.

L'honnête écrivain du *Correspondant* s'efface donc un peu trop ici devant son devoir : il a levé la lance, mais il l'a baissée aussitôt en saluant jusqu'à terre, et il n'a pas voulu combattre à beau fer émoulu.

Quand il s'agit de M. de Laprade, il va mieux. M. de Laprade est aussi de l'Académie et de plus, son coreligionnaire au *Correspondant*, deux puissantes causes de dévouement réciproque.

Cependant, après quelques passes d'armes assez vives, il tombe encore en profonde admiration devant son adversaire, lève sa visière, ouvre la bouche, mais ne parle plus que pour saluer, pour demander merci, et lui proposer de ne plus chanter désormais avec lui, dans le ciel lumineux donné d'Ormuzd, que l'éternel *honover* de la réconciliation sans fin.

En attendant, tout ce qu'il dit de plus fort en faveur de Chateaubriand, contre l'œuvre perfide du petit Ahriman qui le poursuit jusque dans son immortel Élysée,

c'est ceci : « Voici un livre qu'on ne voudrait pas avoir fait. »

C'est bien quelque chose, sans doute ; mais il ne dit pas pourquoi on ne voudrait pas avoir fait ce livre; il devait le dire. Il se met à gémir, au contraire, d'un ton piteux : « ... Oh! monsieur, vous êtes vraiment une foudre de guerre! pourquoi m'avoir tué cet homme mort? »

Eh bien! quoique formulée ainsi, et l'écrivain du *Correspondant* la formule d'une manière plus flatteuse, cette plainte fait encore plus de plaisir à l'ennemi que ne lui en eussent fait de plus grands éloges.

Passer aujourd'hui pour terrible, c'est le comble du succès.

Qu'a gagné le vicomte à tant de ménagements, pour ne pas dire tant de petits soins? Des railleries. J'ai donc vaincu, je suis donc terrible, en effet, s'est-on dit, puisqu'on se désole et se lamente ainsi sur le sort des malheureux que j'ai touchés; et on a ri des *lamentations* de M. de Pontmartin, et à son tour il s'est vu criblé de traits méchants dans une *Causerie du lundi*. M. de Pontmartin ne cause plus que le samedi, un jour maigre ; cependant il cause rue du Coq-Héron, et en assez bon coq, ce qui ne l'a pas empêché d'être plumé par le causeur de la rue de Valois, par l'émouchet du Mont-Parnasse et du Panthéon, qui va faire ses razzias, ripailles et saints lundis de volatiles littéraires, sous la feuillée du *Constitutionnel*, cet autel de l'inexorable Minerve : *Immitis ara Dianæ.*

Il est des moments néanmoins ou le coq-héron se retire avec avantage des serres et griffes de son vautour. Celui-ci avait osé lui dire en son ramage : — Que

me veux-tu, tu ne sais même pas le latin : tais-toi donc, langue d'oil, avec ton jargon nimousin.

--Ah! je ne sais pas le latin! dit l'autre, et toi, Anglo-Picard, sais-tu le français? En attendant, tu vas voir, je vais t'en donner du latin! Et il lui lance à la face le mot *criterium*. Il y avait de quoi tuer un homme plus fort que Bavius, car le mot est d'autant plus terrible qu'il est plus grec encore que latin. Mais n'importe! en des débats de cette importance, on n'y regarde pas de si près. On ne dit pas non plus, si le lion du lundi s'en est relevé.

Quand j'écrivais les lignes qu'on vient de lire sur M. de Pontmartin, je n'avais pas lu les articles de M. de Loménie qui se trouvent aussi dans le *Correspondant*. Ils sont un peu indécis au début et non moins excessivement élogieux que ceux de M. de Pontmartin envers le critique ennemi. Bien que j'aie donné la raison des politesses de M. de Pontmartin, je les conçois moins que de la part de M. de Loménie; M. de Loménie est professeur, il avait sous les yeux l'exemple de M. de Laprade.

M. Peyrat n'a pas craint de dire qu'il avait fallu du courage à Sainte-Beuve pour démasquer (lisez *diffamer*, *calomnier*) Chateaubriand.

Mais ici encore Peyrat se laisse aveugler par la haine et ne dit qu'une non-vérité de plus ; à moins toutefois que par là il n'entende qu'il faut du courage pour commettre l'iniquité, pour braver la réprobation de la conscience publique, en violant, à l'égard d'un illustre mort, la dignité, la justice, la vérité. Sous ce rapport, il a pu falloir du courage, mais ce courage est trivial, aujourd'hui qu'on aime avant tout à spéculer sur le scandale facile.

Voilà néanmoins tout le courage qu'il a fallu et qu'il faut au critique et à ses copistes ; il eût compté moins d'imitateurs, s'il y avait eu danger d'une autre sorte, et le chef du troupeau eût été plus réservé, plus modéré, il eût donné l'exemple de toute sagesse.

La république qu'il outrage aujourd'hui non moins que Chateaubriand, il ne l'attaquait pas en 1850, et, la croyant plus vengeresse qu'elle n'était, il fuyait en Belgique en lui lançant, de côté, ses petits traits envenimés comme le Parthe en déroute.

Il n'attaquera pas non plus la *Vie de César* du vivant et du régnant de l'auteur, comme il vient d'attaquer l'auteur du *Génie du Christianisme;* mais que l'illustre historien du dévastateur et cruel conquérant des Gaules se tienne bien, car M. Sainte-Beuve a écrit et M. Peyrat son second, son écho, son ombre, a suffisamment répété, qu'il ne tient ni aux dynasties, ni aux familles, ni aux régimes, ni aux noms.

A quoi tient-il donc? Eh ! mon Dieu, à quelque chose de bien plus auguste, selon lui, à la civilisation, c'est-à-dire au gouvernement de son pays et aux ministres, quels qu'ils soient.

Ce n'est donc pas du côté des ennemis et des détracteurs de Chateaubriand, mais bien du côté de la défense qu'est le danger. En effet, par une ruse d'une fausseté entière, mais d'une perfidie distinguée, messieurs les officieux ne seraient pas fâchés de faire entendre à tous les habitants et manants de la ville et de la banlieue que défendre Chateaubriand, c'est attaquer les officieux, qu'attaquer les officieux, c'est attaquer l'officiel, et porter atteinte à la terre et au ciel. Heureusement, la terre est solide, et le ciel juste et sage.

Les zélés pourront donc en être pour leurs cris et leurs vœux personnels.

Mais il n'en est pas moins vrai que, s'il y a danger et par conséquent courage quelque part, c'est plutôt du côté de la défense que du côté de l'attaque.

Je conçois donc les réserves, prudences, réticences, pour ne pas dire l'apparence de pusillanimité de M. de Loménie dans ses premiers articles, et surtout avant que l'Académie française eût parlé et fût venue lui donner du courage en mettant au concours l'éloge de Chateaubriand.

Depuis ce moment-là il est assez ferme, il va bien.

Si, auparavant, il paraît hésiter et craindre, n'être bien sûr ni de lui, ni de celui qu'il voudrait défendre, ses articles sont néanmoins bien autrement directs et bien autrement défensifs que celui de M. de Pontmartin. Ici, c'est plutôt l'œuvre d'un beau flâneur littéraire, assez indifférent, que d'un avocat zélé pour son client et sa cause.

M. de Loménie, au contraire, est toujours sur la brèche; il répond et répond convenablement à presque toutes les attaques portées contre le caractère de M. de Chateaubriand.

M. de Loménie est un peu long, un peu lent, il a un peu trop de mots; sa pensée s'en affaiblit un peu, mais enfin il arrive, il dit bien ce qu'il veut dire : il frappe juste et parfois il s'élève à une sorte d'éloquence d'autant plus touchante que c'est le bon sens dans la bienveillance et dans l'honnêteté; il faudra lire ce travail consciencieux.

Cependant il arrive que parfois M. de Loménie se montre trop facile et trop coulant; je dirai même trop

complice sur certaines attaques littéraires et principalement sur le jugement général, porté sur le grand écrivain et sur la place qu'on lui assigne parmi les maîtres.

Sans être trop malveillant, ni même bien injuste cette fois, le jugement du critique ennemi met encore, selon nous, M. de Chateaubriand un peu au-dessous de sa vraie place, si tant est qu'on puisse assigner des places bien définies, bien réglées entre des hommes d'un génie éminent, mais divers.

Et ne voilà-t-il pas que ce bon M. de Loménie, fasciné par son adoré Sainte-Beuve, se met à renchérir sur son jugement, déjà trop rigoureux, et à le préciser.

M. Sainte-Beuve avait dit que M. de Chateaubriand n'était pas des *tout premiers* parmi les grands maîtres. M. de Loménie, emboîtant le pas, ajoute que l'*infériorité* dudit Chateaubriand est *visible*, quand on le compare à Pascal et à Bossuet, qu'il sent plus le travail et qu'il s'élève moins naturellement[1].

1. Au moment où je corrige ces dernières épreuves, après des retards qui ne viennent pas de moi, qui m'ont même assez désolé, l'Académie française vient de couronner des Éloges de Chateaubriand. Ce que j'en ai vu me paraît bien médiocre, bien au-dessous du sujet et des besoins de la circonstance.

C'est quelque chose comme la cent-quatre-vingt-dix-neuvième biographie littéraire de Chateaubriand, avec quelques anecdotes et citations à l'honneur des académiciens. Cela peut être habile, mais c'est bien froid, bien superficiel, bien terre-à-terre, quand il s'agit de suivre le vol de l'aigle et de mesurer son envergure. Vous ne voyez donc pas les étincelles de feu qu'il secoue de ses ailes et dont il sème sa voie, depuis le mont Sion jusqu'au mont Olympe, depuis les forêts vierges de l'Amérique jusqu'aux ruines de Solyme, depuis le Meschacébé jusqu'au Jourdain ! Cependant, jamais essor ne fut

plus élevé, plus brillant, n'étonna plus la terre et ne marqua mieux sa place au firmament des lettres. Méry-Barthélemy l'a dit dans deux de ses plus beaux vers que je crains d'estropier en citant de mémoire:

Et jusqu'au haut des airs ton vol s'éleva,
Ainsi que le condor que vénère Lima.

Il peut y avoir de la bonne volonté dans cet éloge académique, mais la chaleur, l'élévation y manquent entièrement. On y parle beaucoup des gentilshommes; c'est là une des manies de ce temps rétrograde; mais j'aime mieux les grands hommes, ils sont aussi gentils. La supériorité de celui-ci n'est pas assez sentie, ni assez mise en relief par le lauréat qu du moins par l'un des lauréats, car je n'en ai lu qu'un; celui du *Correspondant*. Ce bon journal, qui se pique d'équité et qui en a parfois, eût bien dû parler aussi des autres; mais ce sont peut-être des vilains, et, en sa qualité de gentilhomme, il n'en dit mot; c'est petit, c'est mesquin, monsieur Cochin; il n'y a donc plus dans le monde que la quasi-aristocratie du *Correspondant?*

Après tant d'indignités contre la mémoire de l'immortel défunt, pas une plainte, pas un mot vengeur, pas un blâme contre ses pires ennemis; ils sont même cités avec honneur. C'est tout au plus si l'on ne donne pas raison à certaines attaques de la malveillance systématique. Il semblerait, en quelque sorte, qu'on eût plus tenu au programme du concours refait dans son journal par l'ennemi blessé qu'au programme de l'Académie même; il semblerait qu'on eût voulu *sous-entendre en dessous*, comme le voulait la *loyauté* dudit ennemi, que Chateaubriand était bien et dûment atteint et *percé à jour* par ses traits envenimés. C'est une faute grave et une cause de mort de plus pour le froid Éloge. Ce qu'il a de mieux, c'est un remarquable jugement de M. Guizot.

Entre autres passages à l'honneur des écrivains, M. de Chateaubriand avait dit en ses *Mémoires*.

« En montrant ce qu'ils peuvent faire dans les emplois, je veux défendre les gens de lettres contre les gens de diplomatie, de comptoir et de bureau. Il ne faut pas que ceux-ci s'avisent de se croire au-dessus d'hommes dont le plus petit les surpasse de toute la tête. » C'est aussi dans ses *Mémoires* que M. Guizot, relevant, complétant dignement la pensée de Chateaubriand, ajoute avec une haute sagacité: « Ni le roi ni les divers cabinets n'ont bien compris la nature de M. de Chateaubriand, ni appré-

cié assez haut son concours ou son hostilité. » Voilà la vérité; elle est bien simple quoique frappante, et cependant, avant M. Guizot, pas un homme d'Etat ne l'avait encore proclamée. Elle fait d'autant plus d'honneur à l'équité et au grand sens de M. Guizot.

A cela près, l'Éloge académique est peu de chose; M. de Bornier nous a donné et peut nous donner mieux. C'est donc un Éloge à refaire. Celui-ci ne peut suffire et ne saurait relever et remettre dignement à sa place l'homme de génie calomnié. On fait donc bien d'y ajouter une statue. Mieux l'on ferait encore d'y ajouter un monument plus complet.

Pour notre compte, nous serions d'autant plus heureux de cet acte de justice réparatrice qu'en composant cet écrit, il y a un an et plus, nous avons humblement émis le vœu qu'un monument de ce genre s'élevât au sein de Paris, et sur l'une de ses places les plus belles. Nous sommes persuadé qu'il en sera ainsi; car, après tout, la France est noble, reconnaissante, généreuse, et le travail de la malveillance ne peut pas toujours l'abuser.

Maintenant, revenons à M. de Loménie.

XXI

Est-il vrai que Chateaubriand soit inférieur, quand on le compare aux grands maîtres?—Bossuet, Pascal et Chateaubriand. — Chateaubriand, Homère, Virgile, Dante et le Tasse.—*Les Martyrs* et les Épopées antiques.—Caractère propre du génie de Chateaubriand.

Ce que vient de nous dire M. de Loménie pourrait être vrai relativement à Bossuet; mais ce n'est pas non plus sans travail qu'il s'élève, puisqu'il allait jusqu'à réduire une page à une phrase. J'avoue qu'en général on ne sent pas trop chez lui le travail, quoique son style soit cependant toujours un peu dur, un peu sec et tendu.

Le travail ne se sent pas trop non plus dans les principaux ouvrages de Chateaubriand : c'est bien plutôt l'abondance et la chaleur d'une imagination toute-puissante.

On ne sent pas davantage le travail dans Pascal : il y en a cependant, et il en a fallu dans ses *Provinciales*, dans ses discours et dans tous ses morceaux un peu étendus.

Pour ses *pensées*, il n'a eu le temps que de les jeter. S'il lui eût été donné de les réunir et de les mettre en œuvre dans son grand ouvrage, elles auraient été travaillées, remaniées, et nous ne les aurions pas comme elles sont.

Souvent même sa phrase est assez longue et pourrait avoir plus de concision. Il en serait d'une lecture plus facile, et quelquefois il n'est pas d'un grand attrait.

D'ailleurs, ni Pascal ni Bossuet ne peuvent être comparés à Chateaubriand. Parfois ils touchent bien les mêmes points, mais ce n'est pas le même pinceau, ce n'est pas le même genre, et leur nature les porte en sens inverse.

Bossuet et Pascal burinent et gravent, Chateaubriand dessine et peint.

C'est par l'idée que Pascal et Bossuet, Bossuet surtout, se distinguent et s'élèvent.

Sans manquer d'idées, c'est surtout par l'image et le sentiment que Chateaubriand brille, domine et l'emporte. Comme Pascal et Bossuet sont durs, à côté de lui! Comme sa phrase a de la douceur et de la grâce, à côté de la sévérité de la leur! Comme il se lit facilement et avidement.

Les deux premiers frappent, le dernier charme et enchante; et par là, il atteint un succès, une puissance que la mâle énergie des deux autres n'obtient pas toujours.

Souvent il a des traits de grandeur et de force qui ne sont pas loin des plus beaux de Pascal et des *Oraisons funèbres*.

Mais ni Pascal ni Bossuet n'ont rien de semblable à

une foule de sentiments admirables et de tableaux sublimes de Chateaubriand.

En quoi leur est-il donc si inférieur, puisqu'il a ce qu'ils ont et qu'ils n'ont pas ce qu'il a ?

Aussi Chateaubriand a-t-il été plus lu et sera-t-il toujours plus lu que Pascal et Bossuet. Il influera même davantage sur les esprits et sur les âmes.

Une fois qu'on a lu Chateaubriand, on s'en souvient toute sa vie, on en reste imprégné comme d'une sainte essence, d'un feu sacré ; on en est plus pur, on en est plus grand, on en vaut mieux.

Il a l'art, le don ou la grâce de vous convaincre sans beaucoup de preuves, de vous enchaîner sans liens.

Quand vous l'aurez lu, vous pourrez encore avoir des doutes, mais vous ne serez plus impie, vous serez religieux.

Vous pourrez voir des écrivains plus solides, plus réguliers ; mais de si brillants, de si pénétrants, de si attrayants, de si entraînants, de si hors ligne, vous n'en trouverez pas.

Quel tort n'est-ce donc pas faire aux jeunes générations, que de les vouloir détourner de cette source de lumières et de nobles pensées? Et quelle félonie littéraire que d'employer tous les moyens pour le déprécier, le défigurer, le faire méconnaître et oublier?

Il est des fossoyeurs dont la jalouse impatience voudrait enterrer vifs les immortels ; mais l'immortel se relève, et l'ange peut dire encore une fois aux passants : « Il est ressuscité; il n'est plus ici. *Surrexit, non est hic.* »

Si Chateaubriand est inférieur aux grands maîtres, comme le veut M. de Loménie, d'après son cher oracle, Sainte-Beuve; il aurait dû au moins nous montrer au

quel et en quoi. On ne devrait pas émettre de semblables propositions sans preuve, et il serait difficile d'en donner : j'ose les en défier et je les attends.

D'ailleurs, pourquoi vouloir comparer des hommes dont le caractère, le temps, les travaux, ne se ressemblent pas, ne sont pas comparables ? Comparer Dante et l'Arioste au Tasse, je le comprends. Leur comparer même Chateaubriand dans les *Martyrs*, je le conçois encore.

Vous trouverez peut-être dans tous ces poëtes plus de souplesse, d'élasticité, d'intérêt naturel que dans les *Martyrs*. Ceux-ci sont une épopée composite, et par conséquent un peu plus artificielle et plus travaillée que les épopées simples et directes. Ailleurs, c'est la grandeur des héros qui fait l'épopée ; ici, c'est la grandeur de l'épopée qui fait les héros.

Le triomphe d'une idée vaste, universelle, d'une nouvelle religion, est de plus haute importance que le destin d'une ville et même d'un peuple.

Aussi le triomphe du christianisme domine de beaucoup le sort d'Eudore. Le destin de Troie et de Jérusalem, au contraire, est dominé par la vaillance d'Achille et de Godefroi.

Vous pourrez donc trouver plus de facilité, plus de simplicité dans ces derniers récits, plus d'intérêt dans ces hommes, de qui tout dépend ; mais vous n'y trouverez pas un langage plus harmonieux, plus pur, plus pittoresque, ni un plus noble ensemble d'idées, ni même des idées aussi hautes.

Homère, c'est la beauté naturelle, simple, et, relativement à nous, primitive.

Virgile, venu bien des siècles après, et s'inspirant de

lui, c'est déjà la beauté étudiée, la beauté savante et couronnée de pensées, de lumières philosophiques, que n'avait pas au même degré son modèle.

Homère n'avait que la doctrine extérieure de l'Égypte, la théologie mythologique devenue la doctrine intérieure des Hellènes, fils des Égyptiens.

Chateaubriand habite et se meut dans un Olympe plus haut, plus lumineux, mais moins sensible, dans le ciel chrétien et dans les idées chrétiennes. Ces idées sont fort supérieures aux mythes du paganisme, mais peut-être moins naturellement pittoresques.

Il devait donc être et il est réellement en progrès par ses sentiments et par ses idées sur ces deux poëtes et sur ces deux mondes.

Virgile lui-même était en progrès sur Homère par les idées acquises, par les idées de Platon, mais non par l'intérêt de son épopée ; elle n'est qu'une fiction comme celle de Chateaubriand ; elle est créée par lui-même d'après Homère, tandis que chez Homère c'est une histoire animée, embellie par tout l'intérêt, par toutes les beautés de la religion et de la tradition nationales.

L'*Iliade*, c'est la vieille Grèce avec ses dieux, ses mœurs, ses guerres. L'*Odyssée* n'est autre chose que la navigation phénico-hellénique, aspirant, bien avant Hannon et Pythéas, à franchir les colonnes d'Hercule, à pénétrer dans le Nord et à tourner l'Afrique.

En descendant du Nord, Ulysse vogue, en effet, jusqu'aux îles Fortunées des anciens, jusqu'aux îles Canaries. C'est là qu'il trouve son Polyphème, qui n'était qu'un Gouanche. Il vivait dans une grotte avec ses troupeaux, et en fermait la porte avec une pierre énorme, comme le reste des Gouanches, ses frères gigantesques,

comme les Peaux-Rouges d'Amérique le font encore aujourd'hui.

Ces essais de navigation long-courrière et même de circumnavigation, sont, selon le génie grec, personnifiés en un homme habile, Ulysse, roi d'une île petite comme était Tyr.

De là l'intérêt réel qui s'attachait, qui reste attaché aux récits d'Homère; c'est l'essor premier du génie humain, c'est la recherche de l'inconnu, à travers les dangers; c'est l'homme petit, bravant la mer immense; c'est la fourmi, embrassant le ciel et voulant déjà parcourir le globe tout entier, en se guidant sur les étoiles. Cela est épique au suprême degré : ajoutez la simple, la fraîche, la liquide et irréprochable beauté du vers, et vous comprendrez avec quelle avidité, quelle admiration, la Grèce curieuse et intelligente, devait lire, ou du moins écouter, quand le rhapsode chantait.

Qui n'a pas d'intelligence ne sait pas, ne peut pas admirer; il faut qu'il critique, il faut qu'il nie, il faut qu'il blâme, il faut qu'il crie : il est malade.

Voilà pourquoi nous voyons tant d'infirmes insulter l'Homère moderne.

L'antique Homère était sacré pour les Grecs, c'était *une religion;* ils lui avaient élevé un temple, ils y avaient attaché un prêtre et voué un culte. Il n'eut qu'un blasphémateur, et nous avons vu comment ils surent l'en venger.

Comprendre ainsi les grands hommes; les admirer, les vénérer ainsi, c'est entrer en quelque sorte en participation de leur génie; l'homme et le pays se confondent en quelque sorte : Homère est la Grèce et la Grèce est Homère.

En se faisant l'écho de son pays, Homère bâtissait donc sur le sol ferme, tandis que Virgile et Chateaubriand bâtissent en l'air et bâtissent d'après Homère, non sur sa base, mais sur son plan.

C'est ce qui fait, sous ce rapport, leur inévitable infériorité; mais, sous d'autres rapports, et quand ils touchent terre, ils l'égalent ou lui sont parfois supérieurs.

Il y a moins de naturel et d'aisance, il y a plus d'idées dans Virgile que dans Homère, et plus de pensées, des pensées plus hautes et plus mûres dans Chateaubriand que dans les deux autres.

Quant aux deux poëtes épiques de l'Italie moderne et au cygne de Cambray, ils sont excellents aussi dans leur genre; mais, pour la force et l'énergie, pour les idées et les images, ils ne sont pas à la hauteur de Chateaubriand.

Le Dante est lui-même : c'est ce qui fait son charme et son grand mérite. Il bâtit son drame sur le système platonico-chrétien encore vivant de son temps ; de même Homère chantait le sien d'après le système de la mythologie égypto-hellénique encore vivante aussi de son temps.

Le Tasse suit un peu plus la forme antique, mais sans oublier les mœurs du moyen âge, les croisades et la foi; cela lui donne quelque chose du positif et de l'intérêt naturel du vieil Homère.

La guerre de Troie est aussi une croisade de l'Occident contre l'Orient, de la Grèce contre l'Asie.

Jamais sujets n'eurent plus de ressemblance, sous certains rapports, que celui d'Homère et celui du Tasse. Celui du Tasse est bien plus grand par la cause et par

l'idée, par les masses mises en jeu ; mais le poëte malheureux d'une petite contrée civilisée et peu héroïque n'a pas sû se tenir comme Homère dans la simple grandeur de son héros.

Fénelon, c'est l'antiquité même, un peu trop diserte, mais relevée aussi de beaucoup d'idées qu'elle n'avait pas.

Télémaque est la suite de l'*Odyssée*, comme l'*Odyssée* est la suite de l'*Iliade ;* mais Télémaque, comme homme, est bien plus grand que son père. Ulysse, c'est la ruse, Télémaque, c'est déjà l'honneur : c'est un homme moral, un chrétien ; c'est le père d'Eudore, mais plus homme, plus chrétien au fond. Eudore plus mondain a des pensées plus hautes et un langage plus éclatant.

L'œuvre de Chateaubriand est bien plus difficile que celle de Fénelon. Celui-ci n'avait qu'à suivre ; Châteaubriand avait à créer. Il avait à peindre et à unir deux mondes, et il ne s'en est pas si mal tiré.

Sous ce rapport, son sujet est plus vaste, plus idéal que tous les autres ; et il n'est pas resté trop audessous. Quoi qu'on puisse dire, il a réuni, il a mêlé, d'une main savante et heureuse, les fleurs des deux antiquités ; il en a fait un bouquet d'immortelles.

Voilà les sujets et les hommes auxquels on peut comparer le Chateaubriand des *Martyrs.*

Mais le Chateaubriand du *Génie du Christianisme* est d'un autre monde. C'est ici qu'il pourrait, sous quelques rapports, mais pas entièrement, se comparer à Pascal et à Bossuet.

On a dit que l'ouvrage de Pascal sur la religion eût été bien supérieur à celui de Chateaubriand. C'est possible, mais qu'en sait-on ? où est-il ?

—Son esquisse seule vaut mieux.

Cela vous plaît à dire, mais cela ne prouve rien : Je puis dire le contraire.

Je sais que Pascal s'y prend par la base et procède d'une manière en même temps dramatique et philosophique. Il pousse son lecteur au bord de cet abîme qu'il croyait, dit-on, voir toujours béant devant lui : là, il l'apostrophe et le presse. C'est de là que partiront tous ses raisonnements et ses preuves.—Nous aurions eu une démonstration ou du moins un essai de démonstration logique et philosophique de la religion; c'est très-bien. A juger par la fin de quelques-unes des *Provinciales*, nous aurions eu des argumentations serrées, des traits inattendus et des conclusions éloquentes.

Tout cela eût fait un grand bien, mais c'eût été bien sérieux aussi pour la légèreté française, s'il ne se fût adressé qu'à l'esprit.

Génie d'un autre genre, Chateaubriand a suivi une autre voie ; il s'est adressé au cœur, aux yeux, à la nature. Pascal eût pu convaincre quelques esprits graves ; Chateaubriand a charmé tout un peuple, tout un siècle, et, quoi qu'en disent les fossoyeurs bénévoles, le charme n'est pas fini.

Il a reversé l'opinion d'une philosophie incrédule à la poésie, sinon à l'entière croyance religieuse ; il a fait aimer ce qu'on haïssait, estimer ce qu'on méprisait.

Quant à Pascal, quelle a été son action? Grande peut-être, mais courte aussi, et bien bornée. Les hommes sérieux seuls ont lu Pascal, tout le monde a lu Chateaubriand.

Bossuet, plus grand que Pascal, tient peut-être un peu de Pascal ; mais, excepté dans les *Oraisons fu-*

nèbres, il n'est pas comparable non plus à Chateaubriand. Il est peut-être supérieur, mais il est autre ; c'est un prophète ; il parle du Sina.

Chateaubriand est un poëte, mais un grand poëte, un artiste divin. Il chante dans la vallée des Larmes, il chante les malheurs et les gloires de Sion, et les étrangers viennent l'écouter ; ils montent avec lui à Jérusalem pour célébrer avec lui la *fameuse journée*, et pour manger la *Pâque avec lui*.

Dans les *Études historiques*, il n'embrasse certainement pas un champ si vaste que Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle ;* il n'est pas surtout aussi absolu, aussi synthétique et systématique ; mais il a plus d'idées, plus de couleurs, et des détails plus curieux.

Moins érudit, mais moins sec aussi que le grand Tillemont, il est de beaucoup supérieur à Gibbon.

On n'a pas encore rendu aux *Études historiques* une justice suffisante ; le temps viendra. En attendant, qu'on cherche ailleurs les aperçus, les vues, les observations et réflexions qui s'y trouvent, et qu'on les compare, non pas avec ceux qui ont écrit l'histoire romaine, mais avec ceux qui ont écrit sur l'histoire romaine, et l'on verra.

Voilà en quoi Chateaubriand peut être comparable avec quelques autres grands noms. Mais ce n'est pas tout Chateaubriand : restent *René* et *Atala*. A qui, à quoi les comparer ? On les a comparés déjà avec les autres chefs-d'œuvre du genre, *Werther*, *Paul et Virginie ;* mais on a reconnu que, malgré des défauts possibles, les deux petits chefs-d'œuvre de Chateaubriand étaient bien supérieurs aux autres, et par conséquent hors de pair.

Restent encore les discours et polémiques politiques. A quoi les comparer ? A plusieurs, sans doute. Eh bien, qu'on les compare, qu'on tienne compte des temps et de la langue, et l'on verra s'il en est beaucoup qui les priment, même chez Démosthène.

Quant aux *Mémoires*, c'est un monument sans modèle, quelque chose d'unique dans son genre, comme l'avoue M. Sainte-Beuve lui-même, assez bon connaisseur quand il le veut bien.

En toutes choses, M. de Chateaubriand a donc un genre à lui, et dans ce genre il excelle. On ne peut donc pas dire avec justesse qu'il ne soit pas des *tout premiers ;* il est au contraire des *tout premiers* en plus d'un genre.

Il a recueilli, résumé, rajeuni, embelli toutes les beautés des siècles littéraires, et, avec ses idées propres, il les a complétées et portées à un plus haut degré de splendeur. C'est un réflecteur puissant qui, en la condensant, double et purifie la lumière.

On dirait qu'il porte en lui le miroir magique de Vichnou, où se reproduit le monde avec toutes ses couleurs.

C'est de plus un cadran fidèle ; il marque le temps : il indiquera aux générations où l'on en était de la civilisation et des idées quand il vint.

XXII

M. Sainte-Beuve est-il bien, comme le dit M. de Loménie, un critique éminent? — Sainte-Beuve et Veuillot.

Ce que je n'aime pas, je le répète, dans M. de Loménie, ainsi qu'en M. de Pontmartin, ce sont ces compliments exagérés et sans fin à l'adresse du critique ennemi ; il ne les mérite guère et, comme on l'a vu, il se garde bien de les leur rendre.

Il est certain qu'il s'entend en littérature ; il eût fait un travail assez remarquable sur Chateaubriand, s'il n'avait pas la triste habitude de ne rendre quelque justice à l'écrivain, que pour pouvoir mieux dénigrer l'homme moral, et de ne se servir ainsi de ses éloges que pour faire passer son venin.

Mettre une fleur au bout du tiers-point dont on frappe, ce n'en est pas moins un mauvais coup.

D'ailleurs, c'est bien plus en vues et observations microscopiques, en menus détails, en petits tableaux, en bijouterie, en quincaillerie littéraires que M. Sainte-

Beuve se connait et se distingue, qu'en grands aperçus, en grands ornements, en grands tableaux, et surtout en grandes pensées. C'est plutôt un critique de mots et d'images, qu'un critique de pensées. C'est du matérialisme, c'est de la fermentation, au lieu de l'idée; c'est de la vie organique, au lieu de la vie intellectuelle.

Malgré l'aversion que m'inspire sa haine injuste contre M. de Chateaubriand, qu'il comprend toujours assez bien, mais qu'il juge presque toujours mal, je lui ai moi-même rendu justice.

Comparez-le par exemple à Veuillot; c'est un aigle à côté d'une taupe. Sainte-Beuve raisonne au moins et parfois finement. Louis le butor se contente de dogmatiser, de déclamer, de déblatérer, comme nous l'avons vu; il garde son bon sens et son esprit pour autre chose. Il ne rattrape et n'égale son émule que lorsqu'il s'agit de juger injustement. C'est en cela qu'ils marchent de concert et montrent le même front; *paribusque feruntur frontibus.*

M. Sainte-Beuve n'est donc pas un critique sans quelque distinction, lorsqu'un tas de petites misères ne l'aveuglent pas, ne l'égarent, ne le gâtent pas.

Mais de là à être un écrivain *éminent* il y a loin; et l'on ne prodigue pas ainsi cette épithète. Que M. de Loménie le dise aux lecteurs du *Correspondant*, qui savent ce qu'il faut en prendre et en laisser, à la bonne heure; mais j'espère qu'il ne le dirait point à ses élèves, qu'il ne leur citerait pas une page de Sainte-Beuve, non-seulement comme un modèle de style, mais même comme un style sain et ayant de grandes qualités.

S'il l'osait faire, je changerais d'idées sur son compte et je ne le tiendrais plus pour un bon professeur.

Malgré ses bigarrures, caricatures, maculatures et boursouflures, M. Veuillot écrit bien autrement que Sainte-Beuve. C'est un tout autre souffle, un tout autre jet ; l'un tire de côté ou derrière lui comme un Parthe, l'autre toujours en haut et en avant ; l'un se traîne un peu, l'autre saute et bondit toujours ; l'un vivote, l'autre vit double; l'un s'insinue, tripote tout doucement, sournoisement, malignement ; l'autre tapage, fait irruption, renverse et bouleverse ; l'un voit assez clair et distingue assez bien les objets microscopiques, l'autre ne voit rien, ne regarde rien ni à rien, et va toujours ; il aspire à s'élever à la superbe et prétentieuse éloquence croque-mitaine du sieur de Maistre ; le nonchalant Sainte-Beuve se laisse souvent choir en un trivial à la Cottin.

Avec beaucoup plus d'études, de connaissances littéraires et d'idées que M. Veuillot, M. Sainte-Beuve a parfois aussi de beaux traits.

M. Veuillot dont le moindre souci est d'être juste et vrai, parle souvent, très-souvent à faux et à vide, et il n'en est que plus fier.

M. Sainte-Beuve, qui trahit souvent de l'amour-propre trop candide, mais assez rarement de l'orgueil et de la grosse suffisance comme Louis, dit toujours quelque chose; souvent il instruit. Il intéresse même, lorsque ses aperçus ne sont pas faux et que ses idées, frottées de ciguë, ne se terminent pas en pointes d'aiguille ou de poignard.

M. Sainte-Beuve a beaucoup écrit, mais il a lu avant d'écrire.

Dans son pieux empressement d'édifier les hommes et de faire aussi quelque monnaie, M. Veuillot s'est moins gêné : il a écrit avant de lire. Il lira plus tard et, après nous avoir instruits, il s'instruira.

En attendant, croyons-le sur parole :

« Sans autre préparation que mes besoins, dit-il, je devins journaliste. » On s'en doutait ; et depuis ce temps-là, il n'a plus cessé de *journaliser* dans le camp ministériel et dogmatiser dans l'Église de Dieu.

Qu'on s'étonne, après cela, qu'il ait obtenu tant de succès et mis en si haut point les lumières et l'esprit de ses bienheureux lecteurs !

XXIII

Le *Correspondant*.— Son libéralisme.— C'est une petite Église. —Son évêque.—*Études d'un homme du monde*.—Ce que monseigneur voudrait substituer aux littérateurs ordinaires.—Le littérateur de profession et le littérateur amateur.— Ce qu'il faut pour faire un littérateur.— Gros mot de monseigneur.— Observations sur ce mot.—Ce que c'était que les scribes.— La carrière littéraire; ses entraînements.—Encore les littérateurs de profession ; ce sont les pères des lettres.—Le littérateur amateur.—Une conversation de Chateaubriand.

En lisant les articles de M. de Loménie, j'ai eu l'occasion de parcourir aussi le *Correspondant*, que je ne lisais pas, le croyant rétrograde. J'ai vu, au contraire, avec le plus grand plaisir, que jusqu'ici pas un journal religieux n'est allé aussi loin que lui dans le bon sens et dans les idées libérales.

Dieu l'en récompense! c'est ainsi qu'on sert véritablement la religion, et c'est par le contraire que cet étourneau de Veuillot l'a si tristement compromise. Peut-être était-il temps qu'il cessât de la défendre : il l'eût achevée. Pourquoi faut-il qu'un journal qui, pour s'imprimer à Rome, se donne, à tort, comme l'organe *magis-*

tral de l'Église romaine, vienne relayer M. Veuillot en attaquant ce libéralisme pourtant bien timide, bien réservé et bien incomplet du *Correspondant?* Il faudrait l'encourager, au contraire, si l'on pouvait et si l'on avait droit de parler au nom de l'Église. Ne lui a-t-on pas assez nui par des doctrines contraires?

« Il faut s'en rapporter exclusivement, dit-on, à ce que dit le pape. » Comme si un seul des rédacteurs du journal français prétendait aller contre la parole du pape! comme si le pape se plaignait et comme s'il n'était pas bon aussi que certaines coteries voulussent bien s'interdire désormais toute intrigue pour influencer les paroles du pape!

Il paraît qu'à Rome on aura été médiocrement satisfait de cette levée de boucliers en temps de paix, puisque la même revue a dit ensuite que ce n'était là que de la *conciliation.*

Une conciliation de cette espèce ressemble un peu trop à une accusation manquée. Je te dénonce, on ne m'écoute pas : mettons que rien n'est fait et soyons amis!

Si le *Correspondant* a quelques bons articles, il en a aussi de bien faibles et de bien incomplets sous tous les rapports. Il n'est pas jusqu'à ce cher *Barzas-Breiz*, si doux à ouïr, quand il s'en va par les Cornouailles, nous parlant de Gwinklan ou de Merlin, et nous disant : *Hi gan en noz, hi gan en dai*, etc., qui ne nous donne des articles bien écrits, mais d'un assez médiocre intérêt sur la poésie des *cloîtres celtiques.*

Cette poésie ne diffère point de la poésie des autres églises et cloîtres de la chrétienté. Elle n'est donc pas irlandaise, elle est importée en Irlande, et il fallait au

moins nous montrer ses rapports, si elle en a, avec l'ancienne poésie du pays, la poésie autochthone.

La liberté du *Correspondant* n'est pas non plus cette pleine liberté avec tous ses bienfaisants résultats qu'attend l'avenir; par conséquent, elle n'est pas à craindre, même pour les plus peureux. C'est une quasi-liberté aristocratique, et qui n'a de rouge que le talon, de même que l'honorable généralité de ses rédacteurs est loin d'être dans les grandes eaux de la démocratie.

Le *Correspondant* n'est donc pas un monde : c'est un salon, c'est une petite Église, mais une Église privilégiée. Elle a tout ce qu'il lui faut, ses lampes, ses cierges, ses chandelles romaines, ses bougies, ses éteignoirs surtout.

Elle a même son évêque; et naturellement c'est lui qui marche en avant et qui donne le ton. Dans sa charité bien ordonnée et bien gouvernée, il fait dans le *Correspondant* même des prônes superbes, comme nous le verrons, en l'honneur des écrivains du *Correspondant*, mais d'eux seuls : le reste n'existe pas, et on les laisse dans les ténèbres extérieures.

Ce brillant évêque a de la lecture, de la mémoire, et il sait en user. Il écrit assez bien et, chose rare en nos temps, il a de sages pensées. Il a le bon sens et le mérite, ce qui n'est pas commun, d'écrire d'une manière simple et naturelle, comme lorsqu'on parle et que l'on parle bien. En sa qualité d'évêque, il se met à l'aise, et il a raison. Quand il s'élève, sa mémoire lui est si fidèle et si dévouée, que c'est quelquefois presque aussi beau que Fénelon, presque aussi fort que Bossuet, presque aussi sensé que Daguesseau, presque aussi éloquent que Massillon.

Il sait même parfois prendre le ton et le sentiment de certains Pères de l'Église. Ce serait à s'y tromper, si l'on comparait ses paroles avec celles de saint Grégoire de Nazianze, en un certain discours traduit par un de ces gens que monseigneur appelle littérateurs de profession, et reproduit naguère dans l'*Union*, journal qu'il aime, dont il profite.

Monseigneur a eu aussi la gloire de relever dans le vignoble d'Orléans, entre le séminaire et l'église, l'ancien théâtre de Bacchus, pour confondre, par un illustre exemple, les ennemis des classiques et tuer le *vers rongeur* de monsignor Gaume. Cela est d'autant plus louable de la part de l'évêque, que Sa Grandeur est encore, dit-on, plus forte en latin qu'en grec.

Monseigneur fait aussi dans le *Correspondant*, toujours d'après les auteurs classiques et les traités de rhétorique, une sorte de cours littéraire à l'usage des hommes du monde, c'est-à-dire des riches.

Le Christ ne priait pas pour le monde, mais c'est pour le monde que médite et qu'écrit le fécond évêque. Il voudrait faire naître une littérature de propriétaires et de gentilshommes, afin d'en exclure les vilains, les sophistes, les littérateurs de profession, que Sa Grandeur n'aime pas, et qu'elle traite avec un dédain que nous verrons : c'est la doctrine de Broglie mitigée, confirmée. Cette idée d'une littérature de caste et de privilége est peut-être heureuse, comme engin de réaction. Il ne s'agirait plus que de donner des dispositions, des aptitudes, quelque génie et l'amour du travail à ces hommes de loisir. Si Sa Grandeur y parvient, elle n'aura pas fait un petit miracle.

Le talent est aussi un privilége de naissance, mais le

Créateur ne s'est pas toujours fort préoccupé de le donner en même temps et au même homme que celui de la fortune.

Peut-être finira-t-on par mieux faire que la nature et le bon Dieu. Toujours est-il des gens qui ne sont jamais contents de ce qui est, qui veulent en savoir plus que la Providence et tout arranger selon leurs vues, leurs convenances et leurs intérêts particuliers.

En attendant qu'ils aient réformé la création, il est assez généralement reconnu que, pour faire un civet, il faut quelque chose comme un lièvre.

Il faut aussi, pour faire un homme de lettres digne de ce nom, quelque chose de plus qu'un gentilhomme et un millionnaire : il faut au moins du talent ; il faut du courage, du dévouement ; il faut ce je ne sais quoi d'inné, qui pousse à l'étude, qui donne le besoin de comprendre et la soif de savoir.

Car, enfin, qu'est-ce, après tout, qu'un *littérateur de profession*, comme l'appelle monseigneur avec un peu trop de dédain ? C'est généralement un homme qui, sans autre appui que son génie et son courage, finit, malgré tous les obstacles qu'on lui oppose, malgré toutes les mauvaises passions et les mauvais vouloirs de l'égoïsme auxquels il est en butte, par se faire jour, par arriver à la lumière et à une renommée qui lui coûte cher, et qui est trop enviée, si modeste qu'elle soit.

Ce je ne sais quoi qui caractérise le littérateur-né, qui l'agite et le pousse vers les hauteurs et les cimes de l'esprit ; ce je ne sais quoi là, monseigneur et le docte cortége des rhéteurs anciens et modernes dont il marche entouré, et qui s'empressent de lui fournir leurs idées, leur langage, pour lui épargner la peine de rien inven-

ter; oui, ce je ne sais quoi, ce signe, ce feu du penseur, pourront-ils le donner au premier venu, à leurs littérateurs de circonstance et de hasard, si Lucine s'y oppose, si Minerve n'y aide pas? Ce miracle ne s'est guère vu jusqu'ici.

Mieux donc eût valu peut-être parler pour tout le monde, et laisser agir à leur gré la nature et le bon Dieu.

Un évêque peut faire des prêtres, mais non des hommes d'esprit, non des littérateurs distingués. Plus sage, et pleurant un artiste éminent qu'il avait encouragé au lieu de l'insulter, le fondateur du Collége de France, le roi-chevalier François Ier, avouait lui-même qu'un roi pouvait bien faire des nobles tant qu'il voulait, ce qui n'est pas difficile, car on en fait de tout bois; mais qu'il n'était pas capable de faire un peintre, et que cette puissance-là n'est qu'à Dieu.

Que Dieu donc veuille bien aussi nous donner des évêques aussi sensés, aussi intelligents que ce roi.

Mais nous l'avons déjà remarqué, monseigneur n'aime pas les *écrivains de profession*: « Ce ne sont *que des scribes*, » dit-il. Le mot est bien gros et d'une intention peu bénigne pour être de sacristie, à moins qu'on ne veuille décidément désormais transformer la sacristie en *agora* de gros mots, en tribune aux injures.

Si cette transformation pouvait aller avec le théâtre de Bacchus et d'Aristophane, aimés de monseigneur, elle n'irait guère avec la bienveillance évangélique que devrait prêcher un évêque.

Le mot *scribe*, dans le sens où on l'emploie ici, est peut-être fort élégant en Savoie, mais c'est tout au plus s'il est français en France, et même à Orléans, le jour d'une représentation théâtrale. Quant à être de bon

goût, il ne l'est pas; il n'est même pas littéraire, j'en fais juge l'Académie française, et surtout M. Villemain, que M. de Chateaubriand appelait le *professeur de l'Académie*. Ce professeur aurait bien à faire, s'il voulait exiger de sa classe une langue correcte. Il est vrai qu'elle ne s'appelle plus la *classe de la langue,* et M. Dupanloup n'est pas le seul à prendre ses licences avec elle : chacun écrit comme bon lui semble, comme faire il peut : à l'Académie on ne regarde pas à cela; c'est à autre chose.

Le mot *scribe*, dans le sens qu'on veut lui donner ici, viole donc la langue, l'élégance aussi bien que les convenances. Si ce n'est pas de l'argot littéraire, ce n'est du moins que du style de troisième ou de quatrième ordre; du style de petits journaux, de petits théâtres : pas même d'un cahier de rhétorique ; c'est trivial.

Quand on fait tant que d'oser dire une injure grossière à tant d'écrivains qui savent leur langue, ce serait bien la moindre chose qu'elle fût dite en bon français.

Resterait encore la faute morale : et c'est assez.

Qu'est-ce, en effet, que cette injure, sinon une excitation à la haine et au mépris de toute une classe, ou du moins de tout un corps de la société ? du corps le plus vivant, le plus vivificateur, quoi qu'on en dise, du corps qui anime tout le reste : *mens agitat molem*.

Aussi, les insulteurs eux-mêmes sont-ils les plus ardents à se jeter dans la carrière, dès qu'ils en trouvent le moyen, à ne suivre qu'elle, à ne rien faire autre chose, à négliger peut-être leurs patenôtres et bréviaire pour écrire, dès qu'ils aperçoivent dans quelque petit coin la moindre probabilité de succès. Dès qu'il trouve éditeur et bénéfice, l'écrivain de *hasard* est bientôt devenu écrivain de profession.

Tant il est vrai que ce métier des lettres, contre lequel on crie tant, quand on n'y peut atteindre, est encore celui qu'on aime le mieux, pour peu qu'on s'en croie capable, pour peu qu'on soit lu. En effet, quoi de plus grand et d'une satisfaction si pénétrante, que d'influer, seul avec sa pensée, sur des milliers ou des millions d'hommes?

Les rois ont des armées et des canons de tous les calibres; mais s'ils pouvaient gouverner, se faire obéir, aimer, admirer avec leur plume seule, ils laisseraient leurs armées, leur bonnet royal, leur sceptre, comme tant d'évêques ont laissé reposer souvent leurs crosses et leurs mitres, des présidents de parlement leurs toges et leurs mortiers, pour ne s'occuper que d'écrire.

En effet, un écrivain lu et suivi est en quelque sorte un législateur qu'on accepte sans qu'il s'impose.

Que le succès, si restreint qu'il soit, enorgueillisse d'autant plus l'*écrivain de circonstance* qu'il eût moins dû s'y attendre s'il n'avait pas accepté, flatté, excité les passions des partis, au lieu de les calmer, je le conçois; mais ce n'est pas une raison tout à fait suffisante pour être injuste, incivil, et pour tâcher de faire tort à autrui : la basse littérature n'en est même plus là, le temps est passé.

Bah ! me dira-t-on, ce sont là de ces déclamations qu'on se permet par irréflexion et par vanité, et qui ne tirent pas à conséquence.

Pardonnez-moi; il y a bien aussi de la malice, et cela tire à conséquence pour quelques-uns du moins, si ce n'est pas pour tout le monde.

On en pourrait citer des exemples provenant d'hommes soumis aux influences de monseigneur, et l'on

verrait si ces déclamations n'influent pas et si elles se perdent dans l'air.

Monseigneur a dit : « Les littérateurs de profession sont des scribes. » Eh bien, l'un des féaux de monseigneur traitera comme un scribe son locataire, écrivain de profession ; il se croit logique et suit les voies de son auteur.

D'ailleurs, l'évêque n'est pas le seul de son groupe, à parler ainsi : M. de Broglie, on le sait, va bien plus loin. Nous avons vu ci-dessus ses diatribes : il s'est fait contre M. de Chateaubriand et les lettrés en général l'enfant terrible de son parti ; ce qui ne l'empêche pas aujourd'hui de se plaindre de *l'exclusivisme* de la démocratie. Elle ne l'a pas porté aux élections ! Quel dommage ! Il est si sympathique ! si libéral !

Que voulez-vous que fassent des subalternes au milieu de tels maîtres ? Ils ne peuvent guère s'empêcher de courir sus aux lettrés qui ne sont pas de la clique ; autrement, ils perdraient patrons et pratiques ; mieux vaut donc sacrifier dix écrivains de profession que de se sacrifier soi-même.

C'est à ceux-là qu'il faut courir sus, si surtout ils ont quelque indépendance. C'est à ceux-là qu'il faut appliquer la devise des Romains, devise païenne, il est vrai, mais qui n'en est que meilleure et mieux portée : *Parcere subjectis et debellare superbos* : c'est-à-dire, favoriser ce qui rampe, écraser ce qui se tient droit.

On se dira : tout ce qui en nous est noble fierté, dignité, ne doit être tenu de la part des lettrés que pour orgueil ; et si notre orgueil à nous est légitime et saint, le leur n'est qu'un péché. Ne sommes-nous

pas les fils du ciel, les maîtres de la terre? Et n'est-ce pas par notre grâce que le vil peuple vit?

Maintenant, nous le demandons à notre tour, les voies que nous venons de signaler sont-elles bonnes? Est-il bien, je ne dis même pas d'un évêque, mais d'un chrétien, d'appeler ainsi la défaveur, et peut-être pis, sur tout un corps?

Où a-t-on vu cela dans l'Évangile?

Ainsi donc, encore une fois, tout ceci n'est pas bien.

Ce qui n'est pas permis à un galant homme ordinaire, à un simple fidèle, sera-t-il convenable, sera-t-il vertu dans un évêque? Le pape avait dit : « Il faut encourager les écrivains religieux. » Monseigneur d'Orléans dit le contraire, il les livre aux chiens en disant : « Ce ne sont que des *scribes.* » Les écrivains devraient en appeler à Rome, Pie IX leur serait plus propice que monseigneur d'Orléans.

Ce n'est pas la première fois qu'on se permet de ces excentricités; on est un peu sujet à la superbe et à l'injure, deux infirmités assez peu chrétiennes. Monseigneur avait déjà dit que les écrivains du *Siècle n'avaient point d'honneur;* que certains évêques qui l'ont précédé sur le siége d'Orléans *manquaient d'honneur épiscopal.* Il n'y a que monseigneur qui ait de l'*honneur!*

C'est très-bien; mais n'y a-t-il pas aussi quelque imprudence à dire que tant d'évêques ont manqué d'honneur? S'il en fut tant qui en manquèrent, pourquoi n'y en aurait-il plus? Telle est la réflexion, non fondée sans doute, que de pareils dires pourraient faire naître dans les esprits simples.

Un évêque, dit-on, est un père; avouons du moins

qu'une paternité comme celle-ci ressemblerait beaucoup à celle de Saturne, ce faux dieu païen.

Ce qu'il y a de bon, c'est qu'ici du moins, on attaque au grand jour et à grands cris. Il en est tant qui n'attaquent que dans l'ombre et à voix basse. Ceux-là n'en agissent pas moins. M. Veuillot, qui a vu de près les choses, s'écrie avec raison dans ses *Confessions et repentirs*, « qu'on ne sait pas jusqu'à quel point est violée en secret la charité, la justice même que l'on doit au prochain. »

De nos jours, les théoriciens ne sont pas les seuls qui veuillent détruire les lettrés naturels, c'est-à-dire les lettrés de profession, pour leur en substituer de factices; il y a, et peut-être même y eut-il toujours dans un monde peu académique d'ailleurs, une sorte de conspiration contre eux. Quelques-uns pourront souffrir, ont souffert et souffriront de ce mauvais vouloir, mais le corps entier ne périra pas. Il y a maintenant trop de flambeaux, et il n'y a plus assez d'éteignoirs.

Quant au mot *scribe*, nous croyons avoir montré qu'appliqué aux littérateurs, il n'est pas plus juste qu'il n'est élégant et académique[1]. A défaut de civilité, il serait bon du moins de savoir l'histoire et de connaître le sens des mots qu'on emploie. On devrait

1. Malgré ses prétentions au genre aristocratique, le journal en question a souvent, peut-être à l'exemple d'un grand modèle, des expressions d'une *vulgarité* vraiment incroyable. C'est ainsi que, pour caractériser et ruiner les raisons dont madame Sand appuie sa thèse dans *Mademoiselle de la Quintinie*, il les appellera des *rengaines*. Je ne comprends ni l'élégance ni le sens de ce mot; mais il faut croire qu'il est bon. Il vaut au moins le mot *scribe*. Mais c'est assez de ce langage, et l'on est tenté de dire au rédacteur : Rengaine toi-même ; trop de gros mots peuvent nuire à l'injure.

remonter à l'origine de ce mot; car lorsqu'on s'en sert il faudrait le mieux comprendre.

En effet, monseigneur, savez-vous ce que c'était que les scribes? c'étaient les docteurs et interprètes de la loi. Ils étaient assis avec les pharisiens sur la chaire de Moïse, et malmenaient fort les prophètes isolés, inspirés de leur conscience seule et de Dieu, et n'abondant pas dans leur sens et ne s'inclinant pas devant eux.

Ce sont les scribes et les pharisiens que le Christ accuse d'avoir tué les prophètes jusque dans le temple, comme des victimes ordinaires, entre le sanctuaire et l'autel. Persécuté lui-même, opprimé, insulté, calomnié par eux, menacé de mort et enfin condamné à la mort infamante de la croix par les jalouses intrigues de leur haine, le Christ si doux, si patient, s'emporte enfin contre une méchanceté si perverse, et leur lance cette malédiction solennelle qu'a recueillie l'Évangile, et qui a retenti dans les siècles. Nous l'avons citée ci-dessus; car on l'oublie un peu trop, comme tant d'autres leçons évangéliques.

Quand il leur crie: malheur à vous: *Væ vobis*, ce n'est point aux écrivains, aux rhapsodes de la Grèce, aux simples prophètes de Juda, tels que Jean le précurseur, qu'il s'adresse; c'est à la synagogue, à la kabbale judaïque, aux *scribes* et aux pharisiens, qui, à force de la plier dans leur sens, faussaient la loi. C'est de ceux-là qu'il dit: « Gardez-vous de leur levain. »

Quand il dit encore à ses disciples: « Gardez-vous des faux prophètes, » ce n'est point, comme on aime trop à le faire entendre, les *prophètes extérieurs*, c'est-à-dire les philosophes d'Alexandrie ou des autres nations qu'il

désigne. C'est, comme il l'indique bien ensuite, des faux prophètes du dedans, c'est-à-dire des *scribes* et des pharisiens du temple, qu'il veut toujours parler. C'est de ceux-là et non des philosophes qu'il dit encore : « Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits[1]. »

1. Tous les anathèmes de l'Évangile sont contre eux, contre eux seuls. Voilà pourquoi ceux qui leur ressemblent nous ont si longtemps caché ou défiguré, et dissimulent, défigurent encore tant qu'ils peuvent le texte pur des saintes Écritures. Ils n'*entrent* pas, comme disait le Christ, et ils ne *permettent* pas d'*entrer;* et ils substituent à sa divine parole je ne sais quels systèmes qui la détruisent et la renversent. O misère! Sans les savants docteurs contre lesquels on crie tant, nous ne connaîtrions presque rien de la réalité des saintes Écritures: il faudrait se contenter de ces inventions nouvelles, de ces prétendus livres de dévotion dont on remplit l'esprit des fidèles. On leur jettera, par exemple, certains opuscules sur la *fréquente communion* où ils verront un jeune homme envoyé par son directeur, neuf fois de suite, et sans qu'il s'amende, des bras du vice à la table sainte! — J'ai péché, dit le bon pénitent. — Eh bien! mon fils, dit le bon directeur, communiez. Et cela, je le répète, neuf fois de suite, sans pénitence ni réforme aucune, comme si le seul fait de la confession suffisait à tout et pouvait tout réparer! Comme si l'on pouvait faire impunément tout ce qu'on veut, pourvu qu'on s'en confesse! La conversion, la pénitence, l'amélioration sont donc inutiles, si la confession seule justifie tout! A de telles conditions, vous aurez des communiants ou plutôt des figurants tant que vous voudrez, mais vous n'aurez pas des chrétiens.

On avait depuis longtemps fait des reproches de ce genre à certains casuistes; pour mon compte, je ne l'aurais pas cru, si je ne l'avais vu écrit et signé par l'un d'eux, dans un de ces petits livres soi-disant pieux, que l'on répand parmi le peuple dévot. Oh! la bonne dévotion! Oh! l'édifiante histoire!

A la dixième fois, cependant, il faut bien, pour faire passer l'anecdote, annoncer que le héros se convertit. Mais je vous dis, moi, que celui qui s'est joué longtemps des choses saintes ne se convertira pas. Et si, comme on ose le prétendre, son directeur est un saint, on devrait au moins mettre ce saint-là dans un ciel à part, et non pas dans celui des vrais docteurs, de

Pourquoi donc ce dédain des lettrés, que, philosophe lui-même et calomnié, persécuté jusqu'à la mort pour ses idées et ses doctrines, le Christ n'avait pas? Pourquoi cet outrage aux Pères de la littérature et souvent ses victimes, tout en recommandant l'étude des lettres aux heureux? Pourquoi cette acception de personnes? Pourquoi scinder en castes la famille humaine que le Rédempteur est venu réunir sous ses ailes en une seule âme et en un seul cœur?

O bienveillance, ô fraternité chrétiennes, où êtes-vous! On vous enseigne encore par manière d'acquit, mais de vous pratiquer en esprit et en vérité, qui s'en mêle? Si ceux qui ont la plénitude du sacerdoce, parlent ainsi, que dira le simple prêtre et que penseront les fidèles?

La vanité, l'égoïsme étroit, exclusif, la superbe, voilà les vertus auxquelles on voudrait sacrifier sur l'autel de la charité et de l'humilité même!

saint Ambroise et de tous les Pères qui veulent qu'au moins, pour approcher de la sainte table, il y ait, dans le pécheur, un changement de vie et quelque amélioration préalable.

A la tournure de cette histoire, on sent son origine; elle ne va pas jusqu'à saint Thomas, mais elle remonte haut dans un autre ordre..

Nos compilateurs de pieuses anecdotes n'en pourraient-ils pas trouver de plus pures? Mais ce que je ne conçois pas surtout, c'est qu'on ose nous dire que cela est approuvé à Rome, tandis que, dit-on, c'est censuré à Paris.

Sa Sainteté Pie IX ne sait rien de tout cela; autrement il nous semble que celui qui se dit le chef de l'Église de Dieu ne souffrirait pas qu'on porte ainsi atteinte à la morale et à l'intelligence humaines qui sont de Dieu, tandis que les fantaisies et inventions des casuistes n'en sont certes pas.

XXIV

La Vocation littéraire.

Tout homme peut avoir une carrière quelconque ici-bas; tout homme y a pensé; tout homme a senti que la carrière des lettres est la plus incertaine, la plus pénible, souvent la plus ingrate et la plus dangereuse.

Cependant plusieurs y ont été entraînés par l'amour de l'étude, par l'impulsion d'en haut et par l'irrésistible magnétisme de la science et de l'idée.

Je le demande à tous les littérateurs sérieux; tous, ou du moins la plupart d'entre eux, n'ont-ils pas été ainsi entraînés ?

Je ne crois même pas qu'il y ait un seul écrivain distingué, qui, malgré les sollicitations de ses rêves, se soit proposé la littérature, comme une profession proprement dite.

Tous, encore une fois, tous ont été entraînés, tous ont cédé à quelque chose de plus fort qu'eux, à un certain esprit qui était en eux et dont l'ardeur, l'agitation

les enflammait, les poussait : *Est deus in nobis... Aliquid invadere magnum mens agitat mihi....*

Souvent même, à travers des illusions trop décevantes, ils ont pressenti les inconvénients de ce genre de vie, qui n'est pas, à vrai dire, un genre de vie ; c'est une exception, un dévouement dans la vie. Mais si c'est le dernier des métiers, c'est le premier des martyres.

On a donc résisté, on a voulu reculer et s'attacher à quelque chose de positif ; on ne l'a pu : la gravitation morale a été plus puissante que la résistance des intérêts matériels. Souvent les circonstances on fait le reste. Si ce n'est pas là une vocation véritable et donnée de Dieu, je ne sais plus ce que c'est qu'une vocation.

Ce n'est pas un évêque qui leur a imposé les mains, c'est Dieu même ; c'est lui qui a soufflé un nouveau souffle de vie sur la face du nouvel Adam.

Aussi est-il assez généralement reconnu que la littérature sérieuse est un sacerdoce naturel.

D'ailleurs, quiconque sait un peu ce que c'est que les travaux de l'esprit, et ne se contente pas de vivre d'emprunts, sait aussi que, vu l'état et le progrès des connaissances humaines, dans tous les genres, toute une vie n'est pas de trop, n'est pas assez, pour s'en faire une idée, pour écrire pertinemment, pour instruire son lecteur, au lieu de lui ressasser sans cesse des idées rebattues et qu'il trouvera mieux exprimées, mieux présentées dans leur source.

Pour être un littérateur sérieux, il faut donc être forcément un littérateur de profession, eût-on d'ailleurs d'autres emplois.

Fénelon et Bossuet écrivaient presque sans cesse : l'évêque disparaissait dans l'écrivain. Ils étaient donc à peu près des écrivains de profession.

Les fonctions de l'épiscopat sont importantes, sans doute, quand elles sont bien remplies; mais elles ne prennent pas tout le temps : les évêques ont des aides, ils peuvent même s'absenter.

Aussi les occupations qui absorbaient le plus les deux grands évêques dont nous venons de parler et avant eux les Pères de l'Église les plus saints, les plus illustres, étaient-elles les occupations littéraires et la composition des chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés et qu'à leur dam et à leur honte les chrétiens même ne lisent plus.

Ces Pères de l'Église ne pourraient-ils donc pas être traités de littérateurs de profession ou de scribes, ainsi que MM. de Chateaubriand, de Lamartine et de Maistre lui-même? Ce gasco-savoyard, si vaniteux, si creux, si léger, si arrogant, si superbe, comme tant d'autres enfants de l'honnête Savoie et de la hargneuse et vantarde Gascogne, ne fut jamais, malgré sa morgue, que fort peu ambassadeur; mais il fut toujours littérateur et, qui pis est, artiste et déclamateur de profession.

Le vertueux et savant Fleury, qui a passé sa vie dans les livres, qui est mort en quelque sorte la plume à la main, comme un vaillant soldat de la science et de la pensée chrétienne; le doctissime Tillemont, qui n'a fait autre chose, n'étaient aussi que des scribes. Homère et Virgile, des scribes; les auteurs du répertoire du théâtre épiscopal d'Orléans, c'est-à-dire Eschyle, Sophocle, Euripide, des scribes; Hérodote et Démosthène, Tite-Live et Cicéron, des scribes !

Saint Jérôme, qui quitta Rome et le secrétariat de la papauté pour aller apprendre l'hébreu et traduire la Bible au désert; saint Grégoire, qui se démit de l'archiépiscopat ou plutôt du patriarchat de Constantinople pour retourner cultiver son jardin et les lettres à Nazianze, des scribes!

Lefranc de Pompignan et Montesquieu, qui voulurent quitter aussi des présidences à mortier pour se livrer exclusivement à l'étude et aux lettres, des scribes; Buffon et Milton, des scribes!

Tandis que ceux qui s'en vont les compilant, les reproduisant avec plus ou moins de bonheur et de sincérité, seraient la fleur du monde, les seuls dignes d'écrire, les seigneurs et les princes des lettres!

Est-ce des littérateurs qui n'eurent jamais d'autres emplois que l'on veut parler? Oui, sans doute. Eh bien! Corneille n'en avait pas, Racine n'en avait pas, Pascal n'en avait pas, Tillemont n'en avait pas, La Fontaine n'en avait pas, Boileau n'en avait pas.

Au dire des Grandeurs de nos jours, ce n'étaient donc que des scribes. Cependant ils formèrent la langue et le génie français, que je supplie nos littérateurs amateurs de ne pas trop gâter. C'est tout ce qu'on leur peut demander.

D'ailleurs, et surtout d'après ce qu'on vient de voir, ne sait-on pas que les emplois, les hautes fonctions, ne sont pas moins souvent le don du hasard que le prix du mérite, ou le résultat de l'intrigue plutôt que de la valeur personnelle?

Je vais plus loin, et sans appliquer à personne en particulier mon observation qui est générale, je dis, d'après M. de Chateaubriand, que ce sont les littérateurs

amateurs qui, sans avoir beaucoup semé, recueillent d'ordinaire tout le fruit des lettres, et que la peine seule reste aux littérateurs sérieux, aux littérateurs de profession, aux scribes, comme dit monseigneur d'Orléans.

Le littérateur de profession se dévoue à son art, c'est visible. Son désir le plus vif et son ambition la plus grande, c'est d'être utile, c'est de bien faire, c'est de bien mériter de l'intelligence humaine.

Le plus souvent, le but du littérateur amateur est tout autre; comme de tuer le temps, de satisfaire un caprice ou de remplir une visée, de se donner une position.

On croyait devoir, autrefois, ne *savoir* écrire ni *signer*.

Aujourd'hui que la *signature* et l'*écriture* sont susceptibles de rapporter honneur et profit, on écrit tant qu'on peut, on signe tant qu'on veut. On exploite avec fruit ce que les autres ont cultivé avec des sueurs souvent perdues.

Un beau matin on se dit : Je ne suis point connu, je voudrais bien l'être; je ne suis rien, je ne sais rien, je ne sais même que faire et je voudrais être quelque chose : je vais faire un livre. J'ai des amis, j'ai des journaux, j'ai des jambes, je le ferai mousser. Je l'enverrai, non pas aux connaisseurs, mais aux autorités, aux influences littéraires, aux littérateurs amateurs et amis, aux dévotes si je suis dévot, et je deviendrai quelque chose, et je serai de l'Académie, preuve que j'ai du génie. On le croira, je continuerai d'écrire et de compiler dans le sens d'une coterie, et je serai lu, et je serai grand parmi les miens de même que parmi les aveugles les borgnes sont rois.

Oh ! comme alors je regarderai du haut de ma gran-

deur ces pionniers de la science et de la pensée, ces littérateurs de profession, ces dévoués à l'idée, ces scribes en un mot.

Ils travaillent toute leur vie en vue d'un but qu'ils n'atteindront jamais, qu'on saura bien leur soustraire, et auquel, grâce aux amis, me voici parvenu du premier coup et du premier volume.

« — Quant à vous, disait souvent M. de Chateaubriand à quelqu'un, vous n'arriverez jamais.

« — C'est bien possible, monsieur le vicomte ; mais pourquoi me dites-vous cela?

« — Vous étudiez sans cesse, vous travaillez trop et ne savez pas marcher. Votre conscience vous tue [1]. D'ailleurs, vous n'êtes d'aucune coterie, et vous n'avez pas tout ce qu'il faut pour vous faire célébrer. Vous vivez seul avec vos pensées et vos livres; je vous le répète, vous n'arriverez jamais. Pour cela le travail, le succès même n'est point suffisant.

« — Comment! il ne suffit pas de bien faire?

« — Pas le moins du monde, mon cher monsieur. Il faut prendre d'abord des ciseaux, puis compiler et couper, couper et compiler; tout cela sans dire un mot des auteurs qu'on emploie, qu'on exploite; mais sans oublier de citer, louer, glorifier à tout propos les puissances, les gros bonnets, et bâcler ainsi à peu de frais, en peu de temps, n'importe quel volume, sur n'importe quel sujet. — Le plus futile, le plus inutile, le plus commun, le plus banal sera le meilleur. Agir dans la

1. Depuis ce temps-là, M. Ferdinand Denys, qui ne me gâte pas, m'a répété ce reproche. Je l'accepte. M. Denys est l'un des conservateurs de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; il voit comment je travaille, et il peut me juger.

presse, agir auprès des femmes, et porter humblement son œuvre avec une dédicace, une reliure magnifique aux pieds de ceux qui disposent des honneurs et faveurs littéraires. Voilà ce qu'il faut.

« Ils ne vous liront pas, mais ils vous sauront gré de votre démarche ; on leur parlera de vos éloges, on leur dira votre nom, et ils s'en souviendront. Si l'on objecte, ils auront réponse à tout en disant : « Bah ! il a fait un « livre, le voilà dans sa blanche robe de satin, au milieu « des volumes innocents et blancs de mes autres amis. »

« Si vous êtes abbé sachant faire votre cour, il y a des évêchés : vous avez fait un livre.

« Si vous êtes éligible, vous avez chance, par cette voie, d'arriver à la Chambre : vous êtes un homme d'État ; vous avez fait un livre.

« De la Chambre à l'Académie, il n'y a qu'un pas, et vous pouvez y passer comme tant d'autres : vous avez fait un livre. Vote pour moi, je voterai pour toi.

« Ainsi va le monde, cher monsieur ; mais si, au lieu de suivre cette voie large, qui est en même temps la plus commode, la plus courte et la plus sûre, vous voulez tout savoir, tout approfondir, si vous voulez ne dire que des choses instructives, neuves et les bien dire, vous vous perdrez. C'est bien s'instruire que l'on veut ! C'est s'amuser, monsieur, c'est faire du bruit, c'est faire fortune. Croyez-vous qu'on se souciera de vous apprécier et qu'on viendra chez vous vous admirer incognito et vous prendre par la main ?

« Une autre simplesse : Quand vous parlez dans les journaux ou ailleurs des ouvrages d'autrui, vous n'en dites jamais guère que du bien, et s'il y a un peu de critique, vous la rachetez aussitôt par l'éloge de la per-

sonne. Vous êtes monsieur Bonasse ; croyez-vous qu'on vous le rende?

« — Je n'en sais rien, monsieur le vicomte, je ne m'y attends pas, je dis ce que je pense, et je crois qu'il doit y avoir une fraternité de bienveillance entre les lettrés, même entre tous les hommes.

« — Il faudrait cependant distinguer et ne pas faire tant de faveurs aux médiocrités: ce sont celles-là qui s'imposent à tous, sont partout et recueillent par leur industrie tout les avantages des lettres. Si on ne les remet à leur place, elles vous étouffent.

« — Mais, monsieur le vicomte, en immolant les médiocrités, il faudrait craindre d'être suicide.

« — Vous ne dites pas votre pensée, ou bien je m'appelle jobard. » — L'auditeur comprit le calembour et n'alla pas plus loin, ni le vicomte non plus : il avait dit son dernier mot, en feignant de le prendre pour lui.

M. de Chateaubriand avait raison, et c'est à bon droit qu'il disait souvent à ce sujet : « Croyez-moi, je suis un vieux capitaine, je sais comment se font les choses. On pourrait écrire en plus d'un lieu le *Sic vos, non vobis* de votre cher Virgile. »

M. de Chateaubriand était si entier dans l'idée qu'il fallait faire justice des médiocrités, il s'en cachait si peu, il citait si volontiers certains noms, qu'on conçoit très-bien les rancunes posthumes qu'on lui garde et les coups acharnés qu'on lui porte.

Si, grâce aux inconvénients signalés ci-dessus, la carrière des lettres n'est le plus souvent que la carrière du martyre pour ceux qui l'embrassent le plus sérieusement et pour ceux-là surtout, est-ce une raison de les dédaigner, tout en profitant de leurs travaux?

N'est-ce pas des travailleurs isolés et pauvres que viennent généralement les grandes découvertes, les grandes lumières, les grandes œuvres de l'intelligence?

On en profite, je le répète, on se pare de leurs connaissances, de leurs idées, de leur langage, puis on dit : « Les littérateurs de profession ne sont que des scribes! » Les voilà remerciés. Voilà la reconnaissance, la politesse et le bon goût de ceux qui, non contents des faveurs du hasard, voudraient tracer un rail infranchissable à l'homme et à Dieu même, qui a permis à l'homme de se mouvoir librement dans le temps et dans l'espace, afin de pouvoir arriver librement à ses nobles fins.

XXV

Conséquences de ce qu'on vient de voir.—C'est contraire à l'esprit du temps et au plan divin. — La charité moderne et la charité pharisaïque.— Un mot aux littérateurs.— Prône épiscopal en l'honneur et gloire des rédacteurs du *Correspondant* dans le *Correspondant*.— Les oubliés.

On voit par tout ce qu'on vient de dire combien la suffisance et la légèreté d'esprit sont funestes, combien le sophisme est terrible.

Si on l'écoutait, il n'irait à rien moins qu'à refaire encore une fois l'œuvre de la force et des chasseurs d'hommes, œuvre maudite de toute antiquité par la Bible même; son jeu serait d'enchaîner de nouveau la fortune et le destin dans le cercle de fer des castes privilégiées, à l'unique profit de la vanité, de l'égoïsme et de l'orgueil de quelques-uns et au détriment de tout le reste.

C'est bien le temps, en vérité, d'émettre de telles idées, d'étaler de tels projets et de nous faire entendre que si nous n'y revenons pas, le ciel a des coups qui nous y peuvent ramener! Invoquer la foudre pour nous faire rentrer dans le mal, dans les ténèbres et dans le néant!

Toutes les autres sciences et industries cherchent à se perfectionner, à découvrir de nouveaux moyens, de nouveaux instruments.

La religion seule aurait-elle donc des hommes qui ne chercheraient qu'à combattre tous les progrès, à nous ramener à tous les abus? Les abus ont tout perdu; donc il y faut revenir! Ayez pitié, ô mon Dieu! car ceux-ci ne savent pas non plus ce qu'ils font : les scribes et les pharisiens ont tué votre corps, ceux-ci voudraient tuer votre esprit : *Rursum crucifigentes*. Ce n'est plus seulement le Rédempteur, c'est la rédemption qu'il faut détruire et l'idolâtrie qu'il faut restaurer.

Ainsi la liberté des enfants de Dieu, la légitime égalité des droits, la sainte fraternité humaine, rendues au monde par le Christ, seraient illusoires, grâce à ceux qui détournent sa loi; et les ténèbres maudites de l'ancien paganisme et de l'antique esclavage reviendraient étouffer les lumières de la vérité! De nouveau, la mer Morte envelopperait la terre comme aux premiers jours; mais la raison est en éveil et le vent de Dieu, le *Rôahh-Eloïm* de la création n'a pas cessé de souffler.

De nouveau, il renouvellera la face de la terre. Nul n'y perdra et tous y gagneront. Il ne s'agit plus de haines, ni de préjugés, ni de la victoire de quelques-uns sur quelques autres; c'est une vaste entente, une conciliation universelle qui s'attend et se prépare.

Pourquoi lutter contre Dieu dont on reconnaît l'action sur le monde, action sous laquelle le monde doit aller et va toujours se perfectionnant? Pourquoi cette acception de personnes que le Christ ne connaissait pas, qu'il condamnait même? Pourquoi ces réserves de l'orgueil et de l'égoïsme qui ont toujours tout gâté?

Pourquoi ne pas laisser luire sur tous les hommes, sans distinction, le soleil du bon Dieu, et laisser l'esprit de chacun se développer selon ses facultés sous ce soleil bienfaisant? Pourquoi vous interposer entre votre frère et le ciel? Pourquoi des théories en dehors de l'Évangile et contraires à l'Évangile? Pourquoi vouloir marquer les rangs, tandis qu'on n'a mission que de les rapprocher, que de prêcher le droit, le devoir communs et non le privilége?

Si le Christ revenait, reconnaîtrait-il là son œuvre telle qu'il la fonda, et la scella de son sang? N'en demanderait-il pas compte et ne dirait-il pas encore une fois à l'économe infidèle: *Serve nequam?*

S'il parlait encore aux chrétiens de nos jours, comme il parlait jadis aux foules qui le suivaient et l'aimaient, comme il parlait aux princes des prêtres et aux seigneurs du peuple (*seniores populi*) qui le persécutaient, le calomniaient et par lesquels il allait mourir, ne pourrait-il pas leur dire comme à ses disciples: « Gardez-vous du levain des pharisiens. »

En effet, ce mauvais levain gâte bien des choses, bien des œuvres, bonnes en apparence.

On parle beaucoup aujourd'hui de bienfaisance et de charité. Je veux croire qu'on va plus loin et qu'on les pratique. Cependant la misère grandit, et les pauvres tombent pauvres de plus en plus. Mais, si on la pratique réellement, comment pratique-t-on la charité? Est-ce avec la simplicité, la modestie, la cordialité évangéliques? Le calcul n'y entre-t-il pour rien?

Les pharisiens faisaient et prêchaient aussi la charité, et cependant la charité même, la charité divine incarnée, le Christ la blâmait, la déclarait fausse et la

maudissait. « Malheur à vous, disait-il, qui faites à son de trompe la charité dans les rues; vous avez reçu votre récompense. »

En effet, c'était pour se faire admirer, pour se créer des partisans qu'ils donnaient si peu avec tant d'ostentation, plutôt que pour soulager efficacement leurs frères, comme Moïse sur la chaire duquel ils étaient assis le leur avait prescrit si formellement et si inutilement dans la loi.

Avec ces sons de trompette, ils semblaient s'annoncer comme des dieux, et dire au pauvre: Nous te donnons un morceau de pain, mais donne-nous ton âme; tombe devant nous, adore-nous, sois à nous et sers-nous.

Les chrétiens de nos jours ne sont pas tous ainsi, sans doute. Je me veux persuader qu'ils donnent par devoir plutôt que par ostentation; dans la bonté, la simplicité de leur cœur, plutôt que dans des vues intéressées, et qu'en un mot il se fait encore plus d'aumônes que de bruit.

Dans ce cas, elles doivent être abondantes; car on ne se fait pas faute de les sonner dans les rues et de les crier sur les toits.

C'est un peu contraire au précepte de l'Évangile, qui veut que la main gauche ignore ce que donne la main droite ; mais, quelque imparfaite que soit la manière dont on le fait, le bien est toujours le bien, et au lieu d'y trouver à redire, il vaut mieux s'incliner.

Le mal serait que la gauche se vantât d'en savoir beaucoup plus que la droite n'en fait, et qu'on sonnât à vide la trompette de la charité. Ce genre de musique est très-perfectionné de nos jours. Nous avons des trompettes permanentes de la charité, où de dévots person-

nages jouent des airs à ravir sur le secret de la charité, et sur l'entière raison qu'avait le Christ de crier contre ceux qui ne donnaient qu'à son de trompe.

C'est ainsi qu'on pose une maxime, et qu'on fait tout aussi tranquillement le contraire que si elle n'existait pas. Ne sonnez pas vos bonnes œuvres, dit-on avec le Christ, et souvent peut-être on en sonne sans en faire.

Dieu veuille que je me trompe ! et si bruyante que soit la charité, la charité en soi est toujours un bien.

Cependant, tout cela est petit à côté de la véritable idée chrétienne, de la grande idée de justice, d'assistance réciproque, de bienveillance universelle qui surgit, ou plutôt qui ressuscite ; car elle fut de tout temps au sein du christianisme et même des hommes justes.

C'est là le vrai, c'est là le bien, demeurés ensevelis sous l'ignorance et les abus des siècles.

Hommes de lettres que l'on affecte de dédaigner, c'est à vous de dégager cette sublime inconnue; vous êtes les organes de la Providence ; votre profession bien entendue, bien remplie, est un véritable sacerdoce. C'est Dieu lui-même qui vous imposa les mains, en mettant en vous ce second souffle, ce génie qui pense, qui parle et qui chante tout ce qui est beau, tout ce qui est grand.

Vaquez donc religieusement à votre œuvre divine ; loin de haïr et de mépriser, comme ces insensés que leur orgueil enivre, respectez, aimez tout le monde, et surtout le petit, et surtout le malheureux, que le pharisien n'aperçoit pas et n'aime pas. Il faut que les temps qui nous suivront vaillent mieux que les nôtres qui vont bientôt nous voir disparaître. Travaillez donc, ayez bon espoir, et fussiez-vous seuls à crier dans votre désert comme le précurseur, n'eussiez-vous comme

lui pour vivre que des sauterelles et du miel sauvage, criez à tous, criez sans cesse : « Préparez les voies! »

Si nous avons à souffrir pour les vérités que nous annonçons, nous serons comme tous ceux qui ont annoncé la vérité sur cette terre; mais qu'importent nos maux, si les autres en sont mieux, si le pauvre en est soulagé, le malheureux consolé !

Après les leçons de littérature données, d'après les maîtres de l'art, aux gens du monde, monseigneur procède à l'inventaire et à l'éloge des productions de ses collaborateurs. Pas un du logis n'y est oublié, mais pas un du dehors n'y est admis. Le « nul n'aura d'esprit *que nous et nos amis* » ne fut jamais aussi religieusement observé. C'est la camaraderie dans toute sa pompe, avec la croix et la bannière, avec l'encensoir à toute volée.

Quelques célébrités dont l'éclat peut rejaillir favorablement sur la confrérie sont indiquées, mais en passant. Chateaubriand n'a qu'un mot qui, sans être hostile, est peu favorable : « Il faut le lire avec précaution. » Cependant on daigne reconnaître qu'au moment où il écrivait le *Génie du Christianisme*, c'était bien quelque chose que de parler comme il l'a fait.

Il y a aussi quelques heureux libraires qui obtiennent une mention honorable de monseigneur.

XXVI

Écrivains religieux omis dans l'album du *Correspondant*. — MM. Louis Veuillot, Dulac, Bonnetty, etc.—*Le Monde.*

Mais si des libraires de province obtiennent une mention favorable de la part de monseigneur, il n'en est pas ainsi des écrivains qui ont le mieux mérité de la religion. Leurs écrits, source et modèles de bien d'autres écrits, peuvent être dans tous les établissements de haute instruction religieuse; mais n'étant pas de la confrérie du *Correspondant*, ils ne sont rien. Il faut en être pour être quelque chose.

Pour ne point parler ici des autres « oubliés, » nous nous contenterons de citer M. Bonnetty et M. Veuillot.

M. Bonnetty est aussi savant que bien des évêques : c'est même un des seuls hommes avec lesquels on puisse s'entretenir avec avantage, des questions de haute érudition religieuse.

Ses *Annales de philosophie chrétienne,* trop systématiques, il est vrai, n'en sont pas moins le principal canal catholique par lequel les découvertes, les données et les faits les plus importants de la science moderne

dont monseigneur ne parle pas, ont passé et continuent de passer dans le monde religieux.

C'est là un service qui se devrait d'autant moins oublier que la plupart des ecclésiastiques qui brillent aujourd'hui ont été bien aises d'avoir autrefois quelques articles dans son modeste, mais ancien recueil.

Cependant, pas un souvenir, pas un mot n'est accordé à tout cela.

Jalousie de boutique! dira-t-on. Sans doute; mais devrait-il y avoir boutique en religion? Et un évêque doit-il être l'homme d'une coterie?

Quant à M. Veuillot, n'écrit-il pas aussi bien, malgré ses défauts, que les meilleurs écrivains du *Correspondant?* C'est un des maîtres de la plume de ce temps-ci : il a tenu tant bien que mal une grande place dans le monde religieux, ou du moins dans la presse religieuse. Il lui a même été donné, en quelque sorte, de conduire parmi nous le char de l'Église. S'il l'a conduit à peu près avec la même adresse et la même prudence que le jeune Phaéton conduisit le char du Soleil, on peut dire aussi de lui que, s'il est tombé, c'est pour avoir beaucoup osé : *Magnis tamen excidit ausis.* Et s'il pouvait jamais parvenir à l'âge de raison, vous verriez qu'il ferait bien!

Il n'en est pas plus question néanmoins sur le livre d'or de monseigneur, que s'il ne savait pas tenir la plume et s'il n'avait jamais existé.

Cependant monseigneur lui doit peut-être bien quelque chose; car, s'il n'y avait pas eu conflit entre eux, l'Académie ne se fût peut-être pas ouverte sitôt pour Sa Grandeur.

Le journaliste avait tort : il était alors dans toute sa

fougue : l'évêque le frappa pour manque de justice et d'égard envers sa personne dans l'exercice de ses fonctions pastorales.

Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, l'avait frappé non moins justement, mais pour ses doctrines. Au premier vœu du pape, il le releva de toute censure.

Un autre vétéran de la presse religieuse et non sans distinction, M. Dulac, n'eût pas moins mérité d'être nommé que tant d'autres, et cependant il n'en est rien. Monseigneur Sibour le traitait mieux, quoique M. Dulac et ses collègues ne lui fussent guère favorables. On lui parlait un jour des changements de carrière de M. Dulac : « Je sais tout, dit l'archevêque. Il a été très-honorable en tout cela. »

Voilà comment cet excellent et infortuné pontife traitait ceux qui souvent avaient si peu d'équité, si peu d'égard pour lui.

« Nous sommes l'objet d'une persécution bête, » disait grossièrement l'*Univers*.

S'il y avait persécution, je crois qu'elle venait plutôt du journal que d'ailleurs.

L'archevêque ne souffrait même pas qu'on appelât qui que soit son ennemi : « Un archevêque, disait-il, ne peut voir en personne un ennemi ; il y voit tout au plus un adversaire. »

Aussi à l'Archevêché ne disait-on jamais : « les ennemis, » mais : « les adversaires de l'archevêque. »

Toutes les petites réticences que nous venons de déplorer se concevraient tout au plus de la part d'un petit *scribe* qui serait partial ou qui ne serait pas libre de dire toute sa pensée dans le journal où il écrit ; mais de la part d'un évêque célèbre qui dit ce qu'il veut,

qui parle en maître, qui doit avoir de la justice, de l'impartialité, des égards, des eulogies pour tous les chrétiens et même pour tous les hommes de bonne volonté, c'est moins concevable.

Ce n'est pas que MM. Veuillot, Dulac, Bonnetty vaillent beaucoup mieux sous ce rapport; tant s'en faut. Eux aussi, ils se garderont bien de rendre justice à quiconque n'est pas de leur petite chapelle. Mieux que personne ils entendent la conspiration du silence, alors même qu'ils ne vont jusqu'à l'oppression et la persécution de l'attaque.

Mais enfin ils ont du mérite, et, à cet égard, ils sont dignes qu'on leur rende une justice qu'ils ne rendront pas. Il faudrait être meilleur que ces pauvres méchants, et ce ne serait pas difficile !

Ils n'ont pas toujours été si violents, et ils le sont déjà moins qu'ils ne l'étaient. J'ai vu MM. Dulac et Bonnetty bons enfants et tout aussi raisonnables, tout aussi libéraux que vous et moi.

Bons enfants, ils le sont peut-être encore au fond; raisonnables ils le redeviendront peut-être; mais ils ont subi une crise violente.

En les abordant, le grand, l'impétueux Veuillot leur a enlevé le crâne, et les a emportés comme des pailles légères dans son ardent tourbillon.

Ils se modèrent lentement, mais ils se modèrent, et ils font bien; ils y gagnent, et l'on dit que le *Monde*, plus calme, a plus d'abonnés que n'en avait l'orageux *Univers*.

O vanité des grandeurs humaines ! Le premier homme de bon sens venu fera donc mieux que la foudre en personne !

O Veuillot, pensez-y bien : instruisez-vous !

Au milieu de beaucoup de partialité, de passions exclusives, il y a parfois de bons articles dans le *Monde*. MM. Chantrel, Coquille et plusieurs de leurs collègues écrivent bien ; ils ont de l'instruction. Comme légiste, M. Coquille connaît la constitution anglaise ; il sait comment s'y font les élections. Il avoue que c'est une affaire d'argent ; le candidat achète sa nomination et la paye cher. A mon grand étonnement, le très-catholique Coquille ne paraît pas s'en scandaliser beaucoup. Ce qui le console, c'est que par là du moins les riches seuls peuvent se faire élire, et que les autres n'y doivent pas penser.

Pour M. Coquille, l'argent, c'est donc le mérite et la vertu suprême ?

Convenons que c'est là une singulière morale. Ainsi donc la richesse innocentera tout, aura droit à tout, et qui n'est pas riche n'a droit à rien, n'a nulle vertu.

Si c'est là votre doctrine, prêchez-la, mais du moins ne dites pas que ce soit celle du Christ, qui n'avait pas où reposer sa tête.

L'homme qui achète les suffrages calcule, et il n'est pas homme à perdre son argent ; ce qu'il avance ici, il se le fait rembourser ailleurs, souvent au centuple et toujours aux frais des contribuables ; s'il achète ses électeurs, il vend tout le monde et gagne gros à ce trafic. Le Christ chassait du Temple des marchands moins scandaleux, moins dangereux, et M. Coquille leur fait les honneurs du *Monde !* O Christ divin, que font de ta loi ceux-là même qui se posent comme ses ardents et dévoués défenseurs ?

XXVII

La tradition et les Jésuites. — L'*Index*.

Le savant et le philosophe de la triade Veuillot-Dulac, c'est M. Bonnetty. Cette triade a aussi sa chapelle et son chapelain : le chapelain est jeune, il est frais, il est rose, il paraît spirituel et éveillé ; mais au lieu d'être un monseigneur français, ayant cathédrale et évêché sur la carte et le budget de France, ce n'est qu'un de ces *monsignori* italiens, protonotaire, deutonotaire, etc., dont la libéralité pontificale a depuis quelque temps si agréablement émaillé le sol des Gaules.

Monsignor traite M. Bonnetty de docteur; l'ingrat Bonnetty ne le lui rend pas, et je ne sais pourquoi, car il écrit beaucoup ; il fait même des *vers rongeurs.*

M. Bonnetty est, en effet, très-versé dans les matières philosophiques et surtout religieuses; mais, comme presque tout savant, il en use et abuse pour se donner des licences et se permettre des systèmes qui ne sont pas plus à l'abri d'exagération que de contestation.

D'abord il ne veut absolument pas des idées innées, que tant de Pères et de docteurs ont admises. Platon, Aristote et Descartes, qu'il admirait d'abord, il les a maintenant en profonde antipathie.

Le Christ reprochait vivement aux scribes et aux pharisiens de ne parler et agir que d'après leur tradition ; M. Bonnetty ne veut, lui, que la tradition. Il repousse le rationalisme, c'est-à-dire le travail et l'acquis de la raison, tout aussi bien que les idées innées.

L'âme, selon lui, n'est pas quelque chose de vivant et de pensant, comme l'œil est voyant par sa nature ; ce n'est qu'un sac, quelque chose comme une bourse ou réservoir, comme l'estomac, où la tradition met des idées révélées et par conséquent venant d'ailleurs.

La raison, par ce moyen-là, n'y est pour rien, ne peut rien ; elle est primée, nullifiée par la tradition ; elle n'a plus qu'à admettre et à croire sans examen.

En vain tenteriez-vous de lui faire entendre qu'une âme, qui ne pense pas par elle-même, c'est-à-dire qui n'est pas une âme, mais un réceptacle de traditions, sent un peu le matérialisme, il n'entendra pas, il n'écoutera pas.

On lui dira en vain qu'en s'en tenant uniquement à la tradition, aucun progrès ne se fût fait ni ne se ferait dans le monde ; que, d'après la tradition à laquelle tiennent encore les Israélites, le Christ, qui était un novateur, aurait été justement mis à mort ; qu'au lieu de devenir chrétiennes et d'innover, et par conséquent d'aller contre leurs traditions, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, toute l'Europe et ses îles seraient restées et auraient dû rester dans leurs paganismes, ainsi qu'y restent l'Inde et l'Asie en général ; que les seuls peuples ortho-

doxes seraient les Israélites, les Hindous et les Guèbres; puisque tous les autres peuples ont admis une loi et même plusieurs lois nouvelles.

Tout cela ne lui fera rien, et il répétera : La tradition! la tradition! à bas le rationalisme! Et puis il bâille en miaulant. Voilà tout ce que vous y gagnerez.

Un philosophe systématique est comme la vieille garde : il meurt sur son système et ne se rend pas.

Pauvre âme errante de Bonnetty, j'ai prié pour vous; ce n'était pas sans besoin. En effet, la Congrégation de l'Index et du Saint-Office s'est émue au bruit de ses systèmes et de ses combats contre les jésuites, parfois même contre les dominicains, et l'a visité ni plus ni moins que jadis Port-Royal, par un beau formulaire à signer.

Je croyais qu'on allait me le brûler. — *Signor carissimo*, lui dit-on, vous allez trop loin. Vous faites un peu trop litière de la raison à la tradition; l'une et l'autre viennent de la même source. Signez donc et changez.

Heureusement qu'Augustin Bonnetty, qui sera peut-être canonisé un jour, comme son illustre patron, si les jésuites le permettent, est catholique avant tout, et qu'avant tout il veille au salut des *Annales*. Il signa donc tout ce qu'on voulut et des deux mains.

On s'attendait, non pas à une révolte, mais au moins à une plainte honnête, en vertu de ce principe qui permet de maudire un peu ses juges.

Mais pas du tout; notre cher philosophe est trop fin pour donner dans cette routine des mécontents. Il eut un éclair de génie, et dans un prochain numéro, que fit-il? Il entonna un dithyrambe en l'honneur de la sacrée Congrégation de l'Index et du Saint-Office!

Le Saint-Office, qui n'eut jamais une telle sérénade, même en Espagne, et qui s'était rarement vu à pareille fête, en fut charmé et se dit : — Bah! laissons-le tranquille, il est *dévoué à la cour de Rome.*

Après avoir signé tant qu'on voulut, mais sans changer en rien, l'adroit Bonnetty put donc reprendre ses thèses et fustiger à son gré ceux qui ne veulent pas les admettre.

Il put continuer de s'en aller en guerre avec son ami Veuillot et monsignor Gaume, contre les auteurs classiques de l'antiquité et surtout contre les philosophes.

M. Bonnetty est un rude jouteur, et bien lui en prend, car il a devant lui de puissants et rusés adversaires.

Non-seulement il n'aime pas les philosophes, mais il n'est pas non plus grand partisan des jésuites, qui le lui rendent bien. Ils pencheraient terriblement, selon lui, vers ce grand abîme du rationalisme.

Pour mon compte, je n'en crois rien : les jésuites rationalistes! Ce serait beaucoup pour eux, s'ils pouvaient êtres raisonnables : ça viendra peut-être, mais ça se fait attendre.

En attendant, ils sont là, tous gens instruits et lettrés, s'achârnant à l'impossible, voulant nous donner une religion toute politique, et traînant le diable par la queue pour faire remonter les temps vers un passé et des abus qui ne peuvent plus être, et se faisant haïr de gaieté de cœur, en pliant un peu trop la religion à cette tentative chimérique et coupable, qui n'a rien de chrétien.

Que ne se servent-ils de leur énergie et de leur influence pour allier la religion, dans les limites permises, avec les idées et les besoins nouveaux, comme

elle a fini par s'y adapter dans tous les temps, dans les temps même où elle était forte et puissante !

Pourquoi s'insurger en vain contre l'idée de justice sociale et de fraternité? C'est le fond, c'est l'essence même de l'Évangile.

Pourquoi lutter contre le progrès, comme Jacob contre l'ange de Dieu? C'est la marche de la Providence en ce monde, c'est l'échelle divine par laquelle elle nous fait remonter vers les cieux.

Si ces nouveaux Templiers, cette milice du temple de Saint-Pierre de Rome, suivaient cette voie, elle ne serait pas condamnée à une agitation stérile, fatigante, malfaisante et antichrétienne.

Au lieu de nuire, elle pourrait rendre des services ; au lieu de se faire maudire, elle se ferait estimer. Si elle a de l'influence sur le pape, qu'elle lui donne des conseils de prudence et de miséricorde, au lieu de le pousser aux moyens violents, inutiles et funestes.

Si elle n'a pas d'influence, qu'elle s'enferme en ses devoirs et cesse de se livrer à une agitation vaine et coupable. Si elle ne sait que faire, qu'elle fasse au moins comme saint Ignace ; qu'elle consulte sa mule, avant d'agir et surtout avant de frapper.

Elle est riche, elle est forte, et ses hommes, concentrés, exercés dans ses forteresses conventuelles, sont pleins d'ardeur, lorsque, tout chauds de zèle et d'obéissance, ils sortent de leurs murs pour se répandre dans la ville ; mais que peuvent-ils contre le temps? que peuvent-ils contre un esprit meilleur et plus véritablement chrétien que le leur? l'esprit de concorde, de paix, de bienveillance, de confraternité, d'assistance réciproque et universelle. Que le jésuitisme est petit à côté de cela!

S'ils n'y sont pas contraires en tous points, et même en mettant tout au mieux, en leur passant leur exclusivisme, leur partialité, leur fanatisme, leur *combativité*, ls n'en seraient encore qu'à l'*A b c d* des grands principes qui se forment et du grand développement que va prendre, malgré eux, le christianisme.

L'idée chrétienne, en effet, ne doit pas tomber, mais se compléter, mais grandir, mais se dégager de plus en plus de la terre et prendre de l'humanité et de la divinité de plus en plus.

Le verbe divin s'est incarné dans le Christ, l'esprit d'humanité, qui est l'esprit saint, s'incarnera dans les hommes.

Alors le *cor unum* et l'*anima una* seront rétablis, alors commencera cette époque de perfectionnement nouveau, cette ère meilleure dont le Christ a dit : « Vous serez comme des dieux. »

Alors aussi on verra que le Christ avait bien raison de dire encore : « Les États et les empires, la terre même et le ciel passeront, mais ma parole ne passera pas; elle ira toujours menant et perfectionnant les choses. »

Au commencement elle était, à la fin elle sera ; car elle est l'expression de la vérité; elle est la vie, parce que la vie et la vérité sont la base, sont l'essence, l'existence des choses, et en quelque sorte la substance divine.

Ce que je demande aux jésuites comme aux autres chrétiens, ce n'est que d'être encore plus chrétiens ; c'est d'élever leur esprit et d'élargir leur cœur de plus en plus, afin d'être dignes de briller dans ce monde nouveau qui voudrait venir, que mille vœux appellent, que les passions égoïstes arrêtent, mais qu'elles n'empêcheront pas d'arriver.

Quand, au lieu de les préparer, on veut fermer les voies du bien, la Providence sait renverser l'obstacle et faire passer la justice de Dieu.

A cette amélioration des choses et des hommes, ni la religion, ni le pape, ni ses amis ne perdraient rien.

Et l'on devrait se rappeler un peu plus que, si l'on cherche avant tout les choses de Dieu, le reste sera donné par surcroît, tandis que si l'on ne cherche que le surcroît, on pourrait bien ne rien recevoir.

Les jésuites ne croient exister que pour combattre; c'est pour cela qu'ils affectent volontiers des apparences militaires et s'appellent la *Compagnie de Jésus.*

Il peut être bon de combattre quelquefois, de combattre la véritable erreur, mais non la vérité; de combattre le mal, mais non le bien; de combattre la décadence, mais non pas le mouvement légitime et naturel; or, c'est le mouvement que l'on combat.

Dans tous les cas, les jésuites ont assez combattu, trop peut-être. Ils ont battu, ils ont été battus, et la guerre ne cesse pas, ne cessera pas.

Cependant il est des temps où la guerre offensive doit cesser. Quoiqu'on la fasse encore, on ne l'aime plus de nos jours, en religion moins qu'ailleurs.

Vouloir toujours combattre me semble donc une erreur; mieux vaudrait s'entendre, s'éclairer, se tolérer. D'ailleurs faudra-t-il bien en finir par là.

La loi civile, meilleure en ce point que jadis, ne se prête plus aux vengeances religieuses, qui ne sont souvent que des vengeances humaines.

Les jésuites ont, dit-on, le malheur de croire assez volontiers que c'est œuvre pie que de persécuter, calomnier, opprimer, ruiner, anéantir, s'il se peut, ceux

qui ont le malheur de ne pas penser comme eux.

Cependant il en est beaucoup de ceux-là qui prospèrent et ne semblent point inquiétés; c'est qu'ils sont hors d'atteinte : mais il en est d'autres qui sont plus isolés, plus faibles et qui payent pour tous. On est assez bon pour ne faire aucun mal à qui on n'en peut faire.

Pour moi, j'ai été bien traité par eux au collége, mais ils ont bien changé depuis!

Chacun a sa conscience : j'ai voulu suivre la mienne, d'autant plus qu'il n'est pas en moi d'avoir la force d'aller contre. Si l'imagination est la folle, la conscience est la sage du logis.

L'instinct de droiture et de liberté qu'une naissance honnête, une enfance heureuse, une éducation très-douce et très-littéraire, mirent en moi, n'ont pu que s'agrandir dans le progrès de mes études et le développement de mes idées.

En cette évolution morale, rien n'est de moi, pour ainsi dire, tout est des choses, et vient de plus haut.

J'ai trop lu, trop réfléchi dans ma vie, pour n'avoir pas quelques idées propres, et pour éprouver le besoin d'aller toujours demander aux voisins ce qu'il faut penser.

Je blâmerais quelqu'un qui manquât de respect envers Dieu et son culte ; mais, quoique très-ferme dans mes idées, puisqu'elles viennent toutes de la conscience, je ne puis en vouloir à qui ne pense pas comme moi. Je croyais qu'on ne m'en voudrait pas non plus de ne pas toujours penser comme les autres. J'espérais que s'il y avait discussion, elle serait loyale et qu'on n'irait pas au delà.

Je me suis trompé. J'ai vu la plume ignorante et

malveillante du faussaire s'abattre sur mes premiers écrits pour les défigurer perfidement, méchamment.

J'ignore si ce que je dis en cet ouvrage doit m'attirer encore des ennemis : c'est probable, puisque l'intolérance court les rues, remplit les théâtres et va même jusqu'à troubler indignement les travaux sérieux des écrivains dans les bibliothèques ; mais n'importe : on ne m'en fera pas plus qu'on ne m'a fait. N'ayant jamais consulté ni mon repos ni mes intérêts, avant de dire ce que je croyais vrai, juste et utile, je ne commencerai pas ce métier, aujourd'hui que ma vie s'avance et que, Dieu merci! je n'ai plus bien longtemps à souffrir en ce monde, où la justice n'est guère, où le bonheur n'est pas.

XXVIII

Querelles entre les ultramontains. — Le moyen âge et ses hommes. — Charlemagne. — Le roman et le latin. — Les Pères latins et les Pères grecs.

On a peine à concevoir d'abord la querelle de M. le directeur des *Annales de philosophie chrétienne* avec les jésuites, car l'un est aussi ultramontain que les autres; et j'aurais cru que les ultramontains, si féroces à l'endroit des pauvres gallicans, n'étaient entre eux qu'agneaux et colombes, et ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Il s'en faut qu'il en soit ainsi: la discorde est au camp de l'infaillibilité; et, prodige inouï! j'ai vu le *Monde* lui-même, oui, le *Monde* hypercatholique, hyperultramontain, attaquer un jésuite, le malmener très-durement et non sans cause.

Quant aux *Annales de philosophie chrétienne*, il y a longtemps qu'elles escarmouchent avec les *bons pères*. Après s'être lancé des traits plus ou moins perdus, on s'est pris corps à corps.

M. Bonnetty avait publié des lettres piquantes du cardinal Andrea sur les intrigues des jésuites à la cour de Rome. Ces lettres que, selon M. Bonnetty, d'autres n'ont osé publier par suite de la crainte qu'inspirent les *bons pères,* n'étaient pas, en effet, de nature à ce qu'on pût lui en savoir gré. Pour l'en faire repentir on a essayé de perdre son journal par un de ces bons coups dont on a l'habitude.

M. Bonnetty, attaqué dans son essence même, et blessé au cœur, se redresse; il presse, il pousse, il frappe les *bons pères* ni plus ni moins que Pascal. Son article est une *provinciale* de plus donnée au monde religieux.

Je crois, par exemple, que le savant rédacteur des *Annales de philosophie chrétienne* va trop loin quand il blâme si vivement les jésuites de leur juste admiration pour les auteurs de l'antiquité. Je ne conteste pas les citations de M. Bonnetty, j'en conteste les conclusions.

Si les jésuites étaient, comme il nous le dit, ces grands admirateurs de l'antiquité et de ses héros, le siècle actuel les admirerait peut-être à son tour; au lieu de les détester comme les pires des réactionnaires, il leur eût donné le temple du Panthéon à desservir, et le citoyen Robespierre, élève du très-peu jésuite Rousseau, les eût fait officier, comme prêtres de la Raison, à la fête de l'Être suprême.

Que les mazziniens soient les élèves des jésuites, comme le dit M. le directeur des *Annales de philosophie chrétienne,* c'est possible, puisque jusqu'ici les jésuites ont eu à peu près le monopole de l'instruction publique en Italie. Que les élèves donnent la chasse aux maîtres partout où ils les trouvent, c'est encore un fait; mais

que les hommes de notre grande Révolution n'aient fait que mettre en action l'enseignement des jésuites, c'est un peu fort. Ils ont pu emprunter aux *bons pères* ou à l'antiquité la théorie du tyrannicide, mais voilà tout, et, à cela près, leurs principes étaient autrement droits, autrement simples, autrement larges, autrement féconds que ceux de Loyola. La Révolution française n'a contre elle que le sang ; ses principes étaient bons et se rapprochaient beaucoup plus de ceux de Jésus que de ceux des jésuites.

M. Bonnetty n'est pas très-juste non plus, quand il rend les jésuites responsables des idées de leurs élèves, surtout lorsque ces idées sont bonnes et libérales. Si même quelques-uns d'entre eux se jettent dans les excès de l'incrédulité, c'est parce qu'on les a trop saturés, non pas de vraie religion, mais d'exaltation, de petites pratiques religieuses ; c'est qu'on a trop condensé dans leur jeune âme l'atmosphère des superfétations dévotes. Un beau jour, tout cela en sort avec violence, comme l'eau d'une fontaine de compression.

Les jésuites n'en font pas d'autres ; ils sont si exagérés dans leur zèle ; ils chargent tant l'arme, qu'ils la font toujours crever en leurs mains, au grand détriment de ceux qui les suivent et des causes qu'ils défendent, si tant est qu'ils en défendent d'autres que la leur. Tous leurs actes, tous leurs efforts tournent là. Ils prétendent travailler à la plus grande gloire de Dieu, en ne travaillant guère que pour eux-mêmes, que pour s'enrichir, pour s'agrandir, et pouvoir enfin mettre le pied sur la tête, sur l'esprit, sur le cœur du genre humain, et régner en maîtres absolus sur la terre. Alors, disent leurs *Monita secreta*, ce sera l'âge d'or. Dieu nous garde de cet or-là !

Autant vaudrait avoir de l'*or de Toulouse*, et il faut le laisser aux Romains. Quant aux choses de l'éternité, aux trésors du ciel, ils en sont prodigues, ils les donnent à qui en veut, pourvu qu'on leur laisse la bagatelle de la puissance et des biens de la terre : humbles et mortifiés, ils se contentent de ceux-là.

Cependant, je tiens et je dois tenir contre M. Bonnetty, pour le père Ménestrier, lorsque, dans son traité des *Tournois*, il nous représente le moyen âge comme un temps *où les hommes étaient à demi-bêtes*. Ces hommes avaient la foi sans doute, mais quelle foi, quels actes, quelle humanité !

Le cardinal Baronius, bibliothécaire du Vatican, annaliste de l'Église romaine, et qui eût pu aspirer à la tiare, n'a-t-il pas dit, en parlant de ces temps et surtout du xe siècle, que tout était mort, que le chaos était revenu, et que le Christ lui-même dormait dans la barque de Pierre : *Dormitabat certe?*

Que faisaient ces hommes? Ils étaient toujours en insurrection contre leurs princes ou en guerre entre eux ; ils se pillaient et se dévoraient comme des loups : et ce fut à grand'peine que l'Église put en obtenir par semaine quelques jours de suspension d'armes, qu'on appela la trêve *de Dieu*, par opposition aux autres jours, sans doute, qui étaient les jours du mal, le sabbat des diables.

Si M. Bonnetty doute de l'assertion du père Ménestrier, qu'il lise les romans du moyen âge que l'on publie en ce moment; qu'il lise la *Chanson d'Antioche*, publiée par le savant M. Paulin Pâris, dans ses *Douze Pairs*; qu'il lise surtout *Renaus de Montauban*, dont M. Taine vient de faire un compte rendu si piquant et si vrai dans le *Journal des Débats*.

Il y verra les mœurs du moyen âge dans tout leur naturel « très-semi-bestial, » et plus que semi-féroce ; il y verra Charlemagne, et son langage, et sa conduite ; ce Charlemagne, qui mesurait à son épée la vie des Saxons, et faisait abattre sans pitié tous ceux qui en surpassaient la longueur, c'est-à-dire tous les adultes.

Une telle conduite n'est-elle pas quelque chose de pire que celle d'une demi-bête? La bête ne tue pas pour le plaisir de tuer, elle tue par besoin, elle tue pour vivre, elle tue pour manger. Le sang, au lieu de l'irriter, calme sa soif; elle s'arrête et elle dort tranquille après avoir bu et mangé.

Il est vrai que ces Saxons, comme nos voisins qui en descendent et les imitent sur le globe entier, étaient intraitables, incorrigibles. Ils étaient déjà, comme ils l'ont bien fait voir depuis, les ennemis les plus acharnés de la France.

Ils ne daignaient pas travailler la terre, et c'est même eux et les autres races barbares qui ont donné aux temps modernes ce mépris du travail et du travailleur que ne connaissait pas l'antiquité.

Leur métier, c'était déjà la piraterie sur mer, le brigandage sur terre. Dédaigneux du travail et paresseux comme le malfaiteur, ils allaient pillant, gâtant partout les fruits du travail d'autrui, brûlant les maisons et les temples, les villages et les villes, immolant les habitants au milieu de ces incendies et de ces ruines, comme un holocauste au génie du mal et de la guerre.

Tels étaient les ennemis que Charles avait en tête; il les connaissait, il voyait leurs actes, il savait leur dessein; il savait que son empire serait détruit et mis

en pièces par eux, s'il ne les détruisait et ne les exterminait.

L'obligation de veiller au salut de son empire et de ses peuples expliquait, si elle ne justifiait pas entièrement, la cruauté de l'empereur.

Mais ses historiens, dira-t-on, le représentent comme généreux et magnanime, ils n'en disent que du bien ! Sans doute ; mais ses historiens étaient de sa cour, et même un peu de sa famille.

Cependant ils en rapportent tant de belles choses qu'il n'est pas possible qu'il n'eût pas de grandes qualités : le lion aussi est généreux, selon ses historiens, ce qui n'empêche qu'il ne soit un peu sauvage et un peu féroce par moments.

D'ailleurs, la littérature latine du moyen âge est la littérature de l'Église, faite par des gens d'Église ; elle nous peint, et toujours en beau, le monde des évêques, des prêtres, des écoles, des couvents et des saints ; mais elle ne peint pas le monde séculier, le monde profane, le monde des rois, des princes, des seigneurs, des barons, des chevaliers, des petits nobles, des bourgeois et du peuple.

La littérature romane ne peint que ce monde-là et le peint au naturel, tel qu'il existe et tel qu'elle le voit. Elle était trop ignorante pour en remarquer un autre : les auteurs classiques étaient trop enterrés, trop incompris, pour qu'ils pussent fournir à ces *romanciers* les ressources de la fiction. Cette littérature, en peignant la société contemporaine, par laquelle seule elle vit, ne peut donc être que vraie, et en quelque sorte historique.

Quoiqu'il n'ait pu lire que bien peu de chose de cette première littérature française, tombée, oubliée à son

tour, et reparaissant aujourd'hui, le père Ménestrier a bien deviné les temps; et si M. Bonnetty se donne la peine de jeter les yeux sur ce que je lui indique, j'ai assez bonne opinion de son esprit pour espérer qu'il n'osera plus dire le contraire.

Je crois même que, s'il voulait étudier la Renaissance avec moins de prévention, il avouerait qu'au fond et en définitive, ce fut une renaissance religieuse, tout aussi bien qu'une renaissance artistique et littéraire.

Cette renaissance, à proprement parler, commença dès les règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis, et il n'y a ni apparence ni possibilité que le père Ménestrier ait compris dans sa définition saint Louis, saint Bernard, Innocent III, saint Thomas, saint Bonaventure, Dante, etc.

S'il ne les en excepte pas nominativement, c'est qu'ils s'en exceptaient assez par eux-mêmes.

Ils étaient d'ailleurs tous enfants de la Renaissance, car la renaissance était faite en Italie longtemps avant qu'elle se fût développée en France.

Elle était dans sa fleur et son apogée dès le temps des *trois Florentins*, c'est-à-dire de Dante, de Pétrarque et de Boccace.

Le *roman* leur vint de France, mais le latin classique nous vint d'Italie avec les Médicis, comme le grec de Constantinople avec saint Louis et les débris des empereurs français de cet illustre et malheureux empire d'Orient.

Je ne prétends certes pas que le latin de Lactance, de saint Jérôme dans son âge mûr, ne fût rien. Malgré ses défauts visibles et nombreux, je rends même justice à celui de saint Augustin ; mais enfin, s'il l'a dit, le père

Pomey a eu raison de dire que ce n'est pas du latin du temps d'Auguste et de Cicéron. Cela se voit assez. Et si l'on veut de la pure latinité, c'est au siècle d'Auguste qu'il faut remonter.

Le style des trois premiers Pères grecs, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme, est resté plus près des classiques que celui des Pères latins. Pourquoi? Parce que l'empire d'Orient, plus jeune et d'origine chrétienne, avait moins souffert que Rome et s'était plus longtemps maintenu dans sa grandeur que l'empire d'Occident.

Grâce à la pression, compression et oppression déjà anciennes du despotisme des Césars, Rome était bien plus déchue que la capitale de Constantin et les autres grandes cités de l'Orient.

A cette plaie intérieure, permanente, invétérée du despotisme, ajoutez que c'était sur Rome surtout que se portaient incessamment les barbares, que toutes ses provinces étaient inondées par le déluge dévastateur, et vous comprendrez que tout devait languir et périr.

La chute définitive de Rome sous les coups d'Alaric, chute qui eut un si vaste et si triste écho dans le monde et dont saint Augustin lui-même gémit au sein de son Afrique et Jérôme au sein du désert, acheva d'éteindre à peu près tout ce qui restait du foyer des lumières, dispersa ses écrivains, et jeta sur leurs écrits comme une poussière de ruine, comme un vernis de rouille et de décadence qui leur donne déjà quelque chose de fruste et d'étranger à l'ancienne Rome libre et reine du monde.

Les œuvres des principaux auteurs grecs et surtout

des Pères, dans lesquelles se refugiait forcément toute la vie intellectuelle et toute l'éloquence bannie des forums muets et vides, n'avaient pas encore cette pâleur, cette *morbidezza,* cette teinte de mort des auteurs latins.

Ces Grecs, non contents des grands centres encore tout lumineux d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche et autres grandes cités de l'Orient, venaient pour la plupart, comme Basile, Grégoire, Chrysostôme et Synésius, étudier à Athènes.

Bien que blessée aussi au cœur et dévorée dans ses membres, jadis si puissants, par la vénéneuse et mortelle tyrannie romaine qui, pour son malheur, avait remplacé sa glorieuse et féconde liberté, la ville de Minerve se soutenait encore, grâce à ses écoles, à son génie, par lesquels elle avait tant brillé, tant éclairé à la fois l'Orient et l'Occident; elle survivait à la rivale qui l'avait écrasée, tout en s'instruisant à sa lumière.

Les chrétiens de la primitive Église étaient sans doute moins saints et moins sages que nous autres puritains et hypercatholiques: aussi ne s'avisaient-ils point de mettre la ville sainte des lettres en opposition avec la sainteté de l'Évangile du Christ.

Ils se servaient de la langue et de l'éloquence de l'une pour défendre, pour répandre et populariser les doctrines de l'autre.

C'est, après les apôtres, l'hellénisme qui a converti le monde. L'Évangile fut écrit en grec.

Ainsi je tiens assez volontiers pour le sentiment du père Pomey; à savoir, que le latin du moyen âge n'est pas absolument le latin du temps d'Auguste, et ne suis nullement éloigné de l'opinion du père Caussin qui veut qu'on imite les pensées plutôt que le style des

Pères latins surtout : *Patrum maxime latinorum sensus potiusquam verba imitanda.*

Je n'ai pas non plus d'éloignement pour cette belle pensée du père Channevelle, longtemps professeur de philosophie au collége de Louis-le-Grand, à Paris, quand il appartenait aux jésuites : « La philosophie est la mère et l'instigatrice de la vérité; elle munit de vertus la volonté et l'imprégne d'honnêteté; elle indique la manière de conduire les hommes, et fournit des garanties qui sont propres à cela : *Et præsidia ad id sufficit idonea.* »

M. Bonnetty reproche aussi au professeur de rhétorique de Voltaire, le père Porée, d'avoir fait une tragédie de *Brutus* où il lui fait dire : « J'ai délivré ma patrie d'un joug dur : *Duro patriam exemi jugo.* »

Cependant, en faisant parler Brutus, il lui était difficile de le faire parler autrement.

Que Voltaire ait imité ces vers latins dans sa tragédie de *Brutus,* ce n'est pas absolument la faute du père Porée; et c'est un peu violent de mettre toutes les doctrines de Voltaire sur le compte de ses maîtres.

M. Bonnetty n'a pas toujours la main heureuse. Il a voulu ruiner aussi le poëte Santeuil comme auteur de plusieurs hymnes et prières, qui eurent l'honneur mérité d'être insérées dans le bréviaire français et dans les liturgies gallicanes; il ne nous a fait grâce d'aucune de ses faiblesses qui sont toutes celles d'un véritable poëte.

Les articles de M. Bonnetty, sur cette charmante et dernière des lyres chrétiennes-latines, sont pleins de lectures, de recherches et de citations intéressantes, comme tout ce qu'il fait avec soin.

Eh bien ! à quoi ont-ils abouti ? A faire aimer de tout le monde cet admirable poëte qu'il voulait sacrifier au bréviaire romain, lequel n'a nul besoin de ce sacrifice ; comme si David, dont les chants font la base de nos offices, n'avait pas fait plus de crimes que cet innocent de Santeuil n'a fait de folies; comme s'il fallait être un traditionaliste renforcé, un saint, un ange sans tache pour avoir droit de chanter les louanges de Dieu ; comme si le chant du pécheur, le cri de Job, le *Miserere*, le *De profundis* éplorés, n'étaient pas aussi agréables au Dieu de miséricorde que l'*Alleluia* triomphant et le sublime *Gloria !*

Vous êtes léger, Bonnetty; il faudrait réfléchir un peu plus, avant d'attaquer ainsi les voix, les orgues et les colonnes de nos temples.

S'il continuait sur ce ton, M. Bonnetty aurait chance, je le répète, de faire aimer aussi les jésuites, comme il a fait aimer Santeuil. Il les compromettrait peut-être un peu devant les susceptibilités de certaines congrégations romaines, plus difficiles aujourd'hui, dit-on, que jamais.

En même temps, il tendrait, si la chose était possible, à les réhabiliter devant la littérature et la philosophie. M. Victor Cousin changerait de confesseur : il quitterait le père Gratry pour aller au père Ramière ou au père Cahier.

Tout bien considéré, les jésuites doivent donc à M. Bonnetty une neuvaine de reconnaissance, un *triduo* d'honneur et une ambassade de félicitations.

C'est ainsi que, tout en défendant mon patron, j'ai aussi à défendre mes anciens maîtres qui m'ont si peu défendu. Que dis-je, défendu !...

Par exemple, j'abandonne volontiers à M. Bonnetty ceux qui n'ont pas craint de dire que César fut un des plus beaux présents que le ciel eût faits à la terre. S'ils avaient dit : un des plus grands fléaux, à la bonne heure !

Selon sa louable habitude, M. Bonnetty cite les textes qu'il traduit, d'où il appert que les jésuites avaient des hommes de mérite, et qu'ils écrivaient assez joliment le latin, en ce temps-là.

XXIX

La philosophie repoussée ; la tradition mise à sa place. — Les anticlassiques et Julien l'apostat. — Résultats de ces changements. — Les études orientales.

Je ne connais plus les jésuites, il est vrai; mais je ne crois pas qu'ils aient aujourd'hui des hommes qui écrivent et qui pensent comme leurs anciens, quoiqu'ils puissent avoir encore des hommes distingués.

D'ailleurs, à en juger d'après un de leurs récents écrits, ils auraient renoncé par ordre supérieur à leur ancienne philosophie cartésienne, pour la tradition pure et simple. Ainsi Bonnetty, qu'ils appellent *bonnet de nuit*, les aurait mis sous son bonnet.

Le motif de cette conversion est curieux. Le savant père Moigno, avant de quitter les jésuites, avait fait sur la création un petit essai qui fut examiné et approuvé par ses supérieurs de Paris et de Rome. Là-dessus M. Bonnetty voulut bien l'insérer dans ses *Annales*. Le père Moigno, ses examinateurs, ainsi que M. Bonnetty ne se proposaient certainement pas de faire du pan-

théisme. Ils n'y cherchaient tous, j'aime à le croire, qu'un moyen de plus d'expliquer la création.

L'article passa donc sans soulever d'abord la moindre objection ; on ne croyait pas encore devoir s'appliquer, comme depuis, à trouver du panthéisme partout.

Mais des tiers étant, sans doute, intervenus, et les choses se gâtant entre M. Bonnetty et les jésuites, très-bien ensemble jusque-là, un de ceux-ci, le père Ramière, quoiqu'il sût bien que l'article était d'un de ses confrères, s'avisa d'écrire que les *Annales de philosophie chrétienne* inséraient des articles « contenant le germe d'un panthéisme très-prononcé et condamné à Rome. »

M. Bonnetty dut en être supris et blessé. « Mais c'est un des vôtres, répondit-il, qui a fait l'article, et ce sont vos supérieurs qui l'ont approuvé! » La réponse était péremptoire.

Quelque chose de semblable m'est arrivé à moi-même autrefois. J'avais dû citer, dans mon *Histoire et tableau de l'Univers*, les travaux des missionnaires pour compléter l'exposition de la doctrine, de la politique, de tout le système chinois. On m'attaqua, et des jésuites même me dirent que les missionnaires jésuites que j'avais cités n'étaient que des philosophes.

« Vous deviez donc le dire auparavant, répliquai-je, au lieu de nous les donner comme des saints ayant converti presque toute la Chine au catholicisme. »

On ne s'en tint pas là, et pour dénigrer mon livre avec quelque apparence de raison, on mutila, on falsifia tous les passages qu'on toucha; à l'aide d'un membre de phrase pris ici et d'un autre membre de phrase

pris là, on me faisait des phrases et l'on me prêtait des idées auxquelles de ma vie je n'avais pensé.

On appelait cela extraire des propositions. Il est facile de faire et d'extraire ainsi les erreurs que l'on veut, mais est-ce là un métier honnête ? Je n'en crois rien.

Ce me fut un coup ; jusque-là j'avais confiance et je n'aurais jamais cru qu'on pût falsifier un ouvrage et mentir au public, pour nuire à un jeune écrivain plein de sincérité et de bonne volonté.

On croit cette tactique fort habile, et l'on se trompe ; elle est connue, elle est usée et justement décriée. Les mauvais coups qu'elle veut porter manquent souvent et ricochent contre qui les lance.

L'ouvrage calomnié par le faussaire en souffrit, mais n'en fit pas moins son chemin ; il se plaça précisément dans les établissements de haute instruction religieuse. L'article infidèle, perfide, dut bien étonner les lecteurs honnêtes et compétents ; aussi n'en fut-il pas tenu compte et ils furent les premiers à me dire qu'il était regardé comme non avenu.

M. Bonnetty riait beaucoup alors de mon étonnement et de ma déconvenue. Il peut se rappeler que je lui dis : « Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le vôtre. Il est des gens qui ne font rien et qui ne veulent pas qu'on fasse, qui ne permettent à personne d'avoir raison si ce n'est eux-mêmes. » Bonnetty eut le malheur ne pas me croire prophète, il voit maintenant !

Eh bien ! je répète que ces habiles ont tort de traiter ainsi la jeunesse ; c'est lui donner un mauvais exemple, c'est lui faire perdre l'estime de ceux qu'elle eût aimé à respecter ; c'est l'armer d'une défiance qui

ne la quittera plus, qu'elle portera et devra porter partout. N'est-ce pas acheter un peu cher le plaisir de tromper et de faire du mal?

Par exemple, qu'a gagné le père Labbe en se permettant de supprimer dans sa collèction plusieurs conciles, et entre autres le fameux concile de Reims, sous Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II? Eh bien! à ces suppressions, Labbe a gagné de perdre l'estime des savants, des hommes sérieux et de faire porter leur confiance sur la collection plus fidèle et plus complète de Mansi, archevêque de Lucques.

M. le cardinal Gousset a commis la même faute dans sa traduction française des conciles de Reims; mais, répétant une faute, quoique archevêque et cardinal, on ne la détruit pas, on ne fait que l'aggraver et se compromettre.

Ce me fut un deuil aussi quand je vis pour la première fois l'infidélité de l'in-folio que j'avais cru sincère et honnête jusque-là.

Mais que j'en ai vu depuis, de ces gros infidèles! Je n'en suis pas plus édifié.

Je me reportai donc vers l'histoire en général, et je me dis : « Si l'on m'a prêté des erreurs et des intentions que je n'avais pas, pourquoi n'en aurait-on pas prêté à d'autres? Si l'on m'a calomnié sans pudeur, pourquoi n'en aurait-on pas calomnié d'autres? Il faut se défier surtout de certaines gens. Si c'est ainsi qu'on a traité tant de monde, il n'est pas étonnant qu'il y ait eu tant de réclamations. »

Je réclamai aussi. Il me fut facile de surprendre en flagrant délit de falsification la main infidèle; mais je me dégoûtai bientôt de la poursuite. Que voulez-vous

faire avec la mauvaise foi qui ne peut pas répondre et qui n'en chicane pas moins, qui croit innocenter ses méfaits par des méfaits nouveaux?

C'est ainsi qu'on se fait par son audace, et par son habileté même, une réputation de fausseté, et qu'on n'a plus de crédit, même dans le vrai.

Un chrétien devrait-il descendre à ces petites perfidies que ne se permettrait pas un honnête païen? Ceci ne s'adresse à personne en particulier, mais à tous ceux qui violent la vérité en examinant et en jugeant les œuvres d'autrui.

Maintenant revenons à M. Bonnetty et aux jésuites.

L'affaire fut donc portée à Rome, non pas cette fois à la Rome du Gesù, qu'on essaye trop souvent de confondre avec l'autre, mais à la Rome pontificale. L'article fut condamné, et, sur une lettre de leur général, les jésuites ont été obligés de se rétracter et d'abandonner leur ancienne métaphysique, pour se renfermer, ô douleur! dans le système et dans le bonnet de M. Bonnetty, dans la tradition pure et simple.

Cela est plus commode peut-être, mais est-ce bien plus sûr devant cette philosophie du siècle qui est rationaliste et antitraditionaliste avant tout? N'est-ce pas un peu désarmer Israël devant les Philistins?

Ainsi M. Bonnetty et les siens triomphent sur toute la ligne. Ne triomphent-ils pas trop? L'expérience le dira.

En attendant, à quoi servira leur triomphe, si le premier soin de l'ennemi est de nier, de ruiner de fond en comble la tradition qui est maintenant leur seule réponse, leur seule base?

Un peu de liberté comme avant, ne serait-ce pas aussi bien? La variété des armes répondant à la variété des

esprits ne peut-elle pas parfois être utile au combat?

Pourquoi ôter aux peuples cette croyance salutaire et consolante que la vérité de la religion se peut prouver par les lumières de la raison; qu'il y a même quelques rapports, quelques affinités entre les lumières de la religion et les lumières de la raison?

Mais Dieu me garde d'entrer en ces discussions! Autrefois, on vous tenait compte de la bonne volonté; mais aujourd'hui qu'on ne devrait pourtant pas être plus difficile, quelque chose que l'on dise et de quelque manière qu'on le dise, on ne dira jamais bien. Il est des gens qui croient que la vérité n'est qu'à eux, qu'eux seuls savent, qu'ils en ont le monopole, et que nul autre ne doit s'en mêler; qu'il leur suffit de se soumettre en silence et en aveugles.

Qu'ils aillent donc! Au train dont ils vont, ils en auront bientôt fini avec elle, et Dieu sait en quel état ils l'ont déjà mise. Ce sont des êtres néfastes : tout ce qu'ils touchent, ils le perdent. Dieu garde sa religion de leurs mains! car, à force de la pervertir, de la corrompre, de s'en faire un instrument d'ambition, de cupidité et d'oppression, ils l'auront bientôt détruite.

Quand je relis mon *Histoire et tableau de l'univers,* épuisé depuis bien des années, malgré la malveillance et l'intrigue, je trouve cet ouvrage si plein de religion, que je ne puis cesser de m'étonner que la méchanceté même n'en ait pas été frappée et n'en ait pas tenu compte.

On peut avoir l'espérance de plaire à Dieu, mais à certains hommes, jamais. Rien de bon ne peut agréer à l'envie, à l'orgueil, toujours en souffrance des succès d'autrui, et qui, avec toutes les raisons d'être modestes et le plus souvent sans talent, sans mérite, veulent

néanmoins toujours évincer, écraser tout, afin de dominer seuls au risque de tout perdre. Ils parleront bien de l'intérêt de la religion, de la gloire de Dieu; mais leur intérêt seul leur importe, et cet intérêt n'a absolument rien de commun avec celui de la religion ni de Dieu.

Ils savent bien ce qu'ils font en déclarant le pape absolument infaillible : ce n'est pas pour lui qu'ils travaillent, mais pour eux. Bien avant les fausses décrétales, les canons avaient défini et réglé la position du pape, mais la leur n'était pas déterminée. Il fallait donc renchérir sur l'infaillibilité du pape pour s'en donner une, et des premières.

Cette infaillibilité étant considérablement augmentée, on s'en empare, on parle en son nom, et, par conséquent, on est infaillible aussi; c'est ainsi que nous voyons une foule d'infaillibles se disputant, se querellant, et s'accusant mutuellement de ne faire que faillir.

On est étonné de voir à quel point toute bonté, toute douceur, toute piété, toute bienveillance est absente de ces querelles; il n'y a que du fiel et de la haine. Ces gens-là sont méchants : au lieu de donner le moindre signe de cette charité dont ils parlent tant et qu'ils imposent aux autres, ils ne cherchent qu'à se mordre et à se nuire.

Aussi, malgré cette réduction à la tradition, qui est, au moins, une simplification, il s'en faut tellement que l'union et l'unité soient faites, que, de l'aveu commun des semi-rationalistes vaincus, et des traditionalistes vainqueurs, *on ne s'entend même plus sur le sens des mots.*

Le symptôme est grave; mais on s'entendra, dit-on, quand la tradition régnera sans conteste.

Oui, on s'entendra, quand on ne pourra plus rien dire.

Mais jusqu'où s'étendra le règne de cette tradition? Ne se verra-t-elle pas resserrée de plus en plus par son contraire? Et ne vaudrait-il pas mieux laisser à chacun, comme devant, la liberté de défendre la religion comme il l'entend, comme il le peut?

Dieu garde l'Église d'amis trop ardents et d'un zèle trop exclusif!

Le Maître laissait venir toutes sortes d'ouvriers avec toutes sortes d'outils, et à toute heure, travailler à sa vigne : suivez un peu la tradition du Maître.

Quant à lui, il n'était pas grand partisan de la tradition, comme il l'a dit assez vivement et assez souvent aux Pharisiens, grands amateurs de la tradition qu'ils s'étaient faite, et très-peu observateurs de loi qu'ils avaient reçue.

On dirait qu'il en est ainsi de nos jours.

En effet, que reste-t-il du calme et de la sérénité évangéliques dans ces tristes, ces chétives et âcres disputes? Il n'en reste rien, sinon le contraire.

Oui, c'est tout le contraire des bons et bienfaisants principes dictés par Jésus à ses disciples.

On ne se chicane que sur des idées vagues ou secondaires; chacun veut dominer, diriger tout et perdre son rival. Quand on croit le trouver en faute, on s'en réjouit comme d'un bonheur, on n'est occupé que de s'accuser, se condamner, s'excommunier; et quand on s'imagine avoir trouvé un dissident de plus, un orthodoxe de moins, on pousse des cris de joie, tandis qu'on ne devrait faire entendre que la plainte de Rachel.

Autrefois, plus on convertissait d'âmes, plus heureux on était; aujourd'hui, plus on en éloigne de la foi et du temple, plus on croit avoir fait merveille.

Hélas! c'est qu'on n'a plus la foi, et que chacun a ses idées, ses systèmes, ses intérêts, son amour-propre et son orgueil, voilà tout.

De piété, de bienveillance, de charité, d'union, on peut en parler et on en parle beaucoup encore, mais on se contente d'en parler. « Unis-toi à moi et nous serons dans l'union; viens avec moi et nous serons ensemble! » voilà ce qu'on se dit; mais chacun reste dans ses retranchements, et nul ne va vers l'autre, si ce n'est pour l'attaquer.

On dirait qu'on fût arrivé aux temps du *royaume divisé* dont parle l'Écriture, à ces temps de vertige, où, comme l'avait prévu le Christ, il n'y aura plus de foi sur la terre. On croit remédier à tout par la tradition.

Ainsi, les latitudes intellectuelles se resserrent de plus en plus, le mouvement naturel de l'esprit se trouve de plus en plus comprimé.

Nous voici revenus à l'*Ipse dixit* de Pythagore, et à l'immobilité muette des religions de l'Orient, au milieu du siècle le plus mobile, le plus remuant qui ait été.

Ce fut en grande partie pour avoir changé la tradition judaïque et pour s'être mis même au-dessus du sabbat, cette première des fêtes juives et même du monde, que le Christ fut mis à mort.

Ses maximes sont tellement oubliées, tellement contredites aujourd'hui, que s'il revenait encore sans la puissance et la foudre, il n'aurait guère un meilleur sort. Ceux qui se disent les siens ne le recevraient pas.

Cette fois peut-être nos docteurs s'uniraient, mais pour crier *tolle* de nouveau, et le livrer au moins à l'Index.

Si la pieuse douceur de son vicaire en terre, Pie IX, ne s'y opposait, on irait peut-être plus loin.

C'est ainsi qu'il est seul, et libre à peine, l'infortuné pontife, au milieu des passions qui s'agitent autour de lui et qui toutes veulent commander en son nom.

Les souverains de nos jours sont malheureux. Leurs prétendus amis les flattent dans des intérêts particuliers, et nul n'ose donner un bon conseil qu'on ne croirait pas devoir être agréable.

Autrefois, les solitaires, comme saint Nil et saint Arsène, criaient du désert; saint Bernard, criait de Clairvaux.

Mais, en voyant réduire ainsi le champ de la raison humaine et les limites du mouvement de l'esprit, dans un temps où tout s'élargit, s'agrandit, je suis persuadé que personne n'a osé dire à Pie IX : « Très-saint Père. Il est vrai qu'à mesure qu'elle s'est vue attaquer, l'Église s'est de plus en plus resserrée dans ses dogmes : y a-t-elle toujours gagné? A-t-elle trouvé de la force dans ses prohibitions redoublées? et n'est-elle pas allée s'affaiblissant et diminuant en raison même de sa compression?

« C'est ce qu'il importerait d'examiner; c'est la cause de cet affaiblissement qu'il faudrait rechercher. Elle est en grande partie, sans doute, dans les erreurs et les égarements des hommes; mais n'en serait-il pas quelque chose aussi ailleurs?

« Quant à ces erreurs, n'y aurait-il pas d'autre moyen de les traiter, que les moyens de sévérité, de répulsion, employés toujours et toujours avec si peu de succès?

« L'Église doit être infaillible devant les fidèles, comme tout tribunal supérieur et de dernier ressort; mais est-elle infaillible devant Dieu? et Dieu ne jugera-t-il pas les cardinaux et les papes, de même que les courtisans et les rois? »

On voit à quel point on est engagé contre la raison et la philosophie, sans que pour cela il y ait plus d'entente et d'union dans les écoles catholiques.

Comme tant d'autres bonnes maximes chrétiennes, celle qui voulait l'unité dans les choses nécessaires, qui permettait la liberté dans les choses douteuses, et en toutes exigeait la charité, a presque complétement disparu, de la pratique du moins ; on n'en parle même plus.

J'ai connu un temps meilleur. Alors M. Bonnetty et bien d'autres voulaient bien, ainsi que moi, et d'après les principaux Pères de l'Église, qualifier les philosophes de l'antiquité, de *prophètes extérieurs*, de destructeurs de la superstition et de l'idolâtrie, de précurseurs du Messie *in partibus infidelium*, de préparateurs providentiels des voies de la Rédemption.

Cet heureux temps n'est plus. Pour mon compte, je suis toujours dans les mêmes idées, je crois toujours qu'un fait est une vérité ; mais qu'est-ce que de moi ?

Ces messieurs sont fort loin maintenant de tout cela.

Ces idées, tant répétées, tant prônées naguère, je les retrouve bien encore dans les Pères ; je les retrouverais même facilement dans les écrits de ceux qui les ont abandonnées, je ne sais pourquoi. Je les retrouverais en plus d'un endroit des *Annales* de M. Bonnetty. J'y retrouverais surtout de nombreux et élogieux articles sur Platon, à propos de ce qu'il dit du juste mis en croix.

Alors on croyait défendre la religion en parlant ainsi ; on croit la défendre aujourd'hui en disant le contraire. Dieu les entende et leur pardonne s'il le peut !

Je ne comprends pas ce système, à moins qu'on ne cède à l'entraînement malheureux de ceux qui naguère ont voulu, dans une démence coupable, bannir l'his-

toire et la philosophie des études de la jeunesse.

Quel triste aveu! Ainsi donc il y aurait danger pour la religion, partout où il y aurait science et lumière! C'est blasphémer.

Pourquoi vouloir aveugler les hommes, afin de pouvoir les conduire, les dominer à son gré? Ce n'est point là de la religion, c'est de la politique, et cette politique n'est pas de Dieu : elle va contre Dieu.

Mais la raison vient de Dieu; c'est le premier des dons mis en nous, par lui, avec la vie et la vue.

C'est donc manquer de reconnaissance, de respect et de justice envers ce premier des dons de Dieu, que de vouloir nous priver de ses bienfaisants résultats; c'est nous faire manquer notre destinée, que de s'interposer ainsi entre le ciel et nous, et nous empêcher de graviter du fond de nos limbes vers la lumière divine, qui est le but suprême de l'humanité.

C'est jouer le rôle d'Ahriman ou du serpent, c'est souiller l'Eden et gâter la création du bon Dieu.

C'est montrer en même temps trop peu de confiance dans les vérités de la foi. Quand on croyait sérieusement, on ne craignait pas la raison, on ne l'évitait pas; on l'appelait, au contraire, pour entourer et défendre les vérités de la foi.

Que seraient des vérités qui auraient tant à craindre de la raison, de l'histoire et de la philosophie?

Mettons qu'on puisse en priver les fidèles : en privera-t-on les autres? Alors qu'aura-t-on fait des fidèles et que deviendront des fidèles ignorants au milieu des profanes éclairés et savants?

Est-ce donc la fin du catholicisme que l'on veut? Mieux vaudrait le quitter, si on ne l'aime pas, que de le

déshonorer ainsi. C'est cracher de nouveau à la face du Christ, en le souffletant.

Tous ces tristes changements, à contre-sens, qui se font dans les idées du catholicisme, par ceux-là même qui le déclarent et le veulent rendre immuable, sont graves; plus graves peuvent en être les résultats. Au lieu de le laisser se développer et se mouvoir en avant, comme font toutes les choses de la création, on le repousse en arrière, on lutte contre Dieu; et l'on aura beau dire, ce n'est pas le bien, c'est le mal que l'on fait en agissant ainsi; c'est créer au christianisme une condition inférieure et à part dans le monde; c'est le séparer du grand mouvement des peuples et l'éloigner de leurs affections et de leurs mœurs; c'est le leur montrer comme un joug au lieu d'une égide, comme une borne infranchissable au lieu d'une voie qui mène à la vie.

Déjà même on est parvenu à le mettre tellement en dehors des choses et des hommes du temps; on est parvenu à désintéresser tellement le public des questions religieuses, que quelques personnes spéciales en parlent seules, mais sans s'en s'entendre et en sens contraire. Rien de tout cela n'arrive aux oreilles du grand public, et il ne s'en préoccupe aucunement. Voilà pourquoi les plus ineptes intrigants peuvent tout faire. Leur force vient de la faiblesse et du petit nombre des croyants.

Les grands journaux même, ou du moins la plupart, n'en disent mot; quelques feuilles spéciales et peu répandues sont seules à s'en occuper par moment, et souvent dans des intérêts particuliers et dans un esprit de coterie. Autrefois on se sacrifiait à la religion; c'est la religion qu'on se sacrifie de nos jours. Il ne s'agit pas de la servir, mais de s'en servir, de la faire servir, non pas à notre

amélioration, mais à nos intérêts, à notre ambition, à notre orgueil, à tous nos vices qu'elle devait effacer.

Voilà comme on la perd sans se sauver; voilà ce qu'on a fait de cette grande doctrine qui a si longtemps régi le monde.

Si le Maître venait à demander compte aux dépositaires infidèles du talent qu'il leur avait confié, on lui répondrait, comme toujours, que sa perte vient de la malice des hommes. Jamais on n'avouera que c'est un peu de la faute du dépositaire, jamais on ne fera un sincère *meâ culpâ* sur sa propre poitrine. C'est là pourtant qu'est le péché.

On parle sans cesse de tradition et, comme les Pharisiens que le Christ en blâmait si hautement, on lui accorde beaucoup trop, tout en la violant à certains égards. Vouloir éloigner les auteurs anciens des études de la jeunesse, ce serait manquer à la tradition de l'Église elle-même, qui les a toujours admis et employés.

Ce ne serait donc plus les Pères qui s'y sont formés, qui les ont conservés, enseignés; ce ne serait plus les pontifes, les grands évêques du moyen âge, qui les ont retrouvés, replacés dans les écoles rouvertes ou fondées par eux auprès de leurs palais et de leurs églises, qui auraient entendu les vrais intérêts de la religion; ce serait Julien l'Apostat qui seul les aurait bien compris, en interdisant aux chrétiens l'étude des auteurs classiques, en les renvoyant et les confinant aux écrits de celui qu'il appelait le *Galiléen* et de *sa secte*.

Cet interdit arbitraire et despotique du spirituel et malin César fut regardé alors comme la pire des oppressions et la plus perfide des persécutions.

Mais on n'en tint compte, on passa outre.

On comprenait alors que c'était mettre les chrétiens hors du plan de la civilisation, les reléguer en un coin et les mettre sous les pieds comme une secte de parias.

Ce que les chrétiens du grand siècle de l'Église, du IVᵉ siècle, maudissaient et bravaient comme un attentat moral et antireligieux, serait donc regardé par le petit groupe anticlassique comme une mesure salutaire pour la foi, comme un préservatif de la religion!

C'est inouï, en vérité ; et ces messieurs, qui repoussent les idées innées, voudraient donc repousser aussi les idées acquises, et mettre à néant toute l'œuvre de Dieu dans l'humanité avant le Messie? comme si toute cette œuvre n'avait pas tendu au plan rédempteur, que nous avons vu se dérouler depuis; comme si pour ceux qui croient, Bossuet ne l'avait pas suffisamment démontré dans son *Discours sur l'histoire universelle!*

Si vous ne croyez pas, dites-le ou taisez-vous; mais ne venez pas désoler ainsi le bon sens et chicaner ainsi les croyants.

Une foi qui se porte à ces extrémités ne peut être qu'une foi suspecte, et ce n'est pas à Dieu, c'est à certains hommes qu'elle veut plaire.

Que monseigneur d'Orléans a eu bien raison de donner à cette espèce d'hérésie un éclatant démenti, en faisant représenter au sein de ses écoles les grands et beaux drames d'Eschyle et de Sophocle, et en recommandant l'étude des auteurs de l'antiquité.

Malgré la faiblesse et les défauts de ses articles, malgré le langage parfois étrange que monseigneur s'y permet, il serait encore heureux que tous les évêques parlassent comme lui dans ses bons moments, et poussassent les riches de leur diocèse à la culture, au lieu du mépris de l'instruction.

L'étude est la plus digne occupation d'un homme de loisir, vu que par là il devient utile aux autres.

On peut être sûr, en effet, qu'un homme instruit et laborieux vaudra toujours mieux que son semblable qui ne sait que fouetter des chiens ou des lièvres, et tuer le temps en pure perte, après avoir manqué le gibier.

N'ayant pas d'idées, le riche ne fait que consommer; ayant des études, il aura des idées et voudra faire quelque chose, quelque chose qui lui fasse honneur en faisant du bien aux autres : *Quod felix faustumque sit populo romano,* disait la grande et noble maxime romaine.

Ainsi, tout un pays gagnerait à voir les riches s'instruire au lieu de rester oisifs, ignorants, libertins, inutiles ou nuisibles. Le peuple surtout pourrait y gagner; car, en général, l'homme instruit, ayant plus de lumière, a plus de conscience et vaut toujours mieux. C'est alors que le pauvre y pourrait trouver un appui, un conseil secourable, s'il était désintéressé.

Or le peuple et le pauvre, c'est là ce qu'un évêque, s'il est vraiment de Dieu, s'il a la plénitude de l'esprit chrétien comme il a la plénitude du sacerdoce, ne doit jamais oublier; c'est ce qu'il doit porter dans son cœur et recommander d'autorité aux heureux qu'il voit passer sur le chemin de la fortune et des honneurs.

L'évêque digne de ce nom n'est ni maître ni despote; il est pasteur, il est père. Il n'a point à tondre, mais à paître ses brebis. Il n'est pas là pour régler les rangs, établir des castes; mais pour maintenir ou rétablir l'égalité, la fraternité de l'Évangile. S'il manque à ces devoirs, il peut porter une mitre, une crosse et une croix d'or, mais il n'est pas évêque de Jésus-Christ.

XXX

La Société de Saint-Vincent-de-Paul et autres associations de ce genre. — Les jeunes gens associés et ceux qui ne le sont pas. — Vœu d'association générale.

Ce n'est pas seulement aux riches de l'âge mûr que monseigneur d'Orléans prétend s'adresser, mais à certains jeunes gens des écoles et à la Société de Saint-Vincent-de-Paul. S'il remplit ses lecteurs de ses antipathies et de ses préjugés, il ne leur aura pas rendu service; et il semblerait, en vérité, qu'il en fût ainsi. Il a signalé les hommes de lettres à leurs petites iniquités, en leur disant dans un français très-suspect, mais dans une malveillance évidente, que les écrivains de profession ne sont que des *scribes*.

Et les jeunes gens, sans en demander plus long, de courir sus aux scribes et de vouloir faire la police littéraire dans Paris.

M. About a été le premier à sentir leurs coups, et il a eu la faiblesse de se retirer devant eux et de se condamner à un quasi-silence.

Fiers de ce premier succès, les jeunes frères et amis ont senti leur cœur s'enfler et leur courage redoubler: ils se sont dit qu'ils ne laisseraient plus passer un livre, ni un drame, ni un succès littéraire quelconque qui leur déplût et qui ne fût pas revêtu de l'estampille de leurs directeurs invisibles.

C'est ainsi qu'après avoir abattu M. About, ils ont voulu se jeter sur un drame de madame Sand. Il est vrai que M. About avait été peu généreux dans ses attaques contre Rome dans un moment critique, et que madame Sand avait été fort vive dans un de ses romans. Il fallait leur répondre, mais non les assaillir.

On ne se contente pas de donner ces scènes dans les théâtres : on va jusque dans les bibliothèques troubler et insulter les plus paisibles et les plus humbles travailleurs qu'on soupçonne de ne pas abonder assez dans le sens de la secte. Quelqu'un, que celui qui écrit ces mots connaît bien, en a eu des preuves réitérées. Il a vu des individus se grouper avec des rires, des conversations, des gestes insolents à la table où il se met d'habitude. Il ne pouvait ouvrir un livre qu'on ne rît, tourner une page qu'on ne rît, remuer une feuille de papier qu'on ne rît: on riait toujours, c'était de commande. C'était comme à l'Odéon ; on riait sans cesse.

On reconnaissait l'école qui a appris aussi Voltaire à rire : mais Voltaire riait moins bêtement et il a fini par rire un peu de ses maîtres.

En riant, on échangeait des lazzi d'un côté de la table à l'autre.

Impossible de travailler : ce n'est pas pour étudier que ces gens-là viennent, mais pour empêcher l'étude,

pour se donner le plaisir de troubler les autres, de perdre et faire perdre le temps.

Un jour, on alla même, comme à l'Odéon encore, jusqu'à se permettre de garder les places et d'arrêter les chaises, afin d'empêcher le vieil habitué de se mettre en son lieu ordinaire. Il dut répondre qu'on ne gardait pas les places aux bibliothèques pour les absents comme au théâtre. Cependant, il prit un siége à côté de ceux qu'on disait retenus.

Alors l'accapareur sortit et ne revint plus. Mais, comme s'il avait donné un signal, un essaim de chérubins le remplaça, et les rires et les mots recommencèrent.

On voit que c'est surtout à la vieillesse que s'adressent ces jeunes braves, si bien élevés : ils la craignent moins. D'ailleurs ils se mettraient, au besoin, dix ou vingt contre un.

Ce n'était peut-être pas la troupe du théâtre de monseigneur d'Orléans, mais elle semblait appliquer ses doctrines sur les écrivains de profession.

Ainsi désormais, ni les lieux ni la voie publics ne seront sûrs pour les littérateurs un peu connus et âgés ; et ce ne seront plus les gamins du ruisseau qui les insulteront, mais ce seront les petits saints sortis des serres chaudes de la dévotion.

Il est vrai que tous les jeunes gens religieux ne sont pas ainsi, et qu'il en est qui honorent leurs belles années par de bonnes actions.

Ceux-là ne sont pas des reîtres, des lansquenets, des ligueurs que l'on forme ; ce sont des chrétiens, amis en même temps de la religion et du progrès. Ils savent qu'en portant atteinte à l'un on nuit à l'autre,

et qu'en voulant étouffer la lumière, on en inspire en tous lieux le besoin passionné.

Aussi voyez comme l'idée se relève et marche, comme de toutes parts on se porte dans les lieux où il y a quelques bonnes lectures, quelque chose d'instructif à entendre.

Des lumières, des lumières! s'écrient tous les ouvriers, comme s'ils étouffaient dans les ténèbres et sous le boisseau où les coteries rétrogrades voudraient les retenir.

Encore une fois, le bien sortira donc du mal, et le progrès sera sauvé par les efforts même tentés contre lui.

Au lieu de semer la discorde, d'appeler le mépris et la haine sur le corps entier des écrivains, monseigneur eût peut-être mieux fait de soigner et de perfectionner un peu plus son article, de ne pas s'en tenir aux lieux communs ressassés et surannés des anciens. L'étude des lettres veut, à notre époque, quelque chose de plus élevé et de plus complet. Des éléments nouveaux y sont entrés, et il est désormais impossible de n'en pas tenir compte.

Monseigneur d'Orléans a donc eu bien tort, il a mal renseigné ses *gens du monde*, en ne leur disant pas un seul mot des études orientales. Elles viennent de naître, il est vrai, mais, aurore nouvelle, pour nous, elles grandissent à vue d'œil et remplissent déjà de leur éclat les hautes régions intellectuelles.

C'est un monde nouveau et pourtant antérieur à ceux que l'on connaissait. Ses antiques et nouvelles lit-

mières expliquent, en les redressant et les complétant, les anciennes données de l'érudition; elles nous font remonter de deux mille ou quinze cents ans au moins vers l'origine des choses et le berceau du monde : elles en agrandissent les horizons, et le savant M. de Rougé a pu dire avec vérité, en pleine tribune de l'Institut, qu'à elles seules, les études égyptiennes avaient reculé les bornes de l'histoire.

Dans leur ensemble, les études orientales ont non-seulement reculé les bornes de l'histoire, en nous faisant pénétrer dans des temps qu'on ne soupçonnait même pas, mais elles ont élargi les cercles de l'intelligence humaine sans contredire la religion. Le panthéisme était connu avant l'Inde, et il existait aussi bien en Grèce qu'en Égypte, mais non pas avec ce haut mysticisme qui semble porter l'homme vers Dieu, et avoir préparé les voies, quoique d'une manière imparfaite, à la piété contemplative de nos anciens solitaires.

Ces études ont même, pour ceux qui une fois y ont goûté, un attrait égal à leur importance et souvent un attrait irrésistible.

Ce sont là véritablement des études d'hommes riches; car c'est une distinction; tout le monde n'y peut atteindre; les instruments sont chers et fort longs à rapporter autre chose que du plaisir et de l'honneur.

L'Égypte et Babylone, tous les grands centres primitifs des civilisations s'entr'ouvrent et vous invitent. De vaillants pionniers vous ont devancés, la voie est ouverte, le voile d'Isis est soulevé, les hiéroglyphes se lisent et parlent comme le grec et l'hébreu.

La confusion des langues se débrouille à Babel même.

Et, par une sorte de miracle qu'on n'espérait guère, elle a laissé découvrir ses palais, ses arts, ses tours, sa civilisation et lire les caractères cunéiformes de ses briques qu'on avait crus à jamais illisibles.

On commence à les lire aujourd'hui comme les hiéroglyphes, comme *Koua* de Fo-hi.

Soyez bien sûr qu'un homme qui aura une fois fixé les yeux sur ces grands monuments des temps premiers, qui aura baigné son esprit aux fraîches lumières et aux grandes eaux de l'intelligence primitive, est à jamais guéri des vanités de l'oisiveté, de tous les vices qu'elle enfante.

C'est un homme acquis à l'utile, au sérieux, au bien même. Il aura peut-être encore une passion, car il faut peut-être une passion à l'homme, comme un hochet à l'enfant.

Mais ce sera une passion noble qui absorbera les autres et qui, au lieu de le livrer aux misères, l'élèvera aux grandes choses.

Il trouvera sa récompense dans son travail même, et s'il travaille quelque temps dans l'ombre, il peut arriver aussi au grand jour, aux honneurs, comme les Champollion, les Rougé, les Mariette, les Chabas, les Rowlinson, les Oppert.

Chose étrange! M. Bonnetty si iniquement hostile aux auteurs de l'antiquité classique, ne manque pas une occasion, et il fait bien, de signaler *l'importance* et de constater le progrès des études orientales.

Quant à M. Veuillot, quoique plus instruit qu'on ne pense, il fut jusqu'ici trop étranger à ces choses; cependant son intelligence y trouverait une digne pâture, et il commence déjà à mordre assez bien à la poésie bi-

blique et aux prophètes, Isaïe lui a inspiré de beaux vers.

Tant il est vrai que les grandes études feront toujours les grands écrivains et même, par suite, les hommes bons. Rien ne fond à ces hautes lumières, comme la méchanceté, les vices, les misères de l'âme et les roueries de l'esprit. Il y a un avant-goût de béatitude future dans l'étude bien comprise, dans la science bien sentie.

Voilà ce que monseigneur eût pu, eût dû ajouter aux choses qu'il dit à ses amis. D'ailleurs, je le répète, un évêque catholique doit être ami de tout le monde; il ne doit pas avoir plus que le Maître acception de personnes; en parlant des écrivains religieux, il ne devait pas oublier ceux que nous venons de nommer.

Mieux que personne il eût pu leur donner de bons conseils; mais, pour cela, il faut daigner leur parler, leur rendre justice, quoiqu'ils ne soient, hélas! comme tant d'autres, que des écrivains de profession ou des *scribes*.

C'est ainsi que, par une prévention, par une irritation déplorables, on s'imite dans ses défauts, au lieu de se rendre justice et de s'imiter dans ses qualités.

O misères du cœur! ô infirmités de l'esprit! comme ils s'aiment, les chrétiens! et cependant ils devraient comprendre le *sursum corda!* qu'ils chantent si souvent à l'autel.

Et vous, lettrés honnêtes et consciencieux, ayez donc noblement consacré votre vie à l'étude pour l'étude même, et non pour les honneurs, dignités et vanités où

elle peut conduire ceux-là qui savent y joindre ou plutôt y substituer le talent plus effectif de l'intrigue; ayez mené votre vie avec désintéressement; ayez une conduite digne d'un penseur; ayez toujours été fermes dans vos principes; n'ayez jamais reculé devant aucun sacrifice, aucune persécution, aucune souffrance, pour y rester fidèles; n'ayez suivi que votre conscience; n'ayez recherché que le bon et le vrai; n'ayez proclamé, défendu que ce que vous avez cru tel; n'ayez jamais hésité à le proclamer à vos dépens; ayez toujours eu soin de marcher droit devant Dieu; que votre caractère vous ait acquis quelque estime de la part des honnêtes gens qui comprennent et qui ont le droit de juger; ayez quelque valeur, quelque renom littéraire, aux yeux du public impartial et des juges compétents; ayez toujours étudié beaucoup plus que vous n'avez écrit; n'ayez jamais traité un sujet sans avoir lu jusqu'au dernier mot qui le concerne; n'ayez jamais sacrifié à l'esprit étroit des partis; n'ayez point recherché comme bien suprême la partiale et mesquine faveur des coteries, et vous vous verrez insultés en masse par ceux-là même qui devraient vous encourager, vous aider, vous bénir.

Ce n'est pas que l'auteur manque d'un certain talent, ni surtout de mémoire; mais il manque envers tout le corps des lettrés de la convenance dont je ne voudrais point me départir à son égard : ce n'est pas absolument un homme de haine, mais de préjugé et de coterie; il n'est pas d'une nature mauvaise, mais peut-être un peu vaniteuse.

Prélat élégant, mais léger, dites aux vrais *scribes* que ce ne sont pas les philosophes, mais les Pha-

risiens que le Christ veut désigner. Tout l'Évangile est contre eux; eux seuls y sont maudits avec le figuier stérile et le tentateur qui voulait poser le Messie sur le pinacle du temple et lui donner la puissance temporelle sur tous les royaumes de la terre, à condition qu'il se prosternât devant lui et qu'il l'adorât. Adorer Satan pour avoir la puissance temporelle ! le Christ le pouvait-il? Aussi aima-t-il mieux mourir en croix : grande leçon perdue, comme tant d'autres qu'il donna.

APPENDICE

QU'UN AMI LEUR FERME LES YEUX (voir page 146).

Je me suis senti d'autant plus touché en citant ci-dessus les vers admirables et lugubres de Gilbert mourant, qu'il est probable, comme je l'ai dit, que j'aurai son destin.

Oui, après avoir beaucoup travaillé, après avoir connu les hommes les plus renommés de mon siècle, et même des princes; après avoir été jugé capable, dès ma première jeunesse, de seconder et de partager les travaux des génies les plus éminents et les plus difficiles; après leur avoir donné, par dévouement, le temps le plus précieux de ma vie, que j'aurais pu utiliser pour des choses plus agréables et plus avantageuses pour moi; après avoir fait moi-même auparavant quelques ouvrages qui ne sont pas méprisés, qui sont tous épuisés depuis longtemps; après avoir été chargé par un pieux et noble archevêque de rédiger le récit de ses premières visites pastorales dans Paris, et d'y *mettre mon style*, comme il avait la bonté de le dire ; après m'avoir entendu dire plusieurs fois : On n'a pas été juste envers vous ; oui, après tout cela, et pour cela même, je mourrai peut-être où Gilbert est mort, exténué comme Malfilâtre et lui, de la double fatigue du travail et des privations, sans parler du poids de l'âge, que du moins ils ne sentirent pas. Malfilâtre et Millevoye sont tombés à trente-quatre ans, ma voie est plus longue.

Cependant que n'a-t-on pas dit et fait contre moi, soit en public, soit en secret, même à propos de ces *visites pastorales?* Je m'y permettais, il est vrai, comme c'était mon devoir, comme c'est le devoir de chacun, d'essayer de concilier le christianisme et la liberté, ce qui est facile; mais je n'y mêlais pas beaucoup de compliments pour cette réaction soi-disant religieuse, qui était alors dans toute son ivresse et dans toute sa furie.

Il est en Turquie, dit-on, des fakirs, des derviches-tourneurs qui, dans l'égarement de leur tête et dans la frénésie de leur zèle, vont jusqu'à tuer un homme pour plaire à Mahomet; nos fakirs réactionnaires en auraient tué cent pour célébrer leurs saturnales rétrogrades.

Quand ils me voyaient souffrir sous l'oppression, ils me disaient gracieusement: « Oh! ce sera vite fini, vous mourrez bientôt! » On avait déjà eu l'attention de me le faire dire par une de mes proches. Je n'en croyais rien, j'avais pitié de leur grossière cruauté.

On a tué l'archevêque; moi, on n'a fait que me calomnier, me ruiner, me tourmenter de toutes les manières : c'est de la bonté!

On a cru que je mourrais tout seul ou que je perdrais la tête, et l'on a fait tout pour cela. Sans le croire, on a même dit que cela était. Dire d'un homme qu'il est fou, ajoutait-on d'un air fin, ça le trouble, ça peut le rendre fou : on se trompait. Si le cœur a pu être, parfois, atteint, la tête est restée froide et calme pour étudier les hommes et juger les méchants.

Dans leur infortune, les illustres malheureux dont j'ai parlé plus haut eurent du moins ce bonheur de ne point survivre à leurs illusions, et de laisser, par leurs œuvres, quelques étoiles de plus à notre firmament littéraire. Pour moi, j'eus toujours assez peu d'illusions; et j'ai, depuis longtemps, enterré le peu que j'avais; je mourrai comme elles et ne laisserai rien, sans doute, à leur place ici-bas.

Portant toujours sur des sujets élevés, intéressants et neufs, selon moi, mes travaux me plaisent, m'absorbent tout entier, comme en une mer de lait, ainsi que disent les Hindous, et m'empêchent de sentir le temps; c'est même

tout au plus si mes chagrins et mes peines ne se fondent pas en une sorte de mélancolie douce qui a son charme. Il est un temps où le mépris succède à l'indignation, et un temps meilleur où la pitié succède au mépris. Les hommes sont si petits, et leurs défauts sont si grands !

J'étais trop occupé, trop impatient de savoir, étant jeune, pour me livrer à ces mélancolies banales, dont tant d'autres ont fait parade et marchandise.

C'est dans un âge avancé que les ennuis et les peines sont venus; mais ils ont trouvé mon préservatif ordinaire : le travail, la religion et la philosophie. C'est le crépuscule du silence et de la nuit, mais ce crépuscule n'est pas sans douceur, et il peut durer, pour une vie laborieuse, plus peut-être que pour des jours sans nuage.

Cependant ma nuit dernière viendra bientôt : je mourrai du premier de l'an à Pâques, et parfois déjà, au lieu de le craindre, je sens comme une sorte de besoin du dernier sommeil. Vivant pauvrement et travaillant beaucoup, il me reste peu de vie et de force en moi; je puis tomber d'un jour à l'autre ; mais dans le cœur et dans la tête, tout est encore en sa vigueur première et dans un calme plus grand que jamais; jamais, Dieu merci, je n'ai plus facilement travaillé ; jamais les idées moulées dans leur expression ne me sont venues plus à souhait. C'est quelque chose qui coule d'en haut et de soi, comme ces nébuleuses que les forts télescopes voient descendre en tournoyant du fond des abîmes de l'Empyrée, vers notre planète ou quelques autres étoiles.

Notre âme n'est-elle pas une sorte d'étoile ou de nébuleuse aussi, et ne remontera-t-elle pas d'où la lumière nous descend? Je me plais à cet espoir, et j'attends; mon âme est en paix et ma conscience en plein calme.

C'est un grand don de Dieu que cette paix de l'âme dans les peines et les privations de la vie. Ma reconnaissance ne cesse de l'en remercier.

Du fond de mon isolement, j'adresse mon hymne à ce consolateur lumineux, comme le solitaire des Thébaïdes lui adressait le sien des profondeurs du désert, et le solitaire indien du sein des étangs et des bois

sacrés, quand l'aurore revenait lui révéler les choses et remplir les cieux.

Et pourquoi m'attrister de ma fin probable, au milieu des pauvres, si, malgré mes efforts, je ne la puis conjurer? J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai travaillé sans cesse.

Si la malveillance et l'injustice m'ont frustré du fruit légitime de mes travaux, si je n'en ai pas obtenu et si je n'en obtiens pas une rémunération suffisante, je n'ai plus qu'à me résigner. Je mourrai comme Gilbert, sans qu'un *ami me ferme les yeux*: j'en mourrai plus tranquille. On regretterait un ami bon; quand on ne laisse rien de tendre après soi, on s'en va sans regret; on retourne à Dieu plus volontiers.

Ame fatiguée, mais ardente et toute frémissante encore des maux et des iniquités de la terre, combien tu aimeras à te plonger, à te perdre en son sein ! et combien il t'en coûterait peu de prier pour tes ennemis et tes persécuteurs, s'ils étaient sensibles à une prière, et s'ils n'étaient perdus corps et âme dans les passions, le fanatisme et les intérêts de la terre ! Ce ne sont pas des prières qu'il faut à ceux-là; pour les uns, c'est du pain et du vin; du vin et des filles; *panem et circenses!* comme disait le Romain avili; pour les autres, ce sont toutes les jouissances de la fortune, du pouvoir et de la méchanceté. C'est pour cela qu'ils s'agitent, c'est pour cela qu'ils calomnient, c'est pour cela qu'ils oppriment.

Pourquoi donc me plaindrais-je de mourir à côté du travailleur pauvre ? Ne l'ai-je pas toujours aimé ! N'ai-je pas toujours écrit en sa faveur?

Ce ne sera pas un fainéant qu'il verra expirer par sa faute auprès de lui; j'aurai autant ou plus travaillé que lui-même, et si le fruit n'a pas répondu à la peine, c'est bien la faute de quelques-uns, mais non la mienne.

Cependant il me restera quelque ressource, et je n'aurai point à manger gratis le dernier morceau de pain de l'indigent.

Je ne demanderai donc à l'hôpital, ce caravansérail du grand voyage, qu'une cellule et un grabat. Si l'on veut j'y ferai même porter le mien, et je l'y laisserai pour re-

cevoir les littérateurs laborieux et malheureux comme moi.

J'en ai déjà parlé à un excellent docteur de mes amis et premier médecin d'un hôpital grand et neuf, sur les hauteurs nord de Paris. C'est lui qui a si bien accueilli, si bien traité l'honnête, le savant, le sage, le courageux, l'infortuné Bordas Dumoulin. Je lui ai demandé sa place dans ses soins et dans son asile.

Il ne croit pas à ce qu'il veut bien appeler ce *malheur;* mais, dans tous les cas, il m'a promis.

Me voilà donc sûr de mon dernier asile, et je suis tranquille de ce côté. On meurt plus doucement auprès d'un homme qu'on estime.

Le peuple, à tort sans doute, a horreur de l'hôpital, et je le conçois; il n'y va qu'en désespoir de cause, et, quand il y entre, il croit entrer dans sa tombe, dans une sorte d'abattoir et de voirie prolétaires, d'où l'on ne revient pas: il semble laisser toute espérance sur ce seuil hospitalier, comme sur celui de l'enfer.

—Vous y trouverez des remèdes, lui dira-t-on.

—On meurt, répondra-t-il, mais on ne guérit pas à l'hôpital.

Le vrai lettré, le penseur indépendant, a généralement tant à souffrir ici-bas, qu'il devrait être plus philosophe et montrer l'exemple.

Et pourquoi craindre de mourir à l'hôpital, quand on a tout fait pour l'éviter, et quand on n'y tombe que pour avoir été fidèle à ses principes et à sa conscience? La vie vaut-elle qu'on lui sacrifie ces saintes choses? La vie est-elle assez longue pour qu'on ne puisse pas se condamner à souffrir un peu pour le devoir et pour la dignité humaine?

Travaillons donc, amis, ou, s'il n'est point d'amis pour le pauvre, je dirai frères; car, si la volonté seule fait des amis, la nature et le bon Dieu font des frères; autant d'hommes, autant de frères, quoi qu'on en ait;—frères, dirai-je donc, travaillons de toutes nos forces, de tout notre cœur; puis, s'il le faut, souffrons et sachons mourir à l'hôpital, pour mourir irréprochables dans nos principes et dans nos convictions. Proclamons hardiment ce que

nous croyons la vérité, et, loin de nous laisser intimider par la gueule de la bête, prenons courage à la vue de Prométhée et de son vautour, de Socrate et de sa ciguë, du Christ et de ses clous.

Presque tous nos pères, dans les choses de la pensée, ont été martyrs, et ils ont parlé; leur tombe prophétise; écoutons-la. Nous n'avons à craindre, nous, que la persécution, la calomnie et la misère; pourquoi donc reculer? *Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.*

La perspective n'est pas gaie, je le sais, et la voie est douloureuse! mais si on la suivait virilement, résolûment, d'autres que nous finiraient par s'en inquiéter. Non pas qu'on fût sans plaisir de voir finir là les lettrés, car on ne serait pas fâché de les détruire, mais on pourrait craindre l'opinion.

Quant à moi, pourquoi craindrais-je d'être jeté même à la voirie, puisque les forts me jettent à leurs chiens? Pourquoi me désolerais-je de tomber du dortoir commun à la fosse commune, puisque j'ai toujours aimé l'égalité? Les hommes ont voulu m'en punir, le Dieu juste ne m'en punira pas; il me dira : « Tu as eu raison, et tu as souffert « pour ma vérité. »

Là enfin, je pourrai me reposer, je dormirai confondu avec mes frères, pour lesquels j'ai plaidé et sacrifié mon petit patrimoine. Par là, tout sera logique, tout sera bien, et la fin répondra au commencement.

Mes ennemis en riront? Peu m'importe; je ne les entendrai plus; — pas plus que je n'y prends garde aujourd'hui. Ils battront des mains sur ma large fosse, en disant, par une dernière insulte : « Nous savions bien que nous l'aurions mis là! » Peu m'importe encore, je ne sentirai plus la pauvreté; j'aurai assez de terre pour moi, et j'y dormirai aussi bien qu'eux dans leurs monuments, s'ils en ont.

D'ailleurs, peut-être ne les en félicitera-t-on pas autant qu'ils le pensent. Peut-être leur cri de joie leur portera-t-il moins bonheur qu'ils ne l'espèrent : la mort est grave; elle fait réfléchir les indifférents même, en leur révélant bien des choses, en leur faisant voir le revers de

la calomnie. A moins qu'il ne continue d'être trompé, le public est juste pour celui qui n'est plus.

Je suis donc résigné ; mais, je l'avouerai, j'eusse aimé mieux mourir dans un coin, et avoir ma tombe à part, comme j'ai eu ma vie.

Mais c'est là un vain désir. Nos ossements seront-ils plus immortels que nous? Ne finiront-ils pas par se mêler et se confondre avec les autres, et même avec les pierres et la terre, d'où ils sont sortis?

Ne nous en préoccupons donc pas tant que de la partie de nous qui ne doit pas rester sur la terre, mais remonter vers les demeures de l'esprit.

Autrefois, on trouvait des âmes sympathiques, bienveillantes et secourables. Malfilâtre mourut recueilli et soigné par une noble femme à laquelle il devait : c'était une dame Delanoue, tapissière, dont le nom doit être conservé pieusement dans le martyrologe des lettrés.

Aujourd'hui, on ne trouve plus que des ennemis, qui vous ôteraient plutôt votre dernier morceau de pain, que de vous en laisser gagner; des fanatiques et des envieux qui n'entendent pas que vous viviez, ni même que vous pensiez d'après votre conscience et d'après Dieu, mais d'après leurs intérêts, leurs passions sacriléges, et qui, sous le masque du zèle, vont vous calomnier et vous nuire partout, jusque dans le sein de votre famille.

Tandis que vous êtes ici à défendre les vrais principes, ils diront là-bas que vous *tournez mal*, et, tout en vous calomniant, ils vous écriront qu'ils *prient* pour vous.

Ils abuseront de la confiance d'une sœur trop crédule, quoique avertie, pour s'emparer de vos lettres les plus inviolables, les plus sacrées, des lettres de subrogé-tuteur à ses pupilles, ayant pour but de protéger leurs intérêts contre les coureurs de testaments.

Vous croirez ces lettres restées à leur adresse, et vous apprendrez qu'elles ont été prises et communiquées à vos ennemis qui, en venant à Paris, s'en serviront pour

fournir matière à leurs artistes en calomnies et en diffamations romanesques et dramatiques. Vous reconnaîtrez vos expressions dans leurs sales diatribes.

Judas vendit son maître pour trente sols d'argent; d'autres vendent des chrétiens et des secrets de famille pour un dîner de château, pour un sourire de gentillâtre; ils égayent la table aux dépens d'un absent, et même un peu de sa sœur, qu'ils trompent comme ils veulent.

C'est une digne créature, mais trompée, infatuée, ni plus ni moins que madame Pernelle et le brave Orgon dans Molière. C'est absolument la même chose, les mêmes dispositions, la même humeur montée et soigneusement entretenue. Inutile de parler, on s'emporterait sans entendre; rien ne serait écouté sur le saint homme, et tout ce qu'il dira sera cru entièrement, aveuglément.

Le moindre doute vous ferait traiter comme madame Pernelle et Orgon traitaient tous leurs proches, jusqu'à ce qu'une cruelle évidence vînt leur ouvrir les yeux.

Ici tout est réglé, nul n'interviendra, l'évidence ne se fera pas, les yeux ne s'ouvriront pas.

Si quelques dévotes sont riches, tous leurs parents ne le sont pas, et leurs pauvres héritiers viendront peut-être tendre la main et demander l'aumône à la porte de ces mêmes maisons, bâties des dons de leurs pieuses parentes, qui n'ont rien eu pour eux, qui ont tout donné à l'étranger, et cela pour un luxe inutile. C'est ainsi qu'on en a vu d'autres, et qu'on en verra encore venir demander un morceau de pain et recevoir tout au plus une écuellée de soupe à la porte des couvents qui étaient la propriété de leur famille.

Quant à ses lettres, ce n'est pas que notre écrivain craigne qu'aucune de celles qu'il écrit devienne publique, mais au moins devraient-elles être publiées telles qu'elles sont, et non falsifiées, empoisonnées par la haine et la calomnie.

Si l'on a prétendu le faire repentir d'avoir écrit ainsi, on s'est trompé : il ne saurait se repentir d'avoir fait son devoir, ni d'avoir veillé aux intérêts de ses neveux et nièces, alors orphelins et mineurs, que la loi lui confiait.

S'il y a peu réussi, ce n'est pas sa faute : une influence ennemie le contrariait. Lorsqu'il fallait la signature du subrogé-tuteur pour légaliser certains actes, on ne lui en écrivait que lorsque tout était réglé , et qu'il n'avait plus la moindre observation à faire.

On poussait même une parente à lui écrire contre certains pupilles qu'on n'aimait pas, parce qu'ils s'apercevaient des ruses et de la malice du renard.

« Ne leur écrivez pas, disait-on, ça les rendrait encore plus orgueilleux, et ils en seraient moins traitables. Sans l'orgueil, tout serait assez bien. »

Le tuteur ne pouvait reconnaître là le langage d'une tante; d'ailleurs il ne pouvait ignorer qu'elle ne pensait plus par elle-même.

De l'orgueil! Et comment en auraient-ils eu, les pauvres enfants? Pour avoir un oncle pauvre, persécuté, calomnié, et qu'on essayait d'achever de ruiner sous leurs yeux!

Tout ceci se rapporte à une cause plus grave, aux opinions de l'écrivain.

Ayant toujours été libéral, il fut appelé, après la révolution de 1848, dans son département, par quelques-uns des principaux propriétaires du pays pour y fonder un journal en même temps ami du bon ordre et de la liberté nouvelle.

Il s'y rendit, quoiqu'on lui proposât aussi à Paris la direction d'un journal bien plus avantageux, et il intitula la nouvelle feuille : la *Concorde du Morbihan.*

Vannes, chef-lieu du département, ville de neuf ou dix mille âmes, comptait déjà deux journaux.

La nouvelle feuille ne tarda pas néanmoins à se faire une place.

Ses compatriotes vinrent à celui qui était venu pour eux de si loin. Quelques articles, qui seront reproduits plus tard, furent l'objet d'une attention particulière :

« Il entraînerait le pays, s'écria la réaction, qui, n'ayant plus peur, commençait à relever la tête et à se faire menaçante; il faut le *déraciner.* »

Voici ce qu'on entendait par là. L'écrivain-journaliste avait, depuis quelques années, emprunté six mille francs sur une assez jolie petite propriété qu'il avait au pays. Le notaire qui lui fit ce prêt était un brave homme. Il dit à l'emprunteur : « Puisque vous me chargez de toucher votre fermage, les intérêts seront régulièrement payés, et il y aura du reste. Cela étant, vous pouvez être tranquille, les fonds ne vous seront pas redemandés : vous rendrez quand bon vous semblera. »

Au retour de l'écrivain en Bretagne, en 1848, le notaire était mort, et sa veuve, disait-on dans la ville, n'était pas heureuse, ne dormait pas bien quand elle n'avait pas fait du mal à quelqu'un.

Cependant elle écrivit d'elle-même au journaliste nouveau-venu, que les intérêts étant bien payés, elle ferait comme son mari et ne redemanderait pas ses fonds. D'ailleurs, disait-elle, je n'en ai pas besoin. La lettre était sur papier festonné et dentelé fort coquet.

Ce fut alors que parurent les articles dont il a été question ci-dessus, et que les meneurs de la réaction vinrent pousser la veuve à redemander ses fonds, bien persuadés que l'écrivain, ne pouvant pas payer, serait obligé de vendre. Or, vendre en ce moment-là, c'était vendre à vil prix, c'était donner, et se ruiner, par conséquent.

C'est ce que voulaient ces amis de la famille et de la propriété. Ils croient toujours que c'est un bien de dépouiller, de ruiner les personnes qui n'ont pas l'avantage d'être des leurs, tout en criant que c'est eux qu'on veut dépouiller.

En dépit de sa parole et de sa lettre, la créancière s'empressa de se ranger à ce beau projet. Huit jours après avoir écrit qu'elle n'avait pas besoin de ses fonds et qu'elle ne les redemanderait pas, elle les demandait fort vivement.

Son homme d'affaires, ex-maire de Vannes, je crois, et avocat honnête, s'étonnait un peu de cette contradiction si prompte et si dégagée. « C'est moi-même, disait-il au journaliste, qui vous ai écrit la première lettre, sous la dictée de votre créancière et dans son cabinet. Tenez-vous-y, ajoutait-on, et refusez de rembourser pour le mo-

ment; ce serait donner au lieu de vendre; ce serait vous ruiner; elle ne peut vous y forcer. »

D'autres hommes de loi en disaient autant et s'en étonnaient, ou plutôt ne s'étonnaient de rien de la part de cette femme riche et de ses pieux conseillers.

De leur côté, les propriétaires fondateurs du nouveau journal firent une démarche qui les honora; ils vinrent trouver le rédacteur et lui dirent : « Si vous voulez, nous allons nous substituer à votre lieu et place; nous payerons votre dette, et vous vous en acquitterez envers nous, en continuant de faire le journal. »

Le rédacteur en fut touché ; mais, voyant déjà qu'il ne pouvait faire le journal à son gré, et ne pouvant à aucun prix s'engager à écrire contre sa pensée, il remercia et se résigna.

On insista, en disant : « Nul ne peut vous contraindre à payer en ce moment; laissez votre créancière vous faire un procès, si elle le veut; elle en sera pour sa honte et ses frais. Nous nous chargeons de l'affaire [1]. »

— Non, répondit l'écrivain, la coterie réactionnaire veut me ruiner, parce que j'ai fait quelques articles qui, sans attaquer personne, ont eu le bonheur de plaire au public de mon pays : Eh bien ! soit. Je dois et je ne chicanerai pas. Je me laisserai dépouiller devant ce public pour avoir osé défendre ses intérêts : il jugera entre l'intrigue et moi.

Et le lendemain le journaliste dévoué afficha lui-même sa propriété en vente dans son journal.

Il souffrit peu pour lui-même de ce dur sacrifice; s'il fut ému, ce fut en pensant qu'il ne pourrait pas conserver à ses neveux ce morceau du vieux patrimoine des ancêtres; ce fut surtout en décrivant ce domaine comme ayant de belles eaux et comme étant situé sur une colline isolée, en pente vers le midi, car c'était là ce qui en faisait le plus grand charme à ses yeux.

[1] J'ai encore les lettres des hommes de loi où se trouvent ces paroles, et l'honorable M. Édouard Dentu, mon éditeur, les a vues, comme tant d'autres lettres, qui constatent l'authenticité de mes diverses assertions. Il les a même entre les mains : elles lui appartiennent.

Le fermier payait mal, n'étant pas surveillé, mais au moins il s'enrichissait; c'était la consolation du propriétaire.

Ainsi le journaliste libéral se trouvait pris d'un côté par des fermiers peu fidèles, et de l'autre, par une créancière impitoyable et peu délicate, se démentant et violant sa parole au gré de ses conseillers, et du jour au lendemain.

Et l'on dira encore que ce sont les républicains qui ont tout pris; dites plutôt que ce sont eux qui ont tout perdu, et qu'ils ont été presque partout les victimes de leurs intentions bienveillantes et de leurs généreuses pensées.

Les amis de la liberté n'ont fait de mal à personne, et qui ne leur en a pas fait? S'en trouve-t-on mieux?

L'annonce de la vente de la propriété du journaliste dans son journal même, après ses articles goûtés, parut causer une sensation pénible. On savait d'où venait le coup : et il y eut un silence; personne ne se présentait pour acquérir et chacun disait : « Ce n'est pas le temps de faire « vendre. »

Enfin un receveur des contributions se présenta et il eut la terre pour ce qu'il voulut, pour ce qu'il en offrit, puisqu'il était seul.

Voilà ce que les *honnêtes gens* appelaient *déraciner* le journaliste.

S'il avait voulu, ils ne l'eussent pas déraciné du tout, car teur conduite était hautement improuvée. S'il faut maintenant payer la vérité de sa fortune, disait-on, comment exister sans tromper et mentir?

Aujourd'hui, le journaliste ne rencontre pas un compatriote qui ne lui dise : « Si vous reveniez au pays, vous y seriez reçu à bras ouverts. »

Ils oublient que, dans son pays qu'il a toujours aimé, qu'il aimera toujours, l'écrivain n'a plus où reposer sa tête. Autrement il irait, car les afflictions de sa famille l'appellent, car il est fatigué du long travail qu'il termine, et la mer de Billiers va être si rafraîchissante et si belle sous le soleil du printemps [1] !

[1] Ceci s'écrivait à la fin de l'hiver dernier, 1864.

En attendant. le journaliste *déraciné* ne pouvant faire le journal selon ses idées, et ne voulant pas en fonder un nouveau avec d'autres propriétaires qui le lui proposaient, donna définitivement sa démission de rédacteur en chef qu'il offrait depuis longtemps.

On refusa d'insérer sa lettre de démission, disant qu'elle ferait tomber le journal. Quoiqu'il eût droit à cette insertion, le *déraciné* se résigna encore; il consentit même à donner quelques feuilletons sur les origines religieuses du Morbihan, pour n'avoir pas l'air de quitter trop brusquement le journal et pour faire voir aussi qu'un ami de la liberté, quoique dépouillé, calomnié, persécuté, n'est pas ennemi pour cela de la véritable religion.

Pour lui réclamer ses fonds, sa créancière avait mandé chez elle le journaliste. Il s'y rendit et trouva une petite femme grise et maigre qui répondait parfaitement à l'idée qu'on lui en avait donnée : elle lui fit peur. Ce n'était pas des nerfs, c'étaient des cordes tendues qui tiraillaient sa figure sèche : elle se vantait de sa fortune en détruisant celle d'autrui : elle était à plaindre en sa dureté.

Pauvre femme! disait-il tout bas, elle doit être méchante, en effet. Il écouta tout, mais resta muet et ne dit mot. Il n'y avait rien à dire, et il n'est pas de ceux qui aiment à perdre des paroles.

Elle était alors en train, je crois, de marier sa fille avec le fils d'un financier du pays : l'exécution d'un journaliste était-elle une réjouissance de plus pour la fête, un beau bouquet de noce? On le croyait peut-être.

Cependant ce bouquet n'a pas absolument porté bonheur. Le financier, m'a-t-on dit, a fait faillite, entraînant dans sa chute les économies d'une foule de pauvres gens trop confiants.

Des journalistes plus complaisants peut-être que n'eût été le *déraciné* vantèrent fort son *dévouement* en cette affaire.

Cependant il aurait bien su conserver quelque chose, s'il est vrai, comme on me l'assure, qu'il peut encore se donner un logement de dix mille francs à Paris.

Celui du journaliste « déraciné » n'est guère que du trentième de ce prix ; mais s'il a été dépouillé, il n'a dé-

pouillé personne; nul domestique, nul ouvrier, nul petit propriétaire, nul père de famille n'a à lui réclamer l'espoir de sa vieillesse, ni le pain de ses enfants.

C'est ainsi que les écrivains, si souvent calomniés par certaines gens, ne font pourtant aucun mal, et sont presque toujours autant de victimes.

Le public pour lequel ils travaillent ne s'en apercevra-t-il jamais?

Libre de tous ses engagements, l'écrivain revint à Paris après quelque séjour au foyer de sa sœur.

C'est là, c'est dans cette maison des aïeux, maison en pierre de taille et de granit, sous le grand manteau et devant le grand feu de la vieille cheminée, qu'il fit, en guise d'adieu à son *doux* pays, les articles que nous avons promis de citer plus tard et qui lui coûtèrent son domaine.

C'est par ce coup de maître que ses ennemis ont commencé, ou plutôt redoublé contre lui ce travail de destruction, de mensonge et de calomnie qui s'est étendu jusque dans sa famille et qui ne se borne pas là.

Ce n'est pas que ses ennemis lui en veuillent, car il ne leur a nui en rien, ni à eux ni à personne; mais il est des gens de *loisir* pour qui c'est un amusement que de faire du mal à autrui; ils le disent eux-mêmes; c'est sans haine, et pour le plaisir de la chose. Il en est d'autres qui croient que c'est œuvre pie de ruiner et de persécuter par tous les moyens possibles ceux qui ne plient pas sous leur joug.

C'est ainsi qu'il entendait les meneurs de la réaction s'écrier dans toute la contrée : « Qu'on ne reconnaisse aucun lien de famille, ni de sœurs, ni de frères; il ne faut rien épargner. » Et voilà les pieux sauvages qui accusaient les hommes de la liberté, de l'union fraternelle, de troubler la société et d'en vouloir à la famille!

O fanatisme! jusqu'à quand tromperas-tu les hommes et les conduiras-tu à la dégradation et à la perdition, comme un vil troupeau qui t'appartient et ne doit pas t'échapper?

C'était au point qu'en revenant dans son Armorique, l'écrivain qui sortait de ses études orientales, se crut dans l'Inde, en ces temps affreux où, pour écraser la réforme alors bienfaisante de Bouddha, les prêtres idolâtres, les brahmanes s'écriaient aussi : « Que des sommets de l'Hymavat, blanchis de neige, jusqu'au pont de Lanka (Ceylan), on extermine les bouddhistes ! »

Les bouddhistes furent exterminés : et leurs odieux bourreaux jetèrent l'Inde entière en ce marasme de faiblesse et de servitude qui l'a détruite, et livrée tour à tour au fer des Grecs, des Persans, des Arabes, des Mongoles, des Portugais, des Anglais.

Voilà le bien que ces gens-là font au monde, à leur patrie surtout. Ils la troublent, ils l'aveuglent, ils la brisent, ils la dévorent, et ils disent qu'ils la conservent. Quand ils ne peuvent plus la conserver, ils la trahissent, ils la jettent en proie au premier conquérant qui en veut, pourvu qu'ils en aient encore leur part.

Si un pays tout entier finit par fléchir sous cette action subversive, sous ce travail de ruine, que sera-ce donc pour une existence particulière, pour une existence littéraire surtout, la plus délicate et la plus facile à briser quelquefois?

Ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est donc pas qu'il y ait des écrivains indépendants et courageux dans la peine, c'est, au contraire, qu'ils ne soient pas tous réduits à la dernière extrémité et ne meurent pas tous à l'hôpital ou sur la borne.

Si tout semble aujourd'hui se calmer un peu, c'est qu'on ne peut plus rien ; l'intention reste la même, et l'on n'acceptera et l'on ne se servira de la liberté que pour détruire, si on le peut, la liberté et les amis de la liberté.

Il est des gens qui ne sauraient être sincères et qui ne cherchent jamais qu'à trahir, à ruiner ce qui les protége et ce qu'ils ont accepté.

Grâce à Dieu! me voici donc à la fin de ces débats longs et pénibles; si parfois j'ai été vif, j'ai dû l'être : j'avais à défendre des hommes et des choses respectables et pour cela même indignement attaqués.

Mais quiconque me lira pourra me rendre au moins cette justice, que loin d'essayer de porter atteinte à la vie privée de mes adversaires, je ne les ai discutés que sur leurs textes signés, publiés par eux, et lancés par conséquent dans le domaine public de la discussion.

S'ils me répondent par de bonnes raisons, je les reproduirai fidèlement. Si ce n'est que par des injures, ou par des moyens violents et odieux, je les dédaignerai.

Ma discussion a donc été et sera régulière et loyale : je n'ai prêté à personne des pensées, des intentions, des actes, qui ne sont pas les leurs. Je me suis abstenu de l'apparence même de toute calomnie comme de la plus lâche des bassesses.

Je ne trouble pas le bon ordre, je respecte les lois, je ne cherche querelle à personne, je n'attaque pas, je ne fais que défendre, défendre des morts dont les œuvres, pour notre honneur et notre bien, vivent et

brillent encore parmis nous, mais dont la bouche est liée maintenant par ce silence invincible, qui, tôt ou tard, nous saisira tous et nous laissera en proie aux dents des vivants.

Serions-nous fâchés alors d'avoir sur terre une voix amie, si faible qu'elle fût? La force peut m'écraser, sans doute, mais elle ne me fera pas repentir. Le combat de l'idée est le plus dangereux des combats; je n'affecte point de le chercher, mais on ne peut pas non plus le fuir toujours.

Ce n'est pas que j'aie jamais ignoré qu'en me voyant faire mon devoir et venger, comme j'y étais obligé, un homme illustre, des morsures envenimées de la calomnie, la bête immonde ne s'empressât de se ruer sur moi. Peut-être a-t-elle déjà pressenti cet ouvrage. Qu'elle vienne donc! qu'elle secoue ses ordures et fasse vomir encore ses gargouilles; j'ai le droit de la mépriser.

Non-seulement j'ai défendu, j'ai vengé M. de Chateaubriand; j'ai défendu, j'ai vengé même quelque peu le corps entier des véritables lettrés. Je ne demande pas qu'on me le rende : permis même aux indignes de cet illustre corps de continuer de me jeter leur boue; les plus gentils hommes comme les plus belles filles ne peuvent donner que ce qu'ils ont.

Les odieux portraits qu'ils voudraient forger pour autrui resteront sur leur face; ce sont les leurs : ils savent bien qu'appliqués à d'autres ils n'ont rien que de faux et donnent lieu de craindre que ceux qui ne broient que du noir, qui ne tracent que des caractères viles, ne soient des âmes viles.

Souvent la malveillance va plus loin : prenant ses inspirations aux lieux qu'on ne nomme pas, elle a pour hypocrène la bouteille, et pour muse la prostituée, dont elle se fait le secrétaire.

Tout le monde sait assez que, loin de ressembler en rien à ceux auxquels on les voudrait appliquer, ces ignobles caricatures n'en représentent qu'absolument le contraire. Mais n'importe ! tout cela n'en vaut que mieux, si par là on parvient mieux à nuire : c'est faire du mal, c'est nuire que l'on veut : c'est pour cela qu'on semble né, c'est par cela que l'on vit. Le juste nous importune, le juste nous prise peu; opprimons-le : *Opprimamus justum, quia contrarius est nobis.*

Vous n'aurez pas un vice ; on vous les prêtera tous, et ceux-là surtout dont vous n'avez pas d'idée, que vous ne comprenez même pas.

En attaquant, à faux, le prince de l'éloquence du pays le plus éloquent de la terre, Eschine, vendu au roi de Macédoine, qui, avant de l'écraser, voulait diviser, agiter et troubler la Grèce, montrait au moins quelque talent. En traînant sur ses tréteaux le sage des sages pour le livrer à la ciguë d'Anitus, Aristophane non moins vénal, non moins infidèle aux plus chers intérêts du peuple de Minerve, savait joindre aussi quelque mérite, quelque élégance à la calomnie.

La calomnie, de nos jours, n'a ni moins de zèle, ni moins de salaire, mais elle a moins de parure : elle n'est pas belle. Ses œuvres lui ressemblent ; elles sont hideuses.

En effet, tout cela est hurlé, bâclé d'un ton et d'une manière qui ne sont d'aucune langue, d'aucune civilisation, d'aucun monde. En serions-nous donc arrivés

à avoir des théâtres d'où, comme de citadelles privilégiées, on tirerait à mitraille de boue sur les citoyens inoffensifs qui passeraient! *O tempora! O mores!* s'écriait le grand consul, victime aussi de la calomnie, de la persécution et de son amour pour la justice et la liberté. — Oui, *O tempora! O mores!* et il y a une censure! et il a une police protectrice!

Ces demeurants de la cour des Miracles et des bandes du grand Coïre, ces truands de la plume, cette ribaudaille des lettres attentent non-seulement aux personnes, mais aux familles mêmes; ils insultent les mères les plus pures, les plus bienfaisantes, les plus estimées et vénérées de tous ceux qui les connurent. Ils n'en ont donc pas de mères, ceux-là? Ou bien ils sont nés dans quelque caverne d'une louve mâtinée d'hyène et de chacal!

En temps ordinaires, ces excès odieux, ces débauches de malveillance, nuiraient à la calomnie elle-même; mais il en est d'autres, à ce qu'il paraît, où plus une chose est ignoble, stupide, inique, et mieux elle vaut.

Jamais encore dans notre pays on n'avait vu tant de scandales de ce genre. Cette fabrication de fausse monnaie passe à l'état d'industrie et d'entreprise commerciale.

« Le calomniateur, dit Voltaire, est un assassin, et la calomnie s'adresse de préférence aux hommes de mérite. » Oui, et cela est devenu une spéculation, une ressource, un gagne-pain, un état de vie pour qui ne peut s'en donner d'autre. Aussi, jamais ne fut-elle plus cultivée et ne fit-elle mieux ses affaires. L'homme inoffensif et laborieux, qui ne s'occupe de personne, verra ces sortes de praticiens toujours occupés de lui.

En prédisant à son pays de beaux règnes qui ne vinrent point, Virgile s'écriait :

Occidet et serpens et fallax herba veneni.

Désormais le serpent ne crève plus : il engraisse, et l'herbe menteuse du poison foisonne et fleurit.

Le bourreau n'a que quelques valets, la calomnie en a cent : c'est que ce dernier métier vaut mieux que l'autre, quoique moins honorable. L'envie et la médiocrité la plus infimes trouveront là de l'emploi. Mettez des êtres grossiers et méchants, remplis de besoins, vides de tout le reste : incapables de rien faire de bien et d'utile, ils feront le mal, ils se mettront aux gages de la haine, de toutes les passions mauvaises ; ils feront de la calomnie, ils se jetteront sur le faible, ils outrageront la vieillesse, ils feront le coup de couteau comme les *Bravi* de Venise, ils entasseront des horreurs, et sur le tas, ils feront le *jocoso* pour l'édification du peuple ; par toutes ces industries, ils parviendront à gagner leur pâture : c'est tout ce qu'il leur faut.

Pauvres pourceaux ! mieux vaudrait aller chercher la glandée dans les bois : elle serait pure au moins, et l'on n'aurait pas besoin d'empoisonner les multitudes ignares, pour pouvoir déjeuner à la fourchette, et se soûler au dîner.

Plus les gens auront une vie notoirement sérieuse, régulière, occupée, austère même, plus on s'acharnera sur eux, plus on s'appliquera à les défigurer, à empoisonner tous leurs actes. Ils se coucheront fatigués du travail sous la protection de l'estime publique qu'ils

méritent, et ils pourront se réveiller au bruit des meutes de la diffamation et de la calomnie.

Vous ne saurez même pas d'abord ce que signifient ces bacchanales, on n'a pas plus le temps que le goût de lire leurs élucubrations que de suivre leurs intrigues qu'ils avouent eux-mêmes être *infernales*, quand ils contemplent leur œuvre et s'éprennent d'admiration pour elle. Ce n'est que par des rumeurs vagues et isolées que vous pourrez en deviner quelque chose au sein de votre studieuse solitude, et en dire un mot en passant, tout en continuant de vaquer à des travaux meilleurs.

Les diffamateurs eussent été délateurs à Rome; mais comme le gouvernement français n'est pas meurtrier, ils ne peuvent plus que diffamer. Ne pouvant plus faire couper des têtes, ils tâcheront de les souiller.

Comment donc faut-il vivre, si une vie modeste, laborieuse, éloignée de tout désordre, ne peut vous garantir des attentats incessants de ces gardeurs de grands chemins littéraires? Ils en veulent à votre bourse, à votre honneur, à votre existence tout entière? Il y a gageure faite, au sein de l'orgie, de ruiner l'un et l'autre. Ils sont une bande contre un seul; il y a plus de vingt ans qu'ils le poursuivent, que leur dent et leur bave sont sur ses talons : c'est la conspiration de la bêtise et de la méchanceté contre le faible, contre le travail et l'intelligence. Il en est qui sont morts à la tâche, de ce même venin rentré dont ils ont vécu; mais pour changer de cavalier, et même de caissier, la calomnie ne chôme pas; elle prend des chevaux de renfort : quelques-uns tombent, d'autres les remplacent; et l'œuvre d'iniquité con-

tinue et redouble. Ils se passent le couteau-poignard, comme ces coureurs de Lucrèce qui, en fuyant du berceau vers la tombe, se passent le flambeau de la vie.

Ce n'est pas que les succès des œuvres de la calomnie soient aussi grands qu'elle s'en vante; loin d'être naturels, ils sont factices presque toujours : on les élabore dans des comités à part, et l'on arrive à constituer une claque en grand pour compléter l'illusion. Aux journaux qui en parlent, et la manière dont ils parlent, on devine même d'où cela vient.

Oh! que Béranger, qui en savait aussi quelque chose, avait bien raison de dire à son ami Savinien Lapointe :

« Et surtout gardez-vous de la basse littérature! » Je l'ai entendu parfois ajouter : « Et de ses directeurs. »

Profanant l'art, peut-être forcément, de soi-disant artistes les seconderont.

L'artiste antique, l'artiste d'Athènes, qui n'était pas seulement une machine à paroles et à grimaces, mais un homme, un homme libre, refusait de jouer les indignités du vénal Aristophane contre Socrate; et le comique vendu aux ennemis des sages et de la liberté se voyait réduit à prendre lui-même le masque, à monter sur les planches et à jouer, comme il pouvait, ses comédies calomnieuses et homicides. Il tenait à gagner son salaire et à complaire aux Trente qui tenaient Athènes asservie et qui en abattaient les têtes de pavots, c'est-à-dire les têtes distinguées, comme le firent Tarquin au commencement et les Césars à la fin de Rome.

Il est des comédiens français qui ne sont pas comme les artistes d'Athènes : quand ils n'ont pas sous leur dent

canine quelque homme sérieux ou libéral, il semble qu'ils aient faim. Si tu ne peux gagner ta vie qu'en t'escrimant à ronger l'honneur d'autrui, eh bien ! mange, malheureux ! tu ne mangeras pas tout ; ce sera alors que tu seras digne du mépris qu'ont pour toi ceux qui t'abaissent à ce point, en te lâchant contre ceux-là même qui te veulent le plus de bien, qui sont jaloux de la dignité de l'art, qui voudraient relever la nature humaine, et surtout les conditions humiliées. Mais des gens bien pensant en ont autrement décidé ; et comme aujourd'hui on trouve moyen de tout sanctifier, nous finirons peut-être par avoir des balayeurs de bordels faisant de la morale aux sages, des danseuses de piété, des histrions du bon Dieu.

L'un d'eux s'avisa jadis d'insulter sur la scène de Madrid un roi de France prisonnier. Notre ambassadeur le tua, dit-on, dans son jeu coupable et lâche. Bien que fondée, la réplique était trop vive peut-être, d'autant plus qu'en général l'insulteur ne vaut pas un coup de fusil.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

LES

CONVERSATIONS

DE M. DE

CHATEAUBRIAND



SES AGRESSEURS

PAR

JULIEN DANIELO

SON SECRÉTAIRE

Il faudra venir me voir sur le Grand Bé
et être fidèle à ma mémoire.
(Dernière entrevue).



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans.

1864



